

La
Poésie Française

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

La Poésie Française

Extraits de tous les Auteurs

depuis

Les Origines jusqu'à nos Jours

INTRODUCTION GÉNÉRALE DE É. FAGUET

PRÉFACES POUR CHAQUE SIÈCLE
PAR A. ALBALAT

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET NOTES PAR A. GLORGET, L. LARGUIER

Sixième édition

LIBRAIRIE DES ANNALES
Politiques et Littéraires
26, RUE BONAPARTE, 26
PARIS


LIBRARY
FEB 15 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTE DE L'ÉDITEUR

Notre intention a été de présenter dans ce volume un tableau complet de la Poésie française *des origines à nos jours. C'est pourquoi nous avons donné un développement important aux préfaces qui précèdent chaque siècle et qui montrent la succession et la filiation des différents genres et des différentes écoles à travers les siècles.*

Quant aux extraits eux-mêmes, nous avons voulu citer tous les poètes qui ont conservé un nom devant la Postérité ou qui méritent d'être connus.

La tâche était particulièrement délicate pour le XIXe *siècle. Les auteurs ont strictement limité leur choix aux poètes morts ou à ceux dont la réputation était officiellement consacrée.*

Il s'est trouvé que pour quelques-uns, et non des moindres, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, de Hérédia, Verlaine, Coppée, Dierx, Theuriet, il nous a été impossible d'obtenir des éditeurs l'autorisation de reproduire une pièce complète de leur œuvre poétique.

Pour compenser, autant que possible, cette lacune, des notices très développées ont été consacrées à ces auteurs et sont illustrées de quelques citations, qui,

nous l'espérons, pourront donner une idée suffisante de leur talent.

D'ailleurs, une œuvre telle que celle-ci a surtout pour but, en faisant connaître et admirer nos poètes, d'inspirer aux lecteurs le goût de la poésie. Si, après avoir lu ces extraits, ils éprouvent le désir de connaître les chefs-d'œuvre dont ils auront lu quelques vers, nous estimerons que notre but sera rempli et nous aurons fait œuvre utile.

En terminant, nous tenons à faire remarquer que nous avons présenté ici une Histoire de la Poésie française et que, par conséquent, nous avons dû écarter tous les poètes qui avaient écrit dans des langues régionales. Ainsi nous n'avons pu citer le grand Mistral, Jasmin, Aubanel, ni aucun des félibres qui ressuscitent aujourd'hui la langue des troubadours.

LA
POÉSIE FRANÇAISE
DES ORIGINES A 1900

La poésie, ou si l'on préfère, la versification française, remonte très haut dans l'histoire de notre race.

Dès le douzième siècle, la chanson de geste est en pleine force et en pleine forme, et la plus ancienne que nous connaissions est aussi la plus puissante et la plus imposante : c'est *la Chanson de Roland*. Une foule de chansons de geste, c'est-à-dire de poèmes épiques, la suivent : *Raoul de Cambrai*, *Les Lorrains*, *Aimeri de Narbonne*, etc., etc., toutes manifestant de l'imagination, de l'ardeur à vivre, du patriotisme, du goût de l'aventure, rarement de la sensibilité et du pittoresque. — Une branche importante de cette littérature consiste dans les romans bretons, où l'on trouve plus de sensibilité, de goût élégiaque et de fantaisie rêveuse, quelquefois charmante.

La poésie lyrique, de chansons, de ballades, de romances, d'aubades et de sérénades, extrêmement abondante dans le Midi, en langue *d'oc*, est rare au Nord ; cependant elle se montre quelquefois, comme timidement, mais aussi, il faut le dire, sous des formes singulièrement plaisantes et caressantes.

Au treizième siècle, paraît presque un grand poète, Rutebeuf, très fécond, très varié, qui a touché à tous les genres, sauf à l'épique, qui a chanté, qui a raillé, qui a sifflé, qui a souri, qui a pleuré, qui a dû singulièrement émouvoir les lecteurs de son siècle et qui, dans sa naïveté, sa gaucherie et sa verdeur, plaît encore aux plus délicats d'aujourd'hui.

En ce même temps, et même un peu auparavant se répandent les presque innombrables *Romans de Renart*, c'est-à-dire des poèmes mettant en scène toutes sortes d'animaux dont le principal est toujours maître Renart. Continuellement allégoriques, exactement comme les fables de La Fontaine, ces poèmes raillent, sous les noms d'animaux, les ridicules, les travers et les vices humains et sont très souvent piquants, quelquefois attendrissants et douloureux. Ce qui y domine, c'est l'imagination satirique qui, pendant des siècles, fut proprement l'imagination française ou, au moins, la forme dominante de l'imagination française.

Ressortissent à cette même imagination sati-

rique les *Fabliaux*, contes en vers, généralement courts, sans allégories, où sont mis en scène des bourgeois, des prêtres, des moines, des hommes du peuple, et où la raillerie, le sarcasme, la bouffonnerie, quelquefois, quoique très rarement, la sensibilité, se donnent carrière. Quelques-uns sont de petits chefs-d'œuvre.

La littérature didactique est aussi ancienne chez nous que la littérature satirique, presque autant que la littérature épique. Elle est représentée par les *Bibles*, c'est-à-dire par les *livres*, ouvrages où les auteurs savants mettaient exactement tout ce qu'ils savaient, quelquefois dans un désordre qui n'était pas un effet de l'art.

A part, et d'un genre difficile à définir, s'élève, très imposant, le fameux *Roman de la Rose*, œuvre de Guillaume de Loris continuée par Jean de Meung, roman (dans le sens moderne du mot) allégorique, qui devient peu à peu un poème philosophique et une sorte de « bible », infiniment curieux encore à lire au point de vue des idées générales qu'il contient et qui renseignent très bien sur la mentalité des hommes du XIIIe siècle.

Le théâtre (toujours en vers) remonte aussi très haut. Dès le XIIe siècle, il est constitué et il faut faire attention à *la Représentation d'Adam*, aux *Prophètes du Christ*, au *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel ; au XIIIe siècle, c'est *le Miracle de Théophile*, de Rutebeuf ; au XIVe siècle, ce sont les nombreux *Miracles de Notre-Dame* ; au XVe, ce sont

les *mystères* innombrables et immensurables, fatras insipide le plus souvent, quelquefois faisant éclater soudain d'étonnantes et déconcertantes beautés.

La comédie ou l'œuvre dramatique que nous appellerions de ce nom n'est ni postérieure ni inférieure au drame sérieux. Dès le XIIIe siècle, Adam de la Halle nous donne *le Jeu de Robin et de Marion* et *le Jeu de la feuillée*, pièces amusantes, gracieuses, spirituelles et originales. Plus tard, au temps des Mistères, ce sont *farces* et *soties*, amusements de basochiens et de jeunes lettrés, plus grossiers que spirituels, malgré une certaine verve gauloise, parmi lesquels brille d'un éclat inattendu l'immortelle *Farce de Maître Patelin*.

Enfin, il ne faut pas oublier que le drame intermédiaire entre la tragédie et la comédie, que ce qui deviendra plus tard la « tragédie bourgeoise » ou le « drame », a existé au moyen âge ou, du moins, au XVe siècle ; c'est la moralité, anecdote bourgeoise, « fait divers » presque toujours très sérieux, tragique souvent, mêlé d'allégories qui, elles-mêmes, sont très sérieuses et très édifiantes.

Pour ce qui est de la poésie, il faut faire remonter la « Renaissance » plus haut que pour ce qui est de la prose. La renaissance poétique date chez nous du milieu du XVe siècle, de Villon et de Charles d'Orléans. Non qu'ils soient savants ni l'un ni l'autre, mais ils ont le tempérament poétique moderne, le même tempérament poétique qu'un

Remi Belleau ou qu'un Pontus de Tyard. Charles d'Orléans est un élégiaque aimable, un rimeur de romances gracieux et coquet, avec un sentiment du rythme souvent exquis. Villon est, en son fond, un grand poète, que la forme trahit quelquefois, mais dont la sensibilité est profonde à soutenir la comparaison et même à l'envi de plus d'un poète du XIXe siècle, et rarement le frisson de l'amour et de la mort a été plus terriblement beau que chez lui.

Avec Marot et Saint-Gelais, la renaissance continue, s'accusant, prenant conscience d'elle-même ; car si Saint-Gelais est peu instruit, Marot est savant et il est philosophe et il n'a pas seulement pour lui « l'élégant badinage », du reste gracieux, ingénieux, d'une jolie sensibilité quelquefois et infiniment spirituel.

La Pléiade paraît. C'est un groupe assez disparate, en somme, n'ayant de commun que l'amour de l'antiquité grecque et latine, l'amour de la renaissance italienne et le désir de faire produire à la langue française des œuvres fortes.

Comme créateurs ils ont échoué précisément dans la production des œuvres fortes, et admirablement réussi dans la production des œuvres aimables. Ils échouent comme grands lyriques et ils réussissent comme conteurs ; ils échouent comme poètes philosophes et ils réussissent comme poètes moralistes ; ils échouent comme poètes orateurs et ils réussissent comme épistoliers, etc.

Comme professeurs de littérature, ils persuadent

à toute la France littéraire d'imiter les anciens ou de s'inspirer des anciens, conseil détestable ou excellent, selon la force d'originalité de chacun et qui peut aider un Vadius à rester le dernier des cuistres ou aider un La Fontaine à être le poète le plus exquis ; conseil, en tout cas, qui a été suivi et qui a constitué l'Ecole classique française, laquelle doit être considérée comme commençant en 1550 et ne finissant qu'en 1800.

A ces hommes très ambitieux et qui, du reste, se sont élevés jusqu'à mi-hauteur de leur ambition, succèdent, d'une part, d'aimables et charmants poètes qui n'ont point d'ambition du tout : Bertaut, fin, gracieux et sensible ; Desportes, peu original, mais spirituel et facile et faisant passer infatigablement les beautés, les agréments et les médiocrités des auteurs italiens dans la versification française ; d'autre part, Malherbe et l'école de Malherbe.

Malherbe, impérieux et hautain, veut réformer la réforme de Ronsard. Au fond, il est de la même école. Il est profondément classique. Mais il veut quelque chose comme Ronsard épuré, concentré et fortifié, fuyant la stérile abondance, la funeste facilité à l'imagination toute faite. De cette force qui se réprime pour se rendre plus forte *(vim temperatam Di quoque provehunt in majus)* il a donné quelques exemples, si extraordinaires que, pour avoir écrit peut-être en tout cent beaux vers, il reste un des maîtres de la littérature poétique

française. Son élève et ami Racan, beaucoup moins vigoureux, beaucoup plus spontané et naïf, est le poète des champs, des bois et des *joies* rustiques, transition, si l'on veut, entre Remi Belleau et Segrais ; élève et ami de Malherbe, Maynard, satirique et épigrammatique très aigu, rencontre une fois l'élégie, sinon profonde, du moins exquise et digne, de Tibulle ; élève et singe de Malherbe, Colomby est le plus froid des poètes froids, avec une correction et une pureté qui font honneur à sa docilité.

Ennemi déclaré de Malherbe, Régnier, désordonné, fantasque, imprévoyant et imprévu, plein de génie satirique et même plein de génie oratoire, homme de renaissance, du reste, autant que Ronsard et Malherbe, car il est plein de souvenirs de poètes latins, est proprement, beaucoup plus que Boileau, notre Horace, un Horace qui laisserait traîner dans son torrent un peu trop de Lucilius.

Cependant la grande gloire du XVII[e] siècle poétique, le théâtre en vers, se forme et commence à prendre figure. Il est né, au XVI[e] siècle, un peu des poètes dramatiques grecs, et beaucoup, et surtout de Sénèque, et la tragédie française, en sa structure, pour ainsi parler en son squelette, a été constituée. Un peu de dérèglement et de désordre, de 1600 environ à 1620, intervient avec Hardy et quelques autres. La tragédie régulière reparaît avec Mairet ; elle est adoptée par un homme de génie en 1636.

Celui-ci en fait une sublime école de morale stoï-

cienne, une magnifique école d'éloquence poétique et surtout un « poème dramatique », comme il aime à dire, précisément dramatique, qui est une création parfaitement originale, analogue seulement à la tragédie des Grecs, mais excellemment et éminemment française et par ce qu'elle a et par ce qu'on peut lui reprocher qui lui manque.

Pendant qu'elle poursuit sa carrière glorieuse des poètes qui, s'éloignant de Malherbe, constituent, avec leur fantaisie libre et hardie, une sorte de *premier romantisme*, Théophile de Viau, Tristan de l'Hermitte, Saint-Amant amusent leurs contemporains par leurs imaginations fantasques, leur sensibilité tendre et, ce qu'il ne faut pas oublier, par leur profond sentiment de la nature.

Tout au contraire, tant ce siècle est riche, les « Précieux », Sarrazin, Voiture, Godeau, Benserade enchantent les salons et les ruelles de leurs trop ingénieuses compositions et de leurs finesses et pointes trop recherchées.

Ils sont suivis, tout naturellement, des burlesques qu'ils ont préparés et comme amenés par la main : Scarron, le Pays, d'Assoucy, qui ne sont que des hommes d'esprit se moquant de la raison et du bon sens et comme des parodies vivantes et des paradoxes incarnés.

Une réaction se produit. On veut revenir au bon sens, à la raison, à l'observation et au naturel et l'Ecole de 1660 apparaît. C'est La Fontaine, Molière, Racine, Boileau et La Bruyère un peu

après. Tous sont persuadés que le premier office est d'étudier les hommes et le premier mérite de les bien peindre.

La Fontaine les peint tantôt directement dans ses contes, tantôt sous les figures d'animaux dans ses fables ; merveilleux surtout comme écrivain, poète complet par son imagination riante et fraîche, par sa sensibilité délicate et tendre, par son don de faire frémir la vie dans ses vers, par son sens des rythmes et de la musique propre aux vers français.

Boileau est la raison, le bon sens et l'esprit, mais l'esprit qui ne consent jamais à naître de lui-même et qui n'est content de lui que quand il jaillit de la raison et du bon sens ou de la colère qu'excitent les outrages au bon sens et à la raison ; capable, du reste, à cause de sa profonde honnêteté et de ses principes religieux, de s'élever à une hauteur morale que les plus illustres de ses contemporains ont, au moins, connu moins que lui.

Molière est le bon sens moyen et bourgeois, restant un peu trop peut-être dans les régions du moyen et du bourgeois, un peu docile et subordonné au jugement du parterre et le prenant pour étiage, mais associé au génie dramatique le plus prodigieux et au génie proprement comique le plus miraculeux que, soit en Grèce, soit en Italie, soit en Angleterre on ait jamais vu, tellement pénétré du sens des mœurs qu'à son tour il a pénétré dans les mœurs et que c'est avec ses jugements que nous

apprécions encore les mœurs humaines et que c'est des noms qu'il a donnés aux ridicules que nous nommons encore les personnages qui en sont marqués.

Racine est le maître incomparable du théâtre qui a pour objet les passions de l'amour. Il observe l'amour en sa pleine force et note avec une exactitude implacable ce qu'il contient de folies, de fureurs, d'exaspérations et de désastres. Le considérant comme une maladie mentale, comme « une faiblesse et non une vertu », ainsi que dit son ami Boileau, il le montre désorganisant et ravageant l'être tout entier jusqu'à ce qu'il l'entraîne de chute en chute jusqu'au crime, au suicide ou à la démence. Tel fut ce « tendre » Racine, le plus shakespearien des Shakespeare, le véritable roi des épouvantements et des terreurs, sur lequel, même en l'admirant, on s'est trompé jusqu'à nos jours, à moins, ce qui est possible encore, que ce soit nous qui nous trompions.

A côté de ces génies déconcertants, quelques poètes secondaires, comme Chapelle, Bachaumont, Mme Deshoulières, La Fare, Chaulieu sont comme la suite des poètes légers, badins, souriants et sensibles de 1640 et feraient honneur à un autre siècle moins encombré d'étoiles de première grandeur.

Adieu la poésie quand le XVIIIe siècle commence ! Point tout à fait. Jean-Baptiste Rousseau n'est guère qu'un faiseur de dissertations en vers ; mais il disserte en vers solides et quelquefois brillants

et il connaît l'architecture du poème lyrique. Et puis il est si bon épigrammatiste ! Lamotte-Houdar n'est que spirituel dans ses fables et n'est que habile dans ses tragédies, mais il l'est bien. Campistron ne serait pas méprisable si, élève de Racine, il ne faisait pas trop songer à faire comparaison de son maître et de lui. La Grange-Chancel est aussi mordant qu'atrocement injuste dans ses satires.

Voltaire surgit. Il rend à son siècle cet immense service que, sans lui, le XVIIIe siècle, non seulement serait prosaïque, mais serait prose à peu près tout entier. Il multiplie les tragédies, dont quelques-unes sont touchantes et dont la plupart sont des poèmes philosophiques très estimables ; et les poèmes philosophiques proprement dits qui imitent Horace, pillent Pope et font pâlir Boileau ; et les épîtres et les satires toujours spirituelles ; et les contes en vers toujours bien venus, quelquefois charmants ; et les petits vers légers, badins, satiriques, caressants, toujours piquants ; heureux s'il s'était borné là et s'il n'avait pas fait deux poèmes épiques, l'un ennuyeux dans sa correction sévère et l'autre plus ennuyeux dans son cynisme ordurier.

Il semble cependant que la poésie soit très près de périr tant le « raisonner tristement » s'accrédite, tant tous ceux qui pensent et même tous ceux qui sentent se tournent vers la prose et y demeurent. Mais deux poètes en prose suscitent des poètes en vers, c'est Buffon et Rousseau. Buffon, en

déployant le majestueux spectacle de la nature, inspire aux poètes encore ignorés d'eux-mêmes l'idée d'écrire un *De natura rerum* français ; Rousseau rouvre les sources de la sensibilité, de l'imagination et du sentiment de la nature. A cela s'ajoute, avec Barthélemy, Choiseul-Gouffé et quelques autres, une seconde renaissance de l'antiquité et du goût antique.

De tout cela naît une petite Pléiade, un peu pâle, sauf un nom illustre, mais très digne d'attention : Colardeau, Dorat, Marie-Joseph Chénier, Gilbert, Saint-Lambert, Lebrun, André Chénier. Ils sont : élégiaque avec une certaine tendresse, galant avec une pointe de sensibilité très aimable, lyrique et tragique d'une manière assez tendre mais avec force, satirique avec une âpreté rustique qui a sa saveur, descripteur de la nature exact et en bon style noble et périodique, lyrique avec emphase mais avec le sentiment de la grandeur, et enfin, le dernier, élégiaque, idyllique, satirique, peintre de la nature avec une perfection de forme et une science des ressources musicales de la langue qui sentent et le génie et la forte éducation gréco-latine qui a si souvent réussi à nos poètes.

La même genèse, ou, pour parler moins ambitieusement, la même suite des choses apparaît très précisément au commencement du XIXe siècle : de grands prosateurs préparent d'admirables poètes qui se déclarent une vingtaine d'années après eux. Pendant que sous l'Empire et les premières années

de la Restauration les poètes, distingués sans doute, mais qui ne font que continuer les traditions du XVIII[e] siècle, Andrieux, Arnauld, Fontanes, Millevoye, Parny, sont aimés et applaudis, mais ne semblent pas appelés à créer ou préparer une génération plus grande qu'eux ; Bernardin de Saint-Pierre, M[me] de Staël et Chateaubriand sont comme en gestation du romantisme et c'est d'eux que naissent vers 1820 Lamartine, Victor Hugo, Vigny, vers 1830 Musset et Gautier.

Ceux-ci, c'est enfin la grande poésie en vers, la grande poésie imaginative, sentimentale, philosophique et musicale, celle de Pindare, de Sophocle, de Lucrèce et de Virgile. Le grand âge de la poésie française a commencé.

Lamartine, tantôt improvisateur prodigieux, tantôt, sans rien perdre de son flot intérieur, très capable de méditation et d'art savant, est le poète de l'âme amoureuse et de l'âme religieuse (« Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu »). Il plane sans effort dans les plus hautes régions de l'amour pur et dans les plus hautes régions de l'adoration mystique. Profondément pénétré du sentiment de la nature, il la peint magnifiquement ; mais il a su trouver le paysage où ne manque jamais le ciel.

Hugo, surtout grand artiste, se contentant le plus souvent, en guise de pensées, de lieux communs qu'il habille si magnifiquement qu'ils semblent des idées nouvelles, lyrique d'un souffle

étonnant, poète épique plus grand encore, tragique qui est surtout orateur, mais qui est le plus grand orateur de tout notre théâtre et, du reste, virtuose si étonnant que tous les genres, élégie, satire, causerie en vers, romans sont des jeux pour lui ; il remplit cinquante ans du siècle de sa gloire, de ses triomphes, et du bruit que mènent contre lui ses adversaires, et il s'imprime si profondément sur les esprits que sa forme, ses plis, ses tours se retrouvent, cinquante ans après sa grande heure, non pas chez les imitateurs serviles, mais chez les plus grands, même, de nos artistes en vers.

Vigny, beaucoup moins fécond que ces deux grands hommes, mais de pensée plus rare, plus précieuse et plus profonde, triste, solitaire et hautain, souffrant du mal qui est dans les choses, doué de cette faculté, vénérable mais funeste, qui est donnée à quelques-uns de souffrir du mal de tous, est un grand poète philosophe qui serait notre Lucrèce s'il avait été plus peintre et si, non content de penser la nature, il l'avait décrite ; assuré, du reste, de l'immortalité, et d'un empire de plus en plus grand sur les esprits et même sur les cœurs, comme tous ceux qui font penser et qu'on peut indéfiniment reconstituer, revivifier et développer, même en les contredisant, dans le laboratoire de l'esprit.

Théophile Gautier, peu penseur, exclusivement artiste, mais artiste éminemment sensible aux beautés de la nature, plus encore à celles de la

musique, de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, a fait, presque continuellement, des « transpositions » d'art, avec sa plume, faisant des sonates et des symphonies, sculptant, bâtissant, peignant, procédant, en vers, comme Diderot, écrivant ses *Salons*, procédait en prose, toujours essentiellement plastique, incomplet en cela et restant au-dessous de ceux qui se servent des vers par la pensée, le sentiment ou la passion, mais, remarquons-le, faisant ainsi de la poésie l'interprète de tous les arts et aussi le rendez-vous de tous les arts et présidant ainsi, comme dans une *Ecole d'Athènes*, au chœur radieux de tous les artistes.

Pendant que les grands romantiques tenaient ainsi comme le devant et le milieu de la scène, derrière eux et à côté d'eux, un peu rejetés dans l'ombre, mais dignes d'attention et de mention, les continuateurs de l'art classique travaillaient consciencieusement, selon leurs forces, et ne faisaient point ouvrage méprisable. Delille décrivait éternellement, non sans adresse, ingéniosité et esprit, à peu près tout ce qui peut être décrit et, d'autre part, traduisait très élégamment Virgile et Milton. Le Brun, bon tragique, du reste, décrivait et chantait la Grèce en vers souvent très beaux, ou tout au moins très éloquents. Casimir Delavigne écrivait laborieusement des vers latins qui affectaient d'être en français sur les gloires et sur les malheurs de la patrie, composait des tragédies où il s'efforçait d'introduire un peu de romantisme dans le

monde classique un peu assoupli, enlevait avec beaucoup d'entrain et d'esprit quelques très jolies comédies, s'essayait à l'élégie, le plus souvent n'y réussissant nullement, quelquefois y avait des bonnes fortunes tout à fait singulières et même charmantes. Béranger, enfin, élevait à la hauteur de l'ode et de l'ode énergique, ramassée et puissante, l'ancienne chanson française, immensément populaire en raison de ses qualités et encore plus de ses défauts, beaucoup trop loué de son temps, beaucoup trop dénigré au temps suivant, à qui reste cette gloire, d'abord qu'on le lit encore, ce qui est un signe, ensuite qu'il a été fort estimé de Lamartine, de Henri Heine et de Gœthe.

La seconde partie du XIXe siècle est, certes, infiniment inférieure à la première pour ce qui est de la poésie. Cependant une école très importante y a figuré avec un singulier honneur. Vers 1860, *le Parnasse* s'est fait connaître. Il était composé d'une dizaine de poètes qui avaient, en général, — car il n'y a jamais eu grande cohésion dans ce groupe, ce dont nous ne lui faisons aucun reproche, — pour idées communes le culte de la forme châtiée, sévère, non oratoire, non surabondante ; et le souci de se distinguer des romantiques par une certaine impassibilité, un certain dédain de la littérature confidentielle et élégiaque. En somme, ils procédaient plutôt de Théophile Gautier — un peu de Vigny — que de tout autre.

C'étaient Léon Dierx, Catulle Mendès, André

Theuriet, un peu à part Baudelaire, — enfin devant se détacher du groupe et, avec une originalité décisive, atteindre une gloire très personnelle, François Coppée et Sully Prudhomme.

Dierx et Catulle Mendès étaient de bons et fins ouvriers ; Theuriet, un rustique très sincère et très spontané ; Baudelaire, un élégiaque triste et un peu macabre, capable de produire une impression, parfois forte et pénible ; François Coppée fut, d'une part, un prestigieux et touchant auteur dramatique, d'autre part, le poète des humbles, le peintre des douleurs et des mélancoliques et saines joies du peuple, qui ne l'a pas oublié, le seul poète, depuis Béranger, qui ait pénétré jusqu'aux foules ; Sully Prudhomme enfin, élégiaque délicat et profond et poète philosophe extrêmement subtil et précis, fut l'héritier direct d'Alfred de Vigny.

Dominant *le Parnasse*, Leconte de Lisle, serein et sombre à la fois, impassible et marmoréen, mettant en vers le pessimisme de Lucrèce, le nihilisme des poètes indiens, ou simplement la contemplation tranquille et désabusée des choses, visant au grand et l'atteignant sans peine et se composant une attitude bien soutenue d'Olympien dédaigneux, habitué à l'éternel et blasé d'infinitude.

Après les héros du Parnasse, un peu plus jeunes de quelques années, venaient le néo-romantique Richepin, en toutes ses truculences et fulgurances, essentiellement poète orateur et maniant avec une maîtrise superbe la période poétique ; et Edmond

Haraucourt, disciple direct de Leconte de Lisle, imposant poète philosophe, soit qu'il inspire son vers des maximes stoïques, soit qu'il le baigne lumineusement aux ondes chrétiennes.

Et le XXe siècle s'est ouvert avec l'extraordinaire *maëstria* d'Edmond Rostand et la sensibilité frémissante de Mme Hélène Picard. Et il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas digne de ses aînés et pour qu'il ne cueille pas encore, plus ou moins largement, en lourdes gerbes ou en bouquets gracieux,

> Les belles feuilles toujours vertes
> Qui gardent les noms de vieillir.

E. FAGUET.

LA

POÉSIE FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'AU XVIe SIÈCLE

Il serait difficile d'avoir une idée de la poésie française avant l'an 1000. Il y a bien les *Cantilènes* avant cette époque ; mais les *Cantilènes* ne sont guère que de la matière littéraire qui cherche son mode d'expression. En 800 et en 900, la langue française est encore en voie de formation ; et, même plus de 150 ans après, en 1080, quand paraîtra la *Chanson de Roland*, la langue parlée et écrite, quoique ayant sa vie propre et son organisme, sera loin d'être une forme définitive et fixée. Dans la poésie, bien plus encore que dans la prose, la langue continuera d'évoluer jusqu'à Villon (1450).

De l'an 1000 à l'an 1350, c'est-à-dire jusqu'aux environs de Froissart, la poésie est représentée par une éclosion incessante et prodigieuse de longues épopées chevaleresques, connues sous le nom de *Chansons de geste*, par de grands poèmes allégoriques comme le *Roman de la Rose* et de grands poèmes satiriques comme le *Roman du Renard*, pendant que Troubadours et Trouvères répandent leurs poésies lyriques d'un bout à l'autre de la France. La poésie dramatique n'est encore qu'un essai grossier dans les mystères, moralités, farces ou soties ; mais, à la fin du Moyen-Age, tous les genres existent déjà, poèmes, contes, fabliaux, rondeaux, triolets ; et nous arri-

vons au xve siècle, avec Alain Chartier, Charles d'Orléans et l'immortel Villon.

En tous cas, — retenons ceci — c'est par l'épopée que l'inspiration poétique s'est fait jour en France. Pendant tout le Moyen-Age, les Français ont eu la « tête épique ». Ces innombrables *Chansons de geste*, qui se succédèrent et se renouvelèrent pendant trois siècles et dont quelques-unes atteignent 30 000 vers, attestent une fertilité d'invention inconcevable, une extraordinaire diffusion du talent poétique. Elles furent l'expression inépuisable et populaire de la foi, de la féodalité et de la chevalerie. La légende grossissait à plaisir tous les événements historiques, contemporains ou anciens. Charlemagne a été un des grands sujets de cette inspiration épique. Personnages locaux, barons du pays, familles illustres, luttes et combats célèbres, tout fut mis en œuvre et devint matière à poème.

On a classé les *Chansons de geste* en plusieurs cycles. C'est une division un peu arbitraire, mais qui aide à débrouiller ce chaos.

Le *Cycle Carlovingien* comprend les poèmes qui ont trait à Charlemagne ou ses compagnons. C'est à ce Cycle qu'appartient une des meilleures *Chansons de geste*, la *Chanson de Roland*. On a peut-être un peu exagéré depuis Léon Gautier la valeur littéraire de la *Chanson de Roland*, mais c'est certainement une œuvre supérieure par l'unité, l'élan, la progression, le crescendo d'intérêt et surtout le grand souffle patriotique qui l'anime. L'accent héroïque y a un ton de vérité émouvante. Ce serait certainement une erreur que de vouloir l'égaler à l'*Iliade* d'Homère. Il y a d'excellents morceaux dans la *Chanson de Roland*, notamment la mort de Roland ; mais, à part certains passages dont on retrouve la qualité dans toutes les *Chansons* de geste, le talent descriptif y est, comme dans les autres poèmes, à l'état élémentaire. La *Chanson de Roland* est la première en date de nos *Chansons de geste*. Elle compte 4 000 vers en assonances. Ce qu'elle a de vraiment

remarquable, c'est le ton chevaleresque, la simplicité du sujet, la noblesse et la beauté vivante des personnages. Comme imagination et vraisemblance, tout y est disproportionné et gigantesque. L'archevêque Turpin tue 700 hommes ; Roland en tue 800 et en met en fuite 40 000 ; ses 20 000 soldats en tuent 100 000, et Charlemagne arrête le Soleil !...

On peut encore placer dans le *Cycle Carlovingien* le *Voyage de Charles à Constantinople* (XIIe siècle), *Acquin* ou la *Conquête de la Petite Bretagne* (fin du XIIe), *Gui de Bourgogne* (XIIe), *Les Saxons* (XIIe), les *Enfances Roland*, *Berthe aux grands pieds* (1275), *Charlemagne* (1285-1314), *Aspremont* (XIIIe), *Otinel* (XIIIe), *Gaidon* (XIIIe), *Anséis de Carthage*, *Fiérabras* (XIIIe), *L'entrée en Espagne* (XIVe), la *Prise de Pamplune* (XIVe). *Coronoment de Loys* (XIIe), les *Aliscans* (XIIe), *Charroi de Nîmes* (XIIe), les *Enfances Guillaume* (fin du XIIe), *la Prise d'Orange* (XIIIe), *Girard de Viane* (XIIIe), *Garin de Montglane* (XIIIe), *Siège de Narbonne* (XIIIe), *Enfances de Garin* (fin du XIVe), les *Enfances Ogier* (XIIIe), *Maugis d'Aigremont*, les *Quatre fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *Macaire*, *Huon de Bordeaux*, *Doon de Mayence*, *Parise la duchesse*.

Le *Cycle provincial* comprend, entre autres, la *Geste des Lorrains*, *Hervis de Metz*, *Garin le Loherain* (trois poèmes, en tout 56 000 vers), *Girbert*, le *Fiérabras provençal*, *Gérard de Roussillon*, poème bourguignon, le poème du Nord, *Raoul de Cambrai*, une des meilleures productions de l'époque et qui vaut presque la *Chanson de Roland*... On peut aussi classer dans ce Cycle le célèbre poème de la *Croisade contre les Albigeois* (près de 10 000 vers alexandrins), qui est une espèce de chronique poétique, de grande valeur documentaire.

Le *Cycle Breton*. — De 1125 à 1250, une foule de poèmes et de romans répandirent la renommée des légendes Bretonnes : *Romans du roi Arthur*, *Romans de Tristan*, *Romans du Graal*, *Tristan et Iseult*, (1170) *Romans des chevaliers de la Table Ronde*. Toutes

ces œuvres sortirent des *Romans de Brut*, dont le premier remonte à 1125 et furent reprises et popularisées par Robert Wace (1140), puis remaniées et refondues par Chrestien de Troyes, (1160) qui en fit des œuvres triviales, fantastiques et incohérentes. Ce Chrestien de Troyes était une sorte d'Alexandre Dumas père, qui brouilla tout et défigura les belles qualités originales de ces anciens poèmes, mysticité, rêverie, pureté religieuse, amour romanesque. Son poème *Parcival* fut remanié après lui et atteignit 50 000 vers.

Cycle antique. — Au XIe et au XIIe siècle, le goût de la littérature latine semble avoir inspiré l'imagination des conteurs populaires. On travestit l'Antiquité, on déforme ses héros, on met en poèmes la mythologie et l'histoire. Les principaux sont *Sainte-Maure* (1180), le *Roman de Thèbes*, le *Roman d'Enée*, le *Roman de la guerre de Troie*, le poème de *Vespasien* ou la *Destruction de Jérusalem.* Le plus célèbre est le *Roman d'Alexandre* (1184), parce qu'il est écrit en vers de 12 syllabes, d'où le nom d'alexandrin, qui resta le grand vers de la poésie française.

Cycle de la croisade. — Les grandes expéditions en Terre Sainte, qui eurent lieu du XIIe au commencement du XIVe siècle, devaient à leur tour inspirer les chanteurs populaires. On compte parmi ces poèmes *Alias*, le *Chevalier au Cygne*, l'*Enfance de Godefroy de Bouillon.* Les deux plus connus sont la *Chanson d'Antioche* (1re croisade, près de 30 000 vers, publiée en 1848) et *Baudoin de Sebourg*, publiée en 1842.

On croyait jusqu'ici que les chansons de geste n'étaient que l'amplification et le développement de petits poèmes antérieurs, récits, complaintes ou cantilènes, écrits par des poètes contemporains des événements que racontent ces vastes œuvres épiques. L'opinion actuelle, — telle est du moins la théorie de M. Bédier — c'est que les cantilènes n'ont rien engendré, et qu'à partir de 1080 toutes les chansons de geste que nous connaisssons sont des créations immédiates, des éclosions spontanées, inventant les

événements ou les récits, ou embellissant ceux auxquels l'éloignement de deux siècles donnait une auréole de légende.

Sauf la *Chanson de Roland* et deux ou trois autres poèmes, toutes les chansons de geste se ressemblent, et, en dehors de quelques parties intéressantes et de certaines scènes pittoresques, elles sont, en général, monotones et ennuyeuses. D'abord irréprochable, élevée et chevaleresque, leur inspiration ne tarda pas à se corrompre. Elles devinrent très vite des récits d'aventures mêlées de bouffonneries et de trivialités. Au XIVe siècle, elles dégénèrent en amplifications et en caricatures, et les chanteurs eux-mêmes sont méprisés.

Mais la verve épique n'était pas la seule à se donner carrière. La satire, le persiflage, l'esprit frondeur, l'ironie, la gauloiserie étaient déjà des qualités françaises. On fit de longs poèmes pour railler les moines, l'Eglise, les Seigneurs, la chevalerie et même les bourgeois. Le chef-d'œuvre de ce genre de satires colossales, la *Chanson du Renard*, fut par excellence l'œuvre populaire du Moyen-Age, de 1125 à 1250 environ. Ces récits d'animaux sont une attaque terrible, pleine de verve, d'originalité et d'observation, contre la société féodale de l'époque. On peut considérer la *Chanson du Renard* comme une œuvre de premier ordre, pour le ton, le mordant, la discrétion, le goût, la verve contenue, la force d'observation comique. Le héros de cette longue série d'histoires, où les animaux ont la parole et la figure humaine, est le fameux *Goupil*, le Renard, un des plus forts caractères que la littérature française nous ait laissés. Tous les personnages ont, d'ailleurs, leur physionomie, Brun l'ours, Chantecler le coq, Couart le lièvre, Noble le lion, Isengrin le loup, Tibert le chat, Belin le mouton, Pinte la poule, etc. Cette *Chanson du Renard* (120 000 vers) comprend tout un cycle de poèmes et remonte à une première narration française déjà populaire vers 1150. Elle parut ensuite en Flandre en langue latine. Vers 1180, on

en fit une épopée allemande. Dès la fin du XIIe siècle, la chanson française du Renard fut refondue, remaniée et sans cesse augmentée. On y ajouta toutes sortes d'aventures et d'incohérences qui la défigurèrent complètement. La *Chanson du Renard* est l'œuvre capitale du Moyen-Age et la première grande satire contre la chevalerie qui devance l'*Arioste* et *Don Quichotte*.

On ne peut signaler l'œuvre satirique du XIIIe siècle sans nommer le poète Rutebeuf, qui fut contemporain de saint Louis. Auteur de deux drames, une *Vie d'Elisabeth de Hongrie* et du *Miracle de Théophile*, Rutebeuf est surtout célèbre par ses virulentes attaques contre les moines, la royauté, l'Université, les croisades et toutes les institutions de son temps. C'est un vrai poète, une sorte de Villon en avance d'un siècle. Il avait beaucoup de talent, une pleine possession de son métier, une énergie de facture extraordinaire et un don de lyrisme incomparable. Il y a dans sa *Grièche d'hiver* et sa *Complainte* sur ses amis des strophes délicieuses.

Parmi les poèmes satiriques, il faut encore mentionner la *Bible Guyot* (2 700 vers), violent pamphlet contre Rome, les religieux et le pape ; et la *Bible de Hugues* (838 vers seulement) sorte de sermon ou d'exhortation à la pénitence.

Tout cela est bien de la poésie française ; mais c'est surtout de la versification narrative, une langue poétique, facile, continue et monotone. Dans cet ordre d'idées, il y a encore une œuvre qui a eu au Moyen-Age un retentissement et une influence énormes : c'est le *Roman de la Rose*, genre de poème amoureux, mythologique et allégorique. La première partie (4 000 vers) fut faite par Guillaume de Lorris, vers 1235. La poursuite de l'amante par l'amant sert de thème général. En réalité, c'est un code d'amour, une espèce d'*Art d'aimer*, plein de personnages allégoriques, *Bel-Accueil*, *Danger*, *Courtoisie*, *Raison*, *dame Oiseuse*, *Déduit*, *Jalousie*, etc... Ce marivaudage ingénieux, compliqué et délicat, fut le bréviaire

de l'amour chevaleresque tel qu'on le comprenait au Moyen-Age.

Vers 1280, Jean de Meung entreprit de continuer et d'achever ce *Roman de la Rose*. Il y ajouta 18 000 vers et changea radicalement la tendance, l'esprit, l'intention et la signification de l'œuvre. Reprenant le genre de Rutebeuf, contes, récits et fabliaux, Jean de Meung fit une satire violente contre l'Eglise et contre les moines. Il a remué dans ce poème didactique toutes les idées politiques, sociales et religieuses de son temps ; il y a mis toutes les connaissances de son siècle, érudition, science, psychologie, philosophie, indépendance de pensées, verve et imagination prodigieuses. C'est un chaos de sujets, de développements, de fantaisies, d'audace et d'ironie. On a comparé Jean de Meung à un Rabelais primitif et même un peu à Voltaire. On peut dire qu'il y a deux *Chansons de la Rose :* l'une d'un poète pur, l'autre d'un philosophe qui était presque un révolutionnaire.

En même temps que la poésie épique des chansons de geste, la poésie lyrique des trouvères se développait en France par les œuvres et l'influence des troubadours. Les troubadours chantaient leurs romances en parcourant les pays du midi ; les trouvères chantaient leurs chansons en parcourant les pays du Nord. On cite, parmi les meilleurs troubadours, Arnaud de Marveil, Bernard de Ventadour, Gancelm, Faydit, Arnaud Daniel, Peyrols d'Auvergne, Pierre Vidal, Guillaume IX, comte de Poitiers, Bertrand de Born mort en 1215, célèbre par son humeur belliqueuse et ses chants guerriers, sans oublier Richard cœur de Lion, l'illustre chevalier, l'un des héros de la troisième croisade, et le satirique Pierre Cardinal, qu'on appela le Juvénal du midi.

Cette floraison de poésie lyrique provençale s'arrête après la défaite des Albigeois, vers 1220, quand le nord se rue sur le midi. Le nord, du même coup, impose sa langue d'oïl aux pays méridionaux ; et la poésie des trouvères, malgré Clémence Isaure et les

Jeux Floraux, ne ressuscitera qu'au XIXe siècle, avec *Mistral*, *Mireille* et les félibres.

L'influence des troubadours fut considérable sur les trouvères de la langue d'oïl. Sans la guerre des Albigeois, on peut affirmer, sinon que la littérature et la langue provençales eussent prévalu en France, du moins qu'elles eussent peut-être orienté tout autrement le grand mouvement poétique des pays du nord. Le culte de l'amour chevaleresque et *sincère* caractérise la poésie provençale. Les poètes du nord chantèrent aussi l'amour, mais ils en firent un sujet de développement et brodèrent là-dessus. Ils devinrent des artistes habiles en rythmes. On cite parmi eux Audefroy le Bastard, Quesnes de Béthune et le fameux Thibault de Champagne, mort en 1253, amoureux d'abord, puis prêcheur de croisade et souvent poète exquis ; Colin Muset, qui a mis de sincères inspirations dans des vers fort bien tournés ; Gassé Brûlé, qui inaugura de jolis rythmes sur des vers très courts, Raoul sire de Coucy, mort en 1191 ; Adam de la Halle, mort en 1286 ; Guillaume de Machault, mort en 1377, auteur de rondeaux et de ballades, et qui passait pour le prince de la chanson amoureuse. Il a créé et manié avec une rare adresse les rythmes les plus curieux et les fantaisies poétiques les plus pittoresques. C'était un homme de beaucoup de talent. Il a laissé le *Voir dit* (Histoire vraie), le *Vergier*, l'*Ecu bleu*, les *Quatre oiseaux*, le *Jugement du Roi* et un poème, la *Prise d'Alexandrie*.

Dès le XIe siècle, la poésie dramatique donne ses premiers essais, ses premiers bégaiements, et nous assistons à l'origine du théâtre. Comme chez tous les peuples, l'origine du théâtre en France est purement religieuse. On a commencé par jouer, dans les églises mêmes, des pièces à longs dialogues tirées de l'Evangile, de l'Ancien Testament ou de la vie des Saints, et qu'on appelait *mystères ou miracles ;* puis on dressa le théâtre hors de l'église, et bientôt des corporations se formèrent pour interpréter ces figurations, toujours très naïves et très réalistes, de l'his-

toire religieuse, sortes de drames liturgiques, parfois interminables et burlesques. Un des plus anciens est l'*Epoux ou les Vierges folles* (XIe siècle).

Au XIIe siècle le plus célèbre des mystères fut la *Représentation d'Adam*, qu'on a publié en 1854, d'après le minutieux et très complet manuscrit de Tours. Ces solennités étaient souvent des prétextes à de licencieuses, ou tout au moins très irrévérencieuses bouffonneries, comme la fête des fous, la parodie des offices, les farces et les danses exécutées dans les églises. Ces coutumes extravagantes se continuèrent jusqu'à Charles VII, qui eut bien de la peine à les faire cesser.

Le fameux *Mystère de la Passion*, écrit vers le milieu du XVe siècle par Arnould Gresban, est une œuvre poétique de proportions véritablement extraordinaires. Ce drame ne comprenait pas moins de 60 000 vers, et il fallait une semaine pour le jouer. Le frère cadet, Simon Gresban, a fait un *Mystère des actes des Apôtres*, qui compte 80 000 vers et 425 personnages. C'est une pièce dans le genre de *Michel Strogoff*, compliquée et machinée, que l'on a jouée jusqu'au XVIe siècle. On cite encore, comme ouvrage dramatique religieux, le *Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodelet, le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf, (XIIIe siècle) qui n'a guère que le dénouement de miraculeux. Peu à peu ces compositions perdirent leur caractère religieux. On représenta de grandes pièces historiques comme le *Baptême de Clovis*, *Saint-Remy*, *Saint-Martin*, *Robert le Diable* ; et, le 8 mai 1439, pour célébrer le onzième anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, on joua le *Mystère du Siège d'Orléans*, qui avait 20 000 vers et 140 personnages.

Un autre poète, Jacques Millet, tira du populaire *Roman de Troie* une *Histoire de la destruction de Troie*, divisée en quatre journées et qui comptait 30 000 vers et cent personnages. Le trouvère Adam de la Halle essaya au XIIIe siècle de donner des commencements de pastorales, des idylles amoureuses ; mais ce sont de pures ébauches.

Il existait au Moyen-Age trois sortes de corporations dramatiques chargées d'interpréter les pièces de théâtre : les *Confréries de la Passion*, les *Enfants sans souci* et les *clercs de la Basoche*. Ces deux dernières troupes jouèrent des pièces profanes, *farces*, *moralités* ou *soties*, qui tournèrent vite à la satire et donnèrent naissance à la comédie.

Toutes ces œuvres de poésie dramatique sont d'une valeur littéraire à peu près nulle, et il serait difficile d'en donner des extraits qui fussent agréables à lire. Même au XVe siècle, qui est la belle époque du théâtre au Moyen-Age, il n'y a à peu près point d'œuvre qui ait une réelle valeur d'art.

Il faut aller jusqu'à la fin du XVe siècle pour trouver la *Farce de maître Pathelin* (1470), qui fut infiniment populaire et qu'on peut encore lire avec plaisir. Tout le monde connaît la scène des bêlements du berger Agnelet aux questions du juge et à celles de son avocat. C'est d'un comique nouveau. Brueys et Palaprat en donnèrent en 1706 une excellente adaptation.

En résumé, dès la fin du XIVe siècle, tous les genres littéraires sont formés : poème épique, contes, fabliaux, ballades, rondeaux, fables, triolets, sauf pour le théâtre et la poésie dramatique, qui cherchent encore leur mode d'expression. La production du Moyen-Age est donc essentiellement le poème interminable ou la poésie légère. On trouve, au XIIIe et au XIVe siècle, un nombre incalculable de petits poèmes qui contiennent les sujets des contes en vers et des fables que l'on amplifiera au XVIe siècle. Tous les germes des futurs conteurs sont dans ces innombrables et fantaisistes productions, qui prenaient parfois la forme du dialogue et de la controverse, comme l'*Histoire du vilain qui conquit paradis par plaid*. Citons encore les fabliaux de Marie de France et le *Roman des sept sages*, recueil de fables célèbres, et le *Fabliau du Vilain Mire*, qui contient le sujet du *Médecin malgré lui*.

Au XVe siècle, la poésie française fait un grand

pas et double ses étapes jusqu'à Villon. Cinq noms représentent cette évolution d'art et de langue : *Christine de Pisan* (1363-1429), *Alain Chartier* (1390-1440), *Eustache Deschamps* (1340-1410), *Olivier Basselin*, *Charles d'Orléans* (1391-1465), et *Villon* (1431-1484).

Christine de Pisan était une femme de grande érudition qui a beaucoup écrit en vers et en prose. Elle est l'auteur d'une intéressante chronique historique : *Le livre des faits et bonnes mœurs de Charles V.* Elle a publié des ouvrages de morale et de politique, la *Vision de Christine*, le *Livre des faits d'armes et de chevalerie*, des *Epîtres sur le Roman de la rose*, un *Poème de la Pucelle* et des chansons d'amour, rondeaux et ballades, qui sont d'une sincérité touchante. Elle est l'auteur de ces vers aussi connus que sa ballade de l'*amy si gracieux :*

Seulete suis, et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulz ami laissée,
Seulete suis, sans compaignon ne maistre,
Seulete suis, doulente et courroucée,
Seulete suis, en langour mesaisée,
Seulete suis, plus que nulle esgarée,
Seulete suis, senz ami demourée.

Alain Chartier (1390-1440), secrétaire de Charles VI et Charles VII, est célèbre par la légende du prétendu baiser que lui donna Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI, un jour qu'elle le trouva endormi dans son palais. Alain Chartier fut surtout un excellent prosateur. Comme poète, il a laissé des chansons et des ballades, d'un tour dégagé et d'une exécution très sûre, que n'eût pas désavouées Villon. Ses principaux écrits sont : *Le livre des quatre dames*, poème sur la bataille d'Azincourt ; le *Curial*, où il raconte la vie des courtisans ; le *Quadriloque inventif*, grand dialogue patriotique et le *Débat du Réveil-matin.*

Eustache Deschamps (1340-1410) a fait également

des ballades, des rondeaux et des virelais. Il a la grâce, la douceur, l'agrément facile des poètes de son époque qui cultivaient le même genre de poésie, et il a fait un long poème de 13 000 vers, intitulé le *Miroir du mariage*. Il est aussi l'auteur des *Dicts de l'aigle et du lion* et d'une sorte de Traité poétique : *L'art de dictier et faire ballades*. Eustache Deschamps a aussi des inspirations énergiques, indignées et violentes, qui sentent la pitié et la révolte, car il avait vu de près les abominables malheurs de la France, à l'époque de la folie de Charles VI.

Olivier Basselin est peu connu, mais ses œuvres furent très populaires. On peut le considérer comme un des pères de la chanson française. Il a écrit surtout des chansons bachiques. La plus célèbre est celle sur le *nez du buveur*. Elles sont gaies, variées et curieuses comme diversité de rythmes, et révèlent une facilité et une ressource de métier vraiment remarquables. Il est naturel qu'elles aient été chantées partout dans le pays de Vire, où Basselin était foulon.

Les deux meilleurs poètes que la France ait eus au XVe siècle sont Charles d'Orléans et Villon, quoiqu'il y ait bien des différences entre eux, et que Villon soit à cent coudées au-dessus de Charles d'Orléans.

Neveu de Charles VI et père de Louis XII, *Charles d'Orléans* (1391-1465) fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, demeura vingt-cinq ans en Angleterre, où il charma les ennuis de sa captivité en écrivant des vers et presque toujours les mêmes vers, ou à peu près. Il n'y a peut-être pas, dans toute notre littérature française, un poète aussi monotone. Quand on a lu trois pages de lui, on a lu toute son œuvre. C'est partout la même inspiration et le même sujet, l'amour. Il a composé sur l'amour 131 chansons, 102 ballades, 7 complaintes et plus de 400 rondeaux, tout cela sur le même ton de galanterie incolore, sans accent, sans personnalité vivante. C'est un faiseur de vers qui se répète éternellement, un continuateur épuré, harmonieux et plein de goût,

des allégories du *Roman de la Rose*. Il a assisté aux événements les plus tragiques de notre histoire, et il n'y en a pas trace dans ses poésies. Il s'est contenté de mourir perpétuellement d'amour, on n'a jamais su pour qui, peut-être pour personne. Sa valeur littéraire est toute dans la perfection précoce de la forme. Ses refrains, ritournelles, ballades, triolets, rondeaux, sont d'une exécution irréprochable. Il est unique à son époque, sauf Villon, pour l'instinct du rythme, l'unité, la proportion achevée de ses pièces. Il a vraiment fait œuvre d'art.

Il n'y a décidément qu'un seul grand poète au xve siècle, c'est Villon. Si sa langue ne le classait pas, celui-là serait un poète sans date, sans époque, un poète de tous les temps ; car son génie est dans son cœur, dans son accent, dans sa naïveté et sa sincérité, dans la perfection directe, spontanée, presque inconsciente de son art, qui est cette fois du très grand art. Artiste-né, versificateur de génie sans rien d'artificiel, poète par la mélancolie, la souffrance, la verve spirituelle, le rire, l'énormité, la truculence et en même temps par le tact, la délicatesse, la sobriété ; débauché et croyant, pécheur endurci et âme candide, à la fois impénitent et repentant, ordurier et céleste, roulant du cynisme et des larmes dans ses vers d'une pureté de cristal, Villon peut être considéré comme le premier des poètes classiques, pour la qualité de sa facture, l'équilibre de son imagination, le lyrisme contenu de sa pensée et de ses images. Il était de sa personne un assez vilain bohême, qui vécut abominablement et risqua même la potence. Ses poésies sont souvent un écho des mauvais lieux qu'il fréquente et il est difficile de les citer sans interruption. Mais l'âme du poète s'évade parfois des souillures de cet enfer, et alors son inspiration est exquise. Patriote et chrétien, il garde le culte enfantin de la Vierge, et l'obsession de la mort l'a toujours poursuivi. Cette idée revient obstinément dans ses vers. Boileau, qui n'a jamais rien compris à la poésie du Moyen-Age fait

un grand mérite à Villon d'avoir « débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers. » Villon n'a rien débrouillé du tout, parce qu'il n'y avait rien à débrouiller. Il a écrit comme les autres des ballades et des rondeaux ; seulement il y a mis du très grand art. Charles d'Orléans aussi les avait admirablement réussis. La supériorité de Villon, c'est le tact, la mesure, la sobriété, et surtout et par-dessus tout, sa sensibilité de grand poète.

Au résumé, la poésie du xv[e] siècle aboutit à Villon et peut se réduire à Villon. Alain Chartier, Eustache Deschamps, Olivier Basselin, Charles d'Orléans annoncent et préparent Villon. Il ne faut pas les oublier non plus. Les satellites sont inséparables de l'étoile.

ANTOINE ALBALAT.

LA CHANSON DE ROLAND

(XI[e] SIÈCLE)

La Chanson de Roland est la plus célèbre de nos anciennes chansons de geste. Elle est sans doute l'œuvre d'un seul poète, car s'il avait existé sur les mêmes sujets de courts poèmes simples et populaires, jamais les jongleurs, qui s'en allaient de château en château, n'auraient pu composer un aussi long ouvrage.

Le clerc inconnu et sédentaire, auquel nous devons cette épopée carlovingienne, dut vivre dans la seconde moitié du XI[e] siècle.

Tout, dans le poème, gravite autour de Charlemagne, haute et massive figure impériale, et malgré les balbutiements d'un art grossier, cette épopée est pleine de grandes images et de sentiments héroïques.

Le centre de la Chanson de Roland est le massacre d'une arrière-garde de l'armée franque par les Basques, dans la vallée de Roncevaux, devenue, grâce au vieux poète inconnu qui l'a célébrée, l'immortelle sœur des Thermopyles.

MORT DE ROLAND[1]

Ço sent Rollanz que la mors li est près.
Par les oreilles fors se ist le cervel.
De ses pers priet à Deu que les apelt,
Et puis de lui à l'angle Gabriel.

---

1 Traduction littérale :

Alors sent Roland que la mort est près de lui.
Par les oreilles sort la cervelle.
Il prie Dieu qu'il appelle ses pairs,
Et pour lui prie l'ange Gabriel.

Prist l'olifan (que reproce n'en ait),
E Durandal s'espée en l'altre main.
Plu qu'arcbaleste ne poet traire un quarrel,
Devers Espaigne en vait en un guaret ;
Muntet sur un tertre ; desuz dous arbres bels,
Quatre perruns i ad de marbre faiz ;
Sur l'erbe verte si est chaeiz envers,
Là s'est pasmet, kar la mort li est près.

Ço sent Rollanz la veue ad perdue ;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet.
En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui ad une perre brune :
X. colps y fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint ne ne s'esgruignet
E dist li quens : « Seinte Marie, aïue !

« E ! Durendal, bone, si mare fust !
« Quand jo n'ai prod, de vus n'en ai mais cure,
« Tantes batailles en camp en ai vencues,
« E tantes teres larges escumbatues
« Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
« Ne vus ait hom ki pur altre s'en fuiet !

Il prend l'olifant (pour ne mériter nul reproche),
Et Durandal son épée en l'autre main.
Plus loin que l'arbalète ne peut lancer son trait,
Vers l'Espagne il marche en un guéret.
Il monte sur un tertre ; sous deux beaux arbres,
Il y a quatre degrés de marbre.
Sur l'herbe verte il choit renversé ;
Là, il se pâme, car la mort est près de lui...

Roland sent qu'il a la vue perdue.
Il se met en pied, tant qu'il peut s'évertue ;
Mais en son visage la couleur est disparue.
Devant lui est une pierre brune,
Dix coups y frappe par deuil et rancœur.
Il grince, l'acier, mais ni ne rompt ni ne s'ébrèche.
Et le prince dit : « Sainte Marie, aide-moi !

« Bonne Durandal, pour vous, quel malheur !
« Vous ne me servirez plus, et pourtant j'ai souci de vous ;
« Tant de batailles j'ai gagnées par vous,
« Tant de vastes contrées par vous j'ai conquises
« Que tient Charles à la barbe chenue !
« Ne vous ait homme qui devant un autre puisse s'enfuir !

« Mult bon vassals vus ad lung tens tenue,
« Jamais n'ert tels en France la solue ! »
Ço sent Rollanz que la mort le tresprent,
De vers la teste sur le coer li descent ;
Desuz un pin i est alez curanz
Sur l'herbe verte s'i est culchet adenz ;
Desuz lui met s'espée et l'olifan ;
Turnat sa teste vers la païene gent :
Pur ço l'ad fait que il voelt veirement
Que Carles diet et trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut morz cunqueranz !
Cleimet sa culpe e menet e suvent
Por ses pecchez Deu puroffrid le guant.
Li quenz Rollanz se jut desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses à remembre li prist ;
De tantes teres cume li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignur, ki l' nurrit,
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt !
Mais lui meïsme ne voelt mettre un ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire patern, ki unkes ne mentis,

« Un bon chevalier vous a longtemps tenue ;
« Jamais il n'y aura son pareil en France, la terre libre !
... Roland sent que la mort l'entreprend
Et que de sa tête sur le cœur elle descend.
Sous un pin il est allé courant,
Sur l'herbe verte il se couche renversé,
Sous lui met l'épée et l'olifant.
Il tourne la tête vers la gent païenne ;
Pour cela il se fait qu'il veut vraiment
Que Karl dise et toute sa gent :
« Le gentil prince, il est mort en conquérant. »
Il clame sa faute et mainte et mainte fois,
Pour ses péchés à Dieu offre son gant.
Le prince Roland gît sous un pin,
Vers l'Espagne il a tourné son visage.
De plusieurs choses il se prit à remembrer,
De tant de terres que lui, brave, a conquises,
De douce France, des hommes de son lignage,
De Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri ;
Il ne peut pas qu'il n'en pleure ni n'en soupire.
Mais lui-même il ne veut pas se mettre en oubli
Il clame sa faute, et prie Dieu à merci :
« O vrai père, qui jamais ne mentis,

« Seint Lazarun de mort resurrexis
« E Daniel des lions guaresis,
« Guaris de mei l'anme de tuz perilz
« Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
Sun destre guant à Deu en puroffrit,
E de sa main seinz Gabriel l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin,
Juintes ses mains est alez à sa fin.
Deus li tramist sun angle Chérubin,
E seint Michel de la mer, de l' Peril,
Ensemble od els seint Gabriel i vint,
L'anme de l' cunte portent en Paréis.

« Qui saint Lazare des morts ressuscitas,
« Et Daniel des lions a guéris,
« Guéris mon âme de tous périls
« Mérités par les péchés qu'en ma vie je fis ! »
Son gant droit à Dieu il tendit.
De sa main saint Gabriel l'a pris.
Sur son bras Roland tenait sa tête inclinée,
Et, mains jointes, il s'en est allé à sa fin.
Dieu lui demanda son ange chérubin,
Et saint Michel de la Mer, du Péril ;
Ensemble avec eux saint Gabriel vint.
L'âme du comte ils emportent en Paradis.

BERTRAND DE BORN

(FIN DU XII[e] SIÈCLE)

Bertrand de Born est le plus fameux des troubadours. Ce fut un infatigable batailleur, qui joua un grand rôle dans les guerres de Henri II d'Angleterre contre ses fils Richard et Henri.

Par deux fois il perdit son château.

Il écrivit en *langue d'oc*, et ses vers au rythme dur semblent avoir été composés en selle, sur son destrier, pendant ses chevauchées guerrières, ce qui leur donne un singulier relief.

Le Dante, qui l'a immortalisé dans le chant XXVIII de son *Enfer*, le montre portant dans ses mains sa tête sanglante, toujours furieuse.

Bertrand de Born est l'âpre poète féodal de cette époque de fer.

CHANSON DE PRINTEMPS ET DE GUERRE[1]

Bem platz la dous temps de Pascor
Que fai foillas e flors venir ;
Et platz me quant aug la baudor
Dels auzels que fan retentir

Lor cant per lo boscatge ;
E platz mi quan vei sobre'ls pratz

---

1. Traduction littérale :

Bien me plaît le doux temps de Pâques
Qui fait feuilles et fleurs venir,
Il me plaît quand j'entends la joie
Des oiseaux qui font retentir

Leur chant par le bocage ;
Et me plaît quand je vois sur les prés

Tendaz e pavaillos fermatz;
E ai gran allegratge.
E platz mi, quan il corredor
Fan las gens e'ls avers fugir;
E plai me, quan vey aprop lor
Gran ren d'armatz ensems brugir;
E ai gran alegratge,
Quan vey fortz castelhs assetjaz,
E murs fondre e derocatz,
E ey l'ost pel ribatge
Ques tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz.

Atressi mi platz de bon senhor
Quant es primiers e l'envazir,
Ab caval armat, ses temor;
C'aissi fai los siens enardir
Ab valen vassallatge;
E quant el es el camp intratz,
Quascus deu esser assermatz,
E segr' el d'agratge;
Quar nulhs hom non es ren prezatz
Tro qu'a manhs colps pres e donatz.

Tentes et pavillons fixés;
Et j'ai grande allégresse.
Et il me plait quand le coursier
Fait gens et troupeaux s'enfuir.
Il me plait, quand je vois derrière eux
Une belle troupe armée faire grand bruit.
Et j'ai de l'allégresse
A voir un fort château assiégé,
Des murs fondre et crouler du rocher;
Et à voir l'armée sur le bord
Des fossés à l'entour,
Près des palissades et des pieux serrés.

Bien me plait un brave seigneur,
Le premier à l'attaque,
A cheval, armé, sans peur.
Il enhardit les siens
A être de braves vassaux;
Et quand il rentre dans le camp,
Que chacun s'empresse,
Qu'on le suive de bon cœur,
Personne ne sera estimé
Que par le nombre de coups donnés ou reçus.

Lansas e brans, elms de color,
Escututz traucar e desguarnir
Veyren, a l'intrar de l'estor,
E manhs vassals ensems ferir
Don anaran a ratge
Cavalhs dels mortz e dels nafratz ;
E ja pus l'estorn er mesclatz,
Negus hom d'aut paratge
Non pens mas d'asclar capse-bratz.
Que mais val mortz que vius sobrats.
Je us dic que tan no m'a sabor
Manjars ni beure ni dormir,
Cum a quant aug cridar : A lor !
D'ambas las partz ; et aug agnir
Cavals voitz per l'ombratge
Et aug cridar : Aidatz ! aidatz !
E vei cazer per los fossatz
Pans e grans per l'erbatge,
E vei los mortz que pels costatz
An los tronsons outre passatz.

Barros, metetz en galge
Castels e vilas e ciutatz,
Enans qu'esquecs no us guerreia !

Lances et épées ! casques au beau coloris ?
Ecus percés et dégarnis,
Belle entrée en lice !
Une foule de braves combattants ensemble !
Çà et là, errant au hasard,
Les chevaux des morts et des blessés !
Puis quand complète est la mêlée,
Tout homme de haut parage
Ne pensant qu'à couper bras et têtes !
Car mieux vaut la mort que la vie sous un maître !
Voilà, vous dis-je, ce qui a plus de saveur
Que le manger, le boire, le dormir ;
C'est quand j'entends crier : A eux !
Des deux côtés, ou hennir
Les chevaux à travers l'ombre des bois,
Ou crier . A l'aide, à l'aide !
Quand je vois tomber par les fossés
Petits et grands sur l'herbe ;
Quand je vois les morts qui, dans le flanc,
Ont des tronçons d'épée, passés en travers.

Barons, mettez en gage
Châteaux, fermes, cités ;
Maintenant c'est la guerre !

CHRESTIEN DE TROYES

(MORT EN 1191)

Chrestien, que l'on surnomma de Troyes à cause de la ville où il vit le jour, eut une grande renommée parmi les poètes du XIIe siècle.

Il fut très populaire et vécut à la cour de Philippe d'Alsace. On connaît de lui *Parceval, le chevalier au Lion, Lancelot et Tristan.*

Puisque vos plaist[1], or m'escoutez
Cuer et oreilles me prestez ;
Car parole ouïe est pardue[2],
S'elle n'est de cuer entendue.
Quas[3] oreilles vient la parole
Ainsi come li vens[4] qui vole,
Mes ni areste[5], ni demore,
Ains s'en part en molt petit d'ore[6]
Si li cuers n'est si esveillez[7].

Qual[8] prendre soit apareillez,
Et qu'il la puisse en son venir[9]
Prendre et enclorre, et retenir.
Les oreilles sont voie et doits[10]
Par où vient jusqu'au cuer la vois :
Et li cuers prent dedans le ventre
La vois qui par l'oreille y entre ;
Et qui or me voudra entendre,
Cuer et oreilles me doit tendre[11].

---

1. Puisqu'il vous plait.
2. Parole entendue est perdue.
3. Aux oreilles.
4. Comme le vent.
5. Mais ne s'arrête.
6. Et s'en va en peu de temps.
7. Si le cœur n'est assez éveillé.
8. Pour être prêt à la saisir.
9. Au passage.
10. Sont un chemin et un conduit
11. Me doit prêter.

MARIE DE FRANCE

(1180-?)

Il est difficile d'écrire une biographie de Marie de France. On sait qu'elle vécut en Angleterre, à la suite de Guillaume, et à la cour d'Henri III. Elle écrivit des fables, et dans ses apologues revivent tous les abus de la dure féodalité et du siècle de fer où elle vécut. Son cœur et sa grâce de femme protestèrent contre l'effroyable régime de son temps, et ses *Lais* recueillis en 1832 sont empruntés aux légendes du cycle d'Arthur.

DU LOUP ET DE L'AGNEAU

Le dist [1] don leu [2] et don aignel
Qui bevèrent [3] a un rossel.
Li lox [4] a la sorse beveit,
Et li aigniaus aval estoit [5].
Iricement [6] parla li lus
Ki mult estoit cuntralius [7] :
Par mau talent palla [8] a lui :
« Tu m'as, dist-il, fet grant anui. »
Li aignez li ad respondu :
« Sire, et quei ? » — « Dunc ne veis tu [9] ?
Tu m'as ci ceste aigue tourblée [10] :
N'en puis beivre ma saolée [11].

---

1. Il dit (C'est Esope, (Ysopet) qui parle).
2. D'un loup et d'un agneau.
3. Qui buvaient à un ruisseau.
4. Le loup.
5. Etait plus bas.
6. Furieusement.
7. Qui était querelleur.
8. Il lui parla avec courroux.
9. Tu ne vois donc pas ?
10. Tu m'as troublé cette eau.
11. Je n'en puis boire tout mon saoûl.

Autresi m'en irait[1] ce crei,
Cum jeo ving[2], tut murant de sei. »
Li aignelez adunc respunt :
« Sire, j'a bevez vus amunt[3] :
De vus me vient kankes[4] j'ai beu. »
— « Qui, fist li lox, maldis me tu[5] ? »

— L'aigneus respunt : « N'en ai voleir. »
Li lous li dit : « Jeo sai de veir[6] :
Ce meisme me fi tes pere
A ceste surce u od lui ere[7],
Or es od mei si cum jeo crei[8]. »
— « Qu'en retraiez, feit il, sor mei[9] ?
N'ere pas nez, si cum jeo cuit[10]. »
— « E cei pur ce[11], li lus a dit :
Ja me fais tu ore cuntraire[12]
E chose ke tu ne deiz faire. »
Dunc prist li lox l'engnel petit,
As denz l'estrangle, si l'ocit[13].

MORALITÉ

Ci funt li riche robeur[14],
Li vesconte[15] et li jugeur,
De ceux k'il unt en lur justise.
Fausse aquoison[16] par cuveitise
Truevent assez pur eus cunfundre.
Suvent les funt os plaiz semundre[17].
La char lur tolent e la pel[18]
Si cum li lox fist a l'aingnel.

---

1. Dois-je m'en aller ?
2. Comme je vins, mourant de soif.
3. Vous avez bu en amont.
4. Tout ce que.
5. Quoi, fit le loup, médirais-tu de moi ?
6. Je le sais, de vrai.
7. Où j'étais avec lui.
8. Aujourd'hui c'est à toi.
9. Pourquoi, fit-il, me le reproches-tu ?
10. Je crois que je n'étais pas né.
11. Voici pourquoi.
12. Tu me fais aujourd'hui chose contraire.
13. Et l'étrangle de ses dents et l'occit.
14. Ainsi font les riches larrons.
15. Les vicomtes.
16. Fausse occasion par convoitise.
17. Souvent ils les font mander au plaid.
18. La chair leur enlèvent et la peau.

JEAN BODEL

(XIII[e] SIÈCLE)

Jean Bodel d'Arras naquit dans cette ville vers le milieu du XIII[e] siècle. On croit qu'il accompagna saint Louis à la première croisade et il dut rapporter la lèpre de Palestine, car on sait qu'atteint de la terrible maladie, il vécut loin du monde, se consolant en écrivant des poésies et des miracles dont le plus célèbre est le *Jeu de saint Nicolas.*

LE VIN NOUVEAU

Le vin aforé[1] de novel
A plein lot[2] et à plein tonnel[3],
Sourd et boilant, et plein et gros,
Rampant come escureuil en bos[4],
Sans nul mors[5] de pourri ni d'aigre;
Sur lie[6] court et sec, et maigre,

Cler com larme du péchéour,
Croupant[7] sur langue à léchéour[8]:
Autre gent n'en doivent gouter.
Vois le son écume mangier.
Il saut, il etincelle, il frit[9];
Tiens-le sur la langue un petit,
Si sentiras jà outre-vin!

---

1. Nouvellement mis en perce.
2. A pleine cuve.
3. A plein tonneau.
4. Sous bois.
5. Sans nul goût.
6. Court sur sa lie.
7. Parfumant.
8. Langue de gourmand.
9. Il pétille.

AVANT LA BATAILLE[1]

UNS CRESTIENS, NOUVIAUS CHEVALIERS

Segneur, se je suis jones[2], ne m'aies en despit[3] :
On a veu souvent grand cuer en cors petit.
Je ferrai cel forcheur[4], je l'ai piecha eslit[5];
Sachiés, je l'ochirai[6] s'il anchois[7] ne m'ochist.

LI ANGELES[8]

Seigneur, soiés tout asseur[9],
N'aiés doutanche ne peur.
Messagiers sui Nostre Seigneur,
Qui vous metra fors de doleur.
Aiés vos cuers fers[10] et creans
En Dieu. Ja pour ches mescreans[11],
Qui chi vous vienent a bandon[12];
N'aiés les cuers se seurs non.
Metés hardiement vos cors
Pour Dieu ; car chou est chi li mors[13]
Dont tout li pules[14] morir doit,
Qui Dieu aime de cuer et croit.

---

1. La scène est chez les mécréants. Avant de se battre, les chrétiens offrent leur vie à Dieu par l'intermédiaire d'un ange.
2. Jeune.
3. Mépris.
4. Je frapperai ce faucheur. (Cet homme qui mérite d'être enfourché).
5. Je l'ai déjà choisi.
6. Je l'occirai.
7 Auparavant.
8. (L'ange répond aux chevaliers.)
9. Soyez rassurés.
10. Forts.
11. Mais pour ces mécréants.
12. En bande.
13. Voici venir la mort.
14. Dont doivent mourir tous ceux qui...

LI CRESTIENS

Qui estes vous, biau sire, qui si nous confortés
Et si haute parole de dieu nous aportés ?
Sachiés, se chou est voir[1] que chi nous recordés,
Asseur rechevrons nos anemis mortés[2].

LI ANGELES

Angles sui a Dieu, biaus amis ;
Pour vo confort m'a chi tramis.
Soiés seur, car ens est chiex[3]
Vous a diex fait sages esliex.

(Jeu de saint Nicolas.)

---

1. Si c'est la vérité que vous apportez.
2. Nous recevrons avec assurance nos ennemis mortels.
3. Dans les cieux.

COLIN MUSET

Colin Muset fut un trouvère qui s'en allait de castel en castel, sa besace au dos et son aumônière à la hanche.

Le Seigneur était à la guerre ; le pont-levis s'abaissait, et on introduisait le poète errant auprès de la châtelaine. Dans l'immense salle, devant l'estrade où se tenaient la noble Dame et ses demoiselles, Colin Muset récitait ses vers.

A son départ, il recevait un bel habit et remportait une escarcelle sonore.

Il faut croire cependant qu'à ce métier il ne s'enrichissait pas toujours. Le poème que nous citons semble en être la preuve.

LE PAUVRE TROUVÈRE

Sire cuens[1] j'ai vielé[2]
Devant vous, en voste osté[3];
Si, ne m'avez riens doné
Ne mes gages aquité ;
C'est vilanie.
Foi que doi[4] sainte Marie !
Ainc ne vos sievrai je mie.
M'aumosniere est mal garnie
Et ma malle mal farsie.

---

1. Comte.
2. J'ai joué de la vielle.
3. Hôtel.
4. Par la foi que je dois à sainte Marie !

Sire cuens, quar[1] comandez
De moi vostre volonté;
Sire, sil vous vient à gré,
Un beau don car me donez
Par cortoisie!
Talent ai, n'en dotez mie,
De r'aler à ma mesnie[2].
Quant vois borse desgarnie,
Ma feme ne me rit mie.

Ains me dit : sire Engelé[3],
En quel terre avez esté,
Qui n'avez rien conquesté
Aval la ville?
Vez com vostre male plie,
Elle est bien de vent farsie.
Honi soit qui a envie
D'estre en vostre compaignie!

Quant je viens à mon hosté,
Et ma femme a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et ge[4] qui sui bien paré
De robe grise,
Sachiez qu'ele a tot jus[5] mise
La quenoille, sans faintise.
Elle me rit par franchise...

Ma fame va destrousser
Ma male, sanz demorer[6].
Mon garçon va abruver
Mon cheval et conréer[7].
Ma pucele[8] va tuer
Deux chapons por deporter

1. C'est pourquoi, *quare*.
2. D'aller de nouveau à ma maison.
3. Monsieur le gelé.
4 Je, moi.
5. En tas.
6. Perdre du temps.
7. Mettre en ordre.
8. Ma fille.

A la sausse aillie [1].
Ma fille m'apporte un pigne
En sa main par cortoisie.
Lors sui de mon ostel sire
A mult grant joie, sans ire!
Plus que nus [2] ne porroit dire.

---

1. Sauce à l'ail.
2. Aucun.

RUTEBEUF

On ne peut assigner aucune date ni à la naissance, ni à la mort de Rutebeuf ; on sait seulement qu'il fut contemporain de saint Louis.

« Vilain d'origine, dit un historien de la littérature, clerc par le savoir, laïque par l'habit, quand il en avait un, pauvre existence vagabonde pour qui la société n'avait pas encore de place, c'est au roi, c'est aux seigneurs qu'il demande le pain de chaque jour. Il est *sans cottes, sans vivres, sans lit, toussant le froid, baîllant la faim.* Il n'est si pauvre que lui de *Paris à Senlis ; depuis la ruine de Troie on n'en a pas vu de si complète* que la sienne. Pour comble de malheur il a perdu l'œil droit, *son bon œil !* Le propriétaire réclame les termes échus ; la nourrice de son enfançon veut de l'argent, sans quoi elle le renverra braire à la chambrette paternelle... »

Mais dans sa grande détresse, sa verve qui annonce celles de Villon, de Marot, de La Fontaine et de Voltaire, ne l'abandonne pas.

Il ne se gêne pas avec ses protecteurs : un coup de plume aux moines, une tache d'encre sur le pourpoint du riche seigneur !... Tant pis, une bonne malice vaut mieux qu'un bel écu, et il nous contera de mordants fabliaux : le *Testament de l'âne, le Moine sacristain*, ce qui ne l'empêchera pas de rimer des chants pieux et de toucher aux plus hautes questions de son époque.

En somme, un hardi poète, plein d'esprit et de bon sens.

CHANSON

Je ne suis pas ouvriers des mains ;
L'en ne savra ja ou je mains [1],
Por [2] ma poverte.
Ja n'i sera ma porte overte,

1. Demeure.
2. A cause de.

Quar ma maison est trop déserte
Et povre e gaste :
Sovent n'i a ne pain ne paste.
Ne me blasmez se je me haste
D'aler ariere[1];
Que ja n'i avrai bele chiere.
L'en n'a pas ma venue chière,
Se je n'aporte.
C'est ce qui plus me desconforte,
Que je n'ose entrer en ma porte
A vuide main.
Savez comment je me demain[2] ?
L'espérance de lendemain,
Ce sont mes festes.
L'en se saine[3] par mi là vile
De mes merveilles.
L'en les doit bien conter aux veilles :
Il n'i a nules lor pareilles.
Ce n'est pas doute.
Deus n'a nul martir en sa route[4]
Qui tant ait fait,
S'il ont esté por Deu deffait,
Rosti, lapidé ou detrait,
Je n'en dout mie
Que l'or paine fu tost fenie :
Mais ce durra toute ma vie
Sans avoir aise.
Or pri a Deu que il li plaise,
Ceste dolor, ceste mesaise
Et ceste enfance
M'a tort a[5], vraie pitance,
Si qu'avoir puisse s'acointance. Amen.

---

1. De fuir la vie.
2. Je me tire d'affaire ?
3. Signe.
4. Dieu n'a pas martyr comparable à moi.
5. Tourné cette douleur en pénitence afin que je puisse avoir accès auprès de lui.

LE ROMAN DU RENART

Ce long poème de 120 000 vers est un sujet d'origine germanique. Il semble avoir d'abord été traité en latin de 1130-1161. Il passa ensuite dans la langue populaire.

Il y eut d'ailleurs plusieurs « Roman de Renart ».

Tous les auteurs ne nous sont pas connus : deux noms seulement nous sont parvenus d'une façon certaine : Richard de Lison, Pierre de Saint Cloud.

Cette longue histoire nous présente l'image de la société du moyen âge. D'abord la hiérarchie féodale. Le Lion, Noble ; le loup Ysengrin, violent et sanguinaire, le Renard Goupil, le héros de l'histoire, type de la ruse et de la fourberie. — Bernard, l'âne[1] est l'orateur sacré, Chantecler, le coq, est le héraut. Puis viennent les petites gens : Pinte, la poule, Tybert, le chat, sournois et cruel, plus rusé que Renart lui-même, la mésange, etc., auquel souvent le conteur donne l'avantage sur Renart.

Cette œuvre où se manifeste pour la première fois l'esprit bourgeois, plaisant et frondeur, a fait les délices de nos ancêtres. La Fontaine y a trouvé le sujet de maintes fables, et, de ces longues histoires encore balbutiées, a tiré des chefs-d'œuvre.

(Dans le passage cité, le coq (*Chantecler*), arrive devant la cour de Justice tenue par le lion *(Noble)*. Un char funèbre le suit, sur lequel une poule *(dame Lopée)* est étendue, égorgée par le renard *(Goupil)*.

C'est *dame Pintain*, sœur de la défunte, qui plaide contre l'assassin.

« Por Dieu ! fait Pinte, gentiz bestes,
Et chiens et leus, si com vos estes,
(Par conseillez ceste chaitive) ;
Moult hé[1] l'eure que je fui vive,

1. Je hais.

Mort, quar me pren, si me delivre ;
Qar Renart ne me lesse vivre,
Cinc frères oi ja de mon père,
Toz les menja Renart li lerre[1]
Ce fut grant perte et grand dolors !
De ma mère oi quatre serors,
Que vierges poules, que meschines[2],
Moult ï avoit beles gelines ;
Goubers de Fresne les paissoit
Qui de pondre les empressoit.
Le Has[3] ! mar[4] les engraissa ;
Qar Renart ne l'en lessa
De toutes quatre qu'une soule ;
Tutes passerent par sa goule.
  Et vos qui ci gisez en bière,
Ma douce suer, m'amie chière,
Com vos estiez tendre et grasse !
Que fera or vostre suer lasse,
Qui a grant dolor vous regarde ?
Renart, la male flembe t'arde[5] !
Tantes fois nos avez tolées[6]
Et chassiées et tribalées[7],
Et descirées nos pelices,
Et embatues jusqu'as lices[8] !
Et hier matin, devant ma porte,
Me jeta il ma soror morte...

1. Le larron.
2. Toutes petites, *mesquines*.
3. Le malheureux !
4. En vain.
5. Te brûle !
6. Enlevées.
7. Foulées.
8. Clôtures.

ADAM DE LA HALLE

(?-1288)

Né probablement à Arras au début du XIII[e] siècle, *Adam de la Halle*, dit le *Bossu*, était de maison bourgeoise. Il étudia à l'abbaye de Vaucelles, puis successivement fut attaché à Robert II, à Robert de Béthune et à Charles d'Anjou. De toutes ses nombreuses œuvres ; *Chansons*, *motets*, *jeux-parties*, les plus fameuses sont le *Jeu de la Feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*. Adam de la Halle est plus un musicien qu'un écrivain, et le *Jeu de Robin et Marion*, moitié parlé, moitié chanté, peut être tenu pour notre première opérette.

CHANSON

De tant com plus aproime mon païs[1]
Me renovele amurs plus, et coprent[2] ;
Et plus me sanle en approchant jolis,
Et plus li airs et plus truis douche gent.
Che me tient chi longement[3]
Et chou aussi
Qu'ens ou venir i choisi
Dames de tel honneranche
C'un poi de la contenanche
De me dame en l'une oi,
Si qu'a la saveur de li
Me delit à se semblanche[4].

---

1. Plus je me rapproche de mon pays,
2. Plus mon amour se renouvelle et s'éprend.
3. Je m'arrête ici longuement.
4. Et mes yeux ont vu des dames venir de tel honneur, qu'un peu de l'air de ma dame je leur trouvai, m'apportant sa ressemblance.

LE ROMAN DE LA ROSE

(XIVe SIÈCLE)

Les 4000 premiers vers du Roman de la Rose furent écrits par *Guillaume de Lorris*, qui vécut sous le règne de saint Louis, et les autres 18000 vers par son continuateur *Jean de Meung*, au XIVe siècle.

Une allégorie dans un cadre de songe, tel est le poème dont le sujet est la recherche d'une rose mystique : vertu et pureté.

Les personnages sont des êtres imaginés par les auteurs, ce sont : *Doux-Regard, Courtoisie, Richesse, Jolyveté, Dangier, Bel-Accueil*, etc.

Avec Guillaume de Lorris le Roman de la Rose a une fraîcheur d'inspiration, et des joliesses de style charmantes qui disparaissent avec son continuateur Jean de Meung.

Ce dernier, en effet, est un âpre satirique.

Le *Portrait du temps* que nous citons est de Guillaume de Lorris ; et le poème suivant : *Faux semblant*, est de Jean de Meung ; on verra tout de suite la différence.

LE PORTRAIT DU TEMPS

Li tens s'en va nuit et jor
Sans repos prendre et sans séjor,
Et de nous se part et emble[1]
Si celéement[2], qu'il nous semble
Qu'il s'arreste adès[3] en ung point,
Et il ne s'i arreste point ;

---

1. Se dérobe, s'enfuit.
2. Si rapidement.
3. Maintenant.

Ains ne fine de trespasser,
Que nus ne puet néis penser
Quex tens ce est qui est présens;
Sel' demandés as clers lisans[1]
Ainçois[2] que l'en l'éust pensé,
Seroit-il jà le tens passé.
Li tens, qui ne puet séjourner,
Ains vait tous jors sans retorner,
Cum l'iaue[3] qui s'avale toute,
N'il n'en retorne arrière goute :
Li tens, vers qui noient[4] ne dure,
Ne fer ne chose tant soit dure,
Car il gaste tout et menjue[5];
Li tens, qui tote chose mue,
Qui tout fait croistre et tout norist,
Et qui tout use et tout porrist;
Li tens, qui enviellist nos pères,
Et viellist roys et emperières,
Et qui tous enviellira,
Ou mort nous desavancera[6].

FAUX SEMBLANT

Je mains[7] avec les orguilleus,
Les vésiés[8], les artilleus[9]
Qui mondaines honors convoitent
Et les grans besoignes esploitent,
Et vont traçant les grans pitances,
Et porchassent les acointances
Des poissans hommes, et les sivent,
Et se font povre, et si se vivent

---

1. Aux clercs qui savent lire.
2. Avant que.
3. L'eau.
4. Rien ; de l'italien : *niente*.
5. Mange, dévore.
6. Devancera, prévaudra.
7. Je demeure.
8. Les avisés.
9. Les artificieux.

Des bons morciaus délicieus,
Et boivent les vins précieus;
Et la povreté vont preschant,
Et les grans richesses peschant,
Mès, combien que povre me faingne[1],
Nul povre ge ne contredaingne[2];
J'aimeroie miex l'accointance,
Cent mille tans[3], du roi de France,
Que d'un povre, par Nostre-Dame !
Tout eust-il ausinc bone ame.
Quant ge voi tous nus ces truans[4]
Trembler sor ces femiers puans,
De froit, de fain crier et braire,
Ne m'entremet de lor affaire.
S'il sunt a l'ostel-Diex porté,
Ja n'ierent[5] par moi conforté,
Que d'une aumosne toute seule
Ne me pestroient il la geule,
Qu'ils n'ont pas vaillant une sèche :
Que donra qui son coutiau lèche[6] ?

LE VERGER D'AMOUR

(Sur le mur du Verger d'amour sont peintes des figures symboliques « à or et à azur », que le poète décrit minutieusement.)

AVARICE

Une autre ymage i ot assise
Coste a coste de coveitise[7]
Avarice estoit apelée,
Lede estoit et sale et foulée

1. Bien que je feigne d'être pauvre.
2. Il n'est pauvre que je ne daigne approcher.
3. Cent mille fois.
4. Misérables, gueux.
5. Ils ne seront pas.
6. Que peut donner celui qui lèche son couteau ?
7. Convoitise.

Cele ymage, et megre et chetive.
Et aussi vert com une cive[1];
Tant par estoit descolorée,
Qu'el sembloit estre enlangoué[2],
Chose sembloit morte de fain,
Qui ne vesquist fors que de pain
Pétri à lessu[3] fort et aigre;
Et avec ce qu'ele iere maigre,
Fert-ele povrement vestue :
Coté avoit viés[4] et desrumpue[5]
Comme s'il fust aschieu remen[6] :
Povre iert moult la cote et esrese[7],
Et plaine de viés palestiaux[8].
Delez li pendoit uns maustiaux
A une perche moult greslete
Et une cote de brunete[9]

. . . .

Avarice en sa main tenoit
Une borse qu'el repounoit[10],
Et la nooit[11] si durement
Que demorast moult longuement
Ainçois qu'il en péust riens traire[12]
Mès el n'avoit de ce que faud.
El n'aloi pas à ce béant[13]
Qui de la boue ostast néant.

1. Ciboule.
2. Alangui.
3. Avec du levain.
4. Vieille.
5. Décloisée, rompue.
6. Restée avec elle.
7. Râpée.
8. Morceaux.
9. Bure.
10. Cachait.
11. Nouait.
12. Tirer.
13. Aspirant.

FABLIAUX

Les *Fabliaux* sont des contes dialogués, à deux ou trois personnages, généralement immoraux et fourbes. Ils étaient représentés sur une place publique par leurs auteurs, les *fableors* ou *fabliers*. Ainsi de nos jours les chanteurs de rues. Ils sont la charge des mœurs, et on se tromperait fort à les prendre comme un reflet exact des caractères contemporains. Les rôles y sont grossiers, d'une brutalité écœurante, d'un comique ignoble. Le *Vilain Mire, la Housse partie*, la *Bourse pleine de sens* sont les meilleurs et les plus décents fabliaux : un enseignement s'en dégage. Et dans ceux-là, par extraordinaire, le *vilain* triomphe parfois du *clerc* ou du *bourgeois*. Ce genre de poésie va de 1159 à 1340. Son vers de huit syllabes se prêtait parfaitement à la diction des jongleurs. La plupart des fabliaux sont anonymes.

Nous détachons ici quelques scènes du *Vilain Mire :*

LE MARIAGE DU VILAIN

Jadis estoit uns vilains[1] riches,
Qui moult estoit avers[2] et chiches ;
Une charrue adès[3] avoit,
Tos tens[4] par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncin ;
Assez ot[5] char et pain et vin,
Et quanques mestier li estoit[6].
Mais por fame que pas n'avoit,

1. *S* est signe du singulier, pris comme sujet de la phrase.
2. Avare.
3. Sans répit, sans cesse.
4. Il la conduisait tout le jour.
5. Il avait suffisamment chair, pain, vin.
6. Et tout le nécessaire.

Le blasmoient moult si ami,
Et toute la gent autressi ;
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit.
El païs [1] ot un chevalier,
Viez hom estoit et sans moillier [2].
Ç' avoit une fille moult belle,
Et moult cortoise damoiselle ;
Mais parce qu'avoirs [3] li failloit,
Li chevaliers pas ne trovoit
Qui sa fille li demandasz :
Or volentiers la mariast.
Li ami au vilain alèrent
Au chevalier, et demandèrent
Sa fille por le païsant
Qui tant avoit or et argent,
Plenté [4] forment et plenté dras.
Il leur dona l'isnel le pas [5],
Et octroia cest mariage.
La fille qui mult estoit sage,
N'osa contredire son père,
Car orfeline estoit de mère.

LE VILAIN, PASSÉ MÉDECIN, DOIT GUÉRIR TOUS LES MALADES DU ROYAUME

(Voici son système.)

Li vilains aus malades dist :
— « Seignor, par cel Dieu qui me fist,
Moult a grant chose à vos garir [6].
Je n'en poroie [7] à chief venir ;

1. Au pays fut un...
2. Sans femme, du latin : *mulier*.
3. Mais comme l'avoir (les biens) lui manquait.
4. Abondance de froment et de hardes.
5. Il les suivit dans leur dessein.
6. Ce n'est pas rien que de vous guérir.
7. Je n'en viendrai point à bout.

Le plus malade en eslirai,
Et en cel feu le meterai,
Si l'arderai en icel feu,
Et tuit li autre en auront preu[1] ;
Quar cil qui la poudre bevront,
Tout maintenant gari seront. »
Li uns a l'autre resgardé ;
Ains[2] n'i ot boçu ne enflé.
Qui otriast por Normandie
Qu'il eûst la graindre maladie.
Li vilains a dit au premier :
« Je te voi mult afebloier[3],
Tu es des autres li plus vains[4]. »
— « Merci, sire, je sui toz sains,
Plus que je ne fui onques mais ;
Alegiez sui de mon grief fais,
Que j'ai eu moult longuement ;
Sachiez que de rien ne vous ment[5]. »
— « Va donc aval[6] ; qu'as tu ci quis ? »
Et cil l'uis maintenant pris[7].
Li rois demande : « Es-tu gari ? »
— « Oïl[8], sire, la Dieu merci ;
Je sui plus sains que une pomme ;
Moult a un mestre bon preudome[9]. »
Que vous iroie-je contant ?
Onques n'y ot petit ne grant
Qui por tout le mont ostriat
Que l'en en cel feu le boutast.
Ainçois s'en vont tout autresi
Com se il fussent tuit gari.
Et quant li rois les a véuz,
De joie fu toz esperduz :
Puis a dist au vilain : « Biau mestre,
Je me merveil que ce puet estre,

1. Profit.
2. Mais il n'y eut bossu ni enflé.
3. Bien affaibli.
4. Le plus vidé.
5. Je ne vous mens point.
6. Va-t'en donc.
7. Il prit tout de suite la porte.
8. Oui.
9. Vous avez un maître dans cet homme.

Que si tost gariz les avez. »
— « Merci, sire, jes ai charmez ;
Je sai un charme qui miex vaut
Que gingembre ne citonaut. »
Et dist li rois : « Or en irez
A vostre ostel quant vous voudrez ;
Et si aurez de mes deniers
Et palefroiz et bons destriers ;
Et quant je vous redemanderai,
Vous ferez ce que je voudrai.

XVe SIÈCLE

EUSTACHE DESCHAMPS

(1340-1410?)

Eustache Deschamps eut une vie troublée et aventureuse.

Il fut esclave des Sarrasins et huissier d'armes du roi Charles V. C'est peut-être parce qu'il souffrit pour la France et qu'il se battit pour elle qu'on sent dans sa poésie comme un vent qui aurait passé sur les armées et les drapeaux.

Il détestait les Anglais et il aimait sa Patrie ; c'est avec ces sentiments qu'il a écrit ses fières ballades.

MORT DE BERTRAND DU GUESCLIN

Estoc[1] d'oneur, et arbres de vaillance,
Cuer de lyon esprins de hardement[2],
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combatant,
Saige en voz faiz, et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fust en vie,
Chascun pour vous doit noir vestir et querre[3] :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

O Bretaingne, ploure ton espérance !
Normandie, fay son enterement,
Guyenne aussi, et Auvergne, or t'avence ;

---

1. Epée.
2. Epris de hardiesse.
3. Doit chercher à se vêtir de noir

Et Languedoc, quier lui son monument,
Picardie, Champaigne et Occident,
Doivent pour plourer acquerre[1]
Tragédiens, Aréthusa requerre[2]
Qui en eaue fu par plour convertie,
Afin qu'à touz de sa mort les cuers serre.
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

Hé ! gens d'armes, aiez remembrance
Vostre père, dont vous estiez enfant :
Le bon Bertran, qui tant ot de puissance,
Qui vous aimoit si amoureusement.
Gueselin est mort : priez dévotement,
Qu'il puist paradis conquerre.
Qui deuil n'en fait, et qui n'en prie, il erre,
Car du monde est la lumière faillie[3] ;
De tout honneur estoit la droicte serre[4] :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

---

1. Recruter des tragédiens.
2. Chercher Aréthuse (Aréthuse qui fut changée en eau).
3. Eclipsée.
4. Sauve-garde.

OLIVIER BASSELIN

(?-1418)

Né près de Vire, ouvrier foulon, *Basselin* fut poète de vocation. Il chanta, sous la tonnelle des cabarets; ces poésies que recueillit un amateur, cent ans plus tard. C'est un lyrique populaire, instinctif. Il mourut à la potence, pendu par les Anglais, pendant la guerre de Cent ans.

A L'ASSAUT

Nous sommes armez comme il fault ;
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
Nous sommes armez comme il fault,
Chascun monstre ce qu'il sçait faire !

Il semble que le cœur nous fault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
Il semble que le cœur vous fault ;
Car vous faictes piteuse chère.
Nous sommes armez comme il fault,
Chascun monstre ce qu'il sçait faire !

La trompette a sonné bien hault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
La trompette a sonné bien hault.
Encor premier nous fault-il boire.
Nous sommes armez comme il fault,
Chascun monstre ce qu'il sçait faire !

Nous en aurons le cœur plus chauld.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
Nous en aurons le cœur plus chauld,
Et vaincrons mieux nostre adversaire.
Nous sommes armez comme il fault,
Chascun monstre ce qu'il sçait faire !

A ung j'ai faict faire un beau sault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
A ung j'ay faict faire un beau sault.
Vous en ferez en la manière.
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

LE SIÈGE DE VIRE

Tout à l'entour de nos remparts
Les ennemys sont en furie :
Sauvez nos tonneaulx, je vous prie !
Prenez plus tost de nous, souldards,
Tout ce dont vous aurez envie :
Sauvez nos tonneaulx, je vous prie !

Nous pourrons aprèz en beuvant
Chasser nostre mélancolie :
Sauvez nos tonneaulx, je vous prie !
L'ennemy qui est cy devant,
Ne nous veult faire courtoisie :
Vuidons nos tonneaulx, je vous prie !

Au moins, s'il prend nostre cité,
Qu'il n'y treuve plus que la lie :
Vuidons nos tonneaulx, je vous prie !
Deussions-nous marcher de costé,
Ce bon cidre n'espargnons mie :
Vuidons nos tonneaulx, je vous prie !

CHRISTINE DE PISAN

(1363-1431 ?)

Christine de Pisan, qui naquit à Venise aux environs de 1363, suivit son père, astrologue et médecin de Charles V. Elle épousa un gentilhomme qui mourut peu après leur mariage, et elle gagna sa vie en écrivant.

Retirée dans un monastère, elle mourut vers 1431.

BALLADE

Seulete suy et seulete veuil estre,
Seulete m'a mon doulx ami laissiee,
Seulete suy, sanz compaignon ne maistre,
Seulete suy, dolente et courrouciée,
Seulete suy en languour mesaisiée [1],
Seulete suy plus que nulle égarée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Seulete suy a huis [2] ou a fenestre,
Seulete suy en un anglet muciée [3],
Seulete suy pour moy de plours repaistre,
Seulete suy, dolente ou apaisiée,
Seulete suy, rien n'est qui tant me siée [4]
Seulete suy en ma chambre enserrée,
Seulete suy sanz ami demourée.

---

1. En langueur désagréable.
2. Porte.
3. Blottie.
4. Me plait, m'agrée.

Seulete suy partout et en tout estre[1]
Seulete suy, ou je voise ou je siée[2].
Seulete suy plus qu'autres riens terrestre
Seulete suy de chascun délaissiée,
Seulete suy durement abaissiée,
Seulete suy souvent toute esplourée,
Seulete suy sanz ami demourée.

ENVOI

Prinz, or est ma douleur commenciée :
Seulete suy de tout deuil menaciée,
Seulete suy plus tainte que morée[3]
Seulete suy sanz ami demourée.

---

1. Foyer, âtre.
2. Où je me trouve.
3. Plus sombre que teinture sombre.

ALAIN CHARTIER

(1390-1458)

Fils d'un bourgeois de Bayeux, *Alain Chartier* demeure prosateur plus que poète. Inspiré par les malheurs de la France, il écrivit son *Quadriloge*, par maints passages un chef-d'œuvre. Ses poésies ne sont qu'un prolongement des galanteries mises à la mode par ses prédécesseurs. Sans l'inexplicable engouement du XVIe siècle pour elles, nous les ignorerions sans doute.

BALLADE

O fols des fols et les fols mortels hommes,
Qui vous fiez tant ez biens de fortune !
En celle terre, et pays où nous sommes,
Y avez-vous de chose propre aucune ?
Vous n'y avez chose vostre nesune[1],
Fors les beaux dons de grâce et de nature.
Fortune donc, si par cas d'adventure,
Vous toult les biens que vostres vous tenez,
Tort ne vous faict, ainçois vous faict droiture :
Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Ne laissez plus le dormir à grands sommes
En vostre lit, par nuict obscure et brune,
Pour acquester richesses à grands sommes[2] :
Ne convoitez choses dessous la lune,
Ni de Paris jusques à Pampelune,

---

1. Aucune.
2. Pour amasser des sommes d'argent. (Jeu de mots sur *sommes* (sommeils) et *sommes*, quantités.

Fors ce qu'il fault sans plus à créature,
Pour recouvrer sa simple nourriture.
Souffise-vous d'estre bien renommez,
Et d'emporter bon loz[1] en sépulture :
Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Les joyeux fruicts des arbres, et les pommes,
Au temps que fut toute chose commune,
Le beau miel, les glandes et les gommes,
Souffisoient bien à chascun, à chascune,
Et pour ce fut sans noise et sans rancune.
Soyez content de chauld et de froidure,
Et ne prenez fortune douce et sûre ;
Pour vos pertes enfin deuil ne menez,
Fors à raison, à point et à mesure :
Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

ENVOI

Si fortune vous fait aucune injure,
C'est de son droit, jà ne l'en reprenez,
Perdissiez-vous jusques à la vesture[2] :
Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

1. Louange.
2. Vêtement.

CHARLES D'ORLÉANS

(1391-1464)

Père de Louis XII et grand-oncle de François Ier, *Charles d'Orléans* fut ignoré jusqu'au dernier siècle, puisqu'on ne découvrit ses poésies, à Grenoble, qu'en 1808.

Valentine de Milan, sa mère, lui donna de bonne heure le goût des Belles-Lettres et il dut sans doute à son éducation de pouvoir passer sans trop d'ennui les vingt-cinq ans de captivité qu'il subit en Angleterre, après avoir été blessé à la bataille d'Azincourt.

La vie féodale étant interdite à Charles d'Orléans, il vécut comme un clerc élégant, et c'est à cela que nous devons ses poésies.

Charles d'Orléans n'est qu'un poète élégant, puisque nous avons prononcé le mot, et l'art surpasse de beaucoup dans ses vers la matière et l'inspiration. Mais est-ce bien une critique, à son époque où les poètes se souciaient si peu de forme et d'élégance ? Bien qu'il ait largement usé de l'allégorie, il est souvent intéressant parce que chaque pièce est courte, ingénieuse et parfaite. On le sent amoureux des mots. Il les choisit. Peut-être fut-il le premier à les aimer en artiste, et c'est dans son œuvre qu'il faut chercher le rayon annonciateur de la Renaissance.

RONDEL — L'ÉTÉ

Les fourriers d'este sont venuz
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz.

En estandant tappis veluz
De vert herbe par le paï,
Les fourriers d'este sont venuz
Pour appareiller son logis.

Cueurs d'ennuy pieça morfonduz,
Dieu mercy, sont sains et jolys ;
Alez vous en, prenez païs,
Yver, vous ne demourez plus,
Les fourriers d'este sont venuz.

RONDE DU RENOUVEAU

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil raiant, cler et beau.
Il n'y a beste ne oiseau
Qu'en son jargon[1] ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent en livree[2] jolye
Goultes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau.
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye...

SUR LA MORT DE SA FEMME

Las ! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble princesse
Qui estoit mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse ?
Puisque tu as prins ma maistresse,
Prends moy aussi son serviteur,
Car j'aime mieulx prochainement
Mourir, que languir en tourment,
En peine, soucy et douleur.

1. Qui, en son jargon.
2. On prononçait les deux *e* pour les besoins de la métrique.

Las! de tous biens estoit garnie
Et en droicte fleur de jeunesse,
Je prie à Dieu qu'il te mauldie,
Fausse[1] Mort, pleine de rudesse :
Si prinze l'eusses en vieillesse,
Ce ne fust pas si grand rigueur,
Mais prinse l'as hastivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, soucy et douleur.

Las! je suis seul sans compaignie.
Adieu, ma dame, ma liesse[2],
Or est notre amour despartie;
Non pourtant; je vous fais promesse
Que de prières à la largesse,
Morte, vous servirai de cœur,
Sans oublier aulcunement,
Et vous regretteray souvent
En peine, soucy et douleur.

ENCORE EST VIVE LA SOURIS

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort;
Dont avoient peu de desplaisance
Aucuns qui me hayent[3] à tort.
Autres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay éu mal né grevance[4],
Dieu mercy, mais suis sain et fort;
Et passe temps en esperance
Que Paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soyent maudis

---

1. Méchante.
2. Ma joie.
3. Haïssent.
4. Chagrin.

Ceulx qui sont dolents de véoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance ;
Mais Vieillesse fait son esfort
De m'avoir en sa gouvernance ;
A present faillira son sort :
Je suis assez loin de son port.
De plourer vueil garder mon hoir[1].
Loué soit Dieu de paradis
Qui m'a donné force et povoir
Qu'encore est vive la souris.

ENVOI

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meillieur marché drap gris ;
Or, tiengne chascun, pour tout voir[2],
Qu'encore est vive la souris.

---

1. Je veux empêcher mon héritier de pleurer.
2. En un mot.

LES FARCES

De toutes les nombreuses *farces* du moyen âge, celle dite de *Maître Pathelin* est la plus fameuse. Il est vraisemblable qu'elle soit l'œuvre de plusieurs poètes (comme le *Roman du Renart)* et notamment d'*Anthoine de la Salle* et *Pierre Blanchet.* C'est la satire du Palais, de ses fourberies et de ses flatteries.

(Maître Pathelin, avocat sans causes, manque d'argent pour offrir à sa commère une pièce de drap. Il va chez le drapier Joceaulme, décidé à en tirer quelqu'une par filouterie.)

SCÈNE II

(Sur la place.)

PATHELIN, *seul, regardant la boutique du drapier.*

N'est-ce pas yla[1] ? j'en fais doupte...
Or si est, par saincte Marie.
Il se mesle de drapperie.
(En entrant.)
Dieu y soit !

SCÈNE III

(Dans la boutique du drapier.)

PATHELIN, GUILLAUME, JOCEAULME

GUILLAUME JOCEAULME, *drapier.*

Et Dieu vous doint[2] joye !

PATHELIN

Or, ainsi m'aist Dieu que j'avoye
De vous voir grant voulenté,

---

1. N'est-ce point là ?
2. Que Dieu vous donne de la joie !

Comment se porte la santé ?
Estes vous sain et dru, Guillaume ?

LE DRAPIER

Ouy, par Dieu !

PATHELIN

Ça ceste paulme[1],
Comment vous va ?

LE DRAPIER

Et bien, vrayment,
A vostre bon commandement ;
Et vous ?

PATHELIN

Par Saint Pierre l'Apostre !
Comme celuy qui est tout vostre ;
Ainsi, vous esbatez[2] ?

LE DRAPIER

Et voire[3] ;
Mais marchands, ce devez-vous croire,
Ne font pas tousjours à leur guise.

PATHELIN

Comment se porte marchandise ?
S'en peut-on ne soigner ne paistre ?

LE DRAPIER

Et se m'aist Dieu, mon doulx maistre,
Je ne sçay ; tousjours hay ! avant[4] !

PATHELIN

Ha ! qu'estoit un homme sçavant !
Je requier Dieu qu'il en ayt l'âme,
De vostre père. Douce dame[5] !
Il m'est advis tout clèrement

---

1. Donnez-moi la main.
2. Vous êtes content ?
3. Vraiment oui.
4. Allons toujours de l'avant !
5. Bonne Vierge ! dirions-nous.

Que c'est-il de vous proprement[1].
Qu'estoit-ce un bon marchand et saige !
Vous lui ressemblez de visaige,
Par Dieu, comme droicte painture.
Si Dieu eut oncq' de créature
Mercy, Dieu vray pardon lui face
A l'âme !

LE DRAPIER

Amen, par sa grâce,
Et de nous quand il luy plaira !

PATHELIN

Par ma foy, il me desclaira[2]
Maintefois et bien largement
Le temps qu'on voit présentement ;
Moult de fois m'en est souvenu :
Et puis lors il estoit tenu
L'un des bons...

LE DRAPIER

Séez-vous[3], beau sire ;
Il est bien temps de vous le dire,
Mais je suis ainsi gracieulx.

PATHELIN

Je suis bien, par le corps précieux[4] !
Il avoit...

LE DRAPIER

Vrayment vous séerez.

PATHELIN

Voulentiers. Ha ! que vous verrez
Qu'il me disoit grant merveilles !
Ainsi, m'aist Dieu, que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeulx,
Onc' enfant ne ressembla mieulx
A père. Quel menton forché[5]...

---

1. Que vous lui ressemblez tout à fait.
2. Il me révéla.
3. Asseyez-vous.
4. Exclamation : Par Dieu !
5. En façon de fourche.

Vrayment c'estes vous tout poché[1]...
Et qui diroit à vostre mère
Que ne fussiez filz vostre père,
Il auroit grant faim de tancer[2].
Sans faulte je ne puis penser
Comment nature en ses ouvrages
Forma deux si pareilz visaiges ;
Vous lui ressemblés mieulx que goutte
D'eau ; je n'en fais nulle doute.
Quel vaillant bachelier[3] c'estoit,
Le bon preud'homme ! et si prestoit
Ses deniers à qui les vouloit :
Dieu lui pardoint ! il me souloit[4]
Tousjours de si très-bon cueur rire !
Pleust à Jésus-Christ que le pire
De ce monde luy ressemblast !
On ne tolist[5] pas, ne n'emblast
L'un à l'autre comme l'en faict !
Que ce drap icy est bien faict !
Qu'est-il souef, doulx et tractis[6] !

LE DRAPIER

Je l'ay faict faire tout faictis[7],
Ainsi des laines de mes bestes.

PATHELIN

Hen, hen, quel mesnagier vous êtes !

LE DRAPIER

Que voulez-vous ? il faut soingner,
Qui veut vivre et soustenir paine.

PATHELIN

Cestuy-ci est-il taint en laine ?
Il est fort comme ung courdouen[8].

---

1. Frappé.
2. Il aurait grande envie de disputer.
3. Propriétaire.
4. Il avait accoutumé.
5. On ne volerait pas...
6. Tissu.
7. Exprès.
8. Cuir de Cordoue.

LE DRAPIER

C'est ung très-bon drap de Rouen,
Je vous prometz, et bien drappé.

PATHELIN

Or vrayment j'en suis attrapé,
Car je n'avoye intention
D'avoir drap, par la passion
De Nostre Seigneur ! quand je vins.
J'avoye mis à part quatre-vingts
Escus, pour retraire une rente :
Mais vous en aurez vingt ou trente,
Je le voy bien ; car la couleur
M'en plaist très tant, que c'est douleur [1].

LE DRAPIER

Escus ? voire, ce peut-il faire,
Que ceuz dont vous devez retraire
Ceste rente, prinsent monoye ?

PATHELIN

Et ouy dea se je le vouloye,
Tout m'en est ung en payement.
Quel drap est cecy ? vrayment,
Tant plus le voy et plus m'assote [2] ;
Il m'en faut avoir une cotte,
Brief, et à ma femme de mesme.

LE DRAPIER

Certes, drap est cher comme cresme.
Vous en aurez se vous voulez,
Dix ou vingt francs y sont coulez [3]
Si tost !

PATHELIN

Il ne m'en chault couste et vaille ;
Encor ai-je denier et maille,
Qu'onc ne virent père ne mère.

1. Sous-entendu : de ne pas l'acheter.
2. Plus je deviens sot.
3. Y sont vite dépensés.

LE DRAPIER

Dieu en soit loué! par sainct Père;
Il ne m'endesplairoit empièce[1].

PATHELIN

Brief, je suis gros de cette pièce[2];
Il m'en convient avoir.

LE DRAPIER

Or bien.
Il convient adviser combien
Vous en voulez? Premièrement,
Tout à vostre commandement
Quant que il en a en la pille!
Et n'eussiez-vous ne croix ne pille!

PATHELIN

Je le sçay bien, vostre mercy.

LE DRAPIER

Voulez-vous de ce pers cler cy?

PATHELIN

Avant, combien me coustera
La première aulne? Dieu sera
Payé des premiers, c'est raison.
Vecy ung denier; ne faison
Rien qui soit où Dieu ne se nomme.

LE DRAPIER

Par Dieu, vous est ung bon homme,
Et m'en avez bien resjouy;
Voulez-vous à ung mot[3]?

PATHELIN

Ouy.

LE DRAPIER

Chascune aulne vous coustera
Vingt et quatre solz.

---

1. En rien.
2. Envie de. Ainsi les femmes grosses ont des envies.
3. Mon dernier mot?

PATHELIN

Non sera [1].
Vingt et quatre solz, saincte Dame !

LE DRAPIER

Il le m'a cousté, par ceste âme ;
Autant m'en faut, se vous l'avez...

PATHELIN

Dea, c'est trop.

LE DRAPIER

Ha ! vous ne savez
Comment le drap est enchéry ;
Trestout le bestail est péry,
Cet hyver, par la grand froidure.

PATHELIN

Vingt solz, vingt solz !

LE DRAPIER

Et je vous jure
Que j'en auray ce que je dy.
Or attendez à samedy,
Vous verrez que vaut ? La toyson,
Dont il souloit estre foyson,
Me cousta, à la Magdelaine [2],
Huit blancs [3], par mon serment de laine,
Que je soulois avoir pour quatre.

PATHELIN

Par le sang-bleu, sans plus débatre,
Puisqu'ainsi va, donc je marchande [4] ;
Sus, aulnez.

LE DRAPIER

Et je vous demande
Combien vous en faut-il avoir ?

1. Impossible !
2. A la Sainte Madeleine.
3. Monnaie d'argent.
4. J'achète.

PATHELIN

Il est bien aysé à sçavoir.
Quel lé [1] a-t-il ?

LE DRAPIER

Lé de Bruxelle,

PATHELIN

Trois aulnes pour moi, et pour elle
(Elle est haulte) deux et demye.
Ce sont six aulnes... ne sont mye...
Et ne sont... Que je suis bec jaune [2] !

LE DRAPIER

Il ne s'en fault que demye aulne
Pour faire les six justement.

PATHELIN

J'en prendray six tout rondement ;
Aussi me faut-il chaperon [3].

LE DRAPIER

Prenez-la, nous les aulneron,
Si sont-elles cy, sans rabatre,
Empreu [4], et deux, et trois, et quatre,
Et cinq, et six.

PATHELIN

Ventre sainct Pierre !
Ric à ric [5].

LE DRAPIER

Aulneray-je en arrière [6] ?

---

1. Sa largeur.
2. Suis-je assez jeune !
3. Capuchon.
4. Et d'un. (Il mesure).
5. C'est juste.
6. Mesurerai-je une seconde fois, en revenant.

PATHELIN

Nenny ; ce n'est qu'une longaigne [1],
Il y a plus perte, ou plus gaigne
En la marchandise ; combien
Monte tout ?

LE DRAPIER

Nous le sçaurons bien.
A vingt et quatre solz chacune :
Les six, neuf francs.

PATHELIN

Hen, c'est pour une [2] ..
Ce sont six escus.

LE DRAPIER

M'aist Dieu ! voire.

PATHELIN

Or, sire, les voulez-vous croire,
Jusques à jà quand vous viendrez ?
Non pas croire [3], mais les prendrez
A mon huys, en or, ou monnoye.

LE DRAPIER

Nostre Dame ! je me tordroye [4]
De beaucoup à aler par là !

PATHELIN

Hé, vostre bouche ne parla
Depuis, par monseigneur sainct Gille,
Qu'elle ne dit pas Évangile [5] :
C'est bien dit ; vous ne voudriez
Jamays trouver nulle achoison [6]
De venir boire en ma maison.
Or y burez-vous ceste fois.

---

1. C'est perdre en vain son temps.
2. Vous me la baillez belle !
3. Non pas à crédit.
4. Je ferai un long détour à...
5. Vous parlez comme un livre.
6. Occasion.

LE DRAPIER

Et par saint Jacques, je ne fois
Guères autre chose que boire.
J'iray ; mais il fait mal d'accroire [1],
Ce sçavez-vous bien, à l'estraine.

PATHELIN

Souffist-il, se je vous estraine
D'escus d'or, non pas de monnoye ?
Et si mangerez de mon oye,
Par Dieu ! que ma femme rostit !

LE DRAPIER

Vrayment cest homme m'assotist !
Allez devant ; sus, j'yray donques,
Et les porteray.

PATHELIN

Rien quiconques [2].
Que me grevera-il ? pas maille,
Soubz mon aisselle.

LE DRAPIER

Ne vous chaille [3],
Il vaut mieux, pour le plus honeste,
Que je le porte.

PATHELIN

Malle feste
M'envoye saincte Magdelaine,
Se vous en prenez jà la peine !
C'est très-bien dit ; dessoubz l'aisselle
Cecy me fera une belle
Bosse !... Ha ! C'est très-bien allé [4] ! »
Il y aura beu et gallé [5]
Chez moy, ains que vous en saillez [6].

1. De vendre à crédit à qui vous étrenne.
2. Pas la peine.
3. Ne vous en souciez pas.
4. Cela va fort bien.
5. Nous aurons bu, nous nous serons régalés.
6. Avant que vous ne sortiez.

LE DRAPIER

Je vous prie que vous me baillez
Mon argent, dès que j'y seray.

PATHELIN

Feray. Et par bieu, non feray
Que n'ayez prins vostre repas
Très-bien ; et si, ne voudroye pas
Avoir sur moi de quoy payer :
Au moins viendrez vous essayer
Quel vin je boy. Vostre feu père,
En passant, huchoit[1] bien : « *Compère,*
Ou *que dis-tu*, ou *que fais-tu ?* »
Mais vous ne prisez un festu,
Entre vous riches, povres hommes.

LE DRAPIER

Et, par le sang-bleu, nous sommes
Plus povres.

PATHELIN

Voire, adieu, adieu ;
Rendez-vous tantost audict lieu,
Et nous beurons bien, je me vant[2] !

LE DRAPIER

Si feray-je. Allez devant,
Et que j'aye or !

(Edition Génin.)

---

1. Criait.
2. Je m'en flatte.

FRANÇOIS VILLON

(1431-?)

François Villon naquit en 1431, vraisemblablement à Paris. Dans ses vers, il nous apprend avec une grande simplicité qu'il est d'humble et pauvre famille. Il s'appelait de son vrai nom François de Montcorbier ou des Loges, et le nom sous lequel on le connaît habituellement est celui du chapelain de Saint Benoît-le-Bétourné, Guillaume Villon, son père adoptif. François Villon étudia à la Sorbonne. Il devint bachelier, licencié, peut-être maître ès-arts, bien que lui-même ne se donne que le titre d'écolier.

A d'autres relations que celles qu'il avait dans la compagnie des gens d'église, Villon emprunta l'art de pipper les dés, crocheter les coffres, faire « repeue franche », vivre par de pires moyens aux dépens d'autrui. Il mène la vie de Bohême de son temps, la vie de quartier latin, qui le plus souvent aboutit au gibet.

Il commence en 1455 par tuer, d'un coup de dague, Philippe Chermoie, un prêtre qui est venu lui chercher querelle. Il est traduit devant la prévôté, condamné à la pendaison ; il appelle du jugement devant le Parlement et obtient que sa peine soit commuée en bannissement. Quelques mois plus tard, grâce à une lettre de rémission, il rentre à Paris. Des compagnons de l'*hôtel* de « la Grosse Margot » lui apprennent un coup à tenter : ils cambriolent la sacristie du collège de Navarre où le frère Guillaume Coiffier gardait cinq cents écus d'or sous triple verrou. Villon s'enfuit par prudence et aussi parce qu'il connaît à Angers un moine à dévaliser.

Pendant quelques années il vit poétiquement chez le prince Charles d'Orléans, puis parmi les fami-

liers de Jean de Bourbon. Mais en **1461, on le trouve** en prison à Meung-sur-Loire, d'où il sort vers la fin de l'été, délivré par Louis XI, à l'occasion de son sacre.

Villon a une dernière histoire, celle-ci mal éclaircie, en 1463. Dès lors plus rien de lui ne nous est connu.

Voilà la vie du poète : tour à tour assassin, voleur, ami très complaisant des tenancières d'on ne sait quels bouges, enfoui dans un cul de basse-fosse... Et pourtant quelle émotion, sûrement sincère, n'étreint pas ce louche « mauvais enfant » quand dans le *Petit* ou dans le *Grand Testament*, il se laisse aller aux regrets de ses fautes, aux souvenirs de sa mère, à la pensée de la France et de Jeanne la bonne Lorraine ! Car Villon est patriote, comme Béranger, avec plus de vigueur, moins de sensiblerie ; il est sentimental d'exquise façon et ironique en même temps, et cru.

Villon, par le mode de son lyrisme, est presque un poète contemporain. Il n'a de son époque que quelques réminiscences scolastiques ; son style est extrêmement ramassé et puissant ; et ses images ont une inoubliable vigueur.

Son œuvre qui comprend, en plus des deux *Testament*, *le Jargon*, des pièces détachées et, douteusement, une série de poésies comprises à l'ordinaire dans un même recueil, son œuvre, vaut plus par le détail que par l'ensemble. Mais, dans ces fragments, elle vaut infiniment.

GRAND TESTAMENT

Je plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ai plus qu'autre gallé [1],
Jusque à l'entrée de vieillesse
Qui son partement m'a celé.
Il ne s'en est à pied allé
N'a cheval ! las ! et comment donc ?

1. Joué.

Soudainement s'en est vollé,
Et ne m'a laissé quelque don.

***

Allé s'en est, et je demeure,
Pauvre de sens et de sçavoir,
Triste, failly, plus noir que meure[1],
Qui n'ay ne cens, rente, n'avoir ;
Des miens le moindre, je dy voir,
De me desadvouer s'avance,
Oublyans naturel devoir,
Par faute d'un peu de chevance[2].

***

Bien scay si j'eusse estudié
Ou temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ! je fuyoye l'escolle,
Comme faict le mauvays enfant...
En escrivant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fend.

***

Pauvre je suys de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace[3]
Mon père n'eut oncq[4] grand richesse,
Ne son ayeul, nommé Erace.
Pauvreté tous nous suyt et trace.
Sur les tumbeaulx de mes ancestres,
(Les âmes desquelz Dieu embrasse !)
On n'y voyt couronnes ne sceptres.

***

Je cognoys que pauvres et riches
Sages et folz, prebstres et laiz[5]
Noble et vilain, larges et chiches,

---

1. Plus noir qu'une mûre.
2. Faute d'avoir de quoi...
3. Origine, extraction.
4. Jamais.
5. Laïcs.

Petitz et grans, et beaux et laidz,
Dames à rebrassez colletz,
De quelconque condition,
Portant attours et bourreletz,
Mort saisit sans exception.

Et mourut Paris ou Hélène,
Quiconques meurt, meurt à douleur.
Celluy qui perd vent et alaine,
Son fiel se crève sur son cueur,
Puys sue, Dieu sçait quelle sueur !
Et n'est qui de ses maulx l'allège :
Car enfans n'a, frère ne sœur,
Qui lors voulsist estre son pleige[1] ?

La mort le faict frémir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes[2] et nerfs croistre et estendre.
Corps feminin, qui tant est tendre,
Polly, souef[3], si precieulx,
Te faudra-il ces maulx attendre ?
Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine ;
Archipiada, ne Thaïs
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyct on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart[4] à Sainct-Denys ?

---

1. Son garant.
2. Tendons.
3. Suave.
4. Abailard.

Pour son amour eut cet essoyne[1]
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

La royne Blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de sereine[2];
Berthe au grand pied, Bietrys, Allys ;
Harembourges qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;
Où sont-ils, Vierge souveraine ?...
Mais où sont les neiges d'antan !

ENVOI

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce refrain ne vous remaine[3] :
Mais où sont les neiges d'antan !

BALLADE

que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame

Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière des infernaulx palux,
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,
Sans lesquelz biens ame ne peult merir
N'avoir les cieulx, je n'en suis jengleresse[4]
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

---

1. Douleur.
2. Sirène.
3. Revienne à l'esprit.
4. Je le dis sans plaisanterie.

A vostre filz dictes que je suis sienne ;
Que de luy soyent mes pechez aboluz[1] ;
Pardonnés moi comme à l'Egyptienne,
Ou comme il feict au clerc Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse.
Prééservez-moy, que point je ne face ce ;
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on célèbre à la messe[2].
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz,
Au moustier voy[3] dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz[4],
Et un enfer où damnez sont boulluz[5] :
L'ung me falct paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Déesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
Jesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout-Puissant, prenant notre foiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir ;
Offrist à mort sa très chère jeunesse ;
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

---

1. Absous.
2. Vierge qui, sans cesser d'être vierge, avez porté le Fils qu'on sacrifie en célébrant la messe.
3. Je vais à l'église..
4. Luths.
5. Bouillis.

ÉPITAPHE

en forme de ballade que fait Villon pour luy et ses compagnons s'attendant estre pendu avec eulx

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura de vous plustost merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoyque fusmes occis
Par justice. Toutes fois, vous sçavez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis ;
Puis ça, puis là, comme le vent varie
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez a couldre.
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

ENVOI

Prince Jésus, qui sus tous Seigneurie
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre[1].
Hommes, icy n'usez de mocquerie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

1. Solder.

JEAN BOUCHET

(1476-153 ?)

Surnommé le *Rhétoriqueur* et malmené par les poètes de la Pléïade, Jean Bouchet qui fut l'écrivain le plus fécond de son époque, est inconnu aujourd'hui. Il ne manquait cependant ni de force, ni de talent, et c'est justice que lui donner une place près des poètes du XVIe siècle.

QUAND NOUS AURONS BON TEMPS

Ballade

Quant justiciers par équité
Sans faveur proces jugeront,
Quant en pure réalité
Les advocats conseilleront,
Quant procureurs ne mentiront,
Et chascun sa foy tiendra,
Quant pauvres gens ne plaideront
Alors le bon temps reviendra.

Quant prebstres sans iniquité
En l'église Dieu serviront,
Quant en spiritualité
Symonie plus ne feront,
Quant bénefices ils n'auront
Quant plus ne se déguiseront
Alors le bon temps reviendra.

Quant ceulx qui ont auctorité
Leurs subjects plus ne pilleront,
Quant nobles, sans crudelité
Et sans guerre, en paix viveront,

Quand les marchands ne tromperont
Et que le juste on soustiendra,
Quant larrons au gibet iront,
Alors le bon temps reviendra.

Prince, quant les gens s'aimeront
(Je ne scay quand il adviendra)
Et que offenser Dieu doubteront,
Alors le bon temps reviendra.

LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIᴱ SIÈCLE

Le XVIe siècle, — le siècle de la Renaissance, — est un des siècles les plus prodigieusement féconds de l'esprit humain. C'est certainement le plus grand siècle de notre histoire intellectuelle française. La place qu'y occupe la poésie est très peu de chose, à côté du mouvement des idées dont nous ne pouvons suivre les manifestations dans cette préface.

Le Moyen-Age et la Renaissance nous paraissent aujourd'hui des époques parfaitement distinctes et qui ont eu leurs limites précises. En réalité, la séparation est à peine sensible, et le Moyen-Age se continue jusqu'en 1535, par une période d'ébullition et d'effervescence, qui ne va pas tarder à produire des œuvres remarquables.

Le XVIe siècle est le siècle de l'imagination, de la sensibilité et de la vie. De tous les côtés les poètes surgissent à la voix de Ronsard et font une auréole à sa gloire. Quant à Ronsard, on peut dire qu'il illumine son siècle. Avant lui, le seul poète qui se soit fait un nom, c'est Marot (1497-1544). Marot n'a pas le génie de Villon ; il est même insignifiant à côté de Villon ; mais, toute comparaison à part, il a de la valeur et il est bien de l'école de Villon. Boileau et ses partisans ont exagéré la personnalité de Marot. On voudrait nous le présenter comme un précurseur

et un initiateur. Il ne fut, en réalité, que le continuateur, non pas du talent de Villon, mais de son genre poétique. Marot est essentiellement un versificateur. Il a fait, comme ses prédécesseurs, des ballades, des rondeaux, des chansons, des épigrammes, et peut-être a-t-il inventé l'églogue française. Si c'était tout, ce serait déjà quelque chose. Marot est, d'ailleurs, encore plein des allégories et des fadeurs du *Roman de la Rose*, qu'il admirait et dont il fit lui-même une édition. Il excelle dans l'Epître. C'est un causeur, un conteur toujours en train, trop en train, mais parfois un très bon conteur. Son genre de poésie nous mène droit à Voltaire et aux contes en vers du XVIIIe siècle. Marot a beaucoup de verve, de fantaisie et d'esprit, et du plus mauvais, l'esprit des calembours en rimes et des plus puériles équivoques de pensées et de style. L'ensemble de ses poésies est extrêmement monotone. L'absence de toute espèce de sensibilité cause une véritable fatigue. Ses admirateurs le placèrent au-dessus de Ronsard, et le XVIIe siècle le salua comme un classique. C'est trop. Marot est clair, alerte, vif, coulant, mais sans chaleur, sans passion et sans relief. Il a laissé quelques contes qui sont de petits chefs-d'œuvre d'anthologie. Sa traduction des Psaumes est médiocre.

On peut mentionner encore, parmi les poètes qui précédèrent l'éclosion de la Pléïade, la sœur de François Ier, Marguerite de Valois, reine de Navarre, (1492-1549). Ses poésies portent le commun titre : *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*; une de ses œuvres s'appelle les *Prisons*, prisons d'amour, s'entend. C'est toujours la galanterie soupirante, le roucoulant madrigal, les mourantes allégories du *Roman de la Rose*. Marguerite de Valois a fait de jolis vers sur François Ier.

Dans cette première période du XVIe siècle (jusqu'après 1535), on trouve encore *Jean Molinet*, qui publie en 1531 des *Faits et Dicts* et des *Chants royaux*, œuvres de poésie prétentieuse et niaise.

Jean Meschinot donnait en 1493 les *Lunettes des princes*, continuant la tradition du mauvais goût et de la versification grotesque. La poésie devenait un jeu frivole, un art de jonglerie.

Jean le Maire de Belges, le plus justement célèbre des poètes de cette époque, publie en 1503 le *Temple d'honneur et de vertu*, espèce de mythologie allégorique, et d'autres recueils de vers, la *Plainte du Désiré* et les fameuses *Epistres de l'amant vert* (1510). Le grand don poétique de Maire de Belges lui vaut une place à part. Sa réputation fut considérable. Il fut le maître de Marot et le réformateur de la poésie française au début du XVIᵉ siècle.

Signalons encore, avant d'aborder Ronsard, les *Chants royaux* de Guillaume Crétin, un assez bon poète ; les *Epistres morales et familières* de Jean Bouchet, mort en 1555 ; les œuvres de Heroët ; certains poèmes comme la *Délie* de Maurice Scève, dont les premières productions datent de 1536 ; et, enfin l'œuvre de Louise Labé, la belle cordière de Lyon, morte vers 1570, femme-poète très savante, qui fut d'abord soldat et publia des sonnets ardents et passionnés.

Mellin de Saint-Gelais (1491-1558) précéda et vit éclore le mouvement et les doctrines de la Pléïade. Il attaqua d'abord Ronsard ; mais il manquait d'autorité pour combattre de tels adversaires. Mellin de Saint-Gelais est le type du poète abbé de cour. Il crut sauver la langue française en la consacrant à l'imitation de Pétrarque. Il triompha dans le sonnet ; il fit de petits vers, de petites pièces, de petits madrigaux, tercets, sixains, huitains, dizains... Ce furent ses *Opuscules*. Il traduisit aussi la *Sophonisbe* du Trissin, que tous les poètes dramatiques ont imitée après lui jusqu'à Voltaire. Le pindarisme et les erreurs de Ronsard valaient mieux que la mignardise et le maniérisme de Mellin de Saint-Gelais.

Avec Mellin de Saint-Gelais nous arrivons à la Pléïade.

On a appelé la *Pléïade* l'association d'un certain nombre de poètes, Joachim du Bellay, Remi Belleau, Ronsard, Daurat, Amadis Jamyn, Jodelle, Baïf, Ponthus de Thiard, qui, s'étant rencontrés et unis par la même passion des lettres, résolurent de renouveler la poésie française et de lui donner les œuvres ou plutôt les chefs-d'œuvre qui lui manquaient.

C'est Joachim du Bellay qui se chargea de rédiger le célèbre manifeste intitulé *Défense et illustration de la langue française*. Dans ce fameux écrit il donnait à notre langue ses lettres de noblesse ; il la déclarait capable de rivaliser avec le latin et le grec ; il conseillait l'imitation de la poésie antique et proclamait que l'on pouvait tout aussi bien écrire en français des chefs-d'œuvre, odes, tragédies, épopées. Il ne s'agissait d'abord que de créer la langue ; on la créerait en la pétrissant avec du latin ; le reste devait aller tout seul. On se mit à l'œuvre.

Le mouvement fut superbe. Du Bellay donne le premier l'exemple. Il publie en 1549 ses premières œuvres, *L'Olive* et le *Recueil*, et se révèle poète de sensibilité délicate et de forme très souple, malgré l'influence continue de Pétrarque. Il devait se montrer bien supérieur dans ses *Regrets* et ses *Antiquités*, poèmes publiés dix ans après et qui forment une suite de sonnets souvent parfaits, toujours d'une langue fluide et harmonieuse, la langue d'un poète et d'un artiste.

Mais nous voici à 1550. Ronsard a donné ses *Odes* (1550), puis ses *Amours* (1552-1553), ses *Hymnes* (1555). Il publiera ses *Discours* en 1560 et sa *Franciade* en 1572. Dès les premiers vers, Ronsard est acclamé et devient célèbre. De 1550 à 1560, il est le plus grand poète de l'Europe. On le compare à Homère et à Virgile. On le lit, on l'admire, on le commente, on l'appelle le prince des poètes. Le Tasse le salue ; Charles IX le pensionne. Marie Stuart et la reine Elisabeth lui envoient des présents. Montaigne, Pasquier, L'Hôpital, les plus grands esprits de l'époque s'inclinent devant lui. Ce n'est plus du Bellay, c'est

lui qui est à la tête de la Pléïade et qui entreprend de donner à la France la poésie lyrique et la poésie épique.

Il se mit à l'œuvre avec une conviction absolue et crut sincèrement écrire pour l'immortalité. En un certain sens, il ne se trompait pas ; et, si son école a échoué ; si, vingt ans après, il a suffi à Malherbe de paraître pour balayer son œuvre et ses disciples, le succès de la Pléïade et de Ronsard fut du moins complet de son vivant. Ronsard reste un grand poète. Il a passé dans notre littérature française comme un fleuve qui a tout bouleversé, tout transformé, tout fécondé, tout renouvelé. Malheureusement son génie n'était pas à la hauteur de son audace, et il n'a pas vu ce qu'il y avait d'artificiel dans sa tentative de destruction, de reconstitution et de création préconçues. Il est grand poète par la verve, le bouillonnement, l'inspiration et l'abondance. Son imagination débordante anime tout ; sa sensibilité est sans bornes ; il a le sentiment de la nature à un degré qu'on ne trouvera plus chez aucun poète classique. C'est un des plus beaux talents descriptifs que nous ayons. Il est merveilleux dans le genre rustique. La nature, les champs, les fleurs, les paysages : voilà son domaine ; c'est là qu'il est supérieur. Et c'est aussi un lyrique, un lyrique de vocation, un élégiaque inépuisable de ressource et d'accent. L'amour semble avoir été l'unique préoccupation de sa vie et le fond même de son œuvre ; il a chanté l'amour et la volupté, et encore et toujours la volupté et l'amour, à travers les regrets, les tristesses et les mélancolies. Ronsard est de plus un prodigieux créateur de rythmes ; il sait son métier à fond ; tous les secrets, toutes les difficultés de l'art des vers sont un jeu pour lui. Voilà les beaux côtés de ce talent, qui a montré aussi une singulière énergie, une mâle éloquence, de superbes et violents accents dans ses *Discours*, tout vibrants de patriotisme et de foi religieuse (Voir notamment l'*Elégie sur les troubles d'Amboise* et les *Remonstrances au peuple de France).* Mais les dé-

fauts de Ronsard, comme ses illusions, furent énormes et firent échouer la tentative de la Pléïade. L'abus de l'érudition et de la mythologie, l'imitation servile de l'antiquité, la prétention d'inventer, de renouveler, d'enrichir le français en y introduisant les mots grecs et latins ; l'aveugle confiance que le poète avait dans son propre génie et qui le poussa à commencer un poème épique, la *Franciade* (1572), à peu près illisible et pourtant salué comme une future Iliade ; tout cela donna à sa production quelque chose d'artificiel, de froid, de monotone.

La réputation de Ronsard dura jusqu'à sa mort (1585). Sa gloire fut emportée d'un seul coup par Malherbe, dont les *Larmes de Saint Pierre* parurent 15 ans après la *Franciade*, en 1587. La renommée de Ronsard s'éteignit. Boileau a parlé de Ronsard avec une injustice, une incompétence et un mépris inconcevables. Cette réaction d'oubli se continua jusqu'au XIXe siècle. Enfin Sainte-Beuve, Victor Hugo et les romantiques redonnèrent à Ronsard la place et la gloire qu'il mérite de garder.

Les amis de Ronsard, qui fondèrent avec lui la Pléïade, eurent tous de la réputation et du talent.

Remi Belleau (1528-1577) est un charmant poète, remarquable par ses qualités descriptives et son vif sentiment de la nature. Il a publié les *Pierres Précieuses* et la *Bergerie* (1572), des *Eglogues sacrées* (1576) et des odes d'Anacréon. *Avril* est sa pièce la plus connue.

Antoine de Baïf (1532-1589) eut de l'esprit, de la facilité et de la verve, surtout dans ses *Mimes* (1575), *enseignements et proverbes*, qui contiennent des morceaux très variés de ton et d'inspiration. Baïf était d'une telle fécondité et il a tellement écrit, que ses contemporains n'ont guère lu que la moitié de son œuvre, en partie restée manuscrite. Auteur d'excellentes églogues, Baïf est surtout célèbre pour avoir voulu inaugurer le vers français métrique et fonder la poésie sur une versification composée, à la manière latine, de longues et de brèves, tentative con-

traire au génie de notre langue et qui n'eut et ne pouvait avoir aucune espèce de succès. Baïf organisa une Académie, qui fut protégée par Charles IX et Henri III.

Jean Daurat (1508-1588) fut le poète officiel de Charles IX. Erudit et savant helléniste, professeur des grands personnages et des princesses, Daurat est un assez mauvais poète, incolore, rabâcheur et monotone.

Amadis Jamyn (1530-1585), ami et protégé de Ronsard et secrétaire de la chambre de Charles IX, publia en 1575 des œuvres poétiques en grande partie licencieuses, mais dont la facture facile et naturelle révèle une véritable personnalité. Il a essayé de mettre en vers français les treize derniers chants de l'Iliade et n'a pas réussi à donner la vie à sa traduction.

Ponthus de Thiard (1521-1603), un des membres les plus actifs de la Pléïade, avait écrit, sinon publié avant Ronsard et même avant *L'Olive* de du Bellay, ses trois livres des *Erreurs amoureuses* et ses *Vers lyriques* (1572). C'est un chercheur de rythmes et un novateur, de talent médiocre. Une de ses pièces célèbres est son joli sonnet *Au sommeil*. Ponthus de Thiard mourut très vieux en 1603, quand Malherbe triomphait.

Du Bartas (1544-1590), l'auteur de la *Semaine* ou la *Création en sept journées*, parue en 1579 et qui eut trente éditions en six ans, est un poète de grand souffle, de forte allure, de large description. Ses peintures, son accent, ses vers pleins et sonores lui ont fait une réputation. Il avait vraiment du talent, et un beau talent, qu'il a souvent gâté par ses singularités poétiques, ses recherches de langage, l'outrance de ses images et son imitation barbare des anciens. Gœthe était un admirateur de du Bartas et c'est lui qui remit en honneur le chantre de la grande *Semaine*, dont la gloire avait balancé celle de Ronsard.

Jodelle fut aussi membre de la Pléïade. Nous le

retrouverons tout à l'heure. Il fit surtout du théâtre.

Desportes et Bertaut peuvent être considérés comme les derniers disciples de Ronsard à la fin du XVIe siècle. Cette seconde génération de poètes a déjà mis au point l'art et la langue du maître.

Desportes (1546-1606), eut véritablement beaucoup de talent, mais un talent monotone et fastidieux. Il a écrit des vers très en avance sur son époque, comme perfection de forme, élégance exquise, harmonie, grâce, esprit, naturel. L'expression et la langue de ses vers sont surprenantes et sa réputation fut énorme. Malheureusement Desportes est d'une désespérante monotonie. Il a chanté l'amour, rien que l'amour, toujours l'amour, dans des poèmes interminables, qui sont uniquement des suites de sonnets. Sa mignardise, sa mollesse, sa galanterie perpétuelles finissent par être insipides, comme ses pointes, son esprit, son italianisme à la Pétrarque. Il a fait des chansons très réussies et une traduction des Psaumes bien ennuyeuse (1603). Ses *Premières œuvres* sont de 1573.

Bertaut (1570-1611), a plus abusé encore que Desportes de la préciosité et de l'esprit. Il a, du reste, les mêmes qualités de langue et la même plénitude de vers. Poète éternellement amoureux et galant, il trouva grâce aux yeux de Malherbe, et l'on a de lui des chansons d'un joli tour. Comme Desportes, Bertaut était poète ; il l'était même trop ; sa facilité lui a nui. Il a aussi publié des *Hymnes* et des *Cantiques*.

Jean Passerat (1534-1602) est sans contredit un des plus curieux, des plus sincères, des plus classiques tempéraments de poètes. Sa pièce la *Journée de Senlis,* qui figure dans la *Satire Menippée*, est célèbre. Il a laissé un recueil, *Vers de chasse et d'amour* (1597), et un *Recueil d'œuvres poétiques*, publié après sa mort, qui révèlent un don de versificateur rare, une verve, un esprit, une gauloiserie tout à fait remarquables et de qualité parfaite.

N'oublions pas Vauquelin de la Fresnaye (1535-1607) qui tient une place d'honneur au XVIe siècle.

Vauquelin a écrit des vers ravissants ; il a renouvelé le genre rustique, et dans la poésie pastorale il s'est montré supérieur à Ronsard. C'est le maître de Racan. Vauquelin a chanté la nature dans ses *Foresteries* (1559) et les bergeries dans ses *Idyllies* (1605). Il a le premier introduit en France la Satire morale et sociale. Non seulement il a fait des satires ; mais il a donné un *Art poétique* qui est une œuvre à retenir et même une date littéraire.

La poésie satirique, simple aquarelle chez Vauquelin de la Fresnaye, devient eau-forte chez Agrippa d'Aubigné (1550-1630) auteur des *Tragiques*, poème de 7 000 vers, divisé en sept livres et publié seulement en 1616, bien qu'écrit en 1598, pendant les atrocités de la guerre civile. Les *Tragiques* sont un pamphlet violent contre l'hypocrisie et le crime victorieux, une vision Dantesque de châtiments et d'expiations, l'œuvre apocalyptique d'un huguenot sincère, indigné, révolté, intraitable et inflexible ; poème original dans son désordre et dans sa violence. Ce sombre sectaire, insupportable honnête homme et pieux chrétien, est une grande figure. Ses vers gardent la rudesse de matériaux mal dégrossis ; mais ses invectives vengeresses ont une force étonnante de lyrisme et de description. Peu de poètes ont eu cette éloquence, cette hauteur d'inspiration, cette puissance de peinture. Agrippa d'Aubigné a aussi écrit des *Mémoires* en bonne et solide prose, des vers anacréontiques et galants, un roman satirique les *Aventures du baron de Fœneste* et une *Histoire Universelle* de la seconde moitié du XVIᵉ siècle.

Le XVIᵉ siècle finit avec un poète qui, malgré son réalisme et ses audaces, fait presque l'effet d'être un classique. L'œuvre de Mathurin Regnier (1573-1613) comprend seulement seize satires, trois épîtres, cinq élegies et quelques odes et épigrammes ; et cette œuvre modeste a un tel accent de personnalité originale, qu'elle suffit à sa gloire. Ses satires sont hardies, cyniques, débordantes de moquerie et d'in-

dignation ; elles attaquent, en les dévoilant sans pudeur, l'hypocrisie et le vice. Régnier est bon peintre, mais peintre souvent grossier, violent, sans goût et sans préjugés. Son vers garde la saveur de l'inspiration indépendante, une verve libre de mots et de tournures, et révèle un tempérament admirable, mais sans mesure, sans effort de perfection et de mise au point. Son charme est dans le contraste de ses qualités et de ses défauts. Régnier n'a pas su donner à sa production la forme nette et précise qu'il trouvait parfois naturellement et sans application. Sa satire *Macette* est restée célèbre par le cynisme, l'impudeur et l'excellente facture poétique. Régnier a défendu Ronsard et la Pléïade contre Malherbe.

L'imitation des anciens et les conseils de Ronsard avaient transformé la poésie lyrique. L'évolution de la poésie dramatique subit la même influence.

Encore à la mode au commencement du XVIe siècle, les représentations des mystères, farces, moralités et soties vont bientôt tomber dans le discrédit, à mesure que des tentatives nouvelles modifieront le genre. En 1541 et 1548, les interdits du Parlement interrompront définitivement ces représentations.

Le poète Pierre Gringoire (1480-1547) faisait partie de ces troupes d'acteurs irrévérencieux et un peu libertins. Son *Jeu du Prince des Sots* eut un grand succès (1511). C'est une espèce de satire, pleine d'audace et de verve, dont il exagéra encore la vigueur et le ton dans les *Abus du monde*, les *Folles entreprises*, la *Chasse du cerf des cerfs* et le *Château de Labour*. Auteur du *Mystère de saint Louis* (1541), œuvre beaucoup plus noble, Gringoire était en vers un terrible pamphlétaire qui, grâce à la protection de Louis XI, ne ménageait ni le pape ni l'Eglise. Avec lui finissent les moralités et les mystères.

Les doctrines de la Pléïade donnèrent une direction nouvelle au théâtre en le tournant vers l'imitation et la traduction classique. Ronsard fit jouer en 1549 le *Plutus* d'Aristophane. Lazare de Baïf fit re-

présenter une assez fidèle traduction de l'*Electre* de Sophocle. Enfin Jodelle connut le premier vrai succès de théâtre avec sa *Cléopâtre*, jouée en 1552, en même temps qu'une comédie intitulée *Eugène* ou la *Rencontre* et bientôt après une autre tragédie, *Didon se sacrifiant*, tirée de l'*Enéide*. Ces pièces n'avaient rien de commun avec les tragédies classiques de la fin du XVIe siècle. C'étaient plutôt de grandes tirades lyriques, d'interminables monologues, composés selon les règles anciennes avec chœurs, unité de temps et de lieu. Jodelle a laissé la réputation d'un initiateur. Il n'y avait, d'ailleurs, dans ces pièces presque pas de mouvement et très peu d'intérêt.

La Péruse, pour rivaliser avec Jodelle, donna en 1553 une *Médée* imitée de Sénèque et écrite cette fois en vers alexandrins. Jacques Grévin (1538-1570) ne fit pas beaucoup progresser l'art dramatique, avec sa comédie la *Trésorière* (1558) et sa tragédie *Jules César*, qui valait bien pourtant celles de Jodelle et qui eut du succès.

Jean de la Taille passe pour un continuateur de Jodelle, avec plus d'initiative dans l'invention. Son *Saül le Furieux* (1562), tragédie exactement composée d'après les règles classiques, fut très apprécié. Sa seconde tragédie *La Famine* (1573), bien que moins régulière et moins appliquée, dégage une émotion plus personnelle. Ces deux sujets avec leurs développements se trouvent dans la Bible. Citons encore pour mémoire deux tragédies avec chœurs de Jacques frère de Jean de la Taille, *Daire*, (la mort de Darius) et *Alexandre*, qui furent admirées des contemporains ; et nous arrivons enfin au dernier et au meilleur poète tragique de la Renaissance. Garnier (1534-1590) n'annonce pas encore la tragédie telle qu'on la voit évoluer depuis Hardy vers sa forme classique ; mais il a fait faire au théâtre un grand pas vers la noblesse, le style et le rythme. Garnier est un poète d'élévation et d'inspiration plein de souffle, de vigueur, de large facture ; proprement

un poète lyrique. Le lyrisme, l'éloquence, la déclamation, la narration, l'emphase, le morceau, ce sont là ses tragédies ; l'intérêt dramatique ne vient qu'en second lieu. Garnier imitait servilement les anciens et surtout Sénèque ; mais il a souvent des scènes émouvantes, de l'élan et même de l'action tragique, comme dans la *Troade*, *Cornélie* et les *Juives*, où l'on trouve des récits d'un accent et d'une allure qu'on ne soupçonnait pas encore au théâtre et qui sont déjà du Corneille, comme pensée et comme forme. Garnier a composé huit tragédies : *Porcie* (1568), *Hippolyte* (1573), *Cornélie* (1574), *Marc-Antoine*, la *Troade* (1578), *Antigone* (1579), *Sédécie ou les Juives* (1580) ; et enfin il a créé la tragi-comédie avec son *Bradamante* (1582), imité de l'Arioste et qui est peut-être sa meilleure œuvre. Ces « tragédies » furent surtout lues. On ignore si on les a jamais jouées.

Comme contraste, Montchrétien, à côté de Garnier, fait l'effet d'une sorte de Racine, pour la mesure de son art et la douceur de sa langue. Nous avons de lui six tragédies que l'on n'a jamais représentées non plus : *Sophonisbe* (cinq actes avec chœur), *La Constance* (1599), *David* (1600), *Aman* (1602), *Hector* (1603), l'*Ecossaise* (1605), (sur la mort de Marie Stuart).

En résumé, la poésie lyrique et la poésie dramatique de la Renaissance sont comme un champ immense de floraisons et de germes, ou, si l'on veut, un chantier de matériaux qui attendent leur architecte. A aucune époque de notre histoire littéraire on n'a vu une telle richesse de matière poétique. De cette matière, débordante *dans tous les genres*, le XVII[e] siècle fera, *dans tous les genres*, des œuvres d'art.

ANTOINE ALBALAT.

CLÉMENT MAROT

(1496 ?-1544)

XVIe SIÈCLE

Clément Marot naquit à Cahors en 1496, en 1497 peut-être, on ne sait pas exactement.

Son père, Jean Marot, était un poète que tenaient en haute estime Anne de Bretagne, et Louis XII, qui en fit son secrétaire.

De dix-huit à vingt ans, le jeune Marot fut, comme il était de coutume à cette époque, attaché à la personne d'un seigneur puissant, Nicolas de Neuville.

Il le quitta et fut ensuite au duc d'Alençon qui le donna à la princesse Marguerite de Valois.

Voyages, fêtes, batailles, il vit la vie troublée de son temps.

A la mort de son père il devient valet de chambre du roi François Ier, et se marie.

Son premier volume, *Adolescence Clémentine*, paraît en 1532. On l'accuse d'hérésie, et l'amitié de la reine Marguerite de Navarre le sauve une première fois. Trois ans plus tard une nouvelle accusation l'oblige à fuir. On le trouve en Béarn, puis à Ferrare, à la cour de Renée de France. Il revient, mais pour tenter de nouveau les aventures. On brûle en place de Grève sa traduction des *Psaumes* de David, préfacée par Calvin lui-même, et il se réfugie auprès de ce dernier, à Genève. Il meurt à Turin en 1544.

Au cours de cette existence agitée, il publia les *Opuscules*, des *Elégies*, quinze *Ballades*, des *Rondeaux*, des *Chansons*, des *Epitaphes*, cinq *Com-*

plaintes, les *Etrennes*, les *Epigrammes*, des traductions et soixante-cinq *Epîtres*.

C'est dans les *Epigrammes* et les *Epîtres* qu'il est tout entier ; c'est cela qui compte surtout dans son œuvre, c'est à ces vers pleins d'esprit, de grâce et de légèreté françaises qu'il faut attribuer, selon Sainte-Beuve, « sa longue gloire et demander compte de son immortalité ».

ÉPITRE AU ROY,

POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ

(1531)

On dict bien vray, la maulvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou troys avecques elle ; Syre,
Vostre cueur noble en sçauroyt bien que dire :
Et moy chetif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé. Et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.
J'avoys ung jour ung valet de Gascongne,

Gourmand, yvrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart[1] de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde.

Ce venerable hillot[2] fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume[3] :
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle ;
Puis la voust mist tres bien soubz son esselle[4] :

---

1. La corde pour le pendre.
2. Garçon, de l'espagnol *hijo*.
3. Apostème, enflure.
4. Aisselle.

Argent et tout (cela se doibt entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit : mais encore il me happe
Saye [1], et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaulx, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.

Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, et deux chevaulx trouva ;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Picque, et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublya rien, fors [2] à me dire adieu.
Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge [3]
Ledict valet, monté comme un sainct George,
Et nous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au resveil n'eust sceu finer [4] d'un soul.
Ce monsieur-là, Syre, c'estoit moymesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture,
Mais de l'argent, que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné,
Car vostre argent, tres débonnaire Prince.
Sans point de faulte est subject à la pince [5].

Bien tost apres ceste fortune là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chacun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault [6],
Et de ce sault m'envoyer, à l'envers,
Rithmer soubz terre et y faire des vers.

---

1. Sorte de blouse.
2. Sauf.
3. Comme s'il éprouvait déjà la sensation de la corde.
4. Financier.
5. Sujet à être pris, *pincé*.
6. De me faire sauter, mourir.

C'est une lourde et longue maladie
De troys bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'a d'estrange maniere,
Et si m'a faict la cuisse heronniere[1],
L'estomach sec, le ventre plat et vague.....

Que diray plus ? au miserable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant, Syre, que suis à vous,
De trois jours l'ung viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusque à quia.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guérison ; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé[2] de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voylà comment depuis neuf moys en ça
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,
Et en sirops et julez[3] despendu ;
Ce néantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
Je ne veulx point tant de gens resembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ilz vivront, ils demanderont eulx ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veul prester) qui ne face ung debteur.
Et sçavez vous, Syre, comment je paye ?
Nul ne le sçait, si premier[4] ne l'essaye ;

---

1. Grêle, comme celle d'un héron.
2. Assez mal en point pour mourir.
3. Julep.
4. D'abord.

Vous me debvrez (si je puis) du retour,
Et vous feray encores ung bon tour :
A celle fin qu'il n'y ayt faulte nulle,
Je vous feray une belle cedule[1],
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content ;
Ou (si voulez) à payer ce sera,
Quand vostre loz[2] et renom cessera.
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me pleigneront[3]. Je les pense si fermes,
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'ung des termes
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye, ou que je soys trompeur ;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste.
Brief, vostre paye (ainsi que je l'arreste)
Est aussi seure, advenant mon trespas,
Comme advenant que je ne meure pas.

Advisez donc : si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir ;
Car puis un peu[4] j'ay basty à Clement,
Là où j'ay faict un grand desboursement ;
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tumbera, qui n'en aura le soing.
Voila le poinct principal de ma lettre,
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre :
Rien mettre, las ! certes, et si feray,
Et, ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : O roy amoureux des Neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
Les quatre coings du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour aultant, que sur tous en es digne.

1. Reconnaissance.
2. Louange.
3. Donneront caution, répondront pour moi.
4. Depuis peu de temps.

ÉGLOGUE

L'enfance de Marot

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui vole,
Puis çà, puis là : l'aage me conduisoit
San paour ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest, sans la crainte des loups,
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages[1]
Tous différents de chantz, et de plumages,
Ou me soulais[2], pour les prendre, entremettre
A faire bricz[3] ou cages pour les mettre,
Ou transnouois[4] les rivieres profondes,
Ou r'enforçois sur le genoil les fondes[5],
Puis d'en tirer droict et loing j'aprenois
Pour chasser loups et abbatre des noix.
O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
Pour denicher ou la pye, ou le geay,
Ou pour jeter des fruictz ja meurs et beaulx
A mes compaings qui tendoient leurs chapeaux :
Aucunesfoys aux montaignes alloye,
Aucunesfois aux fosses devalloye,
Pour trouver la les gistes des fouines,
Des herissons ou des blanches hermines,
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois chercher les nids des chardonnetz
Ou des serins, des pinsons, ou lynottes.
Desja pourtant je faisois quelques nottes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux
Quasy enfant sonnois des chalumeaux.
Si ne sçaurois bien dire, ne penser,
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinee,
Ou ma fortune, en cela destinee
A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
Je suis certain que ce furent tous deux.

---

1. Qui ramagent.
2. J'avais coutume.
3. Paniers d'osier.
4. Traversais à la nage.
5. Frondes.

RONDEAU SIMPLE

CONTRE UN POÈTE IGNORANT

Qu'on mène aux champs ce coquarbeau
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte, glose,
Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose
(J'entends s'il en sçait quelque chose)
Car en rithme ce n'est qu'un veau
Qu'on mène aux champs.

ÉPIGRAMMES

A LA REINE DE NAVARRE

Mes créanciers qui de dixains n'ont cure,
Ont leu le vostre, et sur ce leur ay dict :
« Sire Michel, sire Bonaventure.
La sœur du roy a pour moi fait ce dict. »
Lors eulx, cuydans que fusse en grand crédit,
M'ont appelé monsieur à cry et cor,
Et m'a valu votre escript autant qu'or,
Car promis ont non seulement d'attendre
Mais d'en prester (foy de marchand) encor
Et j'ay promis (foi de Clément) d'en prendre.

SUR LA MORT DE SAMBLANÇAY

Lors que Maillard, juge d'enfer, menoit
A Monfaulcon, Samblançay, l'âme rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre
Et Samblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuydoit pour vray qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillard.

DES PÉRIERS

(1498 ?-1544)

Bonaventure des Périers est né à Arnay-le-Duc. Latiniste très savant, il fit avec Dolet les *Commentaires de la langue latine*. Il écrivit en 1538 le *Cymbalum Mundi*, un ouvrage de philosophie fantaisiste qui manqua coûter la vie à son éditeur. C'est par les vers et les contes des *Récréations* et *Joyeux devis*, imités de Marot et de la reine de Navarre, que des Périers a été préservé de l'oubli. Il fut l'ami de Rabelais.

LES ROSES

Un jour de may, que l'aube retournée[1]
Rafraîchissoit la claire matinée,
Afin d'un peu recreer mes esprits,
Au grand verger, tout le long du pourpris[2]
Me promenois par l'herbe fraische et drue
Là où je vis la rosee espandue.
L'aube naissante avoit couleur vermeille
Et vous estoit aux roses tant pareille
Qu'eussiez douté si la belle prenoit
Des fleurs le teint, ou si elle donnoit
Aux fleurs le sien, plus beau que mille choses :
Un mesme teint avoient l'aube et les roses.
Jà commençolent à leurs ailes estendre
Les beaux boutons ; l'un estoit mince et tendre,
Encor tapi dessous sa coëffe verte ;
L'autre monstroit sa creste descouverte,
Dont le fin bout un petit rougissoit :
De ce bouton la prime rose issoit[3]...

---

1. Revenue.
2. Clôture.
3. Sortait, naissait.

Et dis ainsi : las ! à peine sont nees
Ces belles fleurs, qu'elles sont jà fanees ;
Et, tant de biens que nous voyons fleurir,
Un mesme jour les fait naistre et mourir :
Mais si des fleurs la beauté si peu dure,
Ah ! n'en faisons nulle plainte à nature :
Des roses l'aage est d'autant de duree
Comme d'un jour la longueur mesuree...
Or, si ces fleurs un seul instant ravit,
Ce neanmoins, chacune d'elle vit
Son aage entier. Vous donc, jeunes filettes,
Cueillez, cueillez, bientost les roses vermeillettes,
Puisque la vie, à la mort exposee,
Se passe ainsi que roses ou rosee.

(Récréations.)

GRINGOIRE

(1480-1547)

Pierre Gringoire, né à Caen, à une date imprécise du temps de Louis XI, eut une vie d'aventures. Il fut jongleur, soldat, comédien, *Mère-Sotte* des *Enfants-sans-souci*, héraut d'armes du duc de Lorraine, entre temps poète, philosophe, satirique. Il écrivit des farces, des moralités, toutes pleines de vérités politiques, dont on ne retrouvera la hardiesse et la justesse après lui qu'au XVIII[e] siècle, à la veille de la Révolution. Ses œuvres les plus connues sont : le *Prince des sots*, l'*Homme obstiné*, le *Château d'amour* et le *Château de Labour*. Il mourut vers 1547 en bon bourgeois.

LA PAIX

Quant on voit Paix, peuple gros et menu
Soubstient que c'est nouveau printemps venu ;
Vignes et champs qui leur labeur perdoyent
Sont cultivez, et les jardins verdoyent.
Plusieurs trouppeaulx de bestes sont paissans
A seureté ;pasteurs riches, puissans.
On voit les bourgs, les villes et villaiges
Ediffier, et restaurer maisnages [1],
Lieux ruinés refaitz et reparez,
Et plusieurs biens augmentez et parez.
On voit aussi multiplier richesse,
Entretenir tout plaisir et lyesse.

Les loix ont force, et justice a vigueur,
Le bien public florit ; et sans rigueur,

1. Maisons.

Religion est dévote et fervente.
Equité vault, humanité est gente.
On voit les ars, mecaniques mestiers,
Remettre en bruit, et besongner ouvriers.
Povres qui ont disettes et souffrance
Reçoivent lors d'aulmones habondance.

Les anciens et vieulx tiennent propos
Du temps passé, buvans vin à pleins potz
On voit en bruit sciences et disciplines,
Et jeunes gens instruitz en loix divines.
Filles on voit, pourveues par honneur
De bons maris ; mères alors ont cueur
Délibéré faire leur délivrance[1].
Mais quant Guerre est mise sus par oultrance,
Hélas, vray Dieu ! que peult on estimer,
Sinon que c'est une tres grande mer
Qui de tous maulx débordant nous inonde,
En submergeant toutes choses du monde ?

---

1. Sont heureuses d'accoucher.

MARGUERITE D'ANGOULÊME

(1492-1549)

Marguerite d'Angoulême, sœur de *François Ier*, duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre, est surtout connue par son recueil de nouvelles l'*Heptaméron*. Elle a écrit de nombreuses pièces, réunies sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princesses*.

ODE
POUR LA GUÉRISON DU ROY
SON FRÈRE

O grand medecin tout puissant !
Redonnés luy santé parfaite,
Et des ans vivre jusqu'à cent,
Et à son cueur ce qu'il souhaite.
Lors sera la joye refaicte
Que douleur brise dans nos cueurs :
Dont louenge vous sera faicte
De femme, enffans et serviteurs,

Par Jesus-Christ, nostre Sauveur,
En ce temps de sa mort cruelle ;
Seigneur, j'attendz vostre faveur
Pour en oyr bonne nouvelle.
J'en suis loing : dont j'ai douleur telle,
Que nul ne la peult estimer.
O ! que la lettre sera belle
Qui le pourra sain affermer !

Le desir du bien que j'attendz
Me donne de travail matiere :
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma lictiere
Ne bouge, ou retourne en arrière,
Tant j'ay de m'avancer desir.
O! qu'elle est longue, la carriere
Où à la fin gist mon plaisir!

Je regarde de tous costés
Pour veoir s'il arrive personne,
Pryant sans cesser, n'en doubtés,
Dieu, que santé à mon roi donne.
Quand nul ne voy, l'œil j'abandonne
A pleurer ; puis sur le papier
Ung peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux mestier.

(Marguerite de la Marguerite des Princesses.)

DE SAINT-GELAIS

(1486-1558)

Mellin de Saint-Gelais est le fils du poète Octavian de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. Il étudia longuement les langues, les sciences, les arts libéraux, en France et en Italie. C'est une sorte d'humaniste. Il fut abbé et aumônier de cour, bibliothécaire de Fontainebleau dans les dernières années de sa vie, et considéré après l'exil de Marot comme le grand poète de son temps. De Saint-Gelais devance Voiture : il est comme lui précieux et spirituel, frivole et exclusivement occupé de mettre en vers les circonstances.

LE VIEILLARD DE VÉRONE

O bienheureux qui a passé son âge
Dedans le clos de son propre héritage,
Et n'a de vue éloigné sa maison,
En jeunes ans et en vieille saison ;
Qui, d'un bâton et d'un bras secouru,
Va par les champs où jeune il a couru,
Les siècles longs pas à pas racontant,
Du toit champêtre où il est habitant.

Nul accident d'inconstante fortune
Ne lui montra sa fureur importune,
Ni n'a été par peines et dangers
Sa soif éteindre aux fleuves étrangers.
Il n'a senti, suivant le fait des armes,
La froide peur des assaulx et alarmes,
Ni marchandant a expérimenté
D'être en la mer des ondes tourmenté,
Et de procès n'ouït oncques le bruit
Qui empeschât de son aise le fruit ;

Mais tout rural et inexercité [1],
A peine a vu la prochaine cité,
Se contentant loin de mur et de tour,
De voir à plein le beau ciel tout autour.

S'il faut nombrer quelque temps, le bon homme
Ne compte point par les consuls de Rome,
Mais seulement connoit les ans passés,
Aux fruits qu'il a d'an à autre amassés.
Quand son jardin verd et fleuri devient,
Il connoit bien que le printemps revient,

Et aux fruits mûrs l'automne il certifie.
Voilà son art et sa philosophie.
Il voit lever et coucher le soleil
Au même lieu de son somme et réveil ;
Et est le dos du rustique séjour
Son zodiaque où mesure le jour.
Tel chêne est lors au champ grand et superbe
Qu'il lui souvient avoir vu estre en herbe,
Et les forest a vu plantes menues,
Qui, quant et lui [2] sont vieilles devenues.
Non plus connoit sa voisine Véronne
Qu'il fait Memphis que le Nil environne :
Et tant lui est le prochain lac de Garde
Que la mer Rouge ; et d'y aller n'a garde.
Ce néanmoins le temps et ses efforts
N'ont affoibli ses membres sains et forts,
Et ses neveux voyent en l'âge tiers [3]
De leur ayeul les bras durs et entiers
Un autre donc aille voir Hibérie,
Ou plus s'il veut, car je tiens et parie
Que ce vieillard qui ne veut qu'on le voie,
Plus de vie a qu'un autre et plus de joie.

---

1. Inexpérimenté.
2. En même temps que lui.
3. A la troisième génération.

JOACHIM DU BELLAY

(1524-1560)

Dans le docte collège dont le savant Daurat était le principal, *Joachim du Bellay* fut, à côté de Ronsard, celui qui s'enivrait avec le plus de passion de poésie antique et de belles-lettres grecques et romaines.

Il eut l'immortel honneur de signer le manifeste de la Pléïade : *Défense et illustration de la Langue Française.*

On l'avait surnommé l'*Ovide Français* et le *Prince du Sonnet.* On a de lui les *Antiquités de Rome*, les *Regrets*, des *hymnes*, des *odes*, des *sonnets*, des *élégies.*

D'une main infatigable et pieuse, il débarrassa les arcs de triomphe et les temples mutilés des ronces séculaires qui les encombraient, et c'est lui qui le premier réhabilita la langue française qu'il essaya d'enrichir.

SONNETS

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquist la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?
Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux :

Plus que le marbre dur, me plaist l'ardoise fine.
Plus mon Loyre gaulois, que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyre, que le mont Palatin
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

(Regrets.)

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se herisse en espic florissant,
L'espic jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;
Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ dépouillé, mille gerbes façonne ;
Ainsi, de peu à peu, creut l'Empire romain,
Tant qu'il fut despouillé par la barbare main
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques.
Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

(Regrets.)

Toy, qui de Rome, émerveillé, contemples
L'antique orgueil qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,
Juge, en voyant ces ruynes si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puis qu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragments servent d'exemples.
Regarde après, comme, de jour en jour,
Rome, fouillant son antique séjour,
Se rebatist de tant d'œuvres divines :
Tu jugeras, que le Demon romain
S'efforce encor, d'une fatale main,
Ressusciter ces poudreuses ruynes.

(Antiquités de Rome.)

DE MAGNY

(?-1560)

Olivier de Magny, né à Cahors, est un poète de cour qui se rattache au groupe de la Pléïade. Il fut chargé de missions diplomatiques et devint secrétaire du roi Henry II, sur la fin de sa vie. Il a écrit les *Soupirs*.

SONNET

Servez bien longuement un seigneur aujourd'hui,
Despendez vostre bien à luy faire service,
Corrompez, en servant, la vertu pour le vice,
Et soiez attaché nuict et jour pres de luy ;

Pour luy donner plaisir donnez vous de l'ennuy,
Sans nul respect à vous servez-le en tout office,
Adonnez vous aux jeux dont il fait exercice,
Et ne demandez rien pour vous ny pour autruy.

Continuez long tens, pour quelque bien acquerre,
A le servir ainsi ; puis, cassez quelque verre,
Ou faillez d'un seul mot, vous perdez votre espoir ;

Vous perdez vostre tens, vostre bien, vostre peine,
Et ne vous reste rien qu'une promesse vaine,
Et un vain souvenir d'avoir fait le devoir.

(Soupirs.)

SCÈVE

(?-1564)

Maurice Scève, né en Savoie, fut avocat et conseiller-échevin de sa ville, où il jouissait d'un grand renom de poète. Il n'est presque plus connu de nos jours. Il mourut à un âge assez avancé, n'ayant écrit que *Délie* et un lourd poème, le *Microcosme*.

DIZAINS

Quand quelquefois d'elle à elle me plaings,
Et que son tort je luy fais recongnoistre,
De ses yeux clercs d'honnestes courroux plains
Sortant, rosée en pluye vient à croistre,
Mais comme on voit le soleil apparoistre
Sur le printemps parmy l'air pluvieux,
Le rossignol, à chanter curieux,
S'esgaye alors, ses plumes arrousant :
Ainsi Amour aux larmes de ses yeulx
Ses ailes baigne, à gré se reposant.

Delie aux champs troussée et accoustrée,
Comme un veneur s'en alloit esbatant.
Sur le chemin d'Amour fut rencontrée,
Qui partout va jeunes amants guettant,
Et lui a dit, près d'elle voletant :
« Comment vas-tu sans armes à la chasse ? »
« N'ay-je mes yeux, dit-elle, dont je chasse,
Et par lesquels j'ai maint gibier surpris ?
Que sert ton arc qui rien ne te pourchasse,
Vu mesmement que par eux je t'ai pris ? »

LOUISE LABBE

(1526-1566)

Née à Lyon, où elle était fort connue pour sa beauté et ses poésies, la « belle cordière », comme on l'appelait, fut la Sapho des poètes de la Pléïade. Sa vie fut assez légère. Elle fit le siège de Perpignan sous le nom de *capitaine Loys*, à seize ans. Son œuvre, mince, *Débat de folie et d'amour*, comprend d'ardents sonnets et deux ou trois élégies.

SONNETS

Tant que mes yeux pouront larmes espandre,
A l'heur passé avec toy regretter ;
Et qu'aux sanglots et soupirs resister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart lut, pour tes grâces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien, fors que toy, comprendre ;

Je ne souhaitte encore point mourir :
Mais quand mes yeus je sentiray tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante ;
Priray la Mort noircir mon plus clerc jour.

Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé ;
Si j'ay senti mille torches ardentes,
Mille travaus, mille douleurs mordantes :
Si en pleurant j'ay mon tems consumé,

Las ! que mon nom n'en soit par vous blasmé.
Si j'ay failli, les peines sont presentes ;
N'aigrissez point leurs pointes violentes :
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,

En ayant moins que moi d'occasion,
Et plus d'estrange et forte passion ;
Et gardez-vous d'estre plus malheureuses.

GRÉVIN

(1540-1570)

Jacques Grévin, de Clermont-en-Beauvoisis, publia avant sa vingtième année une comédie imitée de Jodelle, la *Trésorière*. Il a écrit *César*, une tragédie et deux comédies. C'est un poète de peu de personnalité. Il abandonna le théâtre pour suivre Marguerite de France en Savoie, où il mourut.

APRÈS LE MEURTRE DE CÉSAR

MARC BRUTE, CASSIUS, DECIME BRUTE,
MARC ANTOINE, SOLDATS.

MARC BRUTE

Le Tyran est tué, la liberté remise,
Et Rome a regaigné sa première franchise.
Ce tyran, ce Cesar, ennemy du Senat,
Oppresseur du païs, qui de son consulat
Avoit faict heritage et de la Republicque
Une commune vente en sa seule praticque,
Ce bourreau d'innocens, ruyne de nos loix,
La Terreur des Romains et le poyson des droicts,
Ambitieux d'honneur, qui monstrant son envye,
S'estoit faict appeler Père de la patrie,
Et Consul à jamais, à jamais Dictateur,
Et, pour comble de tout, du surnom d'Empereur,
Il est mort, ce meschant, qui, decelant sa rage,
Se feit impudemment eslever une image
Entre les Roys ; aussy il a eu le loyer
Par une mesme main qu'eust Tarquin le dernier.

Respire donc à l'aise, o liberté romaine !
Respire librement sans la crainte inhumaine
D'un tyran convoiteux. Voilà, voylà la main
Dont ore est affranchy tout le peuple romain !

CASSIUS

Citoyens, voyez cy ceste dague sanglante ;
C'est elle, citoyens, c'est elle qui se vante
Avoir faict son devoir, puisqu'elle a massacré
Celuy qui mesprisoit l'aruspice sacré...

DÉCIME BRUTE

Puissent pour tout jamais ainsi perdre la vie
Ceux qui trop convoiteux couveront une envie
Pareille à celle là : puissent pour tout jamais
Perdre d'un pareil coup leur gloire et leurs beaux faicts !
Ainsi, ainsi mourront, non de mort naturelle,
Ceux qui voudront bastir leur puissance nouvelle
Dessus la liberté, car ainsi les tyrans
Finent le plus souvent le dessein de leurs ans.

CASSIUS

Allons au Capitole, allons en diligence,
Et premiers en prenons l'entière jouissance.

MARC ANTOINE

J'invoque des Fureurs la plus grande fureur ;
J'invoque le Chaos de l'eternelle horreur ;
J'invoque l'Acheron, le styx et le Cocyte,
Et si quelque autre dieu dans les enfers habite,
Juste vengeur des maux, je les invoque tous,
Homicides cruels, pour se venger de vous.
Hé ! traistres ! est-ce donc l'amitié ordonnee ?
De desrober la vie à qui nous l'a donnee ?
J'atteste icy le ciel, seul juste balanceur
De tout nostre fortune, et liberal donneur
Des victoires, des biens, de l'heur et de la vie,
Qu'ainsi ne demourra cette faulte impunie
Tant qu'Antoine sera non moins juste que fort.
Et vous, braves soldats, voyez, voyez quel tort
On vous a faict, voyez cette robbe sanglante !

C'est celle de César, qu'ore je vous présente :
C'est celle de César, magnanime empereur,
Vray guerrier entre tous ; César, qui d'un grand cœur
S'acquit avecque nous l'entière jouissance
Du monde : maintenant a perdu sa puissance
Et gist mort estendu, massacré pauvrement
Par l'homicide Brute.

LE PREMIER SOLDAT

Armons-nous sur ce traistre !
Armes ! armes ! soldats, mourons pour nostre maistre !

(César. Acte V.)

JODELLE

(1532-1573)

Estienne Jodelle est né à Paris. La tragédie date de sa *Cléopâtre captive*, qu'il joua avec ses amis de la Pléïade à l'Hôtel de Reims, devant Henri II (1552). Il en marque la renaissance. Jodelle écrivit encore pour le théâtre une comédie, la première selon le mode classique, *Eugène* ou *la Rencontre* et une *Didon*, en vers alexandrins. Après avoir goûté toutes les faveurs du roi, il tomba en disgrâce et mourut à quarante ans, misérable et oublié. On peut le considérer comme le père du théâtre français.

IMPRÉCATIONS DE DIDON

« ...Va, je ne te tiens point ! Va, va, je ne replique
A ton propos, pipeur ; suy la terre Italique.
J'espere bien en fin (si les bons Dieux au moins,
Me peuvent estre ensemble et vengeurs et tesmoins),
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice
Que le juste destin garde à ton injustice.
Assez tost un malheur se fait à nous sentir ;
Mais, las ! toujours trop tard se sent un repentir.
Quelque isle plus barbare, où les flots equitables
Te porteront en proye aux Tigres tes semblables ;
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fons de ta nef, apres qu'un trait de foudre
Aura ton mas, ta voile et ton chef mis en poudre,
Sera ta sepulture, et mesmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant,
Nommant Didon, Didon, et lors, tousjours presente,
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,

Comme si de Megere on m'avoit fait la sœur,
J'engraveray ton tort dans ton parjure cœur :
Car, quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
Par tout devant tes yeux se roidira mon ombre.
Tu me tourmentes ; mais, en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
Le loyer de mes maux. La peine est bien plus grande
Qui voit sans fin son fait : telle je la demande ;
Et si les Dieux du ciel ne m'en faisoient raison,
J'esmouvrois, j'esmouvrois l'infernale maison.
Mon dueil n'a point de fin. Une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine. »

(Didon. Acte II.)

REMY BELLEAU

(1528-1577)

Rémy Belleau naquit à Nogent-le-Rotrou au commencement de l'année 1528. Il fut attaché tout jeune à Renée de Lorraine, qui le chargea après l'expédition de Naples (1557) de l'éducation de son fils. Il passa paisiblement sa vie dans la maison de ses protecteurs et mourut à Paris en 1577.

Familier de Ronsard qui le surnommait : le peintre de la Nature, on le retrouve dans son œuvre : les *Bergeries, les Odes* françaises, ou, traduites d'Anacréon, les *Amours et nouveaux Eschanges des Pierres Précieuses.* Il n'a la grande passion des lyriques, ni les vastes élans, mais une grâce et un éclat charmants, une pureté délicate qui lui assurent une place à part parmi les autres poètes de la Pléïade.

AVRIL

Avril l'honneur et des bois
Et des mois :
Avril, la douce espérance
Des fruicts qui, sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers,
Qui d'une humeur bigarrée
Emaillant de mille fleurs
De couleurs,
Leur parure diaprée.

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphirs,
Qui sous le vent de leur aelle
Dressent encore es forests
Des doux rets,
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'est ta douce main,
Qui du sein
De la nature desserre
Une moisson de senteurs,
Et de fleurs,
Embasmant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes
De ma Dame, et de son sein,
Toujours plein
De mille et mille fleurettes.

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine ;
Avril, le parfum des Dieux,
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toy courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubespine et l'aiglantine
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses
En ceste belle saison
A foison
Monstrent leurs robes escloses.

Le gentil rossignolet
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage,

Mille fredons babillars
Frétillars,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines,
Un feu croupi et couvert
Que l'hyver
Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs,
En sa féconde rosée
La manne et le sucre doux
Le miel roux.
Dont la grâce est arrosée.

Mais moy je donne ma voix
A ce mois,
Qui prends le surnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Veit germer
La naissance maternelle.

PIBRAC

(1529-1584)

Guy du Faur de Pibrac, né à Toulouse, président à mortier du Parlement de Paris, aima et chanta la campagne dans les *Plaisirs de la vie rustique*. Il fut très célèbre de son temps, et même jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, par ses *Quatrains*, que l'on donnait à apprendre par cœur aux enfants, en manière de manuel moral.

QUATRAINS

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme
C'est la prison où il est inserré
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

Recognoy donc, homme, ton origine,
Et brave et haut desdaigne ces bas lieux,
Puisque fleurir tu dois là-haut ès cieux,
Et que tu es une plante divine.

Cacher son vice est une peine extrême,
Et peine en vain : fay ce que tu voudras,
A toy au moins cacher ne te pourras :
Car nul ne peut se cacher à soy mesme.

Aye de toy plus que des autres honte ;
Nul plus que toy par toy n'est offensé :
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toy à toy mesme le compte.

A l'indigent monstre toy secourable,
Luy faisant part de tes biens à foison :
Car Dieu benit et accroit la maison
Qui a pitié du pauvre miserable.

Las ! que te sert tant d'or dedans ta bourse,
Au cabinet maint riche vestement,
Dans tes greniers tant d'orge et de froment,
Et de bon vin dans ta cave une source.

Si ce pendant le pauvre nud frissonne
Devant ton huys et languissant de faim,
Pour tout en fin n'a qu'un morceau de pain,
On s'en reva sans que rien on luy donne ?

Ve voise au bal, qui n'aymera la danse,
Ny au banquet qui ne voudra manger,
Ny sur la mer qui craindra le danger,
Ny à la Cour qui dira ce qu'il pense.

Plus n'embrasser que l'on ne peut esteindre ;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User de biens et ne les desirer ;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre.

RONSARD

(1524-1585)

Pierre de Ronsard est né au château de la Poissonnière, en Vendômois. Son père était maître d'hôtel de François Ier, et lui-même fut page de cour du dauphin et plus tard du duc d'Orléans. Il voyagea quelque temps à la suite de Jacques V roi d'Ecosse, puis comme attaché de Lazare de Baïf et comme soldat. En Touraine il fit la rencontre de sa *Cassandre*. Il s'enferma à cette époque au collège de Coqueret avec Antoine de Baïf, Remi Belleau, Jodelle, pour étudier l'antiquité et rajeunir la poésie française, par les Latins et les Grecs. Ronsard était atteint de surdité, quand il publia son recueil : *Les quatre premiers livres des Odes de P. de Ronsard, Vendômois.* Ce livre et ses *Amours de Cassandre* eurent un retentissement universel. Le succès du poète, l'enthousiasme que soulevait son œuvre, allèrent croissant avec chacun de ses livres. Marguerite de Savoie le protégea ; Elisabeth d'Angleterre lui fit don d'un diamant ; Le Tasse le visita et lui communiqua des passages de sa *Jérusalem* ; Charles IX le célébra, dit-on, dans ses vers. Tous les grands, tous les savants, tous les poètes s'inclinaient devant lui. Sa mort fut un événement européen et chacun voulut chanter la perfection de sa poésie.

Mais la gloire de Ronsard s'éteignit presque au lendemain de sa vie et dut attendre deux siècles l'éclat dont elle brille aujourd'hui.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

SONNET

Comme on void sur la branche au mois de may la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grace dans sa fueille et l'Amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais, batue ou de pluye ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, fueille à fueille desclose.

Ainsi, en ta premiere et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce pannier plein de fleurs,
A fin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

SONNET

Pour Hélène.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
« Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle. »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille reveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et fantosme sans os,
Par les ombres myrteux, je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

ÉLÉGIE

Six ans estoient coulez, et la septiesme annee
Estoit presque entiere en ses pas retournee,
Quand, loin d'affection, de desir et d'amour,
En pure liberté je passois tout le jour,
Et, franc de tout soucy qui les ames devore,
Je dormois dès le soir jusqu'au poinct de l'aurore
Car, seul maistre de moy, j'allois, plein de loisir,
Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
Ayant toujours ès mains, pour me servir de guide,
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets qui ne faschent jamais ;
Ainsi que je les prens, ainsi je les remais.
O douce compagnie et utile et honneste !
Un autre en caquetant m'estourdiroit la teste.
Puis, du livre ennuyé, je regardois les fleurs,
Feuilles, tiges, rameaux, especes et couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diverses
Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses[3],
Ne me pouvant saouler[4], ainsi qu'en un tableau,
D'admirer la nature et ce qu'elle a de beau,
Et de dire, en parlant aux fleurettes escloses :
Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes choses,
Esloigné du vulgaire et loin des courtizans,
De fraude et de malice impudens artizans,
Tantost j'errois seulet par les forests sauvages,
Sur les bords enjonchez[5] des peinturez rivages,
Tantost par les rochers reculez et déserts,
Tantost par les taillis, verte maison des cerfs.
J'aimois le cours suivy d'une longue riviere,
Et voir onde sur onde allonger sa carriere,
Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,
Et, pendu sur le bord, me plaisoit d'y pescher,
Estant plus resjouy d'une chasse muette
Troubler des escaillez la demeure secrette,
Tirer avecq' la ligne en tremblant emporté

---

1. A l'arbre des myrtes. Le myrte était consacré à Vénus.
2. Au foyer, près du feu.
3. Bleu nuancé.
4. Rassasier.
5. Couverts de jonc.

Le credule poisson prins à l'haim apasté[1],
Qu'un grand prince n'est aise ayant pris à la chasse
Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchasse.

Puis, alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,
En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
Les sorts et les destins de toutes creatures;
Car luy, en desdaignant (comme font les humains)
D'avoir encre et papier et plume entre les mains,
Par les astres du ciel, qui sont ses caracteres;
Les choses nous predit et bonnes et contraires,
Mais les hommes, chargez de terre et du trespas,
Mesprisent tel escrit et ne le lisent pas...

A CASSANDRE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose[2]
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée[3]
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme un peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

---

1. Hameçon qui a un appât.
2. Ouverte.
3. Ce soir.

DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE

Antres, et vous fontaines,
De ces roches hautaines[1]
Qui tombez contre-bas[2]
D'un glissant pas ;

Et vous forests, et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez[3] ma vois.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravi du beau sejour
Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe[4]
De vousloir mon tombeau
Bastir plus beau...

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de verd.

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour ;

Et la vigne tortisse[5]
Mon sepulchre embellisse,
Faisant de toutes pas
Un ombre espars.

---

1. Hautes.
2. Vers le bas.
3. Imp. de ouïr.
4. Au fig.; pour l'ostentation de.
5. Tordue.

Là viendront chaque année
A ma feste ordonnée,
Avecques leurs troupeaux
Les pastoureaux ;

Puis, ayant fait l'office
De leur beau sacrifice.
Parlans à l'isle ainsi
Diront ceci :

« Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un de qui l'univers
Chante les vers,

Et qui oncque[1] en sa vie
Ne fut brulé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands seigneurs,

« Ny enseigna l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
Magiciens.

« Mais bien à nos campagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons,

« Car il fit à sa lyre
Si bon accords eslire
Qu'il orna de ses chants
Nous et nos champs !

« La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur[2] que produit
En may la nuit !

1. Jamais.
2. La rosée.

Tout à l'entour l'emmure[1]
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
L'autre ondoyant !

« Et nous, ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Lui ferons, comme à Pan,
Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du lait,

Dessus moy, qui à l'heure[2]
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris[3]

La gresle ne la nége
N'ont tels lieux pour leur siege
Ne[4] la foudre oncques[5] là
Ne devala[6].

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

Et Zephire y alaine[7]
Les myrtes et la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.

---

1. L'entoure, l'enferme.
2. Alors.
3. Habitation, enclos.
4. Ni.
5. Jamais.
6. Ne tomba.
7. Haiène, évente.

Le soin qui sollicite
Les rois ne les incite
Le monde ruiner
    Pour dominer,

Ains [1] comme freres vivent,
Et, morts, encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
    Quand ils vivoient.

Là, là, j'oirray [2] d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sapphon, qui sur tous
    Sonne plus doux.

Combien ceux qui entendent
Les odes qu'ils respandent
Se doivent réjouir
    De les ouïr !...

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
    De l'escoutant.

---

1. Mais.
2. Futur de ouïr.

JAMYN

(1540-1585)

Né à Chaource près de Troyes en Champagne, *Amadis Jamyn* étudia sous les savants Daurat et Turnèbe. C'est un poète érudit, à la façon de son temps. Grâce à Ronsard, dont il était l'élève favori, Jamyn devint le lecteur et le secrétaire de Charles IX. Il quitta Paris après la mort de son maître et mourut dans son village natal. Il a laissé des poésies diverses et des traductions d'Homère en vers décasyllabiques.

LA CHASSE

Ainsin accompagné, le roy marche dehors
Avec tout l'attirail d'une aboyante chasse.
Cent chiens prompts à courir et flairer une trace
Sont autour de ses flancs, dont les oreilles sont
Pendantes, et la queue est droit en contremont.
Quand toute la brigade au buisson est allée,
De verd la plus grand'part et de rouge voilée[1],
L'enceinte retentist de trompes et d'abbois,
Car chacun porte au col sa trompe par les bois
Où cent couples[2] de crin pendillent cordelées.
On suit le cerf lancé par monts et par valées,
Par estangs, par buissons espineux et tranchans ;
Le cerf, en traversant l'ouverture des champs,
Fait voler la poussierre aux voyes de sa fuite.
La meute dresse[3] après d'une ardante poursuite.
Des chiens bien ameutez l'abboy fait un grand bruit ;

---

1. Habillée.
2. Liens.
3. Part sur la bonne voie.

Mais entre les veneurs personne ne le suit
D'un tel cours que le roy volant par la campagne,
Et Fontaines, qui joinct son cher maistre accompagne.
La pierre qui jaillit d'une fonte[1] en sifflant,
Les levriers genereux qu'on va desaccouplant
Après un lievre viste, en leur course attenduë
Ne partent si legers. . . . .
Le roy ferme à cheval d'une course legiere
Ceux-ci, ceux-là devance, et laisse loin derriere,
Et premier comme en tout, aux abbois voit mourir
Le grand cerf mal mené haletant de courir.

---

1. Fronde.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

(1532-1589)

Fils d'un ambassadeur, *J.-A. de Baïf* naquit à Venise. Il fut le compagnon d'études de Ronsard et son disciple. Curieux de nouveautés et fort érudit, il voulut introduire la métrique latine dans les vers français, et pensa à réformer l'orthographe.

Il fonda une académie.

LES MUSES

SONNET

Un jour, quand de l'yver l'ennuîeuse froidure
S'atiedist, faisant place au printemps gracieux,
Lorsque tout rit aux champs et que les prez joyeux
Peignent de belles fleurs leur riante verdure ;

Pres du Clain tortueux, sous une roche obscure,
Un doux somme ferma d'un doux lien mes yeux.
Voicy, en mon dormant, une clairté des Cieux
Venir l'ombre enflamer d'une lumiere pure,

Voicy, venir des cieux, sous l'escorte d'Amour,
Neuf nymphes qu'on eust dit estre toutes jumelles ;
En rond aupres de moy elles firent un tour ;

Quand l'une me tendant de myrte un verd chapeau,
Me dit : Chante d'amour d'autres chansons nouvelles,
Et tu pourras monter à notre sainct coupeau.

(Amours.)

SIXAIN

Tout l'été chanta la cigale ;
Et l'hyver elle eut la faim-vale :
Demande à manger au fourmi.
« Que fais-tu tout l'été ? — Je chante.
— Il est hyver : dance, faineante. »

Apprend des bêtes, mon ami.

(Les Mimes.)

LES ROSES

O nature, nous nous pleignons
Que des fleurs la grace est si breve
Et qu'aussi tost que les voyons
Un malheur tes dons nous enleve.
Autant qu'un jour est long, autant
L'âge des Roses a duree ;
Quand leur jeunesse s'est montree
Leur vieillesse accourt à l'instant.
Celle que l'étoille du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle-mesme au soir de retour
A veu la mesme vieillissante.
Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps perissent,
Par succés[1] elles refleurissent
Et leur saison plus longue font.
O vien donc la Rose cueillir
Tandis que sa fleur est nouvelle :
Souvien-toy qu'il te faut vieillir
Et que tu fletriras comme elle.

1. Successivement.

GARNIER

(1534-1590)

Robert Garnier, le *prince des Tragiques*, comme l'appelle Ronsard, est né dans le Maine, à la Ferté-Bernard. Il fut avocat au Parlement de Paris et lieutenant criminel au Mans. C'est dans cette ville qu'il mourut.

Garnier écrivit une dizaine de tragédies, la plupart adaptées de Sénèque le tragique, des pièces qui font songer à Corneille par la vivacité des répliques et la coupe des dialogues. Ce sont : *Porcée* (1568), *Cornélie* (1574), *Marc-Antoine* (1578), tirées de l'histoire romaine ; *Hippolyte* (1573), *la Troade* (1579), *Antigone* (1580), puisées dans l'antiquité grecque ; une tragi-comédie d'après l'Arioste, *Bradamante*, enfin (1583), *Sédécie* ou les *Juifves*, tragédie sacrée.

MONOLOGUE DE NABUCHODONOSOR

« Pareil aux dieux je marche, et depuis le réveil
Du soleil bondissant jusques à son sommeil,
Nul ne se parangonne [1] à ma grandeur Royale.
En puissance et en biens Jupiter seul m'égale :
Et encores n'estoit qu'il commande immortel,
Qu'il tient un foudre en main dont le coup est mortel,
Que son throne est plus haut et qu'on ne le peut joindre,
Quelque grand Dieu qu'il soit, je ne serois pas moindre.
Il commande aux éclairs, aux tonnerres, aux vents,
Aux gresles, aux frimats, et aux astres mouvans,
Insensibles sujets ; moy je commande aux hommes ;
Je suis l'unique Dieu de la terre où nous sommes.

---

1. Compare.

.ı est, alors qu'il marche, armé de tourbillons,
Je suis environné de mille bataillons
De soudars indomtez, dont les armes luisantes
Comme soudains éclairs brillent étincelantes.
Tous les peuples du monde ou sont de moy sujetz.
Ou Nature les a delà les mers logez. »

(Les Juifves. Acte **II.)**

ADIEUX DE PHÈDRE A LA VIE

« Helas! le cœur me fend. Par les rivages sombres,
Et par les champs foulez des solitaires Ombres,
Par les Manes d'Antoine, et par les miens aussi,
Je vous supplie, Eufron, prenez-en le souci :
Servez-leur de bon pere, et que vostre prudence
Ne les souffre tomber sous l'injuste puissance
De ce cruel tyran. Plutost les conduisez
Aux Ethiopes noirs aux cheveux refrisez,
Sur le vague Ocean à la mercy des ondes,
Sur le neigeux Caucase aux cymes infecondes,
Entre les Tygres prompts, les Ours et les Lions,
Et plustost et plustost en toutes regions,
Toutes terres et mers : Car rien je ne redoute
Au pris de sa fureur, qui de sang est si gloute [1].
Or, adieu mes enfans, mes chers enfans adieu.
La sainte Isis vous guide en quelque asseuré lieu.
Loin de nos ennemis, où puissiez vostre vie
Librement devider sans leur estre asservie.
Ne vous souvenez point, mes enfans, d'estre nez
D'une si noble race, et ne vous souvenez
Que tant de braves Rois de ceste Egypte maistres,
Succedez l'un à l'autre, ont esté vos ancestres :
Que ce grand Marc Antoine a vostre pere esté
Qui descendu d'Hercule a son los surmonté.
Car un tel souvenir espoindroit vos courages,
Vous voyans si decheus, de mille ardentes rages...
Apprenez à souffrir, enfans, et oubliez
Vostre naissante gloire, et aux destins pliez. »

(Hippolyte.)

---

1. Gloutonne.

CÉSAR, ANTOINE

CÉSAR

Ceux conspirer ma mort, qui la vie ont de moy ?

ANTOINE

Aux ennemis domtez il n'y a point de foy.

CÉSAR

En ceux qui vie et biens de ma bonté reçoivent ?

ANTOINE

Voire, mais beaucoup plus à la patrie ils doivent.

CÉSAR

Pensent-ils que je sois ennemy du païs ?

ANTOINE

Mais cruel ravisseur de leurs droits envahis.

CÉSAR

J'ay à Rome soumis tant de riches provinces.

ANTOINE

Rome ne peut souffrir commandement de Princes.

CÉSAR

Qui s'opposera plus à mon authorité ?

ANTOINE

Ceux que de force on fait vivre en captivité.

CÉSAR

Je ne crains point ceux-là qui restent de la guerre.

ANTOINE

Je les crains plus que ceux qu'ensevelit la terre.

CÉSAR

On fait bien d'ennemis quelquefois des amis.

ANTOINE

On fait plus aisément d'amis des ennemis.

CÉSAR

On gaigne par bienfaits les cœurs les plus sauvages.

ANTOINE

Rien ne saurait fléchir les résolus courages.

CÉSAR

Et si bienfait aucun nos citoyens n'espoind,
De qui n'auray-je peur ?

ANTOINE

De ceux qui ne sont point.

CÉSAR

Quoy ? tûroy-je tous ceux de qui j'ai deffiance ?

ANTOINE

Vous n'aurez autrement la vie en asseurance.

CÉSAR

J'aimerois mieux plutost du tout ne vivre pas,
Que ma vie asseurer avec tant de trespas :
J'ay trop peu de souci de prolonger mon heure.
Je veux vivre si bien que mourant je ne meure,
Ains que, laissant la tombe à mon terrestre faix,
Je vole dans le ciel sur l'aile de mes faicts.
Puis n'ay-je assez vécu pour mes jours, pour ma gloire ?
Puis je trop tost aller dans le Cocyte boire ?
Hastive ores ne peut la mort siller mes yeux.
Celuy trop tost ne meurt qui meurt victorieux.

(*Cornélie*. Acte IV.)

PASSERAT

(1534-1602)

Jean Passerat, né à Troyes, est un savant jurisconsulte, très fort latiniste et un poète très original. Il fut professeur au Collège Royal où il remplaça l'érudit Ramus et continua, devenu aveugle, ses leçons pleines d'esprit et de fin bon sens. C'est un des inspirateurs de la Satire Ménipée et un de ses collaborateurs. Il a écrit des odes, des sonnets, des épigrammes, en latin et en français, sur et contre la Ligue, les Espagnols et les Allemands, avec une verve, une grâce, une concision qui font pressentir le XVIIe siècle.

LA GUERRE

SONNET

Quelle est ceste influence ? et de quelles planettes
Descend ce changement cause de tant de maus ?
Peut bien souffrir Cérès emmener les chevaus
Du labour à la guerre, et brusler les charettes ?

On ne voit par les champs qu'enseignes et cornettes ;
En la ville on ne voit que brebis et pourceaus,
En la ville on n'oit plus que vaches et taureaus,
On n'oit plus par les champs que tambours et trompettes.

De la ville s'en vont trafiques et marchants,
En la ville s'en vient le bon-homme des champs,
Emportant à son col sa charrue inutile.

Que le ciel faict d'horreur sur la France pleuvoir !
Delbene, en nostre temps eussions nous pensé voir
La ville dans les champs et les champs dans la ville !

CONTRE LES ALLEMANDS[1]

Sauvegarde pour la maison de Baignolet contre les Reistres.

Empistolés[2] au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici :
C'est le sejour des Filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire ;
De par Bacchus, dont suivés les guidons,
Qu'ailliés ailleurs combattre les pardons[3],
Volés ailleurs, Messieurs les heretiques :
Icy n'y a ne chappes ne reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirés vous, ne touchés à ces champs ;
A Mars n'est point ceste terre sacree,
Ains à Phœbus qui souvent s'y recree ;
N'y gastés rien et ne vous y joués :
Tous vos chevaus deviendroient encloués ;
Vos chariots, sans aisseüils[4] et sans roües,
Demeureroient versés parmi les boües.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriés le Roi à Montcontour,
Ou maudiriés vostre folle entreprise,
Rassiegeans Mets gardé du duc de Guyse ;
Et en fuyant, batus et desarmés,
Boiriés de l'eau que si peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceste terre :
Ainsi jamais ne vous faille la guerre ;
Ainsi jamais ne laissiés en repos
Le porc sallé, les verres et les pots :
Ainsi tousjours rouliés vous soubs la table
Ainsi tousjours couchiés vous à l'estable,
Vaincueurs de soif, et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Sales et nuds, vautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier qui se souille en sa bauge.
Brief, tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement d'en France revenir,
Qui n'a besoin, o estourneaux estranges,
De vostre main à faire ses vendanges.

1. Appelés par les huguenots.
2. Soudoyés, recevant des pistoles.
3. Indulgences.
4. Essieux.

SUR LES ESPAGNOLS[1]

Pleurés, mauvais François, la Ligue est trespassee,
Riés tous, bons François, la tempeste est passee.
Quand le Roy est entré, les Seize[2] sont sortis
Et les feus de la guerre ont été amortis,
France se va remettre en paix et en concorde ;
Pendés vous, Espagnols, nous fournirons la corde.

ÉPITAPHE

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe.
Qui ay tousjours aymé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés pas ma tombe.

---

1. Appelés par la Ligue.
2. Conseil qui avait pris la place des seize conseillers municipaux de Paris.

DU BARTAS

(1544-1590)

Guillaume de Salluste, sieur *du Bartas*, est né dans les environs d'Auch en Gascogne. Chargé de missions par Henri de Navarre, il voyagea en Angleterre, en Ecosse, en Danemark. Sur les conseils de Jeanne d'Albret, mère du roi de Navarre, il écrivit *Judith*, un poème en six chants ; puis la *Sepmaine* ou *la Création du monde*, en sept « jours », et la *Seconde Sepmaine* où il chante Adam et Noé. Ces poèmes en firent le rival de Ronsard, du côté protestant. On les traduisit dans la plupart des langues européennes ; et Milton, Byron et Gœthe en furent de grands admirateurs. Pourtant la langue de Du Bartas est étrange, chargée de mots gascons et d'inventions verbales un peu ridicules, avec, çà et là, dans quelques passages faciles à extraire et marquetés, pour ainsi dire, dans le texte, des éclats éloquents, sonores comme des coups de trompette.

DIEU

Echele[1] qui voudra les étages des Cieux ;
Franchisse qui voudra d'un saut ambitieux
Les murs de l'univers, et, bouffi d'arrogance
Contemple du grand Dieu face à face l'Essance...
Il me plait bien de voir cette ronde machine
Comme estant un miroir de la face divine ;
Il me plait de voir Dieu, mais comme revêtu
Du manteau de ce Tout, témoin de sa vertu :
Car si les rais ardens que le cler soleil darde
Eblouissent les yeux de cil qui les regarde,

---

1. Escalade.

Qui pourra soutenir sur les Cieux les plus clers
Du visage de Dieu les foudroyans éclers ?
Qui le pourra treuver séparé de l'ouvrage
Qui porte sur le front peinte au vif son image ?
Dieu, qui ne peut tomber ès lours sens des humains
Se rend come visible ès œuvres de ses mains...
Le monde est un grand livre, où du souverain Mêtre
L'admirable artifice on lit en grosse lettre.
Chaque œuvre est une page, et d'elle chaque effet
Est un beau caractère en tous sens très parfet.
Mais las ! comme enfançons, qui, lassés de l'étude,
Fuient pour s'égaier les yeux d'un mêtre rude,
Si fort nous admirons ses marges peinturés,
Son cuir fleurdelizé et ses bors sur-dorés,
Que rien il ne nous chaud d'aprendre la lecture
De ce texte disert où la docte Nature
Enseigne aux plus grossiers qu'une Divinité
Police de ses lois ceste ronde cité.

(*La Sepmaine ou Création du Monde*,
1re journée.)

LE DÉLUGE

Dans l'obscure grote
Du mutin roy des vents le Tout-Puissant garrote
L'aquilon chasse-nue, et met pour quelque tans
La bride sur le col aux forcenés Autans.
D'une æle toute moite ils commencent leur course :
Chaque poil de leur barbe est une humide source ;
De nues une nuit enveloppe leur front ;
Leur crin froid et neigeux tout en pluyes se fond,
Et leurs dextres pressant l'épesseur des nuages
Les rompent en éclers, en pluyes, en orages,
Les torrens écumeus, les fleuves, les ruisseaus
S'enflent en un moment. Ja les confuses eaus
Perdent leurs premiers bords, et dans la mer salee,
Ravageant les moissons, courent bride-avalee [1].
Ja la terre se perd, ja Nerée est sans marge,
Les fleuves ne vont plus se perdre en la mer large,

1. Bride abattue.

Eus-même sont la mer ; tant d'oceans divers
Ne font qu'un ocean ; même cet univers
N'est rien qu'un grand etang qui veut joindre son onde
Au demeurant des eaus qui sont dessus le monde...
Tandis la sainte Nef sur l'échine azurée[1]
Du superbe océan navigoit asseurée,
Bien que sans mât, sans rame, et loin, loin de tout port,
Car l'Eternel étoit son pilote et son nort.
Trois fois cinquante jours le general naufrage
Degâta[2] l'univers. Enfin d'un tel ravage
L'Immortel s'émouvant n'eut pas soné si tot
La retrete des eaus, que soudain flot sur flot
Elles gaignent au pié. Tous les fleuves s'abaissent.
La mer r'entre en prison. Les montaignes renaissent.
Les bois montrent déjà leurs limoneus rameaus ;
Ja la montagne croit par le décroit des eaus,
Et bref la seule main du Dieu darde-tonnerre
Montre la terre au ciel et le ciel à la terre.

(*La Sepmaine*, 2[e] journée.)

LE CHEVAL

Ses paturons sont courts, ni trop droicts, ni lunez[3],
Ses bras secs et nerveus, ses genoux descharnez.
Il a jambe de cerf, ouverte la poictrine,
Large croupe, grand corps, flancs unis, double eschine,
Col mollement vousté comme un arc my tendu,
Sur qui flotte un long poil crespement espandu,
Yeux gros, prompts, relevés, bouche grande, escumeuse,
Naseau qui ronfle, ouvert, une chaleur fumeuse...
Son pas est libre et grand, son trot semble egaler
Le tigre en la campaigne et l'arondelle en l'er ;
Et son brave galop ne semble pas moins viste
Que le dard biscaïn ou le traict moscovite.
Mais le fameux canon, de son gosier bruyant,
Si roide ne vomit le boulet foudroyant
Qui va d'un rang entier esclaircir une armee
Ou percer le rempart d'une ville sommee,

1. L'Arche sur le dos azuré...
2. Dévasta.
3. Sans trace de chute ayant forme de lune.

Que ce fougueux cheval, sentant lascher son frein
Et piquer ses deux flancs, part viste de la main,
Desbande tous ses nerfs, à soi mesmes eschappe.
Le champ plat bat, abat ; destrappe[1], grappe[2], attrape,
Le vent qui va devant ; couvert de tourbillons
Escroule sous ses pieds les bluetans sillons,
Fait descroistre la plaine, et, ne pouvant plus estre
Suivi de l'œil, se perd dans la nuë champestre.

---

1. Déjoue.
2. Dépasse. On dit aujourd'hui *gratter*, à la course.

PONTHUS DE TYARD

(1521-1605)

Protonotaire du Saint-Siège, conseiller d'Etat, aumônier de Henri II, évêque de Chalon-sur-Saône, *Ponthus de Tyard* était né au manoir de Bissy-sur-Fley, en Bourgogne. Il fut le dernier survivant des poètes de la Pléïade.

SONNET

Ruisseau d'argent, qui de source inconnue
Viens escouler ton beau cristal ici,
En arrosant aux pieds de mon Bissy
Le roc vestu, et la campagne nüe :

Pour la pensée en mon cœur survenue,
Quand pres de toy je fondois en souci,
Je te viens rendre éternel grand merci,
Couché auprès de ta rive chenue.

Un vert émail d'une ceinture large
T'enjaspera et l'une et l'autre marge,
Puis, j'escriray ces vers sur un Porphire :

Loin, loin, pasteurs si profanes vous estes,
Car les neuf sœurs, en faveur des poètes,
M'ont consacré le Mâconnois Baphire.

DE BÈZE

(1519-1605)

Théodore de Bèze, né à Vézelay, passa une partie de sa jeunesse dans les plaisirs de Paris. Il avait étudié en province. Il se convertit au protestantisme à la suite d'une grave maladie et vécut à Genève, combattant d'une façon acharnée pour la religion réformée. Homme de plume et homme d'épée, de Bèze arriva après la mort de Calvin à prendre la direction de Genève. Il a laissé des poésies latines, des traductions des Psaumes de David et un mystère, le dernier, *Abraham sacrifiant* (1552).

ABRAHAM SACRIFIANT[1]

ABRAHAM, ISAAC, SATAN, L'ANGE

Abraham va sacrifier Isaac.

ABRAHAM

Voila mon filz Isac qui se pourmeine.
O povre enfant, o nous povres humains
Cachans souvent la mort dedans nos seins,
Alors que plus en pensons estre loing !
Et pour autant, il est tres grand besoing
De vivre ainsi que mourir on desire.
Or ça, mon filz ! (helas ! que vay-je dire ?)

ISAAC

Plais-il, mon pere ?

---

1. Ce mystère n'a pas de divisions en scènes et actes. Les situations se suivent comme dans un récit.

ABRAHAM

Helas ! ce mot me tue,
Mais si faut il pourtant que m'esvertue.
Isac, mon filz, helas ! le cœur me tremble.

ISAAC

Vous avez peur, mon pere, ce me semble.

ABRAHAM

Ha, mon amy, je tremble voirement.
Helas, mon Dieu !

ISAAC

Dites moi hardiment
Que vous avez, mon pere, s'il vous plaist.

ABRAHAM

Ha, mon amy, si vous sçaviez que c'est.
Misericorde ! o Dieu ! misericorde !
Mon filz, mon filz, voyez vous ceste chorde,
Ce bois, ce feu, et ce cousteau icy ?
Isac, Isac, c'est pour vous tout cecy.

SATAN

Ennemi suis de Dieu et de nature,
Mais pour certain ceste chose est si dure,
Qu'en regardant ceste unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aye pitié.

ABRAHAM

Helas ! Isac !

ISAAC

Helas ! pere tres doux,
Je vous supply, mon pere, à deux genoux,
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

ABRAHAM

O seul appuy de ma foible vieillesse !
Las ! mon amy, mon amy, je voudrois
Mourir pour vous cent millions de fois ;
Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.

ISAAC

Mon pere, helas ! je vous crie mercy,
Helas ! helas ! je n'ai ne bras ne langue
Pour me defendre, ou faire ma harangue ;
Mais, mais voyez, o mon pere, mes larmes !
Avoir ne puis ny ne veux autres armes
Encontre vous ; je suis Isac, mon pere,
Je suis Isac, le seul filz de ma mere :
Je suis Isac qui tien de vous la vie :
Souffrirez-vous qu'elle me soit ravie ?
Et touteffois si vous faites cela
Pour obeir au Seigneur, me voila,
Me voila prest, mon pere, et à genoux,
Pour souffrir tout, et de Dieu et de vous.
Mais qu'ay-je faict, qu'ay-je faict pour mourir ?
He Dieu, he Dieu, veuille me secourir !

ABRAHAM

Helas ! mon filz Isac, Dieu te commande
Qu'en cest endroit tu lui serves d'offrande,
Laissant à moy, à moy ton povre pere,
Las ! quel ennuy !

ISAAC

Helas ! ma povre mere,
Combien de morts ma mort vous donnera !
Mais dites moy au moins qui m'occira.

ABRAHAM

Qui t'occira, mon filz ? mon Dieu, mon Dieu,
Ottroye moy de mourir en ce lieu !

ISAAC

Mon pere.

ABRAHAM

Helas, ce mot ne m'appartient;
Helas, Isac, si est-ce qu'il convient
Servir à Dieu.

ISAAC

Mon pere, me voila.

SATAN

Mais, je vous pry, qui eust pensé cela?

ISAAC

Or donc, mon pere, il faut, comme je voy,
Il faut mourir. Las, mon Dieu, aide moy!
Mon Dieu, mon Dieu, renforce moy le cueur!
Rend moy, mon Dieu, sur moymesme vainqueur:
Liez, frappez, bruslez, je suis tout prest
D'endurer tout, mon Dieu, puisqu'il te plaist.

. . . .

ABRAHAM

Las! mon amy, avant la departie,
Et que ma main ce coup inhumain face,
Permis me soit de te baiser en face.
Isac, mon filz, le bras qui t'occira,
Encore un coup au moins t'accolera...
Or il est temps, ma main, que t'esvertues
Et qu'en frappant mon seul filz tu me tues.

(Icy le cousteau luy tombe des mains.)

ISAAC

Qu'est ce que j'oy, mon pere? helas! mon pere.

ABRAHAM

Ah, ah, ah, ah, ah.

ISAAC

Las! je vous obtempere.
Suis-je pas bien?

ABRAHAM

Fut il jamais pitié ?
Fut il jamais une telle amitié ?
Fut il jamais pitié ? ah, ah, je meurs,
Je meurs, mon filz.

ISAAC

Ostez toutes ces pleurs,
Je vous supply ; m'empescherez vous doncques
D'aller à Dieu ?

ABRAHAM

Helas, las ! qui vit oncques
En petit corps un esprit autant fort ?
Helas ! mon filz, pardonne moy ta mort.

(Icy le cuide frapper.)

L'ANGE

Abraham, Abraham !...

PHILIPPE DESPORTES

(1546-1606)

Né à Chartres, *Philippe Desportes* fut abbé et favori de Charles IX et de Henri III. Sa vie se passa tout entière à la cour, où il rima de petites poésies assez artificielles, mais de forme exquise, et des cantiques qui, selon le dur Malherbe, ne valaient pas son potage de prélat.

Mathurin Régnier était son neveu.

LA VIE CHAMPÊTRE

CHANSON

O bien-heureux qui peut passer sa vie,
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a soucy d'une chose incertaine ;
Il ne se paist d'une esperance vaine ;
Nulle faveur ne le va decevant ;
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vant.

Il ne fremist, quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens esmeus, soufflans horriblement ;
Et quand, la nuict, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son ame il ne déguise ;
Il ne se plaist à violer sa foy ;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune ;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rends grace, ô deïtez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin ma miserable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail, et de mille couleurs,
Mon œil se paist des thresors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine
Et du beau teint des printanieres fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée :
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils benissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouser nos prez delicieux.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forest, prez et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement !
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

ICARE

SONNET

Icare est cheut ici le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage ;
Ici tomba son corps dégarni de plumage
Laissant tous braves cœurs de sa chûte envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse,
Il eut pour le brûler des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute aventure,
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture ;
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau ?

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

(1536-1607)

Jean Vauquelin, né à la Fresnay-au-Sauvage, près Falaise, Normand comme beaucoup de poètes de ce siècle et du suivant, est un élève de Ronsard. Il fut lieutenant général à Caen, député aux Etats de Blois, président du bailliage de Caen, et gentilhomme campagnard toute sa vie.

Il aima profondément la nature et la chanta. A vingt ans il avait écrit les *Foresteries*, deux volumes de vers de toutes mesures, et très médiocres. Il a laissé cinq livres de *Satyres françaises* à l'imitation des satiriques latins, qui ne valent point celles que donnera Régnier ; un *Art poétique*, qui contient les règles de la Pléïade et celles d'Horace, surtout ; et cent-cinquante *Idilies* qui sont le meilleur de son œuvre.

Il mourut entre 1606 et 1608, poète « amateur » jusqu'à ses derniers jours, comme dit M. G. Lanson.

VAUQUELIN PAR LUI-MÊME

Je ne sçauroy, quand je sçay le contraire,
Suivre le mal et laisser à bien faire,
A l'honneur vray l'utile preferant ;
Ni ne sçauroy trouver, au demeurant,
Fausses raisons pour rabattre à toute heure
Des gens d'honneur la fortune meilleure
En élevant le jeune ambitieux,
L'avare ingrat et le traitre envieux.

Je ne sçauroy avoir la consience
D'offenser Dieu en certaine science,

Nuisant à tel, qu'en mon cœur je sçay bien
Estre tenu pour un homme de bien...

Je ne sçauroy déguiser tant mon style
Que de nommer un Thersite un Achille,
Ni, pour le sang antique et genereux,
Comme un Roland estimer un poureux[1].

Je ne sçauroy d'une bouche effrontee
D'un sot marmot la Muse avoir vantee,
En assurant que le Grec, le Romain,
Ni le François n'ont eu tel escrivain.

Je ne sçauroy, de façon coustumiere,
Loüer quelqu'un devant, et en derriere
En dire mal et me rendre si faint
Qu'aux riants rire et plaindre si l'on plaint.

Je ne sçauroy penser ce qu'il faut dire
Pour plaire au Prince en tout ce qu'il desire.
Je ne sçauroy la verité cacher
De peur de voir un autre s'en facher.

Je ne sçauroy, double et plein de falace,
Tromper l'ami sous une aimable face.
Je ne sçauray apeler bon ami
Celuy qui parle en flattant à demi...

Je ne sçauroy, promettant faussement,
Decevoir Dieu par quelque faux serment,
Ni mes prochains : et je ne m'approprie
Ce qui n'est mien, ni de mon industrie.
Voilà pourquoi d'honorer ne me chaut
Les grands à qui la Fortune plus vaut
Que le bon sens : et pourquoi tant m'agree
Auprès de Caen la normande contree :
Et cela fait que nos lieux[2] me sont or[3]
Ma cour, mon Louvre et mon palais encor.

(Satyres françoises.)

---

1. Estimer autant un peureux que Roland.
2. Mon foyer.
3. Maintenant.

LA VIE DES CHAMPS

Bien heureux est celuy qui, très loin du vulgaire,
Vit en quelque rivage esloigné, solitaire,
Hors des grandes cités, sans bruit et sans procés,
Et qui, content du sien, ne fait aucun excés ;
Qui voit de son château, de sa maison plaisante,
Un haut bois, une prée, un parc qui le contente...
Les pensers ennuyeux ne lui rident la peau,
Ne lui changent le poil ni troublent le cerveau ;
Mais, n'esperant plus rien et craignant peu de chose,
Son seul contentement pour but il se propose.
Il rit de la fortune, et de cet or trompeur
Que l'avare en un coin depose plein de peur.
Il prend son passe-temps de voir, dedans les villes,
Tant d'hommes convoiteux, tant de troupes servilles,
Courre aux biens, aux profits, aux estats, aux honneurs,
Pour faire, aprés, parti des grands et des seigneurs...
Il ne voit prés de lui l'horreur des grand's armees,
N'entend point la rumeur des troupes affamees
Qui mangent la substance au pauvre villageois
Et rançonnent la ferme ou les biens du bourgeois.
Le jour, il ne craint rien, et dans sa maison belle
On ne pose la nuit garde ni sentinelle :
Il n'est point desireux de hausser son renom
Plus haut qu'entre les siens avoir toujours bon nom.
Entre les bas vallons son humble renommee
Sans autre ambition se tient close et fermée ;
Ni devant, ni derrière il n'a de gens au guet,
Il marche en tous endroits, sans craindre aucun aguet
Il est sobre et joyeux, sans prendre nourriture
Que des biens qu'en ses champs apporte la nature...
Ores seulet il va de campagne en campagne,
Ores de bois en bois, de vallon en montagne,
Prenant mille plaisirs jusqu'à ce que la nuit
Ou bien le temps mauvais le mène en son reduit ;
Et mille beaux pensers qui lui font compagnie
Sont cause qu'ainsi seul jamais il ne s'ennuie.
Et puis, se reposant dessous l'ombrage épais
D'un grand hestre touffu, pour prendre un peu de frais,
Il oit dans les forests des vents le doux murmure,

1. De l'arbre qu'il a planté.

Qui semble caqueter avec la verdure ;
Il oit le gazouillis de ces mille ruisseaux
Dont les Naïades font parler les claires eaux ;
Il oit mille oisillons qui sans cesse jargonnent,
Et les gais rossignols qui par dessus fredonnent ;
Il oit un escadron, un essaim bourdonnant
D'abeilles qui là vont un grand bruit demenant ;
Il oit sourdre à bouillons les sources fontainieres ;
Il contemple le cours des bruyantes rivieres ;
Ce qui lui fait alors un tel desir venir
De sommeiller un peu, qu'il ne s'en peut tenir...

RAPIN

(1535-1608)

Nicolas Rapin, né à Fontenay-le-Comte, en Poitou, fut avocat, soldat, et poète du groupe des auteurs de la *Satire Ménipée*, le pamphlet érudit et bourgeois de la Ligue. Il a laissé des traductions d'Horace. Il mourut vieux, fidèle à l'admiration des beaux esprits de son temps et Mathurin Régnier fit son épitaphe, en un sonnet.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

Qui n'a point en son voisinage
Un prince ny un grand seigneur,
Mais seul commande en son village
Sans s'obliger à davantage,
Qu'à vivre selon son humeur.

Qui en un temps bien pacifique
Ne voit plus fort que luy chez soy,
Mais sans querelle domestique
Sur sa petite republique
Commande comme un petit roy ;

Qui n'oit plus sonner la diane
D'une trompette ou d'un tambour,
Mais plutost au braire d'un asne,
Au chant d'un coq ou d'une canne,
S'esveille dès le point du jour ;

Qui pourtant a vu de la guerre
Pour en parler en devisant,
Sans plus vouloir vendre sa terre
Pour mille inimitiez acquerre
Aux troubles civils d'apresent ;

Qui n'espouse point de querelle
Si le droict n'y est apparent ;
Mais ne craint de monter en selle,
Quand l'occasion l'y appelle
Pour son amy ou son parent ;

Qui a trois chevaux en l'estable,
Six chiens courans et deux levriers,
Six espagneux, et pour la table
L'autour ou le lanier[1] traictable,
Sans faulcons et sans esperviers ;

Qui a le furet et la poche[2]
Et les panneaux[3] tant seulement
Pour aider à fournir la broche
Quand une compagnie approche,
Sans en user journellement.

Quelquefois le long d'un rivage
Il voit conduire son troupeau,
Voit ses vaches au pasturage.
L'une bonne pour le laitage,
L'autre meilleure à porter veau...

Puis, curieux du jardinage,
S'il a veu de bon fruit ailleurs,
Il met d'un genereux courage
Luy mesme la main à l'ouvrage
Pour anter des greffes meilleurs.

O que ses tonneaux il arange
Et sa futaille de bon cœur,
Pour y recevoir la vendange,
Et voir le gracieux échange
Du fruit noir en rouge liqueur !

O quel plaisir quand il entonne
Ce breuvage desja fumeux
Et qu'en un muyd il emprisonne
Ce Dieu furieux qui bouillonne
D'un flot et reflot escumeux !

---

1. Oiseaux de chasse.
2. Filet.
3. *Id.*

Qui est celuy qui eust envie
Manger des paons et des phaisans,
Et changer ceste heureuse vie
A la friandise asservie
Des miserables courtisans ?...

Vivez contens, ô gentils hommes,
Avec la paix et la santé,
Estimant vos fruits et vos pommes
Plus que ne fait ses grosses sommes
L'usurier de peur tourmenté.

. . . .

PIERRE MOTIN

(1566 ?-1610)

Ami et contemporain de Régnier et de Malherbe, *Pierre Motin* a laissé un nom sans gloire. Il naquit et mourut à Bourges.

SONNET

Je venais de laisser ma Jehanne qui dépouille
D'attraits et de flambeaux et Vénus et l'Amour,
Quand, passant au milieu d'un large carrefour,
Une nuit qu'il pleuvait, je trouvai la patrouille.

L'on me dit : « Qui va là ? » On m'arrête, on me fouille,
Puis on me va disant : « Tu brasses quelque tour,
Ou bien contre la ville, ou bien contre la Tour[1] ;
Tu n'as pas grand souci que ton manteau se rouille.

Je répondis : « Messieurs, je suis un escollier.
— Ah ! mon Dieu ! ce dit l'un, menons-le prisonnier ;
Comment ! comment ! la nuit, aller battre l'estrade ! »

A ces mots je m'écarte et gagne une maison.
Eussé-je résisté ? Nenny, car d'une œillade
Jehanne seulette me mit bien en prison.

---

1. La tour de Bourges.

BERTAUT

(1552--1611)

Jean Bertaut, né à Caen, eut une vie assez semblable à celle de Desportes, son ami et patron auprès de Ronsard. Il entra dans les ordres et fut successivement le précepteur du duc d'Angoulême, secrétaire et lecteur d'Henri III, abbé de Bourgueil, puis d'Aulnay, enfin évêque de Séez, quand il se fut rallié à Henri IV, devenu catholique un peu par son intervention.

Comme Desportes, il a écrit des poésies galantes, et des poésies religieuses dans ses dernières années. Sa langue ne manque ni de grâce ni d'éloquence.

CHANSON

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus misérables
Se comparans à moi se trouveroient heureux...

Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits
Et ne peuvent ses charmes,
Lors mesme que je dors, endormir mes ennuis.

Si je fay quelque songe
J'en suis épouvanté,
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

Toute paix, toute joye
A prins de moy congé,
Laissant mon ame en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est ronge,

La pitié, la justice,
La constance et la foy,
Cedant à l'artifice
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié,
La calomnie essaye
A rendre mes tourmens indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse perir,
Et, courant au naufrage,
Je voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espece de malheur,
Qui me faisant la guerre
N'experimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
Le misere où je vy,
C'est, ès maux que j'endure,
La memoire de l'heur que le ciel m'a ravy.

Felicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

Hélas ! Il ne me reste
De mes contentemens
Qu'un souvenir funeste
Qui me les convertit à toute heure en tourmens.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je seroys plus heureux si j'avoys plus perdu.

MATHURIN RÉGNIER

(1573-1613)

Né à Chartres, où ses parents, qui l'engageaient à se faire prêtre, tenaient un jeu de paume fort connu sous le nom de *tripot Régnier*. C'est dans la société de son oncle, l'abbé Desportes, poète très estimé, qu'il prit le goût de la poésie, et c'est contre les Chartrains qu'il essaya ses premières épigrammes, ruinant le commerce de sa famille. Il se laissa toujours vivre « doucement » en compagnie des débauchés et ne fit aucun effort pour remonter l'entraînement de son instinct ou surmonter sa paresse. Il suivit à Rome, à deux reprises, le cardinal Joyeuse et M. de Béthune, puis reprit pied dans la boutique de ses parents où vint le chercher, vers la fin de sa vie, une pension de Henri IV.

Il fut en relations avec les hommes les plus fameux de son temps, sans qu'aucun d'eux se fâchât de ses intempérances.

C'est un écrivain original, puissant et facile, avec de vastes connaissances ; il descend en droite ligne de Montaigne et de Rabelais dont les principes, en matière d'art, sont les siens, contre Malherbe. Il mourut à Rouen, à quarante ans.

A M. MOTIN

LA POÉSIE TOUJOURS PAUVRE

(Fragment.)

L'on a beau faire bien, et semer ses escris
De civette, bainjoin, de musc, et d'ambre gris ;
Qu'ils soient pleins, relevéz, et graves à l'oreille,
Qu'ils fassent sourciller les doctes de merveille :
Ne pense, pour cela, estre estimé moins fol,
Et sans argent contant qu'on te preste un licol,

Ny qu'on estime plus (humeur extravagante !)
Un gros asne pourveu de mille escus de rente...
  Encore quelques grands, afin de faire voir,
De Mœcene rivaux, qu'ils aiment le sçavoir,
Nous voyent de bon œil, et, tenant une gaule,
Ainsy qu'à leurs chevaux nous en flattent l'espaule
Avecques bonne mine, et d'un langage doux,
Nous disent souriants : Eh bien, que faictes-vous ?
Avez-vous point sur vous quelque chanson nouvelle ?
J'en vy ces jours passez de vous une si belle,
Que c'est pour en mourir : ha ma foy, je voy bien
Que vous ne m'aimez plus, vous ne me donnez rien.
  Mais on lit à leurs yeux et dans leur contenance
Que la bouche ne parle ainsy que l'ame pense ;
Et que c'est, mon amy, un grimoire et des mots
Dont tous les courtisans endorment les plus sots.
  Mais je ne m'aperçoy que, trenchant du prud'homme,
Mon temps en cent caquets sottement je consomme ;
Que mal instruit je porte en brouage du sel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Saint-Michel.
Doncques sans mettre enchère aux sottises du monde,
Ny gloser les humeurs de dame Frédégonde,
Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plupart des gens sont habillez en sots.

(Satire IV.)

LE SOUPER RIDICULE

(Fragment.)

Un de ces jours derniers, par des lieux destournez
Je m'en allois resvant, le manteau sur le nez,
L'âme bijarrement de vapeurs occupée,
Comme un poëte qui prend les vers à la pipée :
En ces songes profonds où flottoit mon esprit,
Un homme par la main hazardément me prit,
Ainsi qu'on pourroit prendre un dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuit en sursaut il s'esveille.
Je passe outre d'aguet, sans en faire semblant
Et m'en vois à grand pas, tout froid et tout tremblant,
Craignant de faire encore, avecq' ma patience,
Des sottises d'autruy nouvelle pénitence.
Tout courtois il me suit, et, d'un parler remis :
Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis ?
Je m'arreste, contraint ; d'une façon confuse,

Grondant entre mes dents, je barbotte une excuse.
De vous dire son nom il ne garit de rien,
Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien ;
Que son cœur convoiteux d'ambition ne crève,
Et pour ses factions qu'il n'ira point en grève :
Car il aime la France, et ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint...
Sans glosser plus avant sur sa perfection
Avecq' maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes,
Que les valets de pied sont fort subjects aux crottes ;
Pour bien faire du pain, il faut bien enfourner,
Si don Pèdre est venu, qu'il s'en peut retourner :
Le ciel nous fit ce bien qu'encor' d'assez bonne heure
Nous vinsmes au logis où ce monsieur demeure,
Où, sans historier le tout par le menu,
Il me dit : Vous soyez, monsieur, le bien-venu,
Après quelques propos, sans propos et sans suite,
Avecq' un froid adieu je minute ma fuite,
Plus de peur d'accident que de discrétion.
Il commence un sermon de son affection,
Me rid, me prend, m'embrasse avecq' cérémonie :
Quoi ! vous ennuyez-vous en nostre compagnie ?
Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainsi ;
Et puisque je vous tiens, vous souperez icy.
Je m'excuse, il me force. O Dieux ! quelle injustice !
Alors, mais las ! trop tard, je cogneu mon supplice...
Sur ce point on se lave, et chacun en son rang
Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc,
Suivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa race,
Des niais, sans prier, je me mets en la place,
Où j'estois résolu, faisant autant que trois
De boire et de manger comme aux veilles des Rois...
  Or, entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas un qui ne fust remarquable,
Et qui, sans esplucher, n'avallast l'éperlan ;
L'un en titre d'office exerçoit un berlan ;
L'autre estoit des suivans de madame Lipée ;
Et l'autre chevalier de la petite espée...
  En forme d'échiquier les plats rangés sur table
N'avaient ny le maintien, ny la grâce accostable ;
Et, bien que nos disneurs mangeassent en sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens...
  Devant moy justement on plante un grand potage,
D'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage :
Le brouet estoit maigre ; et n'est Nostradamus

Qui, l'Astrolabe en main, ne demeurast camus,
Si, par galanterie, ou par sottise expresse,
Il y pensoit trouver une estoile de gresse.
Pour moy, si j'eusse esté sur la mer de Levant,
Où le vieux Louchali fendit si bien le vent,
Quand Saint-Marc s'habilla des enseignes de Thrace,
Je la comparerois au golphe de Patrasse :
Pour ce qu'on y voyoit, en mille et mille parts,
Les mouches qui flottoient en guise de soldats,
Qui morts semblaient encor, dans les ondes salées,
Embrasser les charbons des galères bruslées...
  Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme.
Comment ! vostre argument, dit l'un, n'est pas en forme.
L'autre, tout hors du sens : Mais c'est vous, malautru,
Qui faites le sçavant, et n'estes pas congru.
L'autre : Monsieur le sot, je vous feray bien taire.
Quoi ! Comment ! est-ce ainsi qu'on frappe Despautère.
Quelle incongrüité ! Vous mentez par les dents !
Mais vous ?... Ainsi ces gens, à se picquer ardens
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne ;
Qui casse le museau ; qui son rival esborgne ;
Qui jette un pain, un plat, une assiette, un couteau ;
Qui pour une rondache empoigne un escabeau.
L'un faict plus qu'il ne peut, et l'autre plus qu'il n'ose.
Et pense, en les voyant, voir la métamorphose
Où les Centaures saouz, au bourg Attracien,
Voulurent, chaud de reins, faire nopces de chiens ...
  Nos gens en ce combat n'estoient moins inhumains,
Car chacun s'escrimoit et des pieds et des mains ;
Et, comme eux, tous sanglans en ces doctes alarmes,
La fureur aveuglée en main leur mit des armes.
Le bon Jean crie au meurtre, et ce docteur, Harault !
Le monsieur dict. Tout beau ! l'on appelle Girault :
A ce nom, voyant l'homme et sa gentille trongne,
En mémoire aussitôt me tomba la Gascongne :
Je cours à mon manteau, je descends l'escalier,
Et laisse avecq' ses gens monsieur le chevalier,
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi, sans coup férir, je sors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ni sans faire autre bruict
Croyez qu'il n'estoit pas. O nuict, jalouse nuict !
Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature ;
Et faisoit un noir brun d'aussi bonne teinture
Que jamais on en vit sortir des Gobelins...

(Satire X.)

PIERRE MATTHIEU

(1563-1621)

Matthieu naquit à Salins et fut Principal du collège de Verceil-en-Piémont, puis avocat à Lyon, et conseiller et historiographe du roi.

Il composa d'ennuyeuses tragédies, *Hester*, *Clytemnestre* et écrivit une *Guisiade* interminable et lourde. Ses *quatrains*, parus en 1610, l'ont seuls sauvé de l'oubli. Molière en parle dans Sganarelle. Gorgibus dit en effet dans cette pièce :

« *Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,*
Les quatrains de Pibrac et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu ; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur ».

Et c'est peut-être à cause de cela que Pierre Matthieu ne périra point.

QUATRAINS

I

La vie est une table, où, pour jouer ensemble,
On void quatre joueurs : le Temps tient le haut bout,
Et dit : passe ; l'Amour fait de son reste, et tremble ;
L'Homme fait bonne mine ; et la Mort tire tout.

II

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César, et l'autre l'Arlequin ;
Mais la mort la finit toujours en Tragédie,
Et ne distingue point l'empereur du faquin.

III

Il tarde au Pèlerin d'achever son voyage ;
Le Marinier voudrait n'être plus sur les eaux ;
Tout Ouvrier s'esjouit au bout de son ouvrage ;
L'homme pleure, approchant de la fin de ses maux,

IV

D'un éternel repos la fatigue est suivie ;
La servitude aura une ample liberté ;
Où se couche la mort, là se lève la vie ;
Et où le temps n'est plus, là est l'éternité.

V

Quand le vin est au bas, l'espargne n'est plus bonne,
Car le pis et le moins reste au fond du tonneau :
N'abuse du loisir que ton âge te donne,
Et descends quelquefois tout vivant au tombeau.

MONTCHRESTIEN

(1575-1621)

Antoine de Montchrestien était le fils d'un apothicaire de Falaise. Il fut forcé de vivre quelques années hors de France pour échapper à une condamnation qu'il avait encourue à la suite d'un duel et visita l'Angleterre et la Hollande. Après sa grâce il rentra en France et créa des aciéries dans l'Orléanais ; puis se lança dans les révoltes des protestants et se fit tuer d'un coup de pistolet aux Tourailles, sur le seuil d'une auberge. Il a écrit, à travers les hasards d'une existence tragique, l'*Escossoise*, *Sophonisbe*, *Aman*, *Hector*, *David*, des tragédies dont le style annonce la grâce de celui de Racine.

MORT DE MARIE STUART

UN MESSAGER

Par Paulet, son geolier, la reine estoit conduite,
Ses femmes se plaignoient et marchoient à sa suite ;
Mais elle, qui sans crainte à la mort se hastoit,
Leur redonnoit courage et les reconfortoit.
« Que ma mort ne soit point, disoit-elle, suivie
De pleurs ni de soupirs ; me portés vous envie,
Si pour perdre le corps je m'acquiers un tel bien,
Que tout autre bonheur aupres de lui n'est rien ?
Il nous faut tous mourir, suis je pas bien heureuse
De revivre avec gloire en ceste mort honteuse ?
Si la fleur de mes jours se flestrit en ce temps,
Elle va refleurir en l'eternel printemps,
Où la grace de Dieu, comme une alme rosee,
La rendra toujours gaye et des ames prisee,
Lui faisant respirer un air si gratieux
Qu'il embasmera tout dans le pourpris des cieux.
Les esprits bien-heureux sont des celestes roses,
Au soleil eternel incessamment escloses ;

Les roses des jardins ne durent qu'un matin :
Mais ces roses du ciel n'auront jamais de fin. »
Elle disoit ces mots à ses tristes servantes
Du mal-heur de sa mort plus mortes que vivantes ;
Redoublant les souspirs en leur cœur soucieux,
Les regrets en leur bouche, et les pleurs en leurs yeux.
Mais, estant arrivee au milieu de la salle,
Sa face parut belle, encor qu'elle fût palle,
Non de peur de la mort venuë avant saison,
Mais pour l'ennuy souffert en sa longue prison.
Lors tous les assistants émeus en leur courage,
Et d'aise tous ravis, regardoient son visage,
Admiroient ses beaux yeux, consideroient son port,
Lisoient dessus son front le mespris de la mort :
La merveille[1] en leur cœur faisoit place à la crainte,
De son prochain danger leur ame estoit atteinte.
Elle ne souspirant les faisoit soupirer,
Et s'abstenant de pleurs contraignoit à pleurer.
Sa constance admirable autant qu'infortunee
Glaçoit tous les esprits, rendoit l'ame estonnee :
Bref tous portans les yeux et les cœurs abbatus
Regrettoient ses beautés et loüoient ses vertus.
Comme tous demeuroient attachés à sa veuë,
De tant de traits d'amour mesme en la mort pourveuë.
D'un aussi libre pas que son cœur estoit haut,
Elle s'en va monter dessus son eschaffaut ;
Et, soubsriant un peu de l'œil et de la bouche,
« Je ne pensois mourir, dist elle, en cestte couche ;
Mais, puisqu'il plaist à Dieu de se servir de moy
Pour maintenir sa gloire et defendre ma foy,
J'acquerray tant d'honneur en ce honteux supplice,
Où je fay de ma vie à son nom sacrifice,
Qu'on m'en celebrera en langage divers :
Une seule couronne en la terre je pers,
Pour en regaigner deux dans le celeste empire,
La couronne de vie et celle du martire. »
Ces mots, sur des soupirs, elle envoyoit aux Cieux,
Qu'elle invoquoit du cœur, de la bouche et des yeux.
Puis serénant son front d'une alegresse grande,
Un pere confesseur tout haut elle demande...
...Après qu'elle eut prié, plus que devant sa face
Serena son bel air d'une riante grace :

1. Emerveillement.

Elle monstra ses yeux plus doux qu'auparavant,
Et son front s'aplanit comme une onde sans vent;
Et tournant au bourreau sa face glorieuse :
« Arme quand tu voudras ta main injurieuse,
Frappe le coup mortel, et d'un bras furieux,
Fay tomber le chef bas et voler l'ame aux Cieux. »
A ces mots le Bourreau court empoigner la hache,
Un, deux, trois, quatre coups sur son col il delasche :
Mais le fer aceré, moins cruel que son bras,
Vouloit d'un si beau corps differer le trépas.
Il tombe nonobstant, et sa mourante face
Par trois ou quatre fois bondit dessus la place.

(*L'Escossoise.* Acte V.)

JEAN DE LA TAILLE

(1540-1607)

Né près de Pithiviers, à Bondaroy, de famille noble, *Jean de la Taille* débuta dans les armes. Plus tard il fit de la poésie et devint célèbre par ses pièces de théâtre et ses odes. C'est un des premiers écrivains qui composèrent des comédies en prose. Une tragédie le préserve de l'oubli : *Saül.*

JONATHAS

Nécessité nous force : et puisqu'il faut qu'on meure,
Vaut-il pas mieux mourir vaillamment à ceste heure
Qu'attendre les vieux ans pleins d'oisive langueur,
Ennemis de vertu, de force et de vigueur ?
Qu'on louë, qui voudra, la vieillesse débile,
Pour son grave conseil, pour son advis utile ;
Il n'est que l'ardeur jeune, et d'avoir au menton
Plustost l'or que l'argent, voire encore deust-on
Eprouver mille hazards, et, par mainte adventure,
Sacrer son nom heureux à la gloire future.
Hastons-nous donc avant que le destin tardif
Nous face languir vieux en un lit maladif ;
Et prodiguons dispos cette mortelle vie
Qui d'une autre éternelle après sera suivie.
Je me tuerois plustost que de me veoir si vieux,
Traîner dessus trois pieds mes jours tant ennuyeux,
Aux hommes desplaisant, fascheux, mélancholique,
Et du tout inutile à la chose publique,
Puis sans être à la fin ni honoré ni plaint,
Devaller aux enfers comme un tison étaint.

(Saül.)

SONNET

A un sien ami.

Si jamais gentilhomme ait eu part aux malheurs,
C'est moy qui n'eus jamais que misère et que larmes ;
J'ayme à vivre paisible, et fault suivre les armes,
J'aime à vivre gaillard, et fault vivre en douleurs :

J'ayme acquerir honneur, et cele mes valeurs,
J'ayme en repos dormir, et n'oy tousjours qu'allarmes,
J'ayme à voir la vertu, et ne vòy que gendarmes,
J'ayme à faire la guerre, et ne voy que volleurs :

J'ayme à voir mon païs, et miserable j'erre,
Par divers temps et lieux, en une longue guerre.
Je n'ayme l'ignorance, et fault l'ouir habler[1].

J'oy mil' maux, et voudrois plus sourde avoir l'oreille,
Je n'ayme le pillage, et s'il me fault piller ;
Tandis, je fais des vers, dont chascun s'esmerveille.

---

1. Parler, de *hablar*, espagnol.

LA
POÉSIE FRANÇAISE
AU XVIIE SIÈCLE

Malherbe a inauguré la grande poésie classique du XVII[e] siècle et passe pour le législateur du Parnasse français. Il fit pâlir la gloire de Ronsard et fonda définitivement, malgré la résistance du public et de certains poètes, l'école du bon sens, de la raison, du goût, de la discipline et de la règle. Après son premier poème *Les Larmes de Saint Pierre* et avec tout ce que ce poème contient encore de Ronsard, la rupture avec le XVI[e] siècle est complète ; c'est une véritable révolution.

Cette révolution, Malherbe la réalisa consciemment, par volonté, par persévérance et par effort. L'inspiration fut représentée comme le résultat du travail, et l'art des vers comme un métier difficile, où rien n'était laissé au hasard. Malherbe est célèbre par le temps qu'il mettait à raturer ses vers. Laborieusement et continuellement préoccupé par le choix des mots, la propriété des termes, la pureté de la langue, l'harmonie et la facture impeccables, il nous a laissé une œuvre dont on peut extraire un recueil de poésies parfaites, qui n'ont pas vieilli et ne vieilliront pas, comme ses *Stances à Du Périer* sur la mort de sa fille. Ton, noblesse, harmonie, lyrisme, correction, pureté, rien n'y manque. Certaines de ses imitations des Psaumes, comme celui :

« N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde » ont une beauté immortelle qui n'a plus ni âge, ni date. Malherbe a fixé les règles de la versification française, la défense de l'hiatus, la place de la césure, l'emploi de l'enjambement. Il avait aussi une doctrine sur la langue et les mots.

Malherbe est un grand poète, mais un grand poète de raison, de tenue, de goût, sans imagination, où à peu près. Il y a des choses franchement médiocres dans ses *Odes*. Il a le lyrisme froid, et son grand défaut est d'être artificiel et sans émotion. Mais il a fixé la langue poétique pour des siècles et son œuvre ne périra pas.

Maynard (1582-1646) fut l'élève préféré de Malherbe. C'est un très bon poète que Maynard. Il a fait certainement d'aussi beaux vers que son maître, pour la fermeté, le contour et la plénitude classique. Il a publié ses poésies de 1613 à 1619.

Egalement élève de Malherbe, le bon Racan (1589-1670) donna des *Bergeries* (1619) et des *Stances*, des *Odes* et des *Psaumes*. Poète essentiellement bucolique, il a le sentiment de la nature, la grâce, l'abandon, l'inspiration attendrie et champêtre. Son vers est facile et pur. Ses *Stances* sur la *Retraite* sont célèbres.

Segrais (1624-1701) a aussi excellé dans le genre champêtre et la poésie pastorale. Il a fait de bonnes églogues. Il a agréablement imité Virgile et faiblement traduit l'*Enéide*.

Théophile de Viau (1590-1626) est un indépendant qui flotte entre Malherbe et Ronsard et qui eut un véritable tempérament de poète, le don de la sensation descriptive, pittoresque et neuve. Malgré ses *Odes* et ses *Elégies* et une poésie sur la *Solitude* qui est célèbre, il est souvent insupportable de mauvais goût.

Saint-Amant (1594-1661) fut encore un indépendant mais plus fantaisiste, plus facile et plus léger. C'était un spirituel brodeur de jolies choses, qui a laissé à son tour une belle ode sur la *Solitude*.

L'abbé de Chaulieu (1639-1720) a chanté l'amour, la galanterie, la philosophie et la volupté facile, dans une forme élégante, enjouée et délicate. Avec Chaulieu et *La Fare*, son ami (1644-1712) le lyrisme du XVIIe siècle eût fini dans la poésie anacréontique et légère, si Jean-Baptiste Rousseau, qui appartient plutôt au XVIIIe siècle, n'eût fait entendre une voix plus éloquente avec ses Odes et ses Psaumes.

Au commencement du XVIIe siècle, même après Garnier, la poésie dramatique continue à mettre beaucoup de lenteur dans son évolution classique. Deux troupes de comédiens se forment à Paris en 1600, celles du Marais et de l'Hôtel de Bourgogne, et le théâtre devient de plus en plus à la mode.

Hardy (1564-1630) est un des auteurs dramatiques qui ont eu le plus de réputation et d'originalité. Son œuvre est énorme. Pauvre et ayant besoin de travailler pour vivre, fournisseur officiel du théâtre du Marais, qui renouvelait chaque jour son spectacle, Hardy a laissé près de 700 pièces. Il a transformé la tragédie, en supprimant les interminables dissertations amoureuses, en y mettant plus d'action, plus de scènes et plus d'intrigue. Il a osé, il a innové, il a eu le sens du théâtre. Sa fécondité, d'ailleurs, n'était pas exceptionnelle. A peine pourrions-nous mentionner le nombre considérable d'œuvres dramatiques que nous ont laissées les contemporains et les sucesseurs de Hardy. Nommons cependant Théophile de Viau auteur de *Pyrame et Thisbé* (1617) poète excellent, énergique et de forte facture, mais emphatique et de mauvais goût ; Georges de Scudéry, qui eut du succès avec son *Amour tyrannique* ; Tristan Lhermitte qui fit des tragédies inégales et notamment une *Marianne* (1636-1637) restée célèbre et surtout remarquable par la qualité classique des vers ; enfin Mairet, leur devancier et le plus fameux auteur dramatique de l'époque avec Hardy. Mairet (1604-1686) représente la réaction contre Hardy et fit jouer des pièces dont le succès fut retentissant, entre autres une pastorale, *Sylvie*, qui fut applaudie

(1621) et *Sophonisbe* (1634), le premier modèle de nos tragédies classiques, écrite selon les règles du genre. Cette *Sophonisbe* est une date. Nous avons encore de Mairet des tragédies, des comédies et des pastorales pleines de beaux dialogues et de belles scènes d'amour. Et nous arrivons à Rotrou et à Corneille.

Rotrou (1609-1654) est le plus cornélien de tous les contemporains de Corneille. L'auteur du *Cid* fut son élève avant d'être son maître. Rotrou est un auteur dramatique de beaucoup de talent qui, dans bien des morceaux, égale Corneille pour l'éloquence, la facture, la sublimité des pensées ; ses conceptions, ses plans, ses sujets ont une originalité et une audace extrêmement pittoresques. C'est un grand poète inégal et compliqué, de langue rude et violente, de style disproportionné et glissant vite au faux goût. Ses meilleures tragédies, toutes d'un romanesque outré, sont *Venceslas* (1647) et le *Martyre de Saint-Genest* (1646) deux œuvres curieuses où l'on trouve des scènes de toute beauté.

Tous ces poètes ont erré autour de la tragédie et en ont plus ou moins atteint l'idéal. Corneille seul l'a réalisé dans sa perfection. Après des tâtonnements et des essais de comédies, *Mélite*, *Clitandre*, la *Veuve*, la *Galerie du palais*, la *Suivante*, la *Place Royale* et une tragédie annonciatrice, *Médée*, Corneille donne *Le Cid* (1636), imité de l'Espagnol ; et, du premier coup, la vraie tragédie est créée, le modèle est trouvé, le genre existe, on ne surpassera pas ce chef-d'œuvre. Tout y est : grandeur du sujet, sublimité du dialogue, noblesse de ton, action tragique, lutte des passions, antithèse, intrigue, devoir, héroïsme, éloquence, vertu, exaltation romanesque. En vain Richelieu proteste, l'Académie censure et Chapelain dénonce, le *Cid* va aux nues et reste pour les contemporains, comme pour nous, le sommet de l'art dramatique, la plus parfaite manifestation de la poésie française.

De 1636 à 1645, Corneille continue ses triomphes par des chefs-d'œuvre et semble chaque fois s'élever

au-dessus de lui-même. Après *Horace* et *Cinna*, voici *Polyeucte*, qui, avec *Athalie*, est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Personne au monde n'a jamais fait et ne fera jamais des vers plus magniquement ni plus inexplicablement sublimes.

Nous n'insisterons pas sur le génie de Corneille. On lit l'analyse et l'appréciation de ses œuvres dans tous les manuels classiques, et la jeunesse sait par cœur ses tragédies. Malgré les bizarreries, les exagérations, les parties de rhétorique et de mauvais goût, Corneille incarne la plus haute conception dramatique, la plus mâle façon de parler au théâtre, le point extrême d'idéal et de noblesse que peuvent atteindre la passion, l'amour, l'exemple, la volonté, le devoir, les caractères et les personnages. Il dépasse la nature humaine ; il a transfiguré l'histoire ; il a grandi même les Romains. C'est l'antiquité latine, c'est Sénèque, et c'est surtout la littérature espagnole et la société précieuse de l'Hôtel Rambouillet qui ont fait Corneille ou, tout au moins, qui ont influencé son génie et lui ont donné son romanesque grandiose. Non seulement l'auteur du *Cid* a créé la tragédie ; mais il a aussi créé la comédie vingt ans avant Molière, par son imitation admirablement réussie du *Menteur* d'Alarcon.

A partir de 1645, le génie de Corneille décline, et il assiste lui-même à sa propre décadence. Il y a encore de belles scènes dans ses dernières pièces, *Théodore* (1645), *Rodogune* (1646), dont le cinquième acte est prodigieux, *Héraclius* (1647), *Andromède* (1650), *don Sanche d'Aragon* (1650), *Nicomède* (1651), *Pertharite* (1652) ; mais l'élan et surtout l'unité du talent n'y sont plus ; Corneille tombe dans la déclamation, la froideur, l'ennui, la banalité, la rhétorique ; il n'arrive même plus à s'imiter.

La gloire de Pierre Corneille a fait oublier celle de son frère Thomas qui n'était point un poète méprisable et qui eut du succès au théâtre avec son *Ariane* et son *Comte d'Essex*.

Le seul rival de Corneille, c'est Racine ; mais Ra-

cine est plus que le rival de Corneille : il a créé une autre tragédie, un autre dialogue, une autre conception de l'art théâtral. Son originalité est d'avoir renoncé à la rhétorique, au romanesque, à l'héroïsme, à toutes les idéalisations de la volonté et du devoir, pour mettre tout simplement au théâtre le cœur humain, la vérité humaine, les sentiments humains, la passion et l'amour tels qu'ils sont. Racine a été surtout le peintre de l'amour et de la passion. Imitateur des anciens, dédaigneux des complications d'intrigue et des caractères surhumains, il a donné à la tragédie quelque chose de la belle simplicité grecque. Voltaire appelle son théâtre « un développement vaste et profond des replis du cœur humain » ; et c'est précisément parce qu'il a montré les contradictions, les luttes et les replis les plus secrets du cœur humain que les personnages de Racine ont toujours penché vers la faiblesse et que la passion triomphe presque toujours. Racine a eu au suprême degré et jusqu'au génie le ton, le goût, le naturel, la sobriété, le tact, toutes les qualités qui pouvaient ennoblir, idéaliser, perfectionner le don du théâtre. Il est le plus harmonieux poète de la langue française. Son vers, toujours très simple et composé de mots ordinaires, est un miracle d'inspiration, de souplesse, de tour, de facture et d'expression. Ses œuvres sont entre toutes les mains. Racine n'a fait que des chefs-d'œuvre ; l'hésitation de ses débuts fut courte. Après la *Thébaïde* (1664), *Alexandre* (1665), il donna *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677). L'insuccès de *Phèdre*, dû à la cabale, l'éloigna du théâtre et, ses idées religieuses le ramenant à Port-Royal, il n'écrivit plus d'autres pièces qu'*Esther* (1689), et *Athalie* (1691) pour les demoiselles de Saint-Cyr. *Athalie* est incontestablement le chef-d'œuvre de l'art dramatique français, pour la progression tragique, la simplicité du sujet et le développement inflexible de l'action.

La tragédie psychologique de Racine eut toute une

école d'imitateurs qui ont fini par épuiser ce genre littéraire. Les noms de *Pradon* et de *Campistron* surnagent comme contrastes. Pradon se posa en rival de Racine, dont il eut la prétention de refaire les pièces. Son *Regulus* réussit en 1688, et la cabale fit applaudir quelque temps sa pièce *Phèdre et Hippolyte.* Quant à Campistron, le protégé de Racine, il eut aussi du succès avec *Andronic* et *Tiridate.* Tous les deux incarnent le vers banal et inexpressif. Leur langue poétique n'est plus que le vocabulaire décoloré de Racine.

Ne quittons pas le genre dramatique sans mentionner l'œuvre et le rôle de Quinault (1635-1688). Quinault fit d'abord des tragédies qui toutes réussirent, surtout *Astrate* (1663). Il écrivit aussi des livrets d'opéra, *Roland*, *Alceste*, *Proserpine*, *Persée*, etc., où l'on trouve de beaux passages, de beaux vers, une poésie naturelle, aisée, harmonieuse, souvent exquise. Quinault est l'auteur d'une comédie de caractère, la *Mère coquette* (1664), qui est, avec le *Menteur* de Corneille, une des meilleures œuvres qu'on ait écrites avant Molière.

Il est naturel que la comédie vienne après la tragédie. Molière est notre grand poète comique et peut-être le plus grand poète comique de tous les temps. Il n'y a qu'un Molière et il est Français. Le comique de Shakespeare n'a jamais passé la Manche, malgré la grosse voix de Falstaff, et Goldoni, à côté de Molière, n'est qu'un agréable faiseur de romans dialogués. Molière est seul et il est universel. Malgré le *Menteur*, il a véritablement créé la comédie, en dédaignant les complications et l'intrigue, alors si fort à la mode, pour mettre au théâtre la vérité humaine, les personnages, les caractères, les ridicules, les passions, les vices, pris dans la vie réelle. C'est sa force d'observation qui rend son œuvre éternelle. Personne n'a été plus original et personne n'a plus imité les autres, latins ou français, depuis Plaute jusqu'à Larivey. Il y a dans les pièces de Larivey, notamment dans sa comédie *Les*

Esprits, des scènes qui sont tellement du Molière, que l'auteur du *Misanthrope* n'a eu qu'à les copier telles quelles.

Molière a produit deux genres de comédies, celles qui sont comiques par exagération et par charge : *Les fourberies de Scapin, George Dandin, Sganarelle, M. de Pourceaugnac, Le Malade Imaginaire ;* et la grande comédie de mœurs et de caractère, *Tartuffe, Le Misanthrope, L'Avare, Les Femmes savantes, Le Bourgeois gentilhomme, l'Ecole des femmes, Les Fâcheux*, etc. On a écrit des milliers de volumes sur Molière ; il existe sur lui toute une littérature biographique, critique et documentaire. Molière a provoqué les appréciations et les interprétations les plus diverses. On a accusé son théâtre d'immoralité (Bossuet, Bourdaloue) ; on a dit qu'il représentait la bourgeoisie (Goncourt, Faguet) ; on l'a pris pour un libre penseur et un démocrate, à cause de *Don Juan* et de *Tartuffe* (Henri Martin, Esquiros). Molière n'est peut-être rien de tout cela. N'a-t-il pas raillé la noblesse et les marquis dans toutes ses pièces ? N'a-t-il pas ridiculisé la bourgeoisie dans le *Bourgeois gentilhomme ?* La vérité, c'est que Molière a tout observé et qu'il a mis sur la scène tout ce qu'il observait, noblesse, marquis, bourgeois, précieux et précieuses, hypocrites, avares, médecins, les jaloux et les faux savants, les dévots et le mariage, les ridicules et les vices, pêle-mêle le bon et le mauvais, les classes sociales, les individus, les personnages et les portraits. On peut discuter sa morale : ce qui est sûr, c'est que Molière est un grand poète, un poète d'une fécondité, d'une force d'inspiration étonnantes. Boileau le tenait pour le plus grand poète de son siècle. Les vers de Molière sont durs, hâtifs, ébauchés, et sa langue souvent incorrecte ; mais personne n'a parlé en poésie avec cette aisance, cette facilité pittoresque, cette ressource de tournures et de rythmes.

Molière n'a laissé qu'un élève, ou plutôt qu'un imitateur, qui ne le rappelle que de très loin : c'est

Regnard. Cependant Regnard a de l'entrain, de la verve ; il brûle les planches, il enlève son sujet, il fait rire ; il a un art, à la fois grossier et discret, qui n'ennuie pas. Il n'est pas profond, il est amusant. Le *Joueur* est sa meilleure pièce, et le *Légataire universel* fait toujours de l'effet à la scène.

Regnard emprunta peut-être le sujet du *Joueur* à Dufresny, auteur de beaucoup d'esprit, qui a fait un *Joueur* en prose, et quantité de pièces de théâtre appréciées de ses contemporains.

La poésie satirique au XVIIe siècle n'a eu à peu près qu'un seul représentant : c'est *Boileau* ; mais ce nom remplit une époque. Boileau fut le grand théoricien de l'art classique et le défenseur du goût littéraire pendant le siècle de Louis XIV. Il a lutté contre le mauvais goût du public et contre le mauvais goût des écrivains. Il a été le glorificateur de la littérature grecque et romaine, et le grand justicier de la littérature française de son temps. Juge inflexible, admirable honnête homme, satirique par tempérament, Boileau est essentiellement un talent imitateur, qui s'est glorifié de marcher sur les traces d'Horace, dont il a refait à peu près les œuvres en prenant à peu près le même rôle. Ce rôle ne lui a peut-être pas tout à fait réussi de son vivant. La préciosité, le mauvais goût, la mauvaise littérature continuèrent à séduire le public, malgré les succès officiels de Racine et de Molière ; mais le prestige de Boileau ne fit que grandir et, en somme, fut réel, même de son temps, bien qu'il y entrât plus de haine que d'hommage. Le romantisme de 1830 essaya de réagir contre la royauté de Boileau. Aujourd'hui le sévère critique, l'auteur peut-être un peu trop cruel des *Satires*, a été remis à sa vraie place, et la figure qu'il fait n'est pas si mauvaise. Son œuvre tient dans un modeste volume. De 1660 à 1666, il publie ses *Satires*. De 1669 à 1677, il donne ses *Epîtres*, le *Lutrin* et *l'Art poétique*. Il reste satirique à peu près dans toutes ses œuvres. Boileau représente le bon sens, la droiture d'esprit, le tact

le jugement, le goût, la mesure, le sens littéraire. Deux choses dominent son esthétique : l'imitation des anciens et l'imitation de la nature. Le culte du réel, de la vérité, de la nature et du cœur humain a toujours été le premier de ses principes ; et, si les anciens lui semblent des modèles, c'est parce qu'il était convaincu que les grands écrivains de l'antiquité ont toujours suivi ce principe. On a même fait de Boileau un réaliste, et cela peut se soutenir.

Boileau est certainement à sa façon un grand poète, si l'on admet qu'on puisse être un artiste prodigieusement expert dans le métier de la versification, sans avoir ni sensibilité, ni imagination, ni couleur, bien que son vers soit souvent coloré et qu'il y ait souvent de belles images. C'est la poésie parfaite dans la sécheresse. Avec cela Boileau eut ses défauts et ses lacunes. Il ne put parvenir à être poète lyrique. Son amour des anciens l'empêcha de sortir de la mythologie. Il ignora la littérature du moyen âge et méconnut une partie de la littérature de la Renaissance. Il croyait aux règles et aux genres, etc. En tous cas, il a profondément senti et loué les œuvres de talent. Il savait ce qu'il voulait et ce qu'il faisait ; et ce qu'il a voulu, il l'a bien fait. Boileau a défendu et sauvé l'art littéraire du XVII[e] siècle.

Qu'on nous excuse de ne signaler La Fontaine qu'en finissant ce chapitre. La Fable devait céder le pas au lyrisme et à la tragédie. Par ordre de mérite, c'est d'abord de La Fontaine que nous aurions dû parler. La Fontaine est le plus grand de tous les poètes, et, par-dessus tout, il est unique. C'est assurément le plus populaire, le plus lu, le plus connu. On ne peut presque plus rien dire de lui, ou très peu de chose, et rien que tout le monde ne sache. La Fontaine a tous les tons de style, toutes les qualités littéraires. C'est un conteur et c'est un peintre ; il est familier et il est sublime ; il a infatigablement travaillé ; et son style, toujours naturel, ne sent pas l'effort. Cet homme, qui a tant imité les

anciens, est lui-même inimitable ; très peu de ses fables sont de lui, et cependant personne n'a été plus original, tellement original, qu'il en est intraduisible et qu'il semble que c'est lui le premier qui ait créé la fable. La Fontaine est aussi un grand poète comique, un peintre étonnant de la nature humaine. Mais que n'est-il pas ? On a tant écrit sur lui, qu'il est inutile de juger de nouveau son art et son œuvre. Un mot résume tout : La Fontaine, c'est la perfection littéraire, et c'est la perfection atteinte par la simplicité.

En somme, le XVII[e] siècle est l'époque de la poésie classique et parfaite. Malherbe en fut le théoricien et le maître. Boileau a vulgarisé et imposé la doctrine de Malherbe. Mais le XVII[e] siècle est surtout le siècle de la poésie dramatique. Un tel ensemble de poètes et une telle unité, une telle supériorité de fond et de forme sont des choses que l'on n'a jamais plus revues et qui font du XVII[e] siècle un spectacle unique.

ANTOINE ALBALAT.

THÉOPHILE

(1596-1626)

Théophile de Viau, né à Clairac, près d'Agen, inaugure le genre précieux. Il a une vie fort agitée : banni comme huguenot et condamné à mort comme libertin, il est gracié et il abjure. De nouveau condamné à mort, comme athée, on le pend à Paris en effigie, tandis qu'il continue de vivre licencieusement, de faire des vers fort colorés, mais inavouables, à Chantilly, chez son protecteur le duc de Montmorency. Scudéry, dans la préface qu'il fit au recueil des odes, stances, sonnets, épigrammes de Théophile, le nomme le « grand et divin Théophile »

STANCES

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardens desirs,
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,
Avec toi dormir mes plaisirs.

Le sommeil aise de t'avoir
Empêche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son empire,
Avec si peu de liberté,
Que ton esprit, tout arrêté,
Ne murmure, ni ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traîne,

Une Naïde dedans l'eau,
Et les Grâces dans un tableau
Font plus de bruit que ton haleine.

Là, je soupire auprès de toi,
Et, considérant comme quoi
Ton œil si doucement repose,
Je m'écrie : O ciel ! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien ?

MALHERBE

(1555-1628)

François de Malherbe est né à Caen, d'une famille de magistrats. Il était l'aîné de neuf enfants, quelques-uns calvinistes comme leur père. Malherbe, qui était catholique, ne put vivre chez lui et, à dix-sept ans, il quitta son pays à la suite d'Henri d'Angoulême, fils naturel d'Henri II, pour la Provence. Il s'y maria à Madeleine de Coriolis, fille d'un président au Parlement, écrivit ses premiers vers dans la discipline de Ronsard et se battit pour la Ligue. Il revint en Normandie après la mort de son maître, le duc d'Angoulême. Il y vécut dans la gêne, s'en retourna en Provence où il dédia ses *Larmes de Saint-Pierre* à Henri III ; enfin, présenté au roi par Des Yvetaux, le fils du poète Vauquelin de la Fresnoye, il fut nommé écuyer et gentilhomme de la chambre. La Régente le pensionna, Richelieu lui confia la charge de trésorier de France. Malherbe tira de l'argent du roi, des grands autant qu'il le put. Il acheva sa vie dans la peine : séparé de sa femme, privé d'un fils bien-aimé, qui avait été tué dans un duel.

Parti de la Pléïade, il en fut plus tard un adversaire acharné. Il élagua la langue de Ronsard de toutes inutiles fioritures et prépara celle du XVIIe siècle.

STANCES A DU PERRIER

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quel appas son enfance était pleine ;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon Du Perrier ; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deça de la barque
Et ne suit pas les morts.

. . . .

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point les rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit ? ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre.
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

ODE[1] AU ROI LOUIS XIII

Donc un nouveau labeur à tes armes s'appreste :
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la derniere teste
De la rebellion.

Fais choir en sacrifice au demon de la France
Les fronts trop eslevés de ces ames d'enfer ;
Et n'espargne contre eux pour notre delivrance
Ny le feu ny le fer.

Assez de leurs complots l'infidele malice
A nourri le desordre et la sedition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centieme decembre a les plaines ternies,
Et le centieme avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmy nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs !

Dans toutes les fureurs des siecles de tes peres,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de viperes
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'huy tant de villes desertes,
Tant de grands bastiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privileges,
Les immortels eux-mesme en sont persecutés ;
Et c'est aux plus saincts lieux que leurs mains sacrileges
Font plus d'impietés.

Marche, va les destruire, esteins-en la semence ;
Et suis jusqu'à la fin ton courroux genereux,
Sans jamais escouter ni pitié ni clemence
Qui te parle pour eux.

---

1. Cette ode, l'avant-dernière qu'ait écrite Malherbe, est adressée à Louis XIII qui s'apprêtait à aller au siège de la Rochelle.

D'AUBIGNÉ

(1550-1630)

Théodore Agrippa d'Aubigné, né à Saint-Maury en Saintonge, eut la vie la plus agitée qui soit. A dix ans, pour avoir juré de venger ses frères, qu'il voit aux gibets d'Amboise, il est condamné à mort. En 1568, il se bat dans la troisième guerre civile. On le trouve à Jarnac, à la Rochelle, à Courtras, au Siège de Paris, dans la campagne de Normandie, partout où les huguenots ont besoin de ses bras. Il a été l'écuyer d'Henri de Navarre. Il reste fidèle à Henri IV, mais ne lui pardonne point son abjuration. Il est gouverneur de Maillezais, vice-amiral de Bretagne ; il reprend les armes avec Rohan pendant la régence, s'enfuit à Genève et ne peut empêcher son fils, le père de Mme de Maintenon, de renier le protestantisme, pour lequel il a combattu toute sa vie par l'épée et par la plume.

D'Aubigné est grand poète, poète violent, heurté, négligent, mais parfois d'un lyrisme sans égal jusqu'à Hugo. Les *Tragiques* — neuf mille vers — se divisent en sept livres : *Misères* — *Princes* — *Chambre dorée* — *Feux* — *Fers* — *Vengeances* — *Jugement*, où des passages évoquent le souvenir de Dante et annoncent les *Châtiments*.

Son *Printemps*, des odes, des sonnets qui datent des jolies fêtes d'Henri III, et ses *Poésies religieuses* avec un poème de *la Création*, sont de beaucoup inférieures aux *Tragiques*.

A SON LIVRE DES TRAGIQUES

Sois hardi, ne te cache point,
Entre chez les Rois, mal en point ;
Que la pauvreté de ta robbe
Ne te face honte ni peur,
Ne te diminue ou desrobe
La suffisance ni le cœur.

Ta tranche n'a or ne couleur ;
Ta couverture sans valeur
Permet, s'il y a quelque joye,
Aux bons la trouver au dedans ;
Aux autres fascheux je t'envoie
Pour leur faire grincer les dents.

Porte comme au Sénat romain
L'advis et l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et montra hideux, effronté,
De la façon, non du langage,
La mal plaisante vérité.

Pauvre enfant, comment parois-tu
Paré de ta seule vertu ?
Car, pour une ame favorable,
Cent te condamneront au feu ;
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons et plaire à peu.

AUX IRRÉSOLUS

Fuyez Lots de Sodome et Gomorrhe brûlantes,
N'ensevelissez pas vos âmes innocentes
Avec des réprouvés : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la tête
Contre le ciel esmu armé de la tempête :
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorés,
Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste méfaire,
Vous êtes compagnons du méfait pour vous taire.

Lorsque le fils de Dieu vengeur de son mépris
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, épouvantable,
Ces petits dieux enflés en la terre habitable :
Vous y serez compris, comme lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes :
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu[1], en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeoit les grêles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

(Les Tragiques.)

SUR L'INSPIRATION DES TRAGIQUES

Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu ;
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprens bien plus haut, car j'apprens à ma plume
Un autre feu auquel la France se consume.
Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignoient,
Où leurs poètes vains beuvoient et se baignoient,
Ne courent plus icy ; mais les ondes si claires,
Qui eurent les saphirs et les perles contraires,
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,
Leur murmure plaisant heurte contre les os.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes
Est ores estouffé de l'éclat des trompettes :
Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y defaut ;
La Mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut...
D'icy, la botte en jambe, et non pas le cothurne,
J'appelle Melpomene en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrene éveillant cette peur
Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,
Affreuse, eschevelee, et bramant en la sorte
Que faict la biche après le fan qu'elle a perdu ;
Que la bouche luy saigne, et son front esperdu
Face noircir du ciel les voutes esloignees ;
Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignees,

1. L'écureuil.

Quand, espuisant ses flancs de redoublez sanglots,
De sa voix enrouëe elle bruira ces mots :
« O France désolee ! o terre sanguinaire !
Non pas terre, mais cendre : o mere ! si c'est mere
Que trahir ses enfans aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main ;
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
S'esmeut des obstinez la sanglante querelle :
Sur ton sein blanchissant ta race se debat,
Là le fruict de ton flanc faict le champ du combat.

JUGEMENT DERNIER

O enfants de ce siècle, o abusez mocqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans mercy.
Vostre ame à sa mesure enflera de soucy.
Qui vous consolera ? L'amy qui se desole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les saincts vous aimoient-ils ? un abyme est entr'eux ;
Leur cœur ne s'esmeut plus ; vous estes odieux.
Mais n'esperez-vous point fin à votre souffrance ?
Poinct n'eclaire aux enfers l'aube de l'esperance.
Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci ?
Qui a peché sans fin souffre sans fin aussi.
La clemence de Dieu fait au ciel son office,
Il deploye aux enfers son ire et sa justice.
Transis, desesperés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veüe
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir !
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? en vain cet artifice ;
Vous vous precipitez ? en vain le precipice ;
Courez au feu brusler ? le feu vous gelera ;
Noyez-vous ? l'eau est feu, l'eau vous embrasera ;
La peste n'aura plus de vous misericorde ;
Estranglez-vous ? en vain vous tordez une corde ;
Criez après l'enfer ? de l'enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.

ÉLUS ET RÉPROUVÉS

« Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur votre eau et votre pain ;
Venez, race du Ciel, venez, esleus du Pere ;
Vos pechez sont esteints, le juge est votre frere,
Venez donc, bienheureux, triompher à jamais
Au Royaume eternel de victoire et de paix. »
A ce mot tout se change en beautez eternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidelles !
Que de parfaicts plaisirs ! o Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand Ciel nouveau !
Mais d'autre part, si tost que l'Eternel faict bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,
Quand ce Juge, et non Pere, au front de tant de Rois,
Irrevocable, pousse et tonne cette voix :
« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures
Qui lui avez versé injures sur injures,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain :
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Au gouffre tenebreux des peines eternelles ! »
Lors ce front qui ailleurs portoit contentement
Porte à ceux cy la mort et l'espouvantement.
Il sort un glaive aigu de la bouche divine ;
L'Enfer glouton, bruyant, devant ses pieds chemine...

(Les Tragiques : Jugement.)

GOMBAULT

(1570-1666)

Ogier de Gombault est né à Saint-Just-de-Lussac, en Saintonge. Un sonnet sur l'assassinat de Henri IV lui valut une rapide célébrité et une pension de Marie de Médicis. Tombé en discrédit à la cour, il fut protégé par la duchesse de Montausier. Gombault est à peu près inconnu de nos jours, quoiqu'il ait été un des quarante académiciens de fondation, et que son œuvre soit assez abondante. Boileau l'a fort maltraité en deux vers, et non sans raison.

SONNETS

Allons parmi les fleurs cueillir une guirlande
Afin d'en couronner la reine des beautés,
Soit Vénus, soit Philis, à qui les royautés
Vont indifféremment présenter leur offrande.

Les Grâces et l'Amour seront de notre bande ;
Les jeux et les plaisirs suivront de tous côtés.
La saison nous appelle à mille nouveautés,
Et la rosée est chute, et la moisson est grande.

Mais j'aperçois l'Amour qui nous a prévenus,
Et qui cherche Philis qu'il préfère à Vénus.
Amour, cruel amour, d'où vient que tu nous laisses ?

J'ois dans la bouche un nom qui fait que je pâlis
Prends ta route où les fleurs seront les plus épaisses ;
C'est par là que sans doute aura passé Philis.

Le péché me surmonte, et ma peine est si grande,
Lorsque, malgré moi-même, il triomphe de moi,
Que, pour me retirer du gouffre où je me voi,
Je ne sais quel hommage il faut que je te rende.

Je voudrais bien t'offrir ce que ta loi commande,
Des prières, des vœux et des fruits de ma foi,
Mais voyant que mon cœur n'est pas digne de toi,
Je fais de mon Sauveur mon éternelle offrande.

Reçois ton fils, ô Père ! et regarde la croix
Où, prêt de satisfaire à tout ce que je dois,
Il te fait de lui-même un sanglant sacrifice.

Et puisqu'il a pour moi cet excès d'amitié,
Que d'être incessamment l'objet de ta justice,
Je serai, s'il te plaît, l'objet de ta pitié.

PIERRE LE LOYER

(1550-1634)

Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, naquit à Huislé, sur le Loir. Ayant étudié le droit à Toulouse, il se fixa à Anvers où il mourut. Chose curieuse pour le temps, ce poète était épris de linguistique et « infatué, dit Ménage, de Langues Orientales ». Ses vers, qui célèbrent le beau pays angevin et le Loir, ne sont pas sans charmes.

SONNET

O le séjour de ma muse angevine,
Et de mes vers le fidelle témoin,
Petit Huillé, mon Huillé, le doux soin
Que volontaire en mon cœur je confine.

Dans toi le ciel d'une faveur bénine
A répandu soit auprès, soit au loin,
Tout ce que peut avoir l'homme besoin
Pour se pourvoir encontre la famine.

Bacchus remplit tes coteaux de bon vin,
Qui est l'honneur du terroir angevin,
Et dans tes champs est Cérès la dorée,

Dedans tes prés mille troupeaux on voit,
Qui vont repus, portant dedans leur hoict
Leurs pis enflés sur la tarde serrée.

MAYNARD

(1582-1646)

François de Maynard, né à Saint-Ceré près de Toulouse, fut nommé président au présidial d'Aurillac, et se plaignit toute sa vie « de la mauvaise fortune attachée aux talents ». M. de Noailles, qu'il avait suivi en Italie, pendant son ambassade, le desservit auprès du cardinal de Richelieu, qui le laissa sans pension. Maynard est un attardé pour son époque : il écrivait contrairement au goût précieux et n'eut aucun succès de son temps, bien que la netteté et l'éclat de certaines de ses petites pièces en fassent des modèles de genre. C'est lui qui, dégoûté des *orateurs frisés* de ce *siècle coquet,* avait fait graver à la porte de son cabinet, le quatrain fameux :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

LA RETRAITE DU SAGE

SONNETS

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moy;
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur et de suivre le roy.

Faret, je suis ravy des bois où je demeure;
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite, et permets que je meure
Dans le mesme village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la cour où ton conseil m'appelle,
Et sous le grand Henri je la trouvay si belle,
Que ce fut à regret que je luy dis adieu.

Mais les ans m'ont changé, le monde m'importune,
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.

Déserts où j'ai vécu dans un calme si doux,
Pins qui d'un si beau vert couvrez mon hermitage,
La cour, depuis un an, me sépare de vous,
Mais elle ne saurait m'arrêter davantage.

La vertu la plus nette y fait des ennemis.
Les palais y sont pleins d'orgueil et d'ignorance.
Je suis las d'y souffrir, et honteux d'avoir mis
Dans ma tête chenue une vaine espérance.

Ridicule abusé, je cherche du soutien
Au pays de la fraude, où l'on ne trouve rien
Que des pièges dorés et des malheurs célèbres.

Je me veux dérober aux injures du sort,
Et, sous l'aimable horreur de vos belles ténèbres,
Donner toute mon âme aux pensers de la mort.

VOITURE

(1598-1648)

Vincent Voiture, fils d'un fermier des vins, naquit à Amiens. Il suivit Monsieur, frère de Louis XIII, en Espagne, en Italie, dans tout déplacement, ce qui donna lieu à sa correspondance de mots d'esprit. Très bien venu dans la société de l'hôtel de Rambouillet, il s'y maintint toujours aisément, malgré son origine roturière, grâce à son bel esprit. C'est un poète d'occasions. Et ce sont le plus souvent de tout petits riens, joliment rimés, qui composent ses œuvres, c'est-à-dire un recueil de *Stances*, de *Chansons*, de *Rondeaux*, d'*Epîtres* et de *Sonnets*.

Le sonnet d'*Uranie* que nous citons fut l'occasion d'une querelle entre les partisans de Voiture, les *Uranistes*, et les *Jobelins* partisans de Benserade, qui avait fait le sonnet de *Job*.

L'AMOUR D'URANIE

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie !
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie !
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr
Je bénis mon martyre, et content de mourir
Je n'ose murmurer contre la tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'invite à la révolte et me promet secours.
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peines et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens !

LA BELLE MATINEUSE

Des portes du matin l'amante de Cephale
Ses roses espandoit dans le milieu des airs,
Et jettoit sur les cieux nouvellement ouvers
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle estale,

Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule esclairoit l'univers
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le soleil se hastant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flame à l'esclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumoient à l'entour
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on creut que Philis estoit l'astre du jour.

ROTROU

(1609-1650)

Jean Rotrou, né à Dreux, vint à Paris à vingt ans, à peu près en même temps que Corneille, ayant déjà écrit l'*Hypocondriaque*. Il fit partie des cinq qui collaboraient avec le cardinal de Richelieu aux pièces de son théâtre. Il a composé près de trente tragi-comédies et comédies, le plus souvent imitées : *Hercule mourant*, *Iphigénie en Aulide*, *Antigone*, les *deux Sosies*, *les Ménechmes*. Son *Saint-Genest* et son *Venceslas* contiennent de fort beaux passages et sont marqués d'une très rare originalité. M. G. Lanson estime que la *Laure Persécutée* de Rotrou fait penser à Shakespeare, ce que l'on ne peut dire d'aucun auteur du XVIIe siècle.

Rotrou est mort victime de sa charge de lieutenant au bailliage de Dreux où il rentra courageusement pendant que la peste désolait la ville.

LE MEURTRE

VENCESLAS, LADISLAS, GARDES

VENCESLAS

Est-ce vous, Ladislas ?
Qui vous a si matin tiré de votre couche ?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche ?

LADISLAS

Que lui dirai-je, hélas ?

VENCESLAS

Répondez-moi, mon fils ;
Quel fatal accident...

LADISLAS

Seigneur, je vous le dis...
J'allois... j'étois... l'amour a sur moi tant d'empire...
Je me confonds, seigneur, et ne puis rien vous dire.

VENCESLAS

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère ?
Votre mauvaise humeur lui fut toute contraire,
Et, si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu...

LADISLAS

M'a-t-il pas satisfait ? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

LADISLAS

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

VENCESLAS

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
Et, sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort :
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instants dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours ;
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LADISLAS

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice :
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide ;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS

O Dieu ! le duc est mort, perfide !
Le duc est mort, barbare ! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin !
A cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience ?

(Entre le duc.)

LE DUC

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS

Que vois-je ? quel fantôme et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

VENCESLAS

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

LADISLAS

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus
Je ne pouvois rien dire et ne raisonnois plus ?

(*Venceslas*, IV, 3 et 4.)

MONOLOGUE D'ADRIEN

ADRIEN *(joué par Genest) seul.*

Ne délibère plus, Adrien ; il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
La torture, le fer et la flamme t'attend :
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
De celle de ton Dieu, non plus que de ces jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours.

J'ai vu, Ciel, tu le sais, par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux;
J'ai vu tendre aux enfans une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyoient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux;
J'en ai vu, que le temps prescrit par la nature
Etoit près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas
Et d'un jeune courage affronter le trépas;
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
A qui jusqu'aux tyrans chacun rendoit hommage,
Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte!
Cette vigueur peut-être est un effort humain...
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main :
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourmens mépriser la rigueur,
Qui me fait défier les puissances humaines,
Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines,
Qui brûle d'arroser cet arbre précieux
Où pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur.

(*Saint-Genest*[1]. Acte IV.)

1. Le titre entier est *Saint-Genest, comédien payen, représentant le martyre d'Adrien*

CH. VION, SIEUR DE DALIFRAY

(1600-1655 ?)

On a longtemps méconnu ce poète. Il a passé sa vie au cabaret, et il s'y rencontrait chaque jour avec Faret, Saint-Amant, et parfois avec Racine, La Fontaine et Boileau.

Il occupe cependant une place honorable dans l'histoire de la littérature. Sa verve, son esprit, ses œuvres sont loin d'être médiocres.

Il fit quelques traductions de l'Espagnol et du Tasse, et publia en 1647 : *La Musette* et les *Œuvres poétiques*, d'où sont tirés les deux sonnets pittoresques que nous citons.

SONNETS

I

Je ne veux plus, Pailleur, me rompre tant la tête,
Je suis lassé de lire et de faire des vers ;
L'homme est vraiment stupide et pire qu'une bête
Si pour vivre il s'attend d'être mangé des vers.

Au sage chaque jour est une grande fête
Qu'il coule avecques joie en passe-temps divers,
Je consens qu'Apollon me lorgne de travers
Pourvu que de Bacchus la faveur me soit prête.

Je me rendrai du moins fameux au cabaret,
On parlera de moi comme on fait de Faret,
Qu'importe-t-il, Ami, d'où nous vienne la gloire ?

Je la puis acquérir sans beaucoup de tourment,
Car, grâces à mon Dieu, déjà je sais bien boire,
Et je bois chaque jour avecques Saint-Amant.

II

Je ne vais point aux coups exposer ma bedaine,
Moi qui ne suis connu, ni d'Armand [1], ni du Roy,
Je veux savoir combien un poltron comme moi
Peut vivre, n'étant point soldat ni capitaine.

Je mourrais, s'il fallait qu'au milieu d'une plaine
Je fusse estropié de ce bras dont je bois ;
Ne me conte plus onc qu'on meurt autant chez soi,
A table, entre les pots, qu'où ta valeur te mène.

Ne me conte plus donc qu'en l'ardeur des combats,
On se rend immortel par un noble trépas,
Cela ne fera point que j'aille à l'escarmouche.

Je veux mourir entier et sans gloire et sans nom,
Et crois-moi, cher Clindor, si je meurs par la bouche
Que ce ne sera pas par celle du canon.

1. Armand, le cardinal de Richelieu.

TRISTAN L'HERMITE

(1600 ?-1655)

Tristan naquit au château de Souliers, et il se disait issu d'une maison qui comptait parmi ses ancêtres le fameux Pierre L'Hermite, qui prêcha la première Croisade.

Il nous apprend lui-même, qu'à l'âge de treize ans, ayant tué en duel un garde du Corps, il se sauva en Angleterre, et qu'après diverses pérégrinations, il se trouva en 1646 attaché au duc de Guise, et reçu à l'Académie Française en 1649.

Il mourut à l'hôtel de Guise et fut enterré à Saint-Jean-en-Grève, le 16 septembre 1655.

SUJET DE LA COMÉDIE DES FLEURS

(Tristan étant prié par quelques grandes dames de leur faire une pièce de théâtre, et se voyant pressé de leur écrire le sujet qu'il avait choisi pour cette comédie à laquelle il n'avait point pensé, leur envoya les vers qui suivent.)

Puisqu'il vous plaît que je vous dise
Le sujet de la comédie
Que je médite pour vos sœurs ;
Les images m'en sont présentes,
Les personnages sont des fleurs :
Car vous êtes des fleurs naissantes.

Un lys, reconnu pour un prince,
Arrive dans une province ;
Mais, comme un prince de son sang,
Il est beau sur toute autre chose ;
Et vient vêtu de satin blanc,
Pour faire l'amour à la rose.

Pour dire quelle est sa noblesse
A cette charmante maîtresse
Qui s'habille de vermillon,
Le lys avec des présents d'ambre
Délègue un jeune papillon,
Son gentilhomme de la Chambre.

Ensuite le prince s'avance ;
Pour lui faire la révérence
Ils se troublent à leur aspect :
Le sang leur descend et leur monte :
L'un pâlit de trop par respect,
L'autre rougit d'honnête honte.

Mais cette infante de mérite,
Dès cette première visite,
Lui lance des regards trop doux :
Le souci qui brûle pour elle,
A même temps en est jaloux,
Ce qui fait naître une querelle.

On arme pour les deux cabales.
On n'entend plus rien que tymbales,
Que trompettes et que clairons :
Car avec tambour et trompette,
Les bourdons et les moucherons
Sonnent la charge et la retraite.

Enfin le lys a la victoire ;
Il revient couronné de gloire,
Attirant sur lui tous les yeux,
La rose qui s'en pâme d'aise,
Embrasse le victorieux ;
Et le victorieux la baise.

De cette agréable entrevue,
L'absinthe fait, avec la rue,
Un discours de mauvaise odeur :
Et la jeune épine-vinette,
Qui prend parti pour la pudeur
Y montre son humeur aigrette.

D'autre côté, madame ortie,
Qui veut être de la partie
Avec son cousin le chardon,

Vient citer une médisance
D'une jeune fleur de melon
A qui l'on voit enfler la panse.

Mais la rose enfin les fait taire,
Par un secret bien salutaire,
Approuvé de tout l'univers.
Et dissipant tout cet ombrage,
La buglose met les couverts
Pour le festin du mariage.

Tout contribue à cette fête.
Sur le soir un ballet s'apprête,
Où l'on ouit des airs plus qu'humains :
On y danse, on s'y met à rire.
Le pavot vient, on se retire ;
Bonsoir, je vous baise les mains.

(Poésies Héroïques.)

LE PORTIER INEXORABLE

Si l'amour du bon vin, qui ton visage enflamme,
Adoucit quelquefois ton courage irrité,
Suisse, rabats un peu de ta sévérité,
Et permets ce matin que j'aille voir Madame.

Deux flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'âme
Seront le prix certain de ta civilité.
Mais il ferme la porte avec brutalité ;
En vain je le conjure, en vain je le réclame.

Si ce lieu m'est toujours de si fâcheux accès,
Je ne puis espérer aucun heureux succès
Et que rien me console en ma peine cruelle.

Dieux ! pour éterniser la rigueur de mes fers,
Mettrez-vous point Cerbère à garder cette belle ?
Il suffit de ce Suisse à garder les enfers.

GUILLAUME COLLETET

(1598-1659)

G. Colletet naquit à Paris. Il était l'aîné de vingt-quatre enfants, et sa famille était une famille de magistrats.

Grâce à l'amitié du cardinal de Richelieu, il fut l'un des premiers académiciens. Il publia les *Divertissements* (1631), les *Epigrammes* (1653) et des poésies diverses (1656). On a encore de lui un livre où 212 poètes sont étudiés.

LE DINER DE LA CROIX-DE-FER

De quinze ou seize au moins que nous sommes icy,
Papistes, huguenots, de différent mérite,
L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite ;
L'un plaide pour Sedan, et l'autre pour Nancy ;

L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourcy ;
L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite ;
L'un entre, l'autre sort ; l'un rit, l'autre s'irrite ;
L'un réforme l'Estat, l'autre vit sans soucy.

L'un s'entretient d'amour, et l'autre de chicane ;
L'un parle de sa bure, et l'autre de sa panne ;
Moi je mange en repos, et bois sans dire mot.

Amy, qui les connois d'esprit et de visage,
Vis-tu jamais ailleurs un repas si falot,
Et parmi tant de fous un poëte si sage ?

SCARRON

(1610-1660)

Paul Scarron, né à Paris, était le fils d'un conseiller au Parlement. A vingt-sept ans il fut atteint d'un rhumatisme déformant et resta paralytique toute sa vie. Cela ne lui ôta rien de sa gaieté ni de son esprit. Il épousa quelques années avant sa mort celle qui devait être Mme de Maintenon. Il a écrit des comédies pour Louis XIV enfant, l'*Enéïde travestie* et le *Roman comique*, qui sont des charges, généralement lourdes, de Virgile et des acteurs du temps.

POLYPHÈME

Comme il contait son aventure,
Cette effroyable créature,
Ce prodigieux animal,
Dont il avait dit tant de mal,
Parut au haut d'une colline
Avec sa taille gigantine :
Chacun de nous crut voir marcher
Quelque mont ou quelque rocher.
Il s'en venait vers le rivage,
Le très mal plaisant personnage,
Gros, mal bâti, sale, velu,
Et n'avait qu'un œil, le goulu,
Et duquel il ne voyait goutte
Ce qui le fâchait bien sans doute.
Un grand pin servait de bâton
A ce Polyphème glouton,
Et pourtant il pliait encore,
Tant pesante était la pécore,
Et portait pendu, le grand fou,
Un grand jeu d'orgues à son cou.
Qui lui servait de cornemuse.

Une grande troupe camuse
De brebis venait après lui,
Dont il soulageait son ennui,
Depuis qu'Ulysse d'une pique
Avait éventé son optique.
Ce loup, plutôt que ce berger,
Qui savait les hommes manger,
Bien mieux qu'aucun qui fût au monde,
Entra jusqu'aux genoux dans l'onde,
Dont il lava son œil percé,
Non sans avoir les dents grincé,
Car du sel marin la morsure
Irritait fort bien sa blessure.
Il nous montra sa fesse nue.
Et fit quelque allée et venue
Dedans la mer, et même il vint
Aurès de nous, le quinze-vingt.
Nous pensâmes devenir fous,
Quand nous vîmes auprès de nous
Le plus puissant gaillard du monde
Se promenant ainsi dans l'onde.
Quelques-uns, au lieu de tirer
Leur ancre, afin de démarrer,
Ne firent qu'en couper la corde,
Criant bien fort : Miséricorde !
Le vilain, qui les entendit,
Et qui la chair fraîche sentit,
Tourna vers eux son grand visage
Et, s'il eût cru lors son courage,
L'animal s'en venait à nous,
Et nous étions fricassés tous ;
Mais nous eûmes pour gardienne
La bonne mère Ionienne.
Il ne put aller plus avant,
Dont de rage presque crevant,
Ce malin fit une huée,
Dont la mer, aussi secouée
Qu'elle l'est par les Aquilons,
Se boursoufla par gros bouillons.
L'Italie en fut étonnée,
Et l'Etna, par sa cheminée,
Fit sortir des gémissements,
Ou bien plutôt des hurlements,
Horrible écho de la huée
De cette personne endiablée.

ÉPITAPHE DE SCARRON

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit ;
Prends bien garde qu'on ne l'éveille :
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

SAINT-AMANT

(1594-1661)

Saint-Amant naquit à Rouen en 1594.

Il existe, en littérature, des injustices que ne répare pas toujours la postérité. Boileau et ses amis ont fait sans doute beaucoup de tort à Saint-Amant.

Il n'est pas un grand poète, mais il a tous les dons. Le tort de Saint-Amant fut d'être un poète admirablement verbal et pittoresque, en un temps où seule la mesure comptait.

Comment aurait-on compris au XVIIe siècle cet artiste qui connaît et aime la mer, les bois, les pays exotiques, et qui célébrait sans périphrases le melon, la limace et le crapaud ?

Il fut un poète pictural et musical à une époque de littérature architecturale. Voici le jugement de M. G. Lanson, dans une de ses belles études : — « Saint-Amant est un des plus curieux esprits et des meilleurs poètes du temps ; il y avait vraiment quelque chose en lui. De culture peu classique, peu superstitieux des anciens, indépendant de Malherbe, admirateur de Rabelais, Marot et du Bartas, il connaît Bacon, il aime le Don Quichotte...

Saint-Amant serait un réaliste puissant, s'il n'avait la manie, que lui impose la mode, de tout dire finement ou comiquement. Il a un sentiment vif de la nature ; c'est un grand peintre de paysages, qui note les impressions de l'air et de la lumière avec une délicate justesse.

Parfois, il met dans le pittoresque trivial une largeur de style, une richesse de couleur qui font penser à Rubens, ou du moins à Jordaens. En un autre temps, il serait sorti un grand poète... »

LA CHAMBRE DU DÉBAUCHÉ

A monsieur de Marigny-Mallenoe.
(Fragment.)

Plus enfumé qu'un vieux jambon,
Ni que le bœuf salé de Pitre,
Je te trace avec un charbon
Cette ode habillée en épître.
Marigny, mon parfait ami,
Que mon œil ne voit qu'à demi,
Non plus que ce qu'il veut décrire :
Parbleu ! tu dois bien admirer,
Que je tâche à te faire rire
Quand je ne fais rien que pleurer !

Gouspin, après t'avoir quitté,
M'a traîné dans sa belle chambre,
Où même au plus fort de l'été
On trouve le mois de décembre.
Pour moi, je ne puis concevoir
Par quel moyen, ni quel pouvoir,
Mon corps a passé par la porte,
Car je te le jure entre nous
Qu'un rat, ou le diable m'emporte,
Ni saurait entrer qu'à genoux.

Son petit ladre de valet,
Reste de la guerre civile,
Revient chargé comme un mulet
De cotrets qu'il escroque en ville.
Mais à grand peine ce magot
A-t-il allumé le fagot,
Que nous étranglons de fumée ;
Nous toussons d'un bruit importun,
Ainsi qu'une chatte enrhumée,
Et nos yeux prennent du petun.

Encore, ô mon cœur ! mon rognon !
Faut-il comme un savant notaire,
Des beaux meubles du compagnon
Te faire voir quelque inventaire,
Premièrement, un vieux panier,

Tiré des fatras d'un grenier,
Est son tabouret et sa chaise ;
Que si, soulageant l'escarpin,
L'un y préside en sire Blaise,
L'autre est tout droit comme un sapin...

Notre ami propre en écolier,
Quoiqu'il n'entra jamais en classe,
Fait d'un flacon un chandelier,
Et d'un pot de chambre une tasse ;
Sa longue rapière au vieux clou,
Terreur de maint et maint filou,
Lui sert le plus souvent de broche,
Et parfois dessus le tréteau
Elle joue aussi sans reproche
Le personnage du couteau.

Sa cheminée a sur les bords
Quantité d'assez belles nippes
Qui feraient bien toutes en corps
Fagot de bouts de vieilles pipes ;
L'odeur du tabac allumé
Y passe en l'air tout enfumé
Pour cassolette et pour pastille,
Si bien que dans les sales trous
Des noirs cachots de la Bastille
Le nez ne sent rien de plus doux...

Quant à du linge, en cet endroit,
La toile n'est point épargnée :
Il en a plus qu'il n'en voudroit,
Mais cela s'entend d'araignée.
Et quant à l'attirail de nuit,
Sa nonchalance le réduit
Au vrai déshabiller d'un page,
Où le luxe, mis hors d'arçon,
Ne montre pour tout équipage
Qu'un peigne dedans un chausson.

Encore ce peigne est-il fait
D'une arête de sole frite
Qu'il trouva dessous un buffet ;
Montrant les dents à la marmite.
Cendre lui vaut poudre d'iris,
Dont, pour ragoûter sa Clovis,
Le goinfre s'épice la hure...

Il se sert aussi quelquefois
De décrottoir au lieu de brosse ;
Ses ongles plus longs que ses doigts,
Lui sont des curedents d'Ecosse.
Pour chenêt il n'a qu'un pavé,
D'une botte il a fait un privé,
D'un boucin d'ail une pistache,
D'une seringue un pistolet.
D'un compas un fer à moustache,
Et d'une rotonde un collet.

Puis, quand, pour prendre son repos,
Las, et non saoûl de la débauche,
Il donne le bon soir aux pots
En faisant demi-tour à gauche,
De sa nappe il fait son linceul,
Un ais qui se plaint d'être seul
Lui fournit de couche et de table,
La muraille y sert de rideau,
Bref cette chambre est une étable...
Toutefois, nous ne laissons pas,
Trinquant et brifant comme drôles,
D'y faire un aussi bon repas
Qu'on puisse faire entre deux pôles ;
Nous y buvons à ta santé
Du meilleur qu'ait jamais vanté
François Paumier, ce grand ivrogne,
Sans nul souci de l'avenir,
Si ce n'est de revoir ta trogne
Et de vivre en ton souvenir.

RACAN

(1589-1670)

Honorat de Bueil, marquis de *Racan*, est né en Touraine, à la Roche-Racan. Chez son cousin le duc de Bellegarde, dont il est page, il fait connaissance avec Malherbe. Il devient son ami, son disciple, bien qu'il ne suive point ses conseils. Racan s'abandonne en effet à sa libre inspiration. Il est paresseux, mais vrai poète. Nul n'a mieux chanté, et plus sincèrement, à son époque, la campagne et la mélancolique brièveté de la vie. Ce sentimental était un homme d'épée (il servait à la Rochelle pendant le siège, au titre de capitaine) et un mondain, assidu de l'Hôtel de Rambouillet.

Son œuvre comprend une pastorale dramatique, *Arténice* ou les *Bergeries*, en cinq actes, un recueil d'*Odes*, *Stances*, *Chansons*, *Sonnets*, *Epigrammes* et des *Psaumes* avec des *Cantiques*.

Après son mariage (1628), il se retira en province, dans sa terre, jusqu'à sa mort.

PLAINTES D'ARTÉNICE

O Dieux ! qui disposez de la terre et de l'onde,
Arbitres absolus des fortunes du monde,
Vous dont les affligez implorent le secours,
Finissez mes ennuis ou finissez mes jours.
Faut-il tant de longueur en chose si legere ?
Il n'y va que du sort d'une pauvre bergere.
Et vous, qui nous couvrez d'une feinte bonté
Les projets inhumains de vostre cruauté,
Que ne me chassez-vous de vostre souvenance ?
Helas ! je vieilliray sans aucune esperance,
Comme fait une fleur en un champ deserté,
Qui reste à la mercy des rigueurs de l'esté,

Dont la vive fraîcheur, par le chaud assaillie,
Se voit seiche et passée avant qu'estre cueillie.
Pourquoy m'ordonnez-vous, injustice des cieux,
De borner mes desirs au sang de mes ayeux ?
Voulez-vous limiter en chose si petite
La puissance d'un Dieu qui n'a point de limite ?
Est-ce avecque raison que vous m'avez enjoinct
De donner mon amour à qui ne la veut point ?
(*Les Bergeries*. Acte I. Scène II.)

BONHEUR DE LA VIE DES CHAMPS

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orage,
Et n'observe des vents le sinistre présage
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

ÉPITAPHE

Sur la mort de son fils

Ce fils, dont les attraits d'une aimable jeunesse
Rendaient de mes vieux jours tous les désirs contents ;
Ce fils, qui fut l'appui de ma faible vieillesse,
A vu tomber sans fruit la fleur de son printemps.

Trois mois d'une langueur qui n'eut jamais de cesse,
L'ont fait dans ce tombeau descendre avant le temps,
Lorsque, sous les couleurs d'une grande princesse,
Son âge avait à peine atteint deux fois huit ans.

Tout le siècle jugeait qu'en sa vertu naissante
La tige de Bueil, jadis si florissante,
Voulait, sur son déclin, faire un dernier effort.

Son esprit fut brillant, son âme généreuse ;
Et jamais sa maison illustre et malheureuse
N'en a reçu d'ennui que celui de la mort.

GODEAU

(1605-1672)

Antoine Godeau, de Dreux, fut comme Gombault un des quarante premiers académiciens. Aujourd'hui il partage avec lui un égal oubli. Par son parent Conrart, il devint un des familiers de l'hôtel de Rambouillet, où on le nommait ridiculement « le nain de la princesse Julie ». Il fut nommé évêque de Grasse. C'est là que le bon prélat écrivit ses poèmes épiques et un discours sur l'œuvre de Malherbe, qui n'est pas sans intérêt.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLVIII

Laudate dominum de cœlis.
(Fragment.)

Messagers du Dieu des batailles
De qui le bras victorieux,
Dans l'assaut le plus furieux,
Défend nos plus faibles murailles,
Guides des Hébreux égarés,
Beaux astres qui les retirez
De leurs ténèbres criminelles,
Anges, dans votre heureux séjour,
Louez les bontés immortelles
De celui qui vous brûle et vous nourrit d'amour.

Globes d'airain, miroirs mobiles,
Où l'on voit la divinité,
Sans que son ardente clarté
N'éblouisse nos yeux débiles,
Cieux, à qui, par des nœuds cachés,
Les éléments sont attachés,

Sacré séjour de l'harmonie,
Voiles semés de diamants,
Louez la Sagesse infinie
Qui d'un ordre éternel règle vos mouvements.

Roi des campagnes azurées,
Qui des astres fait tes maisons
Grand flambeau, par qui les saisons
Sont si justement mesurées,
Ame dont le monde est le corps,
Soleil, qui de tant de trésors
Rends partout les plaines fécondes ;
Lorsque, couronné de splendeur,
Tu sortiras du sein des ondes,
De Dieu qui te conduit adore la grandeur.

Bénis sa main toute-puissante,
Toi qui, d'un cours si diligent,
Sur un char d'ébène et d'argent,
Fournis ta carrière inconstante
Astre que le silence suit,
Lune, qui de l'obscure nuit
Illumines les sombres voiles,
Qui, régnant au ciel à ton tour,
Te fais un trône des étoiles,
Et consoles nos yeux de la perte du jour.

CHAPELAIN

(1595-1674)

Jean Chapelain, fils d'un notaire, est surtout connu par les railleries de Boileau contre sa *Pucelle.* Il eut néanmoins un rôle important dans la littérature de son temps. On le considéra comme un très grand poète. Richelieu et Colbert lui abandonnèrent la répartition des pensions royales entre les écrivains ; Mme de Sévigné le consultait ; c'est lui qui écrivit les *Observations* de l'Académie sur le Cid : il était l'arbitre du goût. En réalité Chapelain était un érudit, et quelques-unes de ses odes sont fort supérieures à celles de beaucoup de ses contemporains qui n'ont point eu, il est vrai, l'idée malencontreuse de composer la Pucelle, poème épique et allégorique, en vingt-quatre chants, dont douze sont restés manuscrits.

ODE AU CARDINAL DE RICHELIEU

Ils [1] chantent nos courses guerrières
Qui, plus rapides que le vent,
Nous ont acquis, en te suivant,
La Meuse et le Rhin pour frontières ;
Ils disent qu'au bruit de tes faits
Le Danube crut désormais
N'être pas dans son antre assuré de nos armes,
Qu'il redouta le joug, frémit dans ses roseaux,
Pleura de nos succès, et, grossi de ses larmes,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

---

1. Les poètes.

Ebloui de clartés si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-dieu,
Je te viens faire mes offrandes :
L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir
Et du siècle présent te nommera l'Alcide :
Tu serviras un jour d'objet à l'univers,
Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
De matière à l'histoire et de sujet aux vers.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être offusqué,
La lumière en est toujours pure ;
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament
Et laisses contre toi murmurer cette terre ;
Ainsi le haut Olympe, à son pied sablonneux,
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

FRAGMENT DE LA "PUCELLE"

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde.
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur
Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.
Une triple personne en une seule essence,
Le suprême pouvoir, la suprême science,
Et le suprême amour, unis en trinité
Dans son règne éternel forment sa majesté
Un volant bataillon de ministres fidèles
Devant l'Etre infini soutenu sur ses ailes,
Dans un juste concert de trois fois trois degrés,
Lui chante incessamment des cantiques sacrés.
Sous un trône étoilé, patriarches, prophètes,
Apôtres confesseurs, vierges, anachorètes,
Et ceux qui par leur rang ont cimenté la foi,
L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi.
A sa gauche et debout, la Vierge immaculée,
Qui de grâce remplie et de vertu comblée,
Conçut le Rédempteur dans son pudique flanc,
Entre tous les élus obtient le premier rang.

Au même tribunal, où, tout bon, il réside
La sage Providence à l'univers préside ;
Et plus bas, à ses pieds, l'inflexible destin
Recueille les décrets du jugement divin.
De son être incréé tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
Des élémens divers est l'unique lien,
Le père de la vie et la source du bien.
Tranquille possesseur de sa béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
Et, voyant tout sujet aux lois du changement,
Seul, par lui-même, en soi, dure éternellement.
Ce qu'il veut une fois est une loi fatale,
Qui, toujours, malgré tout, à soi-même est égale,
Sans que rien soit si fort qu'il le puisse obliger
A se laisser jamais ni fléchir ni changer.
Du pécheur repenti la plainte lamentable,
Seule, peut ébranler son vouloir immeuable,
Et, forçant sa justice et sa sévérité,
Arracher le tonnerre à son bras irrité.

(La Pucelle d'Orléans.)

CORNEILLE

(1606-1684)

Pierre Corneille est né à Rouen d'une famille de robe. Il fit ses études chez les jésuites, étudia le droit et plaida. Vers 1629 il abandonna la province et le barreau, et vint à Paris où bientôt il se lia avec Mairet, Scudéry, Rotrou, les poètes dramatiques du moment. Après ses premières pièces, Richelieu, qui l'avait remarqué, le prit dans son groupe des « cinq ».

Le *Cid* parut (1636) et Corneille devint le « grand Corneille ». « Beau comme le Cid » fut une métaphore courante ; *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* furent joués dans la même année 1640 : quatre chefs-d'œuvre. Et Corneille descend avec *Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius ;* il se relève avec le *Menteur ;* mais, après *Pertharite*, c'est la chute. De 1650 à 1651 le génie de Corneille se manifeste sous la forme lyrique dans sa belle *Imitation de Jésus-Christ.*

Au théâtre le jeune Racine est devenu le maître ; sa gloire porte de l'ombre sur celle du vieux Corneille, qui prend tous les défauts de son temps, et l'auteur du *Cid* est pauvre, malheureux, jaloux, jusqu'à ses derniers jours.

MONOLOGUE DE RODRIGUE

Percé jusques au fonds du cœur
D'une atteinte imprévüe aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur.
Je demeure immobile et mon âme abbatue
Cède au coup qui me tue

Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est offensé
Et l'offenseur est père de Chimène.

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse
Il faut venger un père et perdre une maîtresse,
L'une échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme.
Des deux côtés mon mal est infini,
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumière est éteinte,
A mon aveuglement rendez un peu le jour. .
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse
Mais ensemble amoureuse,
Noble ennemi de mon plus grand bonheur
Qui fais toute ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur!
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas,
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père,
Qui venge cet affront excite sa colère,
Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle
Qui nous serait mortelle !
Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir,
Ni soulager ma peine,
Allons mon âme, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison,
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
Puisqu'aussi bien il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu,
Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse ?
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence :
Courons à la vengeance :
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine
(Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé)
Si l'offenseur est père de Chimène.

(*Le Cid*. Acte I, VII.)

AUGUSTE ET CINNA

AUGUSTE

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose,
Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours,
Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir,
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens ;
Ce fut dedans leur camp que tu pris la naissance,
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine héréditaire ayant passé dans toi,

T'avais mis à la main les armes contre moi.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et le sang t'ayant fait d'un contraire parti
Ton inclination ne l'a point démenti.
Comme elle t'a suivi, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion ;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées,
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
M'ont conservé le jour qu'à présent je respire,
Et m'ont de tout leur sang acheté cet Empire,
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins
Qu'en te couronnant Roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire,
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer
Cinna, tu t'en souviens et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse.
Sieds-toi ; je n'ai pas dit encor ce que je veux,

Tu te justifieras après si tu le peux,
Ecoute cependant et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte,
Assurée au besoin du secours des premiers.
Te dirai-je les noms de tous ces meurtriers ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime qu'après toi j'avais le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui désespérant de les plus éviter
Si tout n'est renversé ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant et gardes le silence
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein et que prétendais-tu
Après m'avoir au Temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main,
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre.
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main,
Apprends à te connaître et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
Mais en un triste état on la verrait réduite
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux.
Contre moi tes vertus, tes glorieux travaux

Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'élève, et seule te soutient,
C'est elle qu'on adore et non pas ta personne,
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie.
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Mètels, les Pauls, les Fabiens
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.

CINNA

Je demeure stupide ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide,
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Cette stupidité s'est enfin dissipée,
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée,
Le père et les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause...

(*Cinna*. Acte V, I.)

STROPHES

(Fragment.)

Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte,
Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait ;
Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
N'aura lors que la honte
De son mauvais effet.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
Rendait à tes yeux même autrefois si fameux ?
Un autre tient leur place, un autre a leur prebende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.

Tant qu'a duré leur vie ils semblaient quelque chose ;
Il semble, après leur mort, qu'ils n'ont jamais été :
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose ;
Avec eux y repose,
Toute leur vanité.

Ainsi passe la gloire où le savant aspire
S'il n'a mis son étude à se justifier ;
C'est là le seul emploi qui laisse lieu d'en dire
Qu'il avoit su bien lire
Et bien étudier.

Mais, au lieu d'aimer Dieu, d'agir pour son service,
L'éclat d'un vain savoir à toute heure éblouit,
Et fait suivre à toute heure un brillant artifice
Qui mène au précipice,
Et là s'évanouit.

La grandeur véritable est d'une autre nature,
C'est en vain qu'on la cherche avec la vanité :
Celle d'un vrai chrétien, d'une âme toute pure,
Jamais ne se mesure
Que sur sa charité.

Vraiment grand est celui qui dans soi se ravale,
Qui rentre en son néant pour s'y connoître bien,
Qui de tous les honneurs que l'univers étale
Craint la pompe fatale
Et ne l'estime rien.

Vraiment sage est celui dont la vertu resserre
Autour du vrai bonheur l'essor de son esprit,
Qui prend pour du fumier les choses de la terre,
Et qui se fait la guerre
Pour gagner Jésus-Christ.

Et vraiment docte enfin est celui qui préfère
A son propre vouloir le vouloir de son Dieu,
Qui cherche en tout, partout, à l'apprendre, à le faire,
Et jamais ne diffère
Ni pour temps ni pour Dieu.

(Imitation de Jésus-Christ.)

QUATRAIN

sur le Cardinal de Richelieu

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

STANCES

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatans
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

(Poésies diverses.)

BENSERADE

(1612-1691)

Isaac Benserade naquit à Paris. Il écrivit des sonnets et des rondeaux précieux, mais il est surtout célèbre par le sonnet de Job. *(Voir la notice sur Voiture).*

SONNET DE JOB

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue ;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue :
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eût des peines incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connais de plus misérables.

MAUCROIX

(1619-1708)

François Maucroix, né à Noyon, fut un savant et un poète. Après une vie assez gaie, il devint le secrétaire de l'assemblée du Clergé de 1682, puis chanoine de Reims, où il mourut. Il a laissé des ouvrages savants qu'il se plaisait à lire à son ami La Fontaine et des vers où l'on trouve un mélange aimable de philosophie et de sentiments bucoliques.

A M. PATRU

Maintenant que l'hiver désole les campagnes,
Que la neige blanchit prés, forêts et montagnes,
Et cache au laboureur l'espoir de ses moissons,
Que les fleuves gelés sont durs comme des marbres,
        Et qu'on voit aux branches des arbres
        Pendre le cristal des glaçons ;

N'épargne point le bois, et bien clos dans ta chambre,
D'un feu continuel fais la guerre à décembre.
Oublie un peu la gloire et les soins de Thémis.
Assez de fois, Patru, ta fameuse éloquence
        A sauvé la faible innocence
        Des pièges de ses ennemis.

Pour moi près d'un foyer étincelant de braise,
Je tâche à composer une œuvre qui te plaise ;
C'est ce qu'à mes travaux je propose de prix :
Mais aussi quelquefois ma fidèle mémoire
        Fait céder tout penser de gloire
        Au doux penser de mon Iris.

Elle occupe en mon cœur toujours la même place ;
Pour toute autre beauté mon cœur est tout de glace ;
Mon Iris est toujours ce que j'aime le mieux.
Je me soumets sans peine au joug de cette belle ;
Patru, je ne puis aimer qu'elle ;
Elle seule plaît à mes yeux.

Malheureux que je suis ! Pourquoi l'ai-je perdue ?
Que fais-je dans ces lieux, éloigné de sa vue ?
Que traîner à regret des jours pleins de langueur.
Qu'un amant est heureux, quelque mal qui le presse,
Quand il meurt pour une maîtresse,
Et lui peut dire : je me meurs !

LA FONTAINE

(1621-1695)

Jean de La Fontaine est né à Château-Thierry le 8 juillet 1621. Il fit ses études à Reims, et à Paris, à Saint-Magloire. Il vécut longtemps inoccupé, rêvassant dans la campagne de sa ville natale. A vingt-six ans, il se marie et hérite d'une charge de maître des eaux et forêts. Entre temps, il donne une traduction d'une comédie de Térence, l'*Eunuque.* Il devient l'ami de Fouquet, surintendant des Finances de Louis XIV, qui lui fixe une pension. Fouquet disgracié, La Fontaine écrit l'éloquente et belle *Elégie des Nymphes de Vaux* pour consoler son bienfaiteur. Il est à cette époque lié avec Boileau, Molière, Racine ; il fréquente familièrement chez Mme de la Sablière à qui il dédie le beau *Discours* qui réfute Descartes ; chez la duchesse de Bouillon pour qui il compose des *Contes.* Sur sa vieillesse enfin il va habiter chez M. et Mme d'Hervart, sans s'inquiéter de sa femme ni de son fils, qu'il a perdus de vue. Il dort à la représentation de sa pièce : *le Florentin.* Il fait jouer *Ragotin ou le Roman Comique*, en 1684 et *la Flûte enchantée*, quatre ans plus tard. L'Académie l'a reçu en 1684 et La Fontaine assiste avec un amusement fidèle à ses séances. En plus de ses *Fables*, dont le dernier livre, le XIIe, est de 1692 et des œuvres dramatiques précitées, il a écrit un roman, *Psyché* (1669), des *Contes* en vers et des *Epitres.*

Il regretta la licence de quelques-unes de ses œuvres, se repentit, se convertit, épouvanté de Dieu, et mourut le 13 avril 1695.

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage au lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphirs. Qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon souper, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur,
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'advînt.
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie.
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé ; si bien que de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé
Semblait un forçat échapé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abatit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je m'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui sous le fils de Cythère
Je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas ! Quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

(*Fables*, IX, 2.)

ÉLÉGIE AUX NYMPHES DE VAUX

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil[1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes :
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les Destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vens et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,

1. Petite rivière qui passe à Vaux, près de Melun.

Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens :
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage :
Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par un sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

(*Elégies*, I.)

SEGRAIS

(1624-1701)

Jean Segrais, de Caen, resta pendant vingt-trois ans le secrétaire de Mademoiselle, la suivant un peu partout au hasard de la fortune. Il se fâcha avec elle et passa en la même qualité chez Mme de la Fayette, dont il signa les romans *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*. En 1676, il se retira à Caen. Il a laissé des traductions de Virgile, un poème pastoral, *Athis* et des *Eglogues*. Ses œuvres manquent d'inspiration mais sont joliment écrites.

ÉGLOGUE

(Fragment.)

N'ai-je point quelque agneau, dont vous ayez désir ?
Vous l'aurez aussitôt, vous n'aurez qu'à choisir ;
Et, si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs
Il aime, je le sais, il aime ma musette ;
De mes rustiques airs aucun il ne rejette,
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Des grandes déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse et la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux,
Et je puis ne chanter que mon amour fidèle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.

Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant !
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerois un nid de tourterelles :
Je vous les veux donner pour gage de ma foi ;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

HESNAULT

(?-1682)

Jean Hesnault est Parisien, fils d'un boulanger. Il fut l'ami de Chapelle. Son nom offrant la même consonance que celle de Quinault, Boileau supprima, dans ses *Satires*, le nom de Quinault et le remplaça par « Hesnault », à cause de sa *Troade* et autres imitations de Sénèque le Tragique qui sont fort mauvaises. Le sonnet sur Colbert a gardé Hesnault de l'oubli.

SONNETS

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour ;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour ;
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas.
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connoît pas !

SUR COLBERT

Ministre avare et lâche, esclave malheureux
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux ;

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux,
Contemple de Fouquet les funestes reliques ;
Et, tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute quelque jour te peut être commune.
Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune,
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et, près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

MOLIÈRE

(1622-1673)

Jean-Baptiste Poquelin est né à Paris, dans la rue Saint-Honoré en 1622, le 15 janvier. Son père, tapissier ordinaire de Louis XIII, le mit au collège de Clermont, tenu par des Jésuites, rue Saint-Jacques. Molière, après de bonnes études, en sortit pour entrer chez Gassendi, où, tout en se liant avec Chapelle et Cyrano de Bergerac, il apprit la philosophie. Puis il étudia le droit à Orléans et se fit même inscrire au barreau, qu'il quitta au bout de fort peu de temps pour s'engager dans une troupe de comédiens. C'est en devenant le directeur de cette troupe que J.-B. Poquelin prit le surnom de Molière.

Pendant douze années Molière avec ses acteurs court la province : il joue et il écrit des pièces, des farces surtout. Il rentre à Paris en 1658 et bientôt, grâce à l'entremise du prince de Conti, qui est son ancien condisciple, il obtient de Louis XIV pour sa troupe le titre de *Troupe de Monsieur*, frère unique du roi. En 1660, Molière dirige la salle du Palais-Royal, et y fait représenter toutes ses comédies, de *Sganarelle* au *Malade Imaginaire*, près de trente pièces : *Sganarelle* (1660) ; *Don Garcie de Navarre*, *l'Ecole des Maris*, les *Fâcheux* (1661) ; *l'Ecole des Femmes* (1662) ; *la Critique de l'Ecole des Femmes*, *l'Impromptu de Versailles* (1663) ; *le Mariage forcé*, *la Princesse d'Elide* (1664) ; *Don Juan*, *l'Amour Médecin* (1665) ; *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, *Mélicerte* (1666) ; *le Sicilien*, *Tartuffe* (1667) ; *Amphitryon*, *Georges Dandin*, *l'Avare* (1668) ; *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) ; *les Amants magnifiques*, *le Bourgeois gentilhomme* (1670) ; *Psyché*, *les Fourberies de Scapin*, *la Comtesse d'Escarbagnas* (1671); *les*

Femmes Savantes (1672) ; *le Malade Imaginaire* (1673).

Et en même temps que Molière écrivait ces pièces, il les répétait, les jouait, administrait son théâtre avec tout ce qui en dépend, était mal marié. Il aimait la scène passionnément ; se prodiguait aux représentations, qu'il se fût ou non agi de ses œuvres ; satisfaisait aux exigences royales dans la charge de valet de chambre qu'il occupait, et aux fréquentes demandes des grands de venir jouer chez eux. Enfin il convient d'ajouter à ces occupations les querelles littéraires que soulevaient ses œuvres.

Un soir que Molière jouait le Malade Imaginaire, il fut atteint d'une convulsion et, quelques heures après, il expirait entre deux religieuses, épuisé, à cinquante ans. Le 21 février 1673, pendant la nuit, on l'enterra à Saint-Joseph.

LE MISANTHROPE

SCENE IV.

ARSINOE, CELIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ

Je viens pour quelqu'avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE

Ah ! mon Dieu ! que je suis contente de vous voir !
(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCENE V. — ARSINOE, CELIMENE.

ARSINOÉ

Leur départ ne devait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses, qui le plus nous peuvent importer ;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier, j'étais chez des gens, de vertu singulière,
Où, sur vous, du discours, on tourna la matière,
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus, de votre âme, être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort ;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse :
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée :
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !
Mais, aux ombres du crime, on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez, de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître, à l'instant, la faveur
Par un avis, aussi, qui touche votre honneur ;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,

Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens, d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie, et vos éclats de zèle,
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse, et d'honneur,
Vos mines, et vos cris, aux ombres d'indécence,
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié, que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures,
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé, d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors, que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance ;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre, un peu, plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois, aussi, trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ

A quoi, qu'en reprenant, on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette répartie,
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame : et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement, où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous, qu'avec le même zèle,
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ

Ah ! Madame, de vous, je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, louer, et blâmer tout,
Et chacun a raison, suivant l'âge, ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi, propre à la pruderie ;
On peut, par politique, en prendre le parti
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat est amorti ;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas, qu'un jour, je ne suive vos traces,
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que, de plus que vous, on en pourrait avoir,
N'est pas un si grand cas, pour s'en tant prévaloir ;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
On vous voit, en tout lieu, vous déchaîner sur moi.

Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moi vous prendre ?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire et ce n'est pas ma faute ;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ

Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amants ;
Et, de là, nous pouvons tirer des conséquences.
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes [avances,
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire
Pour les petits brillants d'une faible victoire,
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter, pour cela, les gens de haut en bas.
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants, quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire :
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans...

ARSINOÉ

Brisons, Madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit, et le mien :

Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter, ,
Madame, et là-dessus, rien ne doit vous hâter ;
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

(Acte III.)

LES FEMMES SAVANTES

MARTINE, CHRYSALE

MARTINE

Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an[1] dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRYSALE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE

Ce que j'ai ?

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE

Votre congé !

---

1. L'*an* prononciation rustique de l'*on*.

MARTINE

Oui, Madame me chasse.

CHRYSALE

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE

Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,
Et je ne veux pas, moi...

PHILAMINTE, BELISE, CHRYSALE, MARTINE

PHILAMINTE

Quoi ? je vous vois, maraude ?
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE

Tout doux.

PHILAMINTE

Non, c'en est fait.

CHRYSALE

Eh !

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte ?...

PHILAMINTE

Quoi ? Vous la soutenez ?

CHRYSALE

En aucune façon.

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE

Mon Dieu ! non ;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE

Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE

Hé bien ! oui : vous dit-on quelque chose là-contre ?

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle au désir que je montre.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi ! je ne sais pas.

PHILAMINTE

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE

Cela ne serait rien.

CHRYSALE

Oh, oh ! peste, la belle !
Quoi ? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE

Pis.

CHRYSALE

Comment, diantre, friponne ! Euh ! a t-elle commis ?...

PHILAMINTE

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[1].

CHRYSALE

Est-ce là ?...

PHILAMINTE

Quoi ? toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute[2] obéir à ses lois !

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi ? vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE

Si fait.

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

CHRYSALE

Je n'ai garde.

BÉLISE

Il est vrai que ce sont des pitiés :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon,
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

---

1. Vaugelas, grammairien célèbre (1585-1650), membre de l'Académie, auteur des *Remarques sur la langue française.* Son autorité en matière de langue était souveraine, et persista longtemps après sa mort, comme le prouve d'ailleurs cette comédie. Molière est un des très rares esprits indépendants du XVIIe siècle qui ait eu le courage de railler cet oracle.

2. *La main haute*, terme de manège ; tenir la main haute est le contraire de rendre la main, laisser flotter la bride sur le cou du cheval.

PHILAMINTE

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

PHILAMINTE

O Ciel !

BÉLISE

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE

Quel martyre !

BÉLISE

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?

PRILAMINTE, *à sa sœur.*

Eh, mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.

(A son mari.)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE

Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment ? Vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant ?

CHRYSALE, *d'un ton ferme.*

Moi ? point. Allons, sortez. *(Bas.)* Va-t'en, ma pauvre
[enfant.

(Acte II, 5 et 6.)

QUINAULT

(1635-1688)

Fils d'un boulanger, *Philippe Quinault*, né à Paris, fut avocat distingué et auditeur à la Cour des comptes en même temps que poète dramatique.

Dix années, entre Corneille et Racine, il occupa seul la scène. Boileau lui fut sévère autant que Voltaire bienveillant. Quinault a écrit presque toutes les pièces dont Lulli fit la musique : *Cadmus*, *Alceste*, *Atys*, *Proserpine*, *Persée*, *Roland*, *Armide* et, dans ces œuvres au succès impérissable, la part de Quinault n'est pas la moindre. Il collabora aussi à *Psyché* avec Corneille et Molière. Il entra en 1670 à l'Académie française.

CHŒUR DES "SUIVANTS" DE PLUTON

Tout mortel doit ici paraître ;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre : —
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords ;
Le repos qu'on désire,
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire ;
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.

Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.
Chacun vient ici-bas prendre place,
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici-bas prendre place.
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort.

(*Alceste*, IV, 3.)

TYPHON

PLUTON

Les efforts d'un géant qu'on croyoit accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde ;
Mon empire s'en est troublé
Jusqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle,
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondements sont affermis.

(*Proserpine*, I, 1.)

LA TÊTE DE MÉDUSE

MÉDUSE

Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle ;
Mais l'excès étonnant de la difformité

Dont me punit sa cruauté
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle ;
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

(*Persée*, III, 1.)

BOILEAU DESPRÉAUX

(1636-1711)

Nicolas Boileau, appelé ordinairement Despréaux au XVIIe siècle, pour le distinguer de ses frères, est né à Paris le 1er novembre 1636 et y mourut en 1711, hydropique et sourd, sans avoir presque jamais quitté la ville.

Sa vie fut généralement morose. Enfant, la mort de sa mère le laisse aux mains d'une domestique négligente et dure. Il entre au collège d'Harcourt, où, pendant sa quatrième, il subit l'opération de la pierre. Il étudie la théologie, sa famille le destinant à l'état ecclésiastique, et suit en même temps les cours de droit. Il est avocat, plaide peu et médiocrement. Il a vingt ans quand son père meurt et lui lègue assez de bien pour pouvoir se passer des clients et de la quinzaine de frères et sœurs qui le précèdent dans l'existence.

Sa première œuvre, une satire, date de 1660. Il est alors en relations avec Furetière, Racine, Molière, La Fontaine qu'il trouve habituellement, dans les cabarets littéraires du temps, à la *Pomme de Pin* ou au *Mouton Blanc*. Il fréquente aussi chez Ninon et la Champmeslé. Plus tard il sera l'ami de M. de Lamoignon, l'historiographe de Louis XIV, qui l'imposera à l'Académie ; il vivra longuement retiré à Auteuil, avec une pension du roi et s'enrôlera, sans le bien vouloir, parmi les jansénistes.

Son œuvre comprend des *Satires*, des *Epîtres*, l'*Art Poétique* (1674), une traduction de Longin, le *Lutrin* (1683) et des *Epigrammes*.

Toute sa vie appartient aux lettres qu'il aime pardessus tout. Il leur immole tous ceux qui donnent dans l'extravagant et le précieux : Chapelain, Scu-

déry, l'abbé Cotin, Quinault, pour ne nommer que les écrivains qu'il critique le plus souvent. C'est que Boileau n'apprécie guère que le bon sens, la raison. Bourgeois sérieux et méticuleux, il voulait que toute la littérature fût écrite d'après les règles qu'il croyait découvrir dans les ouvrages des deux antiquités.

D'ailleurs, cela n'empêche point Boileau d'être grand artiste. Il est artiste, comme un peintre hollandais : il est exact, coloré, pittoresque. C'est un réaliste et un vrai poète. Il a des sensations ; mais peu de sensibilité, car il a trop de raison. Il possède admirablement son métier et ses vers sont de meilleure facture que ceux de Molière ou de La Fontaine, qui lui doivent beaucoup.

Enfin Boileau ne peut manquer de plaire dans le détail. Certains tableautins, serrés dans deux vers du Lutrin, ressemblent à des gravures à l'eau-forte, sèches et complètes.

LES EMBARRAS DE PARIS

SATIRE

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats.
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé De Pure [1].
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,

---

1. Ennuyeux célèbre. B

Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille choses émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents
Pour honorer les morts font mourir les vivants...
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse[1] :
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever, il survient une pluie :
On diroit que le ciel qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :
La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,

---

1. C'étoit le plus célèbre médecin de Paris, et qui alloit toujours à cheval. B.

Afin que votre mort, de tragique mémoire
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet
Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet[1].
J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint aride Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi,
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de Cocagne.
Sans sortir de la ville il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers ;
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

---

1. On voloit beaucoup en ce temps-là dans les rues de Paris. B.

MADAME DESHOULIÈRES

(1638-1694)

Antoinette de la Garde, mariée à un officier du génie qui s'appelait Deshoulières, fut une femme savante, comme l'entendait Molière. Boileau, dans sa Satire X[e] la traite en précieuse. Elle a écrit des églogues, des idylles, toutes sortes de poésies pastorales, où il manque la nature, malgré les jolies petites bêtes qu'elle y a mises. On trouve dans ses vers une certaine part d'athéisme qu'elle devait à l'influence de son ami Linière, « l'athée de Senlis », et « le poète idiot », de Boileau.

ALLÉGORIE

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre,
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, emprisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse.
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau ?

Que je vous regrette !
Mais il faut céder.
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris.
Il rit de mes craintes ;
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes.
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende !
Hélas ! Il le sait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages ;
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
La nuit et les jours,
Commençant son cours
Rend à la nature
Toute sa parure ;

Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va, chez Téthys,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

A UNE JEUNE FEMME

Tant qu'on est belle, Iris, il est vrai qu'on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus ;
Mais on a peu de temps à l'être,
Et longtemps à ne l'être plus.

JEAN RACINE

(1639-1699)

Jean Racine est né le 21 décembre 1639 à La Ferté-Milon, près de Villers-Cotterets, d'une famille de bonne bourgeoisie. Orphelin à trois ans, il fut élevé par ses grands-parents. Il entra à dix ans au collège de Beauvais, puis passa plus tard à Port-Royal, sous Nicole, Lancelot et Antoine le Maistre ; enfin il acheva ses études au collège d'Harcourt à Paris.

Racine avait, au moment d'entrer dans le monde, écrit déjà des odes, un sonnet, des pièces de circonstance. Sa *Nymphe de la Seine* lui valut les éloges de Chapelain et cent louis de gratification.

Comme il ne se pressait pas de faire choix d'une carrière et que la profession d'avocat qu'on lui conseillait ne lui plaisait point, son oncle, vicaire général de l'archevêque d'Uzès, l'appela auprès de lui dans l'intention de le pousser à l'étude de la théologie. A Uzès, Racine montre si peu de goût pour les ordres, que son oncle le laisse à sa vraie vocation. D'ailleurs le roi vient de donner au jeune poète de l'*Ode sur la Convalescence* une pension de 600 livres qui lui permet de regagner Paris.

Racine se lie avec Boileau. Il écrit pour la troupe de Molière *la Thébaïde* ou les *Frères Ennemis* et *Alexandre*, qui fut l'occasion de sa brouille avec Molière. Il voit La Fontaine, Boileau, Furetière à la *Pomme de Pin* ou à la *Croix de Lorraine* qui sont leurs cabarets habituels.

De 1667 à 1677, Racine fait représenter sept tragédies : *Andromaque*, *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674) et *Phèdre*. Il est de l'Académie à partir de janvier 1673. Pendant ces dix années, Racine subit l'as-

saut des cabales, des critiques, des épigrammes que chacune de ses œuvres soulève. Il répond âprement dans ses *Préfaces* ; il se défend contre les jaloux, amis de Corneille, contre les mauvais esprits qu'a ridiculisés Boileau, contre les favoris de certaine coterie politique, et tombe enfin, avec *Phèdre*, devant celle de Pradon.

Dégoûté du théâtre et de la gloire, soudain touché de scrupules religieux et navré d'avoir pu offenser la morale de Port-Royal, Racine renonce à la scène. Il se marie avec Catherine Romanet, une bourgeoise froide et simple qui lui donne sept enfants. Et il est pauvre au moment d'entrer avec Boileau, à la Cour, en qualité d'historiographe de Louis XIV. Racine n'est plus que père et courtisan. Grâce à Mme de Maintenon il se remet un jour à la tragédie : on représente *Esther*, en 1689 ; *Athalie*, en 1691, qui attendra la Régence pour paraître à la scène.

Racine perd la faveur du roi à cause de ses attaches jansénistes ; ses dernières années sont attristées de ce fait. Sa nombreuse famille, éparse et placée, Racine, le 21 avril 1699, mourait en chrétien, son ami Boileau à son chevet, et entièrement réconcilié avec Port-Royal, où il demanda d'être inhumé.

ANDROMAQUE

O ma chère Céphise !
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise :
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc ! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :

Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste ;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème :
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
Dis-lui qu'avant ma mort, je lui fus engagée ;
Que ses ressentiments doivent être effacés ;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

CÉPHISE

Hélas !

ANDROMAQUE

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

(IV, 1.)

PHÈDRE ET HIPPOLYTE

PHÈDRE

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes ;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes,
Mon fils n'a plus de père ; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance,
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris ;
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE

Quant vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur ; vous m'avez vue attachée à vous nuire :
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir ;
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir ;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée ;
J'ai même défendu par une expresse loi
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi :
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse ;
Madame, je le sais ; les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE

Ah, Seigneur ! que le Ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune à voulu m'excepter,
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore

HIPPOLYTE

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore,
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protège ; et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur ; puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je ? il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime ; non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux ou tel que je vous voi.

Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE

Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE

Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;

Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon [flanc
Ont allumé le feu si fatal à mon sang ;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel. Je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper :
Voilà mon cœur, c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne.

ŒNONE

Que faites-vous, Madame ! Justes Dieux !
Mais on vient ; évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez ; fuyez une honte certaine.

(*Phèdre*. Acte II, scène V.)

REGNARD

(1655-1709)

François Regnard, fils d'un riche bourgeois de Paris, passa une partie de sa vie à voyager. « Il eût été célèbre par ses seuls voyages. C'est le premier Français qui alla jusqu'en Laponie », dit Voltaire. Regnard parcourut l'Italie, la Pologne ; il fut esclave à Alger. Il a raconté les nombreux incidents de sa vie avec beaucoup d'humour. Fixé à Paris, il publia des satires, des épîtres et fit représenter des comédies en prose, puis cinq actes, en vers, le *Joueur*, en 1696. Il a écrit le *Légataire Universel*, une comédie d'intrigue, les *Ménechmes* d'après Plaute, les *Folies amoureuses*, *Démocrite*, le *Distrait* et d'autres. Beaucoup de ses pièces sont fort amusantes, mais se sentent déjà du voisinage licencieux de la Régence. Cet auteur de vaudevilles se laissa mourir tristement à cinquante-quatre ans.

LA LÉTHARGIE

M. SCRUPULE, *notaire*, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

GÉRONTE

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GÉRONTE

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savois bien qu'ayant fait votre testament
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE

Quel papier, s'il vous plaît? Pour quoi, pour quelle affaire?

M. SCRUPULE

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament?

M. SCRUPULE

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas*.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas*.

Je frissonne de peur.

GÉRONTE

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté, plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisiroit-il votre âme?
Monsieur étoit présent, aussi bien que madame:
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire ?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GÉRONTE

Eraste étoit présent ?

M. SCRUPULE

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE

Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE

Ah ! ne me parlez pas, monsieur, de testament ;
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE

Lisette, parle donc.

LISETTE

Crispin, parle en ma place ;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament !

CRISPIN

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil, auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fut vous : pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper ! mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable ; et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN

Oui, c'est elle, en effet.

LISETTE

N'en doutez nullement ; et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE

Oui.

LISETTE

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet ;
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie ?...

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte ?...

GÉRONTE

Oui.

CRISPIN

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie.

GÉRONTE

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel ?...

ÉRASTE

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit :
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Etant en son bon sens, comme on a pu connoître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paroître ;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire...

CRISPIN

Ah ! quel cœur de rocher et quelle âme assez noire
Ne se fendroit en quatre en entendant ces mots ?

LISETTE

Hélas ! je ne saurois arrêter mes sanglots.

GÉRONTE

En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous ; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat ! ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat !

M. SCRUPULE

Mais laissez-moi donc lire :
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit,
« Son susdit testament en la forme qui suit. »

GÉRONTE

De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous ! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes.

GÉRONTE

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites.
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin.
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE

Je dois quatre cents francs! c'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE

C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN

Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guère.

M. SCRUPULE

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Eraste, mon neveu. »

ÉRASTE

Se peut-il?... Juste ciel!...

GÉRONTE

Oui, je voulois nommer Eraste légataire,
A cet article-là je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE

Ah! grands dieux!

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnoissance.
(A Lisette.)
Parle donc...

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah ! monsieur...

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE

Quoi ! déjà, je vous prie.
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE

Comment ! six mille francs, quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE

Les maris, aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?
(Au notaire.)
Il en est à tous prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin,
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE

« A Crispin... »
(Crispin se fait petit.)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin ?

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeans, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...

GÉRONTE

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux ;
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?
(Au notaire.)
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE

Quoi ! moi, j'aurois légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraste auroit chassé, s'il m'avoit voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux, même après votre mort ?

GÉRONTE

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches :
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !
(Haut à Géronte.)
Vous les cherchez en vain : vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Eraste.*

Où sont-ils donc ? réponds.

ÉRASTE

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE

Par mon ordre ?

ÉRASTE

Oui, monsieur.

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie.

GÉRONTE

Oh ! je veux sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*Le Légataire universel*, V, 7.)

LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIIIE SIÈCLE

Nous retrouvons au XVIIIe siècle à peu près les mêmes genres de poésie qui ont immortalisé les grands artistes du XVIIe ; mais cette large poésie française, épique, lyrique, dramatique ou satirique, va se transformer et évoluer comme la langue, et nous verrons peu à peu ces grands courants d'inspiration se stériliser et s'épuiser.

Voltaire, l'homme le moins enthousiaste de son siècle, se mit en tête de nous donner un poème épique. Mais on n'improvise pas une Epopée comme une Epître. Sa tentative échoua. *La Henriade*, effort louable d'un poète élégant, ne fut qu'une œuvre artificielle, où quelques morceaux de versification réussie ne suffisent pas à remplacer le génie littéraire. L'élément merveilleux y est puéril. C'est une rapsodie ennuyeuse, écrite contre le fanatisme et en faveur de la tolérance. On ne fait pas une Epopée avec des thèses philosophiques. Voltaire reste l'auteur de la *Henriade*, mais on ne lit plus la *Henriade :* elle est le plus connu et le plus inconnu de ses ouvrages. Ses Epîtres, ses Satires, ses Contes en vers sont de bien meilleures productions poétiques. La plupart sont des chefs-d'œuvre de versification facile, de malice, d'esprit et de verve. Voltaire est un conteur exquis. La Fontaine seul l'a surpassé dans cet art, et quelquefois même ne les distingue-t-on plus.

C'est dans ses Epîtres et ses Satires que Voltaire a condensé ses rancunes, ses ironies et ses railleries philosophiques. Bien peu de ses contes en vers peuvent être lus de tout le monde. La pudeur et la morale ne l'ont jamais beaucoup préoccupé, et c'est dommage. Sans ce défaut, les trois quarts de ces productions seraient devenues classiques.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire le poème indigne et burlesque de la *Pucelle*, dont la publication pèse lourdement sur la réputation de Voltaire. La *Pucelle* est indigne d'un Français ; et ce qu'il y a de triste, c'est qu'elle n'est pas indigne d'un poète, et que cette œuvre abominable est pleine de talent.

Voltaire n'est pas le seul écrivain qui ait tenté de se faire un nom dans la poésie épique. La Motte, avec beaucoup moins de vocation, fut aussi attiré par ce genre littéraire, qui est certainement le premier en dignité et en difficulté. Incapable d'inventer une épopée personnelle, La Motte entreprit de traduire, ou plutôt de défigurer l'*Iliade* d'Homère. Il en fit un poème français en douze chants et en vers alexandrins. Il raccourcit, corrigea, transforma, et réussit à présenter au public une caricature élégante, à périphrases incolores, qui n'avait rien de commun avec l'*Iliade*. La Motte croyait sincèrement avoir rendu Homère lisible.

Voltaire a raison. Les Français décidément n'ont pas la tête épique. La Harpe lui-même abandonna le projet qu'il avait fait à la fin de sa vie d'écrire un poème contre les incrédules !

Le XVIIIe siècle compte, en revanche, je ne dis pas d'excellents, mais de très intéressants poètes lyriques. Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) passait à son époque pour le meilleur et le plus célèbre. Il finit le XVIIe siècle et il ouvre le XVIIIe. J.-B. Rousseau a eu certainement une sorte de véritable inspiration, une inspiration artificielle, rhétoricienne, laborieuse et voulue, mais qui atteint de grands effets et lui donne un certain ton de sincérité.

Quelques-unes de ses odes ont de l'éloquence, de l'élan, de la hauteur lyrique, de la beauté verbale, comme les *Odes au comte de Luc*, la *Naissance du duc de Bretagne*, *A Malherbe*, au *Prince Eugène*. Emprisonné dans la mythologie et l'étroitesse de la versification classique, J.-B. Rousseau a cependant réalisé dans ses paraphrases des Psaumes de David, un ton spécial qui n'est ni sans mérite ni sans éloquence. (Voir l'ode tirée du cantique d'Ezéchias). Ses Cantates ont aussi de beaux vers. Evidemment, même dans sa Cantate à Circé, et malgré ses prépréteintions pindariques, J.-B. Rousseau n'est qu'un déclamateur de périphrases, un fabricateur de lyrisme, un froid imitateur du mouvement, des gestes et de l'entraînement des poètes anciens. Ses *Epîtres* sont ennuyeuses. Il n'a réussi que l'épigramme et la satire, où son envie et sa rancune se trouvent à l'aise. Il avait l'esprit si méchant, qu'on l'accuse d'avoir fait des vers qui ne sont peut-être pas de lui. Exilé pour diffamation en 1712, il protesta toute sa vie contre un crime dont il était bien capable.

Ici encore, dans le genre lyrique, nous retrouvons La Motte, l'intrépide embellisseur de l'*Iliade*. Ayant vulgarisé Homère, il crut égaler Pindare. La gloire de Pindare fascinait ce bel esprit. Il essaya de le mettre au point, il crut l'imiter, il s'imagina l'atteindre, et cet effort lui valut une réputation. La Motte savait écrire ; il avait du talent et s'assimilait facilement les œuvres qu'il admirait. Il possédait bien le vocabulaire et la langue de l'inspiration lyrique ; mais sa verve était sans sincérité et sans génie, faite d'application et d'élégance. Quelques-unes de ses odes furent admirées de Voltaire, qui, d'ailleurs fut, pour son compte, encore plus mauvais poète lyrique.

Il est naturel que la tragédie ait tenté La Motte. Les *Macchabées* (1722), *Romulus* (1722), *Œdipe* (1723), sont des œuvres fades et bien mortes. Une seule de ses tragédies eut du succès : c'est *Inès de Castro* (1723). On y trouve une sorte de sincérité, quelque

chose d'attendrissant et de pathétique qui entraîna les spectateurs.

Lefranc de Pompignan (1709-1784) jouit d'une réputation plus méritée. C'est toujours la périphrase, la froideur et la rhétorique banale ; mais ses Odes ont de l'éclat, du souffle et même de la magnificence, surtout ses imitations des Psaumes et ses *Hymnes sacrées* (« Sacrés ils sont, disait Voltaire, car personne n'y touche »). Lefranc de Pompignan a aussi traduit Virgile, Horace, Pindare et Eschyle. Ces traductions sont insignifiantes.

Le vrai poète lyrique du XVIII[e] siècle, c'est Ecouchard Lebrun (1729-1807) qu'on appelait le Pindare Français. Lebrun a réhabilité l'Ode. Bien que n'ayant rien de commun avec Pindare, c'est un poète de talent, qui peut passer pour un maître. Ses Odes sont célèbres et valent la peine d'êre lues. Nous n'avons rien, parmi les classiques, de plus fort comme inspiration. Nul n'a égalé sa hauteur, son élévation, son style retentissant. Lebrun a fait des *Epîtres* médiocres ; en revanche ses *Epigrammes* sont de petits chefs-d'œuvre.

On compte au XVIII[e] siècle de nombreux poètes élégiaques. Parny (1753-1815) eut l'honneur d'être nommé le Tibulle Français. Il a exclusivement chanté l'amour, la galanterie, la volupté et la passion. Publiées en 1775, ses *Elégies* sont d'une langue tendre, pure, infiniment harmonieuse, et ses vers ont une mollesse, une suavité qui annoncent déjà la poésie de Lamartine, dont les premiers essais furent des imitations de Parny. Il est regrettable que Parny tombe presque toujours dans la sensualité licencieuse. Son poème de la *Guerre des dieux* est une obscénité crue.

André Chénier (1762-1794) chanta lui aussi l'amour et la passion, et ses Elégies ont, comme celles de Parny, des ardeurs brûlantes et interminables. On pardonne à un grand poète de se répéter. Chénier est le dernier des poètes classiques, ou le premier des poètes romantiques. Son inspiration est allée se

renouveler aux sources de la poésie antique. C'est un retour vers l'imitation, ou plutôt vers l'assimilation grecque, mais un retour direct, accompli par un poète païen d'esprit et grec de naissance et qui savait le grec. Chénier apporte une nouvelle langue poétique, de beaux vers souples, savoureux de ton et de couleur, où l'on retrouve les germes de la grande révolution romantique de Victor Hugo et Vigny. C'est pendant le Romantisme qu'éclatèrent, d'ailleurs, les publications et la célébrité de Chénier. Son talent incomparable, la portée féconde de son œuvre, sa vie, son patriotisme, sa haine de la tyrannie, sa mort stoïque, tout concourt à grandir cette belle figure, dont la gloire illumine le XIXe siècle. Qui ne sait par cœur la *Jeune Captive* et les inoubliables idylles, la *Jeune malade*, le *Mendiant*, l'*Aveugle*, *Myrto*, *la jeune Tarentine*, etc. ?

Pour compléter ce court tableau de la poésie lyrique, élégiaque, amoureuse, épigrammatique et légère, il nous suffira de nommer Bertin (1752-1790) un efféminé peu intéressant ; Colardeau (1733-1776), qui fut surtout adroit et infatigable rimeur ; Jacques Vergier (1655-1720), Moncrif (1687-1770), Piron (1689-1773), Gallet (1700-1755), Panard (1694-1745) qui eut un talent facile, Collé, autre ingénieux chansonnier (1709-1783). Il est fâcheux que le libertinage soit le thème ordinaire de ces poètes.

Largement représentée au XVIIIe siècle, la décadence de la poésie dramatique commença presque immédiatement après Racine. Lagrange-Chancel (1676-1758) continue la tradition des premiers imitateurs, Campistron et Pradon. Plus encore que ces deux mauvais élèves, Lagrange-Chancel a compliqué l'intrigue et affadi l'amour dans la tragédie. L'auteur de *Phèdre* eut le tort d'encourager les débuts précoces de cet auteur, qui fit jouer à seize ans sa première tragédie, *Adherbal* (1694). La langue de Lagrange-Chancel est dure ; mais il avait le sens du théâtre et ses succès le posèrent en rival de Crébillon. On a de Lagrange-Chancel *Oreste et Pylade*

(1697), *Amasis* (1701), *Ino et Mélicerte, Athénaïs* etc.

On peut considérer Crébillon (1664-1762) comme le premier poète tragique en date du XVIIIe siècle. Celui-là posséda au suprême degré le don dramatique. En osant mettre sur la scène les situations les plus terribles et même les plus révoltantes du théâtre antique, Crébillon a donné à la tragédie un crescendo d'angoisse et d'intérêt, qui captive grossièrement, mais qui explique son succès. Il a créé un nouveau frisson : la terreur. Il pèche malheureusement par la mauvaise qualité de sa langue, et sa versification étriquée se réduit à une sorte de vocabulaire exclamatif.

Crébillon eut une grande réputation. On le préférait à Voltaire, qui, furieux de ce succès, refit ses pièces et l'appelait le Barbare. Crébillon fit jouer *Idoménée* (1705), *Atrée et Thyeste, Electre* (1709), *Rhadamiste et Zénobie* (1711), qui excita l'enthousiasme, *Xercès* (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726), *Catilina* (1748), qui alla aux nues, la *Mort de Cicéron* (1755), etc. Sans doute Crébillon est un barbare, mais il avait le sens du théâtre et il a fait frissonner le public. *Rhadamiste* est sa meilleure pièce.

Ecrivain d'élégance et de goût, aussi peu disposé que Boileau à admettre ce genre de pièces violentes, Voltaire ambitionna et obtint toutes les gloires littéraires. Il a passé pour le premier auteur dramatique de son temps, ce qui est vrai, et pour le continuateur de Racine et de Corneille, ce qui est moins sûr. Qui lit aujourd'hui le théâtre de Voltaire ? Sauf deux ou trois pièces à peu près classiques, tout le reste est œuvre morte. Comme langue, Voltaire est certainement supérieur à tous ses rivaux. Il est, par excellence, à son époque, le poète de la délicatesse et du goût, celui qui a le mieux gardé la forme et la tradition classiques. Au fond, il n'a réellement jamais eu le sens dramatique. Son théâtre artificiel procède de l'habileté, non de l'inspiration. Voltaire crut renouveler la tragédie en y introduisant la cou-

leur, le pittoresque, des scènes de tombeaux ou des coups de tonnerre *(Sémiramis)*, des données et des personnages exotiques, Sarrasins, Musulmans, Tartares et Chinois. En réalité, il n'a créé ni un type, ni un caractère, ni une comédie, ni un drame. Il lui manquait le don de la vie : il a toujours fait du théâtre philosophique. *Alzire* (1736) est une belle pièce, émouvante, sincère et d'une noble poésie. *Zaïre* (1732) est aussi une pièce exquise, bien faite et même très touchante. *Mérope* (1743) et *Œdipe*, qu'il écrivit à 18 ans, complètent l'œuvre tragique que la postérité a retenue de Voltaire. *Mérope* peut passer pour son chef-d'œuvre. C'est presque de premier ordre. Les tragédies de Voltaire sont nombreuses : *Artemise* (1720), *Marianne* (1724), *Brutus* (1730), *Eriphile*, une espèce d'Hamlet (1732), *La mort de César* (1743), *Mahomet*, *Semiramis*, *Oreste*, *Rome Sauvée*, *Tancrède*, etc.

Voltaire n'a ressemblé à Racine que sur un point : il a eu lui aussi son Campistron ; c'est La Harpe, le futur auteur du *Cours de littérature*, considéré comme l'élève et l'imitateur de Voltaire. Non seulement La Harpe n'a rien d'original, mais il n'est jamais sorti des vers de Voltaire, qu'il réussissait à merveille, notamment dans *Warwick* (1763), qui fit du bruit. Son *Timoléon* tomba à plat (1764). *Gustave Wasa* (1766) fut encore une chute. Sa *Mélanie* (1778) est un drame larmoyant et anti-clérical, écrit contre les couvents. On cite encore de La Harpe les *Barmécides*, qui tombèrent (1778), comme les *Brahmes*, pièce philosophique (1783), *Jeanne de Naples* (1781), *Philoctète* (1783), froide imitation de Sophocle ; *Coriolan* (1784) et *Virginie* (1786), œuvres à tendances philosophiques, destinées à flatter les idées de l'époque. La Harpe était alors incrédule et voltairien. Il a encore affadi Voltaire.

La tragédie s'épuise, malgré les soubresauts que quelques poètes veulent lui donner.

Voltaire avait eu la faiblesse, très nuisible à l'art dramatique, de semer ses pièces d'allusions philo-

sophiques anti-religieuses. La Harpe ne fut pas le seul à imiter ce défaut. Joseph Chénier (1764-1811) y mit plus d'exagération encore et fit des tragédies purement politiques et démagogiques. Dans *Charles IX* (1789), il attaque le fanatisme et la royauté. *Jean Calas* est encore une tragédie démagogique. *Caïus Gracchus* (1792, notez les dates), quoique pièce républicaine, fut interdite comme trop modérée. *Fénelon ou les religieuses de Cambrai* (1793) et *Timoléon* (1793) eurent le même sort. *Tibère* passe pour la meilleure tragédie de Chénier. On ne la joua qu'en 1844. Elle a de l'énergie et de l'action.

De Belloy (1727-1775) est un nom à retenir dans l'histoire du théâtre au XVIIIe siècle. C'est moins son talent que son succès qui compte. Après deux ou trois pièces de tâtonnements, de Belloy donna le *Siège de Calais*, dont le retentissement fut énorme en France et à l'Etranger. Il inaugurait la tragédie nationale et, abandonnant l'imitation grecque et romaine, il prenait ses sujets dans l'histoire française et moderne : le *Siège de Calais*, *Gaston et Bayard* (1771), *Pierre le Cruel* (1772), *Gabrielle de Vergy*, jouée après sa mort. Malheureusement la langue de Belloy est rude, barbare et de qualité médiocre. Ceux qui ont des idées manquent souvent de talent.

La plupart des poètes de cette époque ont fait applaudir une ou deux pièces, et le reste de leur production est médiocre ; ou bien un certain nombre de leurs œuvres ont réussi sans être très remarquables. C'est le cas de Lemierre (1723-1793). Son *Hypermnestre* est assez vivante comme situations et comme scènes (1758). *Térée* (1761) n'est que ridicule et bizarre. *Idoménée* tomba (1764), *Artaxerce* (1766) fut un succès d'estime. *Guillaume Tell* (1766) eut de la vogue (1786). Le triomphe de Lemierre fut la *Veuve de Malabar*. Froidement accueillie en 1770, elle souleva en 1780 un incroyable enthousiasme. En 1790, Lemierre donna *Barnevelt*, pièce déclamatoire et politique.

Quand nous aurons mentionné le *Spartacus* de

Saurin, qui eut quelque réputation, et sauvé de l'oubli les noms de La Noue, et de Chateaubrun, aujourd'hui profondément inconnus, nous aurons un tableau à peu près complet du mouvement de la tragédie, qui s'est développée au XVIIIᵉ siècle selon la formule Racinienne.

Un homme cependant, aussi bon, ou aussi médiocre poète que les autres, fut frappé par cette décadence et tenta de renouveler le genre tragique. Ducis (1733-1816) se proposa d'acclimater en France le théâtre de Shakespeare, non pas tel quel et dans sa beauté sauvage, mais arrangé, émondé et coupé par un poète qui ne savait même pas l'anglais. La traduction de La Place lui servit ainsi à donner un *Hamlet* (1769) qui n'a gardé de Shakespeare que le sujet ; *Roméo et Juliette* (1772), le *Roi Lear* (1783), réduit aux trois unités classiques, et *Othello* (1792) plus facile à adapter. Ces deux dernières pièces eurent du succès. *Macbeth* ne réussit pas. Ducis refaisait les œuvres de son modèle. Il changeait tout. Il a même fait un mélange d'Euripide et de Sophocle dans son *Œdipe chez Admète*. En somme, Ducis n'a qu'une pièce personnelle : *Abufar* (1795). Malgré la versification, toujours débile et surannée, cette tragédie est curieuse par la couleur exotique, les mœurs Arabes et des qualités d'émotion.

En fin de compte, la poésie dramatique au XVIIIᵉ siècle a constamment marché vers la décadence. L'évolution de la grande poésie comique est plus intéressante. La comédie compte des poètes et des œuvres fort agréables. A tort ou à raison, le théâtre comique se renouvelle ; un genre se crée : la comédie bourgeoise et larmoyante, avec La Chaussée et Destouches, qui sont des poètes, et Sedaine et Diderot, qui furent des prosateurs.

Destouches (1680-1754) est un auteur délicat, un observateur de tact et de goût, qui eut la versification facile. Le *Philosophe marié* (1727), le *Glorieux*, son chef-d'œuvre (1732), le *Dissipateur* (1732), l'*Irrésolu* (1736), ne sont peut-être pas des comédies dignes

do Molière ou de Regnard ; mais ce sont des pièces attrayantes, où l'on trouve des situations, des sentiments et des caractères aimablement esquissés.

C'est précisément ce qui manquait à Piron (1689-1773). La réputation licencieuse de Piron ne doit pas faire oublier qu'il fut excellent versificateur dans sa *Métromanie* (1738), pièce restée classique et fort savoureuse à lire. La langue en est pure, le dialogue parfait. Malheureusement les situations manquent de relief et les caractères sont monotones. Il y a des longueurs ; ce n'est pas vivant ; comédie de salon, tout au plus. Piron a fait aussi deux tragédies, *Gustave Wasa* (1733) et *Fernand Cortez* (1741), dont les noms mêmes sont oubliés.

La Chaussée (1692-1754) fut, au contraire, poète médiocre, mais homme de théâtre. Il a créé la comédie pathétique, le drame bourgeois, qui met à la scène des intrigues domestiques et que dominent l'émotion, la sensiblerie et le romanesque. Ce genre sévira terriblement sous l'Empire et deviendra plus tard la comédie de mœurs de l'Ecole d'Emile Augier. Nous avons, de La Chaussée, *La fausse antipathie* (1734), le *Préjugé à la mode* (1735, un mari qui rougit d'aimer sa femme) ; L'*Ecole des amis* (1737), *Mélanide*, qui eut du succès (1741), l'*Ecole des mères* (1745), son chef-d'œuvre, une date dans l'art dramatique, pièce qui fit couler des larmes d'attendrissement.

Gresset (1709-1777) a laissé une œuvre : il est l'auteur du *Méchant* (1747), qui n'est peut-être pas très scénique ni de grand intérêt, mais qui révèle un poète, un moraliste, expert à saisir le côté odieux des ridicules et des vices. Le caractère du Méchant a du relief et il faut louer la belle tenue littéraire de la pièce. Le *Méchant*, la *Métromanie*, le *Glorieux* sont, à des titres divers, les trois grandes comédies du XVIIIe siècle. Gresset a montré, d'ailleurs, le même talent dans le conte en vers. Son poème badin *Vert-Vert* est un chef-d'œuvre d'esprit, de diction et de narration poétique. On comprend que Voltaire

en fût jaloux : Gresset était non seulement poète, mais jésuite. Son autre poème, *La Chartreuse*, a bien des qualités aussi, quoique moins plaisant et beaucoup plus grave.

Colin d'Harleville (1755-1806) mérite également de n'être pas oublié comme poète comique. C'est un auteur amusant, qui prenait une manie, un travers ou un défaut et en faisait une pièce : L'*Inconstant* (1786), l'*Optimiste* (1788), les *Châteaux en Espagne* (1789), le *Vieux Célibataire* (1792), les *Artistes* (1796). Il a de la facilité, de la bonne humeur et du naturel.

Deux autres pièces eurent au XVIIIᵉ siècle leur moment de célébrité : l'une pour le scandale qu'elle causa, les *Philosophes* de Palissot (1760) ; l'autre pour une peinture de caractère, le *Philinte de Molière* de Fabre d'Eglantine (1790). Les *Philosophes* étaient un pamphlet qui mettait en scène Diderot, d'Alembert, Helvétius et Rousseau. Le *Philinte* est un bon pastiche qui prend pour héros un personnage de Molière.

Mentionnons encore, pour être complet, l'*Homme du jour* (1751), de Boissy, un poète qui dialoguait avec esprit ; l'*Impertinent* de Desmahis (1750), les *Fausses infidélités* de Barthe (1768), les pièces de Voisenon, de Vigée, de Rochon, de Chabannes, le *Marchand de Smyrne* du moraliste Chamfort...

Les auteurs de libretti, de ballets ou d'opéra-comique ont quelquefois eux aussi écrit de jolis vers (*Le ballet des éléments*, de Charles Roy) ou de jolies pièces comme *Castor et Pollux* de Gentil-Bernard et certaines œuvres de Favart, Marmontel, Sedaine (*Richard Cœur de Lion*, entre autres).

Tel est à peu près, dans ses grandes lignes, le bilan de la poésie comique au XVIIIᵉ siècle.

Il est extraordinaire qu'une époque où il s'est dépensé tant de méchanceté et d'esprit n'ait produit aucun grand poète satirique dans le genre de Boileau. Le meilleur est encore Gilbert (1751-1780), Gilbert avait un talent solide, fait de violence, de haine, de colère contre son temps, qu'il a méconnu et flagellé par

déception personnelle. Sa *Satire sur le* XVIIe *siècle* est célèbre.

La destinée de Gilbert rappelle les malheurs beaucoup plus réels de Malfilâtre (1733-1767) qui, malgré de beaux débuts, connut le découragement et la pauvreté. Son poème, *Narcisse dans l'île de Vénus*, révèle du tempérament et de la sensibilité.

Palissot, l'ennemi des philosophes, a un peu trop grossièrement bafoué ses contemporains dans sa *Dunciade* ou *Guerre des sots* (1764), qui a cependant des qualités de versification.

Le pindarique Lebrun a fait des épigrammes qui valent des Satires et qui demeurent des modèles du genre.

Le doux Chénier lui-même nous a laissé des *Iambes* d'une belle inspiration, où éclate le cri révolté d'une âme juste contre une tyrannie politique qui supprimait ses adversaires par l'échafaud. Le couperet de la guillotine trancha son dernier vers.

Le XVIIIe était trop épris d'enseignement et de démonstration pour négliger la poésie didactique, même la plus humble, la Fable.

La Motte, qui s'est exercé dans tous les genres, a publié aussi des fables, qui sont peut-être ses meilleures productions. Il se croyait un La Fontaine penseur et, malgré son style laborieux à intentions philosophiques, il a de l'originalité et de l'invention.

On cite encore les fables très travaillées de Pesselier (1712-1763), celles du duc de Nivernais (1716-1798), qui sont d'habiles imitations, et celles d'Aubert, souvent élégantes.

Mais le roi de la fable au XVIIIe siècle, c'est Florian (1755-1794), le seul qui mérite d'être cité après La Fontaine. Ces fables semblent plutôt des récits et des contes, et leur naturel, qui n'est pas sans prétention, n'a rien de commun avec La Fontaine. Mais il y en a de charmantes. On relira toujours *Le Lapin et la Sarcelle*, le *Perroquet*, le *Singe qui montre la lanterne*, le *Château de cartes*, le *Danseur de corde et le balancier*, le *Grillon*, etc...

Avant d'aborder la poésie descriptive, mentionnons par acquit de conscience un genre de poésie particulièrement en vogue au XVIII[e] siècle : la poésie galante et légère des Gentil-Bernard, Voltaire, Dorat, Péron, Voisenon, de Bernis, Boufflers, etc.

La poésie grave fut au XVIII[e] siècle aussi en honneur que la poésie futile. On se mit à décrire pour le plaisir de décrire, et au genre didactique s'ajouta le genre descriptif. On fit des poèmes sur la nature, les arts, les saisons, les champs, les vergers, la conversation, les sciences, les arts, les oiseaux...

Louis Racine est le premier des poètes descriptifs qui ont directement engendré l'école de l'abbé Delille. Le poème sur la *Grâce* et surtout celui sur la *Religion* obtinrent un succès mérité. Louis Racine avait le don de la bonne versification et il a laissé des morceaux d'une remarquable facture ; il ne lui a manqué que peu de chose, c'est-à-dire à peu près tout : l'invention et l'imagination.

Léonard (1744-1793) fit après lui de la description poétique, de la poésie pastorale, des *Idylles* dans le goût de Thompson et de Gessner (1766). Il dédaignait l'alexandrin ; il maniait admirablement le vers de dix syllabes; il est souvent très bon poète.

Saint-Lambert publia les *Saisons* en 1769. Ce poème imité de Thompson fut très lu. Boucher, qui lui est supérieur, donna les *Mois* dont la vogue fut éphémère. Lemierre se montra meilleur poète descriptif que dramatique. Il y a de beaux morceaux dans son poème sur la *Peinture* et dans ses *Fastes*, dont l'inspiration populaire est curieuse.

Tout cela ne sort pas de la déclamation brillante. Œuvres fabriquées par des procédés sans inspiration, rhétorique, travail, versification apprise, devoirs de composition, périphrases, phrases et emphases...

André Chénier seul eût pu nous donner dans ce genre une œuvre de forte poésie, si l'on en juge par son essai, *L'Hermès*. Epicurien et matérialiste, Chénier se proposait de chanter les découvertes scienti-

fiques de son temps. Là aussi il eût été grand poète.

Il faut signaler à part l'abbé Delille (1738-1813) comme le roi de la description poétique au XVIIIe siècle. Celui-là s'en est fait une spécialité, une carrière, presque une gloire. Il résume la perfection du genre. Il y a mis une variété et une aisance qui sont presque un don. C'est un tour de force d'avoir traduit en vers les *Géorgiques* et l'*Enéïde*. Malheureusement cette traduction est inexpressive et n'a rien de commun avec la langue de Virgile. Delille a fait des poèmes sur les *Jardins* (1782), l'*Homme des champs* (1800), l'*Imagination* (1806), les *Trois règnes* (1809), etc... C'était un versificateur prodigieux, un rimeur habile, opulent, éblouissant, mais artificiel et sans élévation. Delille fut célèbre et mourut dans une apothéose.

La poésie du XVIIIe siècle finit avec lui par la description poétique et didactique. L'exemple de Delille ne sera pas perdu. Nous verrons renaître au XIXe siècle une école à peu près semblable, qui deviendra la description colorée et plastique de l'art pour l'art.

ANTOINE ALBALAT.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

(1670-1741)

Fils d'un cordonnier, *J.-B. Rousseau*, après de sérieuses études, montra de bonne heure une facilité extrême à tourner aimablement des vers faciles, et la société brillante de la fin du XVIIe siècle en fit son poète favori.

Après un voyage à Londres à la suite du maréchal de Tallard dont il était le secrétaire, il fit jouer quelques pièces qui n'obtinrent pas de grand succès.

Esprit de second ordre, manquant d'originalité, complètement dépourvu d'imagination, J.-B. Rousseau connut cependant une certaine gloire.

Villemain prétend qu'il est incontestablement le poète à qui l'on peut reprocher le plus de mauvais vers.

Dans ses odes profanes il voulut donner une idée du lyrisme de Pindare, mais si la tentative était haute, l'effort fut vain et le grand souffle lyrique n'anime jamais ces bons devoirs de rhétorique. Sa facilité à *réussir* le bon devoir, lui permit d'écrire de vives épigrammes libertines et de rimer des cantiques.

Mais il se fit de nombreux ennemis et il fut banni de France à cause de couplets diffamatoires dont il n'était cependant pas l'auteur.

Il se réfugia en Suisse auprès de son ami, le comte de Luc, notre ambassadeur.

A partir de cette époque, il mena une existence tourmentée et mourut en Belgique, dans la misère.

ODE. TIRÉE DU PSAUME XLVIII

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit-Saint me pénètre ; il m'échauffe et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage ;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir ;
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Ou la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez pas le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes ;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de nos pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

LA MOTTE-HOUDAR

(1672-1731)

Antoine Houdar de la Motte, né à Paris, était fils d'un chapelier. Il occupa une place considérable dans la littérature de son temps par ses livrets d'opéras et ses tragédies, dont une seule, *Inès de Castro*, eut vraiment du succès. Il a laissé des *Odes*, des *Eglogues*, et des *Fables*, qu'on ne lit presque plus. Il soutint les modernes contre les anciens et voulut refaire l'Iliade à sa façon, en supprimant les épisodes qui, selon lui, étaient trop oiseux. Ce que La Motte a produit d'intéressant, ce sont ses polémiques en prose. Il était aveugle depuis seize ans quand il mourut.

LES DEUX SOURCES

Filles d'une même montagne,
Deux sources commençaient leur cours :
L'une à flots résonnants tombait dans la campagne,
L'autre plus lentement roulait des flots plus sourds.
« Ma sœur, dit la source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu, tandis que, triomphante,
Entre les fleuves, moi, je vais tenir mon coin.
A trois cents pas d'ici, je gage
Que déjà je porte bateau ;
Puis étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin sur mon passage
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeler la fortune
Dans tous les lieux de mon département,
Et puis majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu ! pour remplir mon destin.

Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne seras qu'un ruisseau clandestin.
Adieu ! ma sœur, prends patience. »
L'autre sait, pour répondre à ce discours hautain,
Que d'aller doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits ruisseaux
Qui serpentaient sur les rives fleuries,
Et, poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des rivières :
Elle a des mariniers, se voit déjà des ponts,
Nourrit un peuple de poissons,
Abreuve de ses eaux des campagnes entières ;
Puis, de rivières même enflant encor son cours,
La voilà fleuve enfin, à force de secours ;
Tandis que la source orgueilleuse
Qui sans aide croyait suffire à sa grandeur,
Demeurant un ruisseau, se trouva trop heureuse
De se jeter enfin dans les bras de sa sœur.
En vain le sot orgueil s'applaudit et s'admire :
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.

PIRON

(1689-1773)

« Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien. »

Telle est l'inscription que Piron composa lui-même pour son tombeau, et qui jetterait sur sa vie un jour assez gris, si nous ne possédions pas d'autres détails. Rien de moins vague au contraire que l'existence de Piron.

De Dijon où il naquit, il vint à Paris où il fut l'un des auteurs du théâtre de la Foire, qu'il pourvut de vaudevilles oubliés.

Ce gros garçon jovial, gros buveur et gros mangeur a peu travaillé. Il a jeté à son siècle ses épigrammes et ses mots d'esprit, et il ne se présente guère devant la Postérité qu'avec une pièce charmante : La *Métromanie*.

Certainement, l'homme valait plus que l'œuvre, et ses contemporains qui fréquentaient les salons et les estaminets littéraires où il régnait, redoutaient sa verve toujours aiguisée et son esprit impitoyable.

La grande haine de sa vie, ce fut Voltaire, et ses derniers moments furent empoisonnés par la pensée que ce dernier lui survivrait.

Ses épigrammes souvent méchantes, ses poésies licencieuses et sa vie cynique l'empêchèrent d'entrer à l'Académie française.

Il s'en consola en entrant à l'académie bourguignonne de Dijon.

LA VOCATION POÉTIQUE

DAMIS

Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance,
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance ;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi, fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise ;
Qui te distingue, et non qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS

Le barreau !

M. BALIVEAU

Protégeant la veuve et le pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte !
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme ;

L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art, plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit !
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ;
Pour client, la vertu ; pour lois, la vérité ;
Et pour juge, mon siècle et la postérité.

M. BALIVEAU

Eh bien ! porte plus haut ton espoir et tes vues,
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant !
Du guerrier le mérite est sans doute éminent ;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes !
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds !
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.

De tous nos magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses ;
A chanter des héros de toutes les espèces ;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre :
On m'ignore ; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux.

M. BALIVEAU

Quelle étrange manie ! Et dis-moi, misérable !
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'il nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

M. BALIVEAU

Va ! malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,

Rentre dans le néant dont[1] je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants, sur les quais, sont semés.
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Cours, après t'être vu, sur leur scène, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

(La Métromanie.)

ÉPIGRAMME

Alidor court après le bonnet de docteur.
Tout s'achète. Il est riche ; il fera des merveilles ;
Mais, ma foi, ce bonnet, n'en déplaise au payeur,
Sera diablement grand, s'il cache ses oreilles.

CONTRE VOLTAIRE

Son enseigne est *à l'Encyclopédie.*
Que vous plaît-il ? de l'anglais ? du toscan ?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie ?
Poème épique, histoire, ode ou roman ?
Parlez ! C'est fait. Vous lui donnez un an ?
Vous l'insultez !... En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout... Peste ! voici merveilles ?
Et la besogne est-elle bonne ?... Oh ! non !

---

1. Aujourd'hui on dirait *d'où.*

MON ÉPITAPHE

Ci-gît... qui ? quoi ? Ma foi, personne, rien
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre ;
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et vécut nul : en quoi certe il fit bien ;
Car après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

LOUIS RACINE

(1692-1763)

Né à Paris, le fils de Jean Racine, fut un poète didactique, comme il convient à un élève de Rollin. Il commença par être avocat, puis il entra à l'Oratoire et devint membre de l'Académie des Inscriptions. Il a écrit deux poèmes en plusieurs chants, la *Grâce* et la *Religion*. On y trouve des vers élégants, bien qu'un peu faciles, et qui sont plus d'un versificateur que d'un poète. Comme presque tous les poètes du siècle, Louis Racine composa encore des *Odes*, sans lyrisme.

Retiré après la mort de son fils unique, qui fut tué dans le tremblement de terre de Lisbonne, il rassembla ses souvenirs sur son illustre père dans des *Mémoires*, remplis de choses charmantes.

LE LION D'ANDROCLÈS

Vous connaissez l'horreur des spectacles affreux
Dont les Romains faisaient le plus doux de leurs jeux.
Ce peuple qui donnait, par un mépris bizarre,
A tout peuple étranger le titre de barbare,
Ne repaissait ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang arrosait ses théâtres cruels ;
Aux tigres, aux lions, livrait des misérables ;
Il se divertissait de leurs cris lamentables ;
Il exposait aux ours des esclaves tremblants,
Pour en voir disperser tous les membres sanglants.
Le grave sénateur courait à ces supplices,
Et la jeune vestale en faisait ses délices.
Un jour, un criminel entraîné dans ces jeux,
Victime du plaisir d'un peuple furieux,

Par les dents d'un lion tout écumant de rage
Allait, par son supplice, augmenter le carnage :
Quand le fier animal, sur le pâle captif
Attachant tout à coup un regard attentif,
S'approche, bat ses flancs, témoignage de joie,
Baisse les yeux, se couche et caresse sa proie.
Tout le cirque étonné fait retentir ses cris :
L'esclave rassuré rappelle ses esprits.
D'un tel événement chacun cherche la cause ;
Lui-même à l'empereur en ces mots il l'expose :
« Asservi sous le joug d'un esclavage affreux,
Rebuté des tourments d'un maître rigoureux,
De sa maison funeste enfin je pris la fuite ;
Et, pour mieux échapper à sa vive poursuite,
Je cherchai des déserts sablonneux et profonds,
Asiles fortunés à mes pas vagabonds.
Prêt à périr de faim dans ces climats sauvages,
Trop heureux d'éviter mon maître et ses outrages,
Dans un antre couché, rêvant à ma douleur,
Je laissais du soleil éteindre la chaleur,
Lorsque dans ma retraite entre un lion terrible :
Je crus ma mort certaine à cet aspect horrible.
Il poussait de grands cris dont tout l'antre tremblait :
De sa patte offensée un sang noir ruisselait ;
Il me voit, il s'approche en montrant sa blessure.
Je frémissais d'abord : enfin je me rassure ;
Lui-même, se taisant pour ne pas m'effrayer,
Me présente sa patte et semble me prier.
Je la prends, je l'essuie ; et ma main courageuse
En arrache aussitôt l'épine dangereuse.
L'animal, fatigué des tourments dont il sort,
Sa patte entre mes mains, se repose et s'endort.
Mais après, s'attachant à mon sort misérable,
Ce lion me devint un ami secourable.
A la chasse toujours courant dès le matin,
Il venait avec moi partager son butin.
Enfin, las de traîner, sans autre compagnie,
Dans ces sombres déserts une fatale vie,
Je m'enfuis : insensé ! je courus au trépas.
Dans ma fuite bientôt surpris par des soldats,
Mon maître me revoit et sa prompte justice
D'un esclave échappé prononce le supplice.
Sans doute qu'en ce temps le lion enchaîné,
Comme moi, pour ces jeux, ici fut amené :
C'est ce même animal dont la reconnaissance

De mon service encor me rend la récompense ;
C'est lui qui, tout à coup, sensible à mes bienfaits,
A perdu sa fureur en revoyant mes traits. »
L'empereur admira cette amitié nouvelle :
L'esclave, avec sa grâce, eut ce lion fidèle
Qui, partout de son maître accompagnant les pas,
De ses chères forêts oublia les appas ;
Et, le voyant passer, chacun disait dans Rome :
Le voilà ce lion si favorable à l'homme.

VOLTAIRE

(1694-1778)

François-Marie Arouet, généralement connu sous le nom de *Voltaire* qu'il prit à ses débuts littéraires, est né à Paris le 21 novembre 1694. Il fit ses études à Louis-le-Grand, chez les Jésuites, où il se lia avec des camarades de haute condition, comme les d'Argenson, Richelieu, d'Argental et autres.

Il devint page du marquis de Chateauneuf, qui était le frère de son parrain, l'abbé de Chateauneuf, et fut reçu chez le grand prieur de Vendôme, dont la maison recevait tous les seigneurs libertins. Vers cette époque il fit un séjour dans les prisons de la Bastille, accusé d'avoir écrit une pièce satirique.

De 1718 à 1724, sa renommée de poète tragique et épique éclate avec la *Henriade* et *Œdipe*, et il fait fortune dans des entreprises d'argent. Il fréquente chez les grands : l'un d'eux, le chevalier de Rohan, que Voltaire a maltraité dans une épigramme, obtient qu'on enferme une seconde fois l'homme d'esprit à la Bastille. A sa sortie de prison, Voltaire va en Angleterre et y reste trois ans.

Il rentre en France et se loge à Cirey, chez la belle Emilie, à deux pas de la frontière. Il passe là dix années, puis quelques autres années à la cour de Prusse, chez le grand Frédéric, dont il est le chambellan et le pensionnaire, jusqu'au jour de leur brouille. Alors Voltaire voyage en Alsace, en Lorraine, n'osant point rentrer en France, et finit par se fixer en Suisse, à Ferney, où longtemps il mène la vie d'un puissant seigneur exilé.

A la mort de Louis XV, il put rentrer à Paris, et pendant trois mois, jusqu'au 31 mai, goûter la gloire, les hommages de toutes les sociétés, assister

à la plus grande apothéose qu'il ait été donné de voir.

L'œuvre de Voltaire est immense. Nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages : *Histoire de Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, *les Romans* et sa *Correspondance* ; sa poésie, ses tragédies, *Œdipe*, *Zaïre*, *Mérope*, *Tancrède*, et son épopée *La Henriade*.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES

ÉPITRE A MADAME DENIS, NIÈCE DE L'AUTEUR

Vivons pour nous, ma chère Rosalie,
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains.
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit : « Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté. »
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées.
Elles chantaient déjà faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé :
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir :

Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire.
Un officier arrive, et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'avait fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette ;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit.
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois : un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence ;
Chacun redoute un honnête entretien :
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David ! ô ressource assurée !
Viens ranimer leur langueur désœuvrée ;
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir.
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé.
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme, machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quel propos ! Ce pédant du Palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix ;
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,

Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire.
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société,
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts :
Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde : on le condamne, on l'aime,
On ne peut vivre avec lui ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art ;
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'empyrée,
Cache aux humains sa présence adorée ;
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires.
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli
Dans l'antichambre, un refus très-poli.
« Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux ;

Fuis leurs plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense. »
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure :
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide*,
Et, pour *Judith*, *Pyrame* et *Régulus*,
Abandonner *Phèdre* et *Britannicus ;*
Lui qui dix ans proscrivit *Athalie* ;
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte.
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts ;
Chez nos neveux on nous rendra justice ;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'il n'entend plus !
L'ombre de Pope avec les rois repose ;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité :
Quand il vivait, il fut persécuté.
Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure.
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas.

STANCES

SUR L'AMITIÉ.

Si vous voulez que j'aime encore
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer et d'être aimable
C'est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon âme aux désirs ouverte
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

MÉROPE

MÉROPE, POLYPHONTE, EROX

POLYPHONTE

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
Mais l'Etat veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits il faut les partager.

MÉROPE

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère et son Etat,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHONTE

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egisthe, jeune encore, et sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage ; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;

Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre :
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur,
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;
Défendez votre roi ; secourez l'innocence ;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu ;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître ;
Alors jusques à vous je descendrais peut-être ;
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

(Acte I, scène 3.)

ÉPIGRAMMES

A GRÉTRY

La cour a sifflé tes talents ;
Paris applaudit tes merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

SUR FRÉRON

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

A TURGOT

Je crois en Turgot fermement.
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

PANARD

(1694-1765)

Charles-François Panard n'est plus connu de nos jours que comme chansonnier. Né à Couville, il passa une partie de sa vie dans des bureaux, et c'est à ses heures perdues qu'il écrivit ses *chansons* pour le *Caveau*, dont quelques-unes sont excellentes, et des opéras-comiques, des divertissements, des comédies, à peu près oubliés.

DESCRIPTION DE L'OPÉRA

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts et subtils ;
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air ;
J'ai vu le terribe Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chamberry.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser ;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser...

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ut-mi-la.

J'ai vu Mercure en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du Styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur ;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

GRESSET

(1709-1777)

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens, et entra à seize ans chez les Jésuites qui s'émurent lorsqu'il publia, jeune encore, *Vert-Vert* et ses autres contes irrévérencieux.

Les supérieurs de son ordre l'envoyèrent professer les belles-lettres au collège de Tours et à la Flèche, mais cet exil lui pesant, il abandonna les Jésuites et vint à Paris, tenté par la fortune du théâtre.

Ses tragédies et ses comédies, médiocres, eurent un médiocre sort. Le *Méchant* cependant, représenté en 1747, lui ouvrit les portes de l'Académie.

Il se retira ensuite à Amiens, sa ville natale, s'y maria et y fonda une académie.

Il mourut réconcilié avec l'Eglise dont il n'avait jamais été un grand ennemi, et il crut bon de lui offrir en signe de repentir et d'expiation le sacrifice de ses manuscrits qu'il brûla.

LA CHARTREUSE

(Fragment.)

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens ;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,

Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard ;
Et, tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée
Dressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats

Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas...

VERT-VERT

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent ;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent...
Il était cher à toute la maison
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire ;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux.
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler :
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a, même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différents.

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'ami chéri mangeait au réfectoire :
Là tout s'offrait à ses friands désirs :
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour,
Plus mitonné qu'un perroquet de cour.
Tout s'occupait du beau pensionnaire ;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire ;
Là, de cellule il avait à choisir
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !

. . . .

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes ;
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir.
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine.
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite :
On oubliait ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit ;
A chaque instant, de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit.
Eloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement
Nul ne dormait dans tout son auditoire :
Quel orateur en pourrait dire autant ?

On l'écoutait, on vantait sa mémoire :
Lui cependant, stylé dévotement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et pariant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié
Et laissait là son monde édifié.

COLLÉ

(1709-1783)

Charles Collé est un Parisien, fils d'un procureur au Châtelet et cousin de Regnard. Il est plus connu par ses *Chansons*, que l'on entendait au *Caveau* et qui sont une peinture fort exacte des mœurs de son temps, que par ses pièces de théâtre. Sa meilleure comédie, *la Vérité dans le Vin*, avait été écrite par l'auteur pour le duc d'Orléans dont il était le secrétaire. On a publié après la mort de Collé, son *Journal*, (1748 à 1772) qui est une violente attaque contre ses contemporains.

COUPLETS

SUR LA PRISE DE PORT-MAHON

Ces braves insulaires
Qui font
Qui font
Sur mer les corsaires
Ailleurs ne brillent guères ;
Le Port-Mahon est pris,
Il est pris, il est pris, il est pris, il est pris.
Ils en sont tous surpris,
Il est pris, il est pris
Ces forbans d'Angleterre
Ces fous...,ces fous..., ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre
Dès qu'ils sont combattus,
Sont battus.

Anglais, vos railleries
Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,
Seraient-elles taries ?

Seriez-vous même plaisants
A présent, à présent, à présent, à présent ?
Raillant ou combattant
L'Anglais vaut tout autant
Avec les mêmes grâces,
Il rend, il rend, il défend ses places.
Les bons mots, les menaces
Ont le même succès
A peu près, à peu près, à peu près, à peu près.

Beaux railleurs d'Angleterre
Nogent, Melun, le coche d'Auxerre,
A vos vaisseaux de guerre
Ont, pendant cet été
Résisté, résisté, résisté, résisté.
Ils les ont écartés,
Ils les ont maltraités.
Notre flotte d'eau douce
Vous voit, vous joint, vous combat, vous repousse,
Et jusqu'au moindre mousse,
Tout est, sur nos bateaux,
Des héros, des héros, des héros, des héros

LE FRANC DE POMPIGNAN

(1709-1784)

J.-J. Le Franc, marquis de Pompignan, fut avocat général à la Cour des Aides de Montauban, puis premier président. C'était un esprit d'une très vaste érudition. Il connaissait l'hébreu, le latin, le grec, l'espagnol, l'italien, l'anglais et la littérature de chacune de ces langues. Il fit représenter une tragédie inspirée de Virgile, *Didon*, qui tint longtemps le théâtre, quoique à vrai dire elle n'eût qu'un rôle, celui de la reine. Plus tard il publia des odes, traduites en général des psaumes de David et du Cantique et réunies sous le titre de *Poésies sacrées*. Le Franc de Pompignan est un de ceux contre qui Voltaire, qui l'estimait comme homme, tira le plus d'épigrammes. Il entra à l'Académie en 1760.

ODE, TIRÉE DU PSAUME CIII

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de sable la divise.
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnaît son maître et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes,
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes :
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux ;
Et des fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Eteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux.
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

Seigneur, Etre parfait, que tes œuvres sont belles !
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles
Au bien de l'univers, au bonheur des humains,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers ;
Leurs abîmes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les aquilons dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux ;
Et tu dis : Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante.
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourments les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent ;
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais, par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps ;
Et la terre toujours peuplée
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitants.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge,
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage.
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi :
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paraître
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin Maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Trop longtemps les pécheurs ont lassé sa justice,
Que l'enfer les dévore, et que leur nom périsse ;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur ;
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon âme
Bénisse le Seigneur !

SAINT-LAMBERT

(1716-1803)

Né à Nancy, *Saint-Lambert* entra d'abord à l'armée, et après la paix d'Aix-la-Chapelle, ayant servi dans les gardes du roi Stanislas, il se lia avec la marquise du Châtelet.

Il eut une existence de soldat jusqu'après 1756 et vint à Paris où il connut Grimm, Diderot, etc.

Son livre : les *Saisons* parut en 1769 et le succès lui vint tout de suite avec l'amitié des Encyclopédistes et un fauteuil académique.

Pendant la Révolution il se retira à Eaubonne avec madame d'Houdetot.

C'était un homme aimable, élégant et poli, et il ne faut rechercher dans son œuvre que ces qualités qui firent sa fortune.

DÉBUT DU POÈME DES SAISONS

Je chante les saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde :
Il prodigue au printemps la grâce et la beauté ;
Du trésor des moissons il enrichit l'été ;
L'automne les enlève aux campagnes fertiles ;
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui dirige la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des éléments,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps;
Ton amour paternel veille sur notre asile ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile :

Mais l'homme a négligé les présents de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains.
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connaître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage et daigne m'inspirer.
Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire ;
Le printemps te rappelle au vallon solitaire :
Heureux si, près de toi, je chante à son retour
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour !

(Les Saisons. Le Printemps.)

ROMANCE

Mon destin, auprès de Climène,
Varie à chaque instant du jour ;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit : « Lindor, je t'aime,
Ton cœur a mérité ma foi. »
Elle m'a dit à l'instant même :
« Lindor, je me moquais de toi. »

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter ;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma présence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourments pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verser des larmes
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais des fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain ;
Elle me donna le soir même
La rose qui parait son sein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avait pris soin de me calmer,
Et je m'enivrais auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger ;
Je l'offensais par mon ivresse,
Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices ;
Nul amant n'a tenté sa foi ;
Et, fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence
Cesse de déchirer mon cœur ;
Je t'aimerais sans inconstance,
Quand tu m'aimerais sans humeur.

SEDAINE

(1719-1797)

Pour beaucoup de personnes, *Sedaine* n'est guère que l'auteur de l'*Epître à mon habit*, et cette petite pièce, production de sa jeunesse, sera peut-être plus longtemps goûtée que ses autres œuvres.

Il y a une raison à cela.

Sedaine est le véritable créateur de l'opéra-comique, et ses opéras *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *Richard Cœur de Lion*, *Guillaume Tell*, *etc.*, mis en musique par Philidor ou Grétry, sont restés longtemps au répertoire.

Malgré l'incorrection de sa forme, *Richard Cœur de Lion* lui ouvrit les portes de l'Académie. Voltaire le tenait en haute estime et Diderot disait de son théâtre qu'il ne connaissait rien qui ressemblât à cela, et qu'il n'y avait pas d'exemple d'autant de force et de vérité, de simplicité et de finesse.

ÉPITRE A MON HABIT

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais, et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire,
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage;

Un blondin, sur un mot d'usage;
Un robin, sur des opéras;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
On applaudit à tout, j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela!
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil
Il m'accorda par privilége
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, mes mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela!
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence et ne me permettais
Le moindre si, le moindre mais;
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi, je ne l'étais jamais;
Un rien aurait pu me confondre :
Un regard, tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
Je me mouchais presque au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau;
On pouvait me priver sans aucune indécence
De ce salut par l'usage introduit;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris;
Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi.

Dans la Hollande, il est une autre loi :
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit ;
Ici, l'habit fait valoir l'homme,
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous (peuple aimable), où les grâces, l'esprit.
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit ;
On le juge sur son écorce.

ÉCOUCHARD LEBRUN

(1729-1807)

Peu d'hommes ont traversé des temps troublés avec autant de sérénité que *Lebrun-Ecouchard*, Lebrun-Pindare, comme l'appelaient ses admirateurs, qui ne craignaient pas d'accoler à son nom celui de l'immortel chantre grec.

Tout jeune, il reçut les conseils de Louis Racine et il fut secrétaire du prince de Conti, puis il perdit sa fortune et connut la misère, d'où le tira M. de Calonne.

Il traversa le XVIIIe siècle sans prendre parti, se contentant de larder d'épigrammes et les philosophes et leurs adversaires.

Avec la Révolution, il fut révolutionnaire, et membre de l'Institut il fut aussi dévoué à l'Empereur qu'il l'avait été au premier Consul.

Il composa cent quarante odes et passa sa vie à aiguiser ces Epigrammes qui font notre joie, à les aiguiser en pointes, à les barbeler en flèches, à les tremper dans le plus vif poison, et à les décocher si habilement, qu'elles vibrent encore, et que plusieurs réputations en portent les blessures inguérissables.

ODE SUR LA RUINE DE LISBONNE

Mortel superbe ! folle argile,
Cherche tes destins éclipsés :
De la terre habitant fragile,
Tes pas à peine y sont tracés !
Quoi ! son berceau touche à la tombe ?
Echappé du néant, il tombe
Dans le noir oubli du cercueil :
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides :
Quel espace pour tant d'orgueil !

D'un regard sa justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés!
Il rit de l'orgueil téméraire
Des rois follement insensés :
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite
Les débris sèment la terreur;
Dieu jaloux! que ton indulgence
Renferme ces jours de vengeance
Dans les trésors de ta fureur!

Leur roi, plein d'un trouble funeste,
Revolait vers ces murs chéris;
Un peuple errant, un faible reste
L'environne en poussant des cris;
Elle n'est plus!... L'horreur farouche,
A ces mots, a glacé leur bouche;
Leur silence peint ses malheurs!
Il lève en frémissant la vue,
Et sur Lisbonne disparue
Il égare ses yeux en pleurs.

Tu fus, Lisbonne! ô sort barbare!
Tu n'es plus que dans nos regrets!
Un gouffre est l'héritier avare
De ton peuple et de tes palais :
Tu n'es à la vue alarmée
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la Mort et l'Horreur!
Un jour les siècles, en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

LE "VENGEUR"[1]

Toi, que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté! mon vaisseau dans son cours;
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

---

1. Bateau qui s'illustra dans le combat du 13 prairial an II (1er juin 1794).

Argo[1] la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fut le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté :
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre ;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute, ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs !... la vie est un outrage !
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans les combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants,
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la liberté ! »

---

[1] Nom du bateau des *Argonautes*.

Ce cri !... C'est en vain qu'il expire
Etouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre :
Siècles, il planera sur vous !

Et vous, héros de Salamine,
Dont Thétys vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez pas cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

ÉPIGRAMMES

I

SUR UNE DAME POÈTE

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

II

DIALOGUE ENTRE UN PAUVRE POÈTE ET L'AUTEUR

« On vient de me voler. — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits ! — Que je plains le voleur ! »

III

CONTRE UN AUTEUR

Clément suit bien Despréaux à la lettre ;
Mais pour l'esprit, ce monsieur n'en peut mais :
Il sait toujours ce qu'il ne faut point mettre ;
Ce qu'il faut mettre, il ne le sait jamais.

IV

A UN ANE PAISSANT

Que ton appétit se modère,
Bel âne, friand de chardon !
Tu parais oublier ton frère ;
Laisses-en, de grâce, à Fréron.

V

SUR UNE TRAGÉDIE DE STUART.

Ton drame est triste et froid ; les vers sont désastreux.
Ah ! le sort des Stuarts est d'être malheureux.

VI

SUR LA HARPE QUI VENAIT DE PARLER DU GRAND CORNEILLE AVEC IRRÉVÉRENCE

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie,
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

VII

DÉFENSE DE LA HARPE

Non ! La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé :
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

SUR L'ÉPIGRAMME

Si la grâce ne l'assaisonne,
Malgré tout l'éclat d'un bon mot,
L'Epigramme qui vous étonne
Vous aura fatigué bientôt.
Marot évita ces disgrâces
Par sa gente naïveté.
On quitte parfois la beauté,
Jamais on ne quitte les grâces.
L'Epigramme est plus qu'un bon mot ;
Or, si de maligne épigramme,
Pour en affubler quelque sot,
Vous savez bien ourdir la trame ;
Si des vers bien faits, bien tissus,
S'imprègnent bien de ridicule,
Lors, c'est la robe de Nessus
Qui dévore même un Hercule.

MALFILATRE

(1732-1767)

Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre naquit à Caen.

Il était pauvre, mais les Jésuites, devinant son talent, se chargèrent de son éducation, et ses débuts dans la poésie furent brillants.

On accueillit avec admiration son ode fameuse *Le Soleil fixe au milieu des planètes*, que Marmontel fit insérer dans le *Mercure de France.*

Malfilâtre vint à Paris, en plein succès, mais il y ruina sa santé, et ne travailla point.

On connaît le vers de Gilbert :

« *La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré* ».

Il mourut en effet de misère, mais lui seul fut responsable, et s'il n'a point dilapidé de grands trésors, il a gaspillé des dons réels et un talent véritable.

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES

Palinod [1] couronné par l'Académie de Rouen

L'homme a dit : Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;

1. Les *palinods* étaient des odes couronnées par les académies de Rouen, de Caen et de Dieppe, fondées au moyen âge en l'honneur de la sainte Vierge.

Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus !

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe [1] ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Ces astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants ;
Sans cesse une force contraire
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présents ;
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sous les signes inclinée,
La Terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur ;
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

DUCIS

(1733-1816)

Jean-François *Ducis*, né à Versailles, avait, dit M. G. Lanson « l'âme idyllique et héroïque, tendre et enthousiaste ». Il eut de son temps une grande réputation d'écrivain dramatique ; et ce que nous goûtons le moins en lui est, de nos jours, son théâtre. Il accommoda, suivant la manière et les habitudes françaises, un assez grand nombre de pièces de Shakespeare. On joua *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Le Roi Lear*, *Macbeth*, sans les scènes farouches et grandes qui ont fait la gloire du poète anglais. Ducis a aussi donné des tragédies grecques et une pièce, sa meilleure, intitulée *Abufar* ou la *Vie Arabe*.

Devenu vieux, il se retira à la campagne et écrivit des épîtres, des pièces de formes diverses, aimables de fraîcheur, de bon sens et d'application. Il succéda à Voltaire à l'Académie, en 1778. Sous le Consulat, Ducis refusa le siège de sénateur qu'on lui offrait, et sous l'Empire, la croix de la Légion d'honneur.

LE SONGE DE MACBETH

MACBETH, FREDEGONDE (LADY MACBETH)

MACBETH

Je croyois traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondoit au loin dans son feuillage aride.
C'étoit l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprit s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! non, l'œil humain jamais

Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimoit par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'étoit plongé.
Ces trois spectres sanglans, courbés sur leur victime,
Y cherchoient et l'indice et l'espoir d'un grand crime ;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilège ils rendoient grâce aux dieux.
Etonné, je m'avance : « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige ? »
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appeloient tour à tour, s'applaudissoient entre eux,
S'approchoient, me montroient avec un ris farouche ;
Leur doigt mystérieux se posoit sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main ;
L'autre d'un long serpent serroit le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide ;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »

FRÉDÉGONDE

T'ont-ils réveillé ?

MACBETH

Non. Ma langue s'est glacée :
Un exécrable espoir entroit dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir ?
Je n'osois sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvoit quelque assurance.
Je cherchois dans moi-même un secret défenseur ;
Et déjà du repos je goûtois la douceur :
A l'instant j'ai senti sous ma main dégouttante
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'étoit moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçois à grands coups un vieillard malheureux.

(*Macbeth*, Acte II. Scène 6.)

A MON LOGIS

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille ;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille ;
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance,
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçois !
O mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète !
C'est vous, vous voilà ! je vous vois !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi !

RULHIÈRE

(1735-1791)

Claude-Carloman *de Rulhière* est plus connu comme historien que comme poète.

Aide de camp du maréchal de Richelieu ; puis secrétaire du baron de Breteuil, ambassadeur en Russie, Rulhière assista à la révolution de 1762. Longtemps après son retour en France, et après d'autres ouvrages d'histoire, il publia, quand *Catherine II* fut morte, ses *Anecdotes sur la Révolution de Russie* et son *Histoire de l'anarchie de la Pologne*, qui sont pleins de faits très vivants et scrupuleusement contés. De ses poésies diverses, l'on ne connaît guère que l'*Epître sur les Disputes*.

DISCOURS SUR LES DISPUTES

(Fragment.)

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ;
Qu'au fond d'un diocèse, un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice,
Et que, dans le parterre, un poète envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux ;
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir, pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?
Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens, qui pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit ;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,

Et grands hommes d'état formés par les gazettes,
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,
Ou le jeune *d'Egmont* sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant, sans répondre jamais :
« Te ne céderais pas au prix d'une couronne...
« Tu sens... Le sentiment ne consulte personne...
« Et le roi serait là... je verrais là le feu...
« Messieurs, la vérité, une fois mise en jeu,
« Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire... »

C'est bien dit ; mais pourquoi cette morale austère ?
Hélas ! C'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinet lequel fait mieux les vers.

ÉPIGRAMMES

SUR MADAME DU DEFFAND QUI ÉTAIT AVEUGLE

Elle voyait dans son enfance ;
Alors c'était la médisance :
Elle a perdu son œil et gardé son génie
Maintenant c'est la calomnie.

SUR UNE ODE DE DORAT

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers, fruits de vos longues veilles,
Mais leur longue cadence est pénible à saisir
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

SUR LE MARQUIS DE PERAY

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis je vous assure ;
Car en dépit de la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

SUR M. DE VILLETTE QUI JOUISSAIT AVEC TROP DE VANITÉ DU BONHEUR DE MONTRER VOLTAIRE A TOUT PARIS 1778

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

DELILLE

(1738-1813)

L'abbé *Jacques Delille*, dont le titre n'avait aucun caractère ecclésiastique et qui le tenait simplement de l'abbaye de Saint-Séverin dont il touchait les bénéfices, fut considéré comme le plus grand poète descriptif du XVIIIe siècle.

Il débuta dans les lettres par une élégante traduction des *Géorgiques* de Virgile, qui lui valut l'estime de Voltaire et un fauteuil à l'Académie.

Il fréquenta, tout de suite célèbre, la Cour et le monde et obtint la chaire de littérature latine au Collège de France.

Puis vint la Révolution, qui ne l'atteignit guère et le Directoire, pendant lequel il s'exila volontairement.

Après les *Géorgiques*, il traduit l'*Enéide*, le *Paradis perdu* et l'*Essai sur l'homme* de Pope.

Mais les ouvrages qui firent sa grande gloire, cette gloire dont nous nous étonnons aujourd'hui, furent ses poèmes descriptifs : les *Jardins* (1782), l'*Homme des champs* (1800), la *Pitié* (1803), l'*Imagination* (1808), les *Trois règnes de la Nature* (1809), la *Conversation* (1812).

Le vrai mérite de Delille est peut-être d'avoir marqué la transition du XVIIIe au XIXe siècle.

L'élégance et l'ingéniosité de ses vers, qui surprenaient si fort ses contemporains, nous les goûtons moins parce que nous avons eu depuis des artistes parfaits.

La poésie était pour lui une sorte de jeu dont les beautés résidaient dans la difficulté vaincue.

Ne se vantait-il pas d'avoir fait douze chameaux,

quatre chiens, trois chevaux, trois tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un billard, de nombreux hivers, plusieurs étés, beaucoup de printemps, cinquante couchers de soleil et un nombre infini d'aurores ?...

Car ce poète des salons et du beau monde se serait fait scrupule d'appeler un âne ou un cheval par leur nom.

Le souffle lui manque, et le grand lyrisme ne traverse jamais ses savantes compositions.

Il devint aveugle dans les dernières années de sa vie et mourut entouré de gloire, et respecté de la critique elle-même.

LE CAFÉ

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul, tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui, dans l'onde,
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes :
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi.
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante

Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

(*Les trois Règnes*, VI.)

LES COQUILLAGES

Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages :
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages ;
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.
Dans leurs contours divers quelle variété !
Chacun d'eux a sa grâce et son utilité ;
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses familles !
Partout le grand artiste a varié son plan :
Ici c'est un étui, là se montre un cadran ;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule,
L'autre de l'araignée a la forme et le nom ;
Un autre imite aux yeux la trompe et le clairon ;
Là, c'est une massue, ailleurs une tiare ;
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre,
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher.
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile ;
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité,
Et contre ses rivaux dispute une coquille.
Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de dards,
Et de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis, et saisit sa pâture.

(*Les trois Règnes.*)

LA PARTIE DE TRICTRAC ET D'ÉCHECS

Le ciel devient-il sombre ? eh bien ! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant, j'insulte à l'aquilon ;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain ;
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore ;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène, et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite ;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

(*L'Homme des champs*, I.)

NICE

O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées,
Que de fois, sous tes plants d'oliviers toujours verts
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !
Combien je jouissois ! soit que l'onde en silence

Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords,
Soit que son vaste sein se gonflât de colère !
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légère,

De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivroit mon esprit, mon oreille, mes yeux ;
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux.

(*Les Jardins*, II.)

LÉONARD

(1744-1793)

Né à la Guadeloupe, *Nicolas Léonard* vécut en France avec une âme nostalgique d'exilé. Il a laissé des Idylles, à la façon de Gessner, et deux poèmes en plusieurs chants : *Voix de la Nature* et *Saisons.* Chez lui la mythologie commence à se lier avec l'imagination du poète, à en faire partie, comme cela se voit dans Chénier. Dans tout ce siècle, les œuvres de Léonard sont de celles qui contiennent le plus de poésie, le plus de couleur et le moins de rhétorique.

Léonard est mort à Nantes, au moment où il retournait à la Guadeloupe pour la troisième fois.

L'ABSENCE

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne :
Hélas ! Dans ces forêts qui peut se plaire encor ?
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos bergers l'amour a pris l'essor.

Doris, vers ce coteau précipitoit sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé :
Doux zéphir ! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens ! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré.

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage ?
Quel gazon s'embellit sous ses piés caressans ?
Quelle onde fortunée a reçu son image ?
Quel bois mélodieux répète ses accents ?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main ?

Rossignols, qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux ! que vos destins sont doux !
Que bientôt ma Doris me verroit auprès d'elle
Si j'avois le bonheur de voler comme vous !

LA BERGÈRE PERDUE

Ma Doris un jour s'égara ;
Je dis : qu'on coure en diligence !
A celui qui la trouvera,
Je promets une récompense.

Dans les bocages d'alentour,
Vous pouvez découvrir ses traces :
Elle est brune comme l'Amour,
Elle est faite comme les Grâces.

A peine j'achevois ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée ;
Dans le plus épais des berceaux,
Par malice elle étoit cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris
Que je remets en ta puisance ;
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.

ROUCHER

(1745-1794)

Jean-Antoine Roucher naquit à Montpellier, et débuta par de petites pièces dont le succès fut assez rapide.

Il fut nommé receveur des finances, grâce à la protection de Turgot, auquel il demeura fidèle, même dans sa disgrâce.

C'est à cette époque qu'il composa son poème des *Mois*, œuvre trop longue, souvent ennuyeuse et qui ne contient que quelques beaux passages.

Il eut le sort d'André Chénier et le tribunal révolutionnaire l'ayant condamné à mort, il fut guillotiné le 27 juillet 1794.

LA CHANSON AU CERF

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares ;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapides abois font éclater leurs voix :
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose,
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose :
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés ;
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élance ;
Et soudain, comme un trait, meute, coursiers, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,

La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair.
Il déserte son gîte ; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.
Mais les chiens, plus ardents, vers la terre inclinés,
Dévorent les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce !
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la fuite et la ruse il défend sa faiblesse ;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.
Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs ;
Sa trace est reconnue. Enfin, dans ces déserts
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile :
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière ;
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, vers un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots il s'élance à leurs yeux,
Avec des hurlements les chiens plus furieux,
Trempés dans leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.
Cependant un nocher devance leur abord,
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe, le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur. L'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois ;
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.

Mais il résiste en vain : hélas ! trop convaincu
Que, faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur, il a recours aux larmes.
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne les yeux, se cache ; et le piqueur,
Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire ; et les cors célèbrent son trépas.

(Les Mois.)

GILBERT

(1751-1780)

Nicolas Joseph Laurent Gilbert, né de parents pauvres, à Fontenay-le-Château (Lorraine), vint à Paris sans ressources, ayant fait le rêve de demander la gloire et la fortune à la Poésie.

Un échec au concours de l'Académie décida de sa vie.

Gilbert conçut une haine implacable contre ses juges, et il attaqua avec violence les académiciens et les philosophes.

La *Satire sur le dix-huitième siècle* parut, mais que pouvait ce poète aigri, cet esprit chagrin contre le formidable courant du siècle que menaient les Encyclopédistes ?

Il fut vaincu et ne connut de son vivant ni la célébrité, ni la gloire qu'il rêvait.

La postérité l'a un peu vengé. Ses satires sont parmi les plus âpres et les plus belles du XVIII[e] siècle, et il a quelquefois fait preuve de dons lyriques. Gilbert demeure aux yeux du public le type du poète malheureux. Alfred de Vigny contribua pour sa part à accréditer cette légende, en le montrant agonisant sur une couchette d'hôpital.

En réalité, Gilbert ne connut jamais l'extrême misère. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, le pensionnait, et s'il est mort à vingt-neuf ans, c'est à la suite d'une opération chirurgicale :

Le poète, accompagnant deux de ses élèves à la promenade fit une chute de cheval et dut subir la trépanation.

Ce fut un esprit chagrin qui voulut aller contre son siècle, mais ses contemporains se montrèrent injustes envers lui.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

SATIRE A M. FRÉRON

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords.
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je ? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talents et détruit la vertu.
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Etre suprême
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant, par une double mort.
Ce monstre, toutefois, n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits, à l'ombre du secret.
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce.
Bientôt le sceptre en main, gouvernant la Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels.
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

A peine des vertus l'apparence nous reste
Mais détournant les yeux d'un tableau si funeste
Eclairés par le goût, envisageons les arts :
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorants écrivains jamais las de produire,

Des brigues des partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux,
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la Peinture et sœur de l'Harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant, prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers, qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui, le premier, nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus.
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus.
Dès lors la Poésie a vu sa décadence
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main elle va dissertant.
Apollon, sans pinceaux, n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que changée en bizarre furie,
Melpomène mêlant sur la scène flétrie
Des romans fort touchants car à peine l'auteur
Pour emporter les morts, laisse vivre un acteur.

Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend en essais le mensonge imprimé
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
Laharpe, dans Rousseau trouver de belles rimes.
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault tout plat qu'il est pétille de génie,
Il eût pu travailler à l'*Encyclopédie*.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers,

Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire
Vont dans un juste oubli retomber désormais
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Pour moi, qui, démasquant nos sages dangereux
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée,
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants
Les ligues, les pouvoirs des novateurs du temps
Et leur fureur d'écrire et leur honteuse gloire
Et de mon siècle entier la déplorable histoire
J'ai vu les maux promis à ma sincérité
Et devant craindre tout j'ai dit la vérité.
Oh ! si ces vers vengeurs de la cause publique
Qu'approuva de Beaumont l'âpreté stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis ;
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris
Ils ne dormiront plus qu'en lisant leurs écrits.

ODE IMITÉE
DE PLUSIEURS PSAUMES

Et composée par l'auteur huit jours avant sa mort

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence ;
    Il a vu mes pleurs pénitents.
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
    Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
    Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
    Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
    Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image
    Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long sacrifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre
Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! Que leur mort soit pleurée
Qu'un ami leur ferme les yeux !

FLORIAN

(1755-1794)

Jean-Pierre Claris de Florian, né au château de Florian, est le petit-neveu de Voltaire. Il fut page du duc de Penthièvre, capitaine de son régiment de dragons, puis son secrétaire. Ducis lui a dédié sa tragédie d'*Abufar*. Florian fut célèbre en son temps par de fades bergeries en plusieurs volumes, comme *Galatée*, *Estelle*, et par ses *Contes* et *Nouvelles*, qu'on ne lit plus aujourd'hui. Le meilleur de son œuvre, ce sont ses *Fables*, un petit recueil de quatre-vingt-neuf pièces, d'où sortent d'aimables leçons de vertu et d'amitié, ou une pointe sans amertume contre les travers humains. Sainte-Beuve les appréciait justement.

Florian dont la vie fut continûment heureuse, mourut tout jeune, peut-être à la suite du séjour qu'il avait fait en prison, sous la Terreur.

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs,
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas !
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie

Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper :
L'insecte vainement cherche à leur échapper :
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montroit la lanterne magique
Avoit un singe dont les tours
Attiroient chez lui grand concours.
Jacqueau, c'étoit son nom, sur la corde élastique
Dansoit et voltigeoit au mieux,
Puis faisoit le saut périlleux ;
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître étoit resté
(C'étoit, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville :
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file :
« Entrez, entrez, messieurs, crioit notre Jacqueau ;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend pas d'argent, je fais tout pour l'honneur. »

A ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller ; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve, et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez... » Les spectateurs dans une nuit profonde,
Ecarquilloient leurs yeux et ne pouvoient rien voir,
L'appartement, le mur, tout étoit noir.
« Ma foi, disoit un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disoit un chien.
— Moi, disoit un dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parloit éloquemment, et ne se lassoit point.
Il n'avoit oublié qu'un point :
C'étoit d'éclairer sa lanterne.

LA CHENILLE

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie :
« Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse ! »
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des *mais* et puis des *si*.
Un renard s'écria : « Messieurs, cela s'explique ;
C'est que madame file aussi.

LE VOYAGE

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute ; et se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi,
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas ;
Courir en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir ;
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite !

COLLIN D'HARLEVILLE

(1755-1806)

Jean-François Collin d'Harleville, né à Mévoisins, près de Chartres, abandonna le barreau pour le théâtre. Il débuta au Théâtre-Français avec l'*Inconstant*, qui eut un grand succès, et fit jouer plusieurs comédies, dont les plus applaudies ont été l'*Optimiste, Châteaux en Espagne, M. de Crac* et le *Vieux Célibataire*. Tout le théâtre de Collin d'Harleville est en vers ; il contient des scènes charmantes, mais des caractères un peu mous. Collin d'Harleville entra à l'Institut lors de sa fondation.

Andrieux, son ami, a réuni ses œuvres sous le titre général de *Théâtre* et *Poésie fugitives*.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie ;
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »

Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci :
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurais donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai bien novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier ;
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.

Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que le roi sur son trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas sur mon passage on se dira : « Voilà
Ce bon Monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause ;
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose...

(Il cherche.)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher ...Eh ! mais...
Où donc est-il ? Tantôt encore je l'avais !
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu !

(Les Châteaux en Espagne.)

ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794)

André-Marie de Chénier est né en 1762 à Galata (Constantinople) où son père était consul de France. Il vint à Paris fort jeune et entra au collège de Navarre. Il y fit de brillantes études. A vingt ans il s'engagea dans un régiment d'infanterie. Une grave maladie l'obligea à quitter l'armée ; il voyagea, il parcourut la Suisse, l'Italie, la Grèce et de retour en France, dans les salons où il fréquentait, il se lia avec Lebrun, David, Vigée, Florian, Malesherbes, Lavoisier, etc. En 1787 il va en Angleterre et rentre définitivement en France en 1791, en pleine révolution. Compromis par ses relations avec la *Société de 1789*, par sa collaboration dans les journaux qui s'opposaient à la fois aux royalistes et aux jacobins, il est arrêté à Passy, mis à Saint-Lazare, traduit devant le tribunal révolutionnaire, à la Conciergerie, et exécuté le 7 Thermidor an II (25 juillet 1794), avec Roucher, son ami, sur la place du Trône. André Chénier n'avait même pas trente-deux ans et, le lendemain de son exécution, la Terreur finissait.

Ses contemporains l'ignorèrent. C'est avec le romantisme que l'œuvre de Chénier commença d'être connu quoique lui-même soit classique. Et encore faut-il ne pas le considérer comme classique à la façon de Racine, car, à vrai dire, il appartient exclusivement à l'antiquité grecque. Il en a les formes, les qualités, l'inspiration, peut-être à cause de sa culture, mais peut-être aussi par atavisme, sa mère étant grecque.

Chénier a écrit des *hymnes*, des *odes*, des *élégies*, des *idylles* et divers fragments qui, selon ses plans,

devaient entrer dans un vaste poème didactique. Il n'avait publié de son vivant que deux poésies : *le Jeu de paume* et l'*Hymne sur l'entrée des Suisses révoltés*.

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine,
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de la cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein en traînant un long deuil
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds ;
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

Ecrits à Saint-Lazare

ÉLÉGIE

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance ;
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille au remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts !
Je ne veux point mourir encore ! »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliai les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

IAMBES

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ebranlant de mon nom ces longs corridors sombres
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,

Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus,
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message
Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste
De mâle constance et d'honneur,
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitacle des hommes ?
La peur blême et louche est leur Dieu,
Le désespoir, la honte. Ah ! lâches que nous sommes !
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux ! Non, non, puissé-je vivre !
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Egorgée ! ô mon cher trésor,

O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance !
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.

L'AVEUGLE

I

« Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près du bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?

Serait-ce un habitant de l'Empire céleste ?
Ses traits sont grands et fins : de sa ceinture auguste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Emeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disaient-ils, malheureux étranger,
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit la vieillesse !) ;
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené,
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux,
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre.
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable,
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phœbus. voulu ravir le prix ;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide,
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants.
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant.
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours du fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais, venez, que mes mains cherchent à vous connaître.
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois,
Vos visages sont doux, car douce est votre voix,
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux, je traversai les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Delos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi :
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
Car jusques à la mort nous espérons toujours ;
Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arêne glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encore résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,

N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

(*Bucoliques et Eglogues.*)

LA
POÉSIE FRANÇAISE
AU XIXᴱ SIÈCLE

Le XIXᵉ siècle est un des plus grands siècles de la poésie française. Il faut remonter jusqu'à la Renaissance pour retrouver une telle quantité de poètes et une si riche production de chefs-d'œuvre. Le XVIᵉ siècle a tout inventé en poésie ; le XVIIᵉ siècle a tout perfectionné ; le XIXᵉ siècle a fait plus : il a tout recréé, tout transformé, poésie dramatique, poésie lyrique, poésie descriptive.

Pendant les vingt premières années du XIXᵉ siècle, le théâtre en vers continue à suivre la tradition des élèves de Voltaire.

Arnault (1766-1834), qui commença à écrire sous la Révolution, fit des tragédies dans le goût de l'époque, c'est-à-dire avec les éternels personnages grecs et romains : *Marius à Minturnes* (1791), remarquable par la conception simple et antique ; *Lucrèce* (1792) ; *Cincinnatus* (1793) ; *Germanicus* (1817), etc... La pièce des *Vénitiens* (1799) passe pour son chef-d'œuvre. C'est une curieuse résurrection historique et dramatique. Arnault a aussi écrit des fables qui sont intéressantes, bien que trop volontairement spirituelles.

Raynouard (1761-1836), apporta au théâtre sa méthode de savant et son goût historique. Une de ses pièces *Les Templiers* (1805) obtint un très gros succès, parce que c'était une pièce bien construite, qui surprit par la nouveauté du sujet et excita l'émotion

par l'héroïsme d'un grand souvenir mystérieux. Comme à l'époque de du Belloy, on crut à l'avènement d'un théâtre national. Hélas, c'était toujours l'ancienne et banale tragédie.

On n'était pas près, en tous cas, avec Luce de Lancival (1764-1816), de sortir des Grecs et des Romains. *Hormisdas* (1794), *Mucius Scevola* (1794), *Fernandez* (1797), *Périandre* (1798), *Hector* (1809) continuent la vieille tradition. Versificateur infatigable et terrible, Luce de Lancival se piquait d'imiter Homère. Il s'inspira même si étroitement du poète grec que tout était d'Homère dans ses pièces, et qu'il n'y avait plus rien de lui, que ses vers, qui ne valaient pas grand'chose.

Ancelot (1794-1854) fut moins monotone et jouit d'une réputation considérable, c'est un des rares poètes royalistes que Louis XVIII crut devoir soutenir, et qu'il pensionna généreusement pour avoir fait *Louis IX*, pièce royaliste très applaudie (1819), Le *Maire du Palais* (1823) n'eut pas la même fortune. *Ficsque* (1284), plut moins encore. Ancelot a fait de nombreux drames et vaudevilles en collaboration.

Le nom de M. de Jouy (1764-1846) ne doit pas être oublié, bien que ses œuvres méritent l'oubli. Le curieux auteur des chroniques de l'*Ermite de la chaussée d'Antin* voyagea beaucoup et fit un drame exotique, *Tippo Saïb* (1813). Grâce à Talma, le *Sylla* de M. de Jouy eut un immense succès en 1821. On a, du même auteur des libretti d'opéras, entre autres celui de la *Vestale* de Spontini, et de *Guillaume Tell* de Rossini.

Une gloire plus pure s'attache au nom de Casimir Delavigne (1793-1844), qui peut être considéré comme un des meilleurs poètes dramatiques de la Restauration. Une série d'œuvres distinguées et d'accent nouveau établirent sa réputation : Les *Vêpres Siciliennes* (1819), les *Comédiens* (1821), le *Paria* (1821), L'*Ecole des vieillards* (1823), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), Les *Enfants d'Edouard* (1835), etc...

Casimir Delavigne est une sorte de compromis, de transition entre le classicisme et le romantisme. Poète populaire du parti libéral, il essaya de réaliser une forme de tragédie plus moderne ; il voulut assouplir, détendre le vers classique ; il lui donna plus de familiarité, plus de prosaïsme. Delavigne fait souvent l'effet d'un Victor Hugo sans génie. Il a la noblesse, l'émotion, la tenue d'un Paul Delaroche de l'art dramatique.

Pierre Lebrun (1785-1873) eut également l'instinct novateur et fut un de ceux qui hâtèrent l'évolution qui allait s'accomplir. Son adaptation très vivante de la *Marie Stuart* de Schiller, qui fut acclamée en 1820, contribua à l'avènement du romantisme. Mais Lebrun n'avait pas assez de talent pour accomplir une révolution littéraire. Il dut renoncer au théâtre, après avoir tenté de refaire à peu près le *Cid* de Corneille.

Népomucène Lemercier (1771-1840) n'avait pas non plus assez de génie pour réaliser la réforme attendue. C'était cependant un esprit plus personnel que Casimir Delavigne et plus ardemment avide de nouveauté. Après avoir cherché l'originalité et l'énergie dans l'imitation homérique avec son *Agamemnon* (1797), œuvre de haute allure qui fit sa réputation, Népomucène Lemercier reprit à son tour la tentative de du Belloy, en remettant au théâtre les sujets historiques, *Charlemagne* (1810), *Frédégonde et Brunehaut* (1821), *Richard III* (1823), *Charles VI*, *Louis XI*, etc... Malheureusement cette ardeur de nouveauté poussa le poète à publier des épopées qui achevèrent de discréditer le genre classique.

Alexandre Soumet (1786-1845) fut encore un de ceux qui sentirent le besoin de rénover la tragédie. Soumet avait un réel talent, des dons magnifiques, des qualités rares. Il souleva l'enthousiasme avec *Clytemnestre* et *Saül* (1822), *Cléopâtre* (1824) et *Jeanne d'Arc* (1825). Sa *Fête de Néron* (1829) fut un événement. On acclama la poésie retentissante, pleine, large, colorée, souvent emphatique, mais

d'une énergie peu commune qui donnait à ces nouvelles tragédies toute la violence du drame. Il n'a manqué à Soumet qu'un peu plus d'audace et une langue plus créatrice.

Il était réservé au génie de Victor Hugo de briser définitivement le moule de la tragédie classique, d'en refaire la langue et d'inaugurer le drame romantique ; avec lui finit l'imitation ancienne. C'est Shakespeare et Schiller qui deviennent les nouveaux modèles, au point qu'on appellera les romantiques des « Campistron de Shakespeare ». L'imagination prend exclusivement possession du théâtre. Victor Hugo mêle tous les genres, comédie, drame, rire, tragicité, débordement épique et lyrique. Ses pièces sont du Shakespeare, en effet, mais du Shakespeare artificiel, sans ce génie, sans cette note de vérité, de sensibilité, d'observation et d'humanité qui immortalisent l'œuvre de l'auteur anglais. Victor Hugo a mis sur la scène la caricature de l'histoire, la situation *a priori*, la construction voulue, le spectacle à effet, l'outrance de l'antithèse et des caractères, l'invraisemblance systématique et continue. Il n'a eu qu'une esthétique : tout oser, tout exagérer, tout montrer : le difforme, l'exceptionnel, le beau, le laid. On ne dégagerait pas de tout son théâtre un atome d'observation et de psychologie. Victor Hugo a pris l'énormité pour la grandeur, et il a embelli l'absurdité par la magnificence. Ce qui sauve son théâtre, ce qui l'empêche de mourir, c'est la séduction de la forme, c'est le lyrisme, l'exaltation, le ruissellement de la poésie, poésie d'un grand poète, partout débordante et partout présente, et aussi l'entente de la scène, le don du dialogue, le sens de la construction et de l'intérêt dramatiques. Voilà ce qui empêche le public d'apercevoir la puérilité de ses pièces inconcevables.

Victor Hugo a développé ses idées dans la préface de son injouable *Cromwell* (1827). Sa meilleure œuvre est *Hernani*, qui se soutient par le lyrisme et les beaux vers. *Marion Delorme* est encore de

l'exaltation romantique. *Le roi s'amuse* a définitivement vieilli. *Ruy Blas* est une absurdité atroce. Victor Hugo termina sa carrière poétique théâtrale, comme il l'avait commencée avec *Cromwell*, par un drame encore injouable, *Les Burgraves*, qui sont une pure composition épique.

Alexandre Dumas père (1803-1870) fut à cette époque le rival heureux de Victor Hugo. Ecrivain dramatique bien supérieur, le vieux Dumas posséda au suprême degré le sens tragique, le métier de la scène, le don des situations, la vie des caractères et du dialogue. Essentiellement homme de théâtre, il dépasse même le débordant romantisme de Hugo dans ses pièces en prose, comme *Antony* et la *Tour de Nesles*. Il n'est inférieur à Hugo que par la poésie. Voilà son côté faible. S'il eût été poète, sa gloire eût effacé celle de Victor Hugo. *Charles VII chez ses grands vassaux* et *Christine* (1830) sont les meilleures pièces en vers d'Alexandre Dumas. Ses plus grands succès ont été des pièces en prose.

Alfred de Vigny (1799-1863) a sa part d'initiative considérable dans le mouvement théâtral romantique.

Sa préface d'*Othello* (1829) est un manifeste littéraire gros de revendications et de conséquences. Reprenant la tentative de Ducis, il crut le moment venu de donner une adaptation de cet attirant Shakespeare, qui représentait alors l'idéal dramatique opposé à l'idéal Racinien. Sa traduction fut malheureusement moins audacieuse que son manifeste ; son *Othello* n'eut qu'un succès d'estime. La révolution de 1830 ayant éloigné de la scène son *Marchand de Venise*, Vigny se résigna à écrire des pièces en prose, la *Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*, qui fut un triomphe.

La frénésie du théâtre romantique devait amener une réaction. On s'aperçut que le drame de Victor Hugo non seulement ne renversait rien ni ne remplaçait rien, mais que le goût classique n'était pas mort. Un homme arriva de province avec une tragédie classique dans sa poche : c'était Ponsard

(1812-1867). Sa *Lucrèce* excita de la surprise, de l'enthousiasme, du délire ! On revoyait enfin les anciens alexandrins, la vieille poésie cornélienne, les bonnes périphrases de tout repos, avec quelque chose de plus moderne, de détendu, de changé. L'acclamation devint un engouement et une mode. *Agnès de Méranie* (1846) eut moins de succès. L'étonnement passé, on remarqua la monotonie des tirades. *Ulysse* était plus faible encore. La politique fit réussir *Charlotte Corday* (1856), pièce mâle, bien frappée, où il y a de belles tirades, entre autres le fameux trio Robespierre, Danton, Marat. Le *Lion amoureux*, éloge de la Révolution (1866), n'est pas non plus une œuvre indifférente ; mais *Galilée*, satire contre l'Eglise (1867), est définitivement mauvaise. La poésie de Ponsard finit dans la prose.

Tels sont à peu près les noms des poètes illustres de l'art dramatique à cette époque. Il nous reste à mentionner les œuvres qui éclairent et accompagnent ces œuvres glorieuses.

Emile Deschamps (1791-1871) secondait l'effort romantique par de prosaïques et bonnes traductions de Shakespeare, *Roméo et Juliette* (1839) et *Macbeth* (1844).

Viennet tentait un mouvement de réaction classique en faisant jouer sans succès, d'ailleurs, quantité de tragédies banales dans le goût du XVIII[e] siècle, *Clovis*, *Alexandre*, *Arbogaste*, *Achille*, *Placidie*, *les Incas*, *les Péruviens*...

En 1848, la *Fille d'Eschyle* d'Autran passe pour une bonne imitation de l'antique.

Charles de Brifaut, homme du monde, homme de goût et même académicien, donna *Jeanne Gray* (1807), *Ninus* (1813), *Charles de Navarre* (1820), *Olympie* (1826). Tout cela est oublié.

Chateaubriand eut lui aussi la faiblesse d'écrire une tragédie, *Moïse*, reçue au Théâtre-Français en 1828, qui est franchement mauvaise et qu'il s'entêta longtemps à vouloir faire jouer.

Quelques pièces encore méritent d'être citées dans

cette seconde moitié du XIXᵉ siècle : la *Médée* et les *Deux Reines* d'Ernest Legouvé (1856) ; les productions de Louis Bouilhet, qui fut excellent poète d'assimilation et donna *Madame de Montarcy* (1856), *Hélène Peyron* (1858), *Dolorès* (1862), la *Conjuration d'Amboise*, belle pièce aux vers très romantiques ; les *Erynnies* (1873), adaptation-traduction des deux premières parties de l'*Orestie d'Eschyle*, où Leconte de Lisle essaya de mettre sa force lyrique et son vers sonore ; la *Fille de Roland* d'Henri de Bornier (1875), qui, par son ampleur à la fois bourgeoise et cornélienne, obtint un vif succès patriotique ; l'*Hetman* de Déroulède (1877), également remarquable par son élan de patriotisme ; *Paul Forestier*, le drame passionné d'Emile Augier, prosateur que nous verrons triompher dans la comédie.

Enfin le XIXᵉ siècle se termine par une vraie renaissance du drame en vers, qui compte quelques fortes pièces : *Pour la couronne*, *Severo Torelli* et les *Jacobites* de François Coppée, déjà célèbre par le *Passant*, un petit chef-d'œuvre d'originalité, de grâce et d'émotion ; le *Flibustier* et *Par le glaive* de Jean Richepin, deux œuvres très personnelles ; l'*Aiglon* et *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand. Et constatons, en fin de compte, que dans la gravité tragique ou dans la broderie fantaisiste, c'est encore et c'est toujours la langue poétique de Victor Hugo qui règne au théâtre. Il n'en existe plus d'autre.

Nous allons voir la comédie en vers suivre à peu près la même évolution que le drame. Au début, nous sommes encore dans la comédie classique du XVIIIᵉ siècle, avec Etienne (1778-1845), excellent auteur des *Deux gendres* (1808), *Brueys et Palaprat* (1807), et l'*Intrigante* (1813) ; et Casimir Bonjour, poète ennuyeux et banal, dont les pièces sont justement oubliées, même les *Deux cousines*, sa meilleure (1823).

Casimir Delavigne ennoblit et relève le genre. Ses *Comédiens* sont peu scéniques ; mais l'*Ecole des vieillards* est une œuvre originale, la première où l'on

ait pris au tragique le caractère d'un vieillard amoureux.

Avec Emile Augier (1820-1889), la comédie se transforme bourgeoisement, devient émue et sérieuse, trouve une langue noble et nouvelle. Après un brillant début, la *Cigüe*, élégant pastiche plein d'amertume, à la manière antique, Augier donna *Gabrielle* (1849), qui fut un événement. C'est la glorification de la famille, l'apologie du foyer, l'idéalisation du mari, la faillite de l'adultère, le rebours de toutes les exaltations romantiques. L'*Aventurière*, pièce très bien faite, *Philiberte*, la *Jeunesse*, complètent la physionomie poétique de celui qui fut le chef de l'Ecole du bon sens, l'émule de Ponsard. Ponsard est beaucoup plus sec, beaucoup plus banal dans l'*Honneur et l'argent* (1853), comédie qui n'a pas paru, même aujourd'hui, entièrement surannée. Elle a la marque de l'époque, elle est très déclamatoire ; mais il y a de belles scènes et de fortes répliques. Parlerons-nous d'Eugène Scribe ? Il n'a guère à son actif de poète que des libretti d'opéra versifiés avec facilité : la *Dame Blanche*, les *Huguenots*, *Robert le Diable*, le *Prophète*, la *Juive*, la *Muette*, le *Domino noir*.

En somme, c'est la poésie lyrique et descriptive qui est l'originalité, la marque, la gloire du XIXe siècle. Lamartine et Victor Hugo ont vraiment créé la poésie lyrique.

On aperçoit déjà les germes de cette évolution de la grande poésie dans quelques poètes précurseurs : Millevoye (1782-1816), élève de Parny et l'auteur d'une élégie, la *Chute des feuilles* (1812), qui lui donna, à elle seule, la réputation de toute l'œuvre de Parny. L'émotion et le cœur y étaient ; Charles Loyson (1791-1820) a gardé le ton de Millevoye et annonce déjà Lamartine ; Baour Lormian, par sa traduction en vers d'Ossian et ses *Vallées poétiques*, prépare les mélancolies et les tristesses du prochain lyrisme ; enfin Fontanes, homme de goût, poète facile et réfléchi, publie l'*Ode à la lune*, la *Chartreuse*

et le *Jour des morts*, où l'on trouve un commencement de l'inspiration Lamartinienne, que ne pourra retarder la suprême tentative classique de Casimir Delavigne. On acclama les chants de liberté, les odes ardentes et factices des *Messéniennes*, vers élégants et à périphrases, compositions de rhétorique qui empruntèrent à la politique leur retentissement et leur éloquence ; œuvre de fausse antiquité, très réussie, mais froide, artificielle et presque illisible aujourd'hui.

Mme Desbordes-Valmore, par son premier recueil, *Elégies et romances* (1819), fut l'annonciatrice la plus proche et la plus immédiate de la poésie Lamartinienne. Elle n'a ni le lyrisme ni les aspirations du chantre d'Elvire ; mais sa poésie a la même élégance et la même limpidité, et c'est déjà l'expression profonde, sincère d'une sensibilité personnelle.

Alfred de Vigny (1799-1863), a été véritablement le premier précurseur du romantisme, dans ses productions de début, comme la *Fille de Jephté*. Vigny est un grand poète qui, après des années d'indifférence, est désormais définitivement replacé sur son piédestal de gloire, dans son immortelle attitude de noblesse et de dignité. Ce qui le caractérise, c'est la poésie philosophique, bien plus que la poésie lyrique. Il incarne le doute, la négation, l'incrédulité hautaine et tranquille. La *Colère de Samson*, *Moïse*, la *Maison du Berger*, certains passages d'*Eloa*, *Dolorida*, le *Cor*, etc., sont des œuvres de toute beauté. La grandeur de la pensée lui tient lieu d'image. Malheureusement si le vers philosophique fait son originalité, il a fait aussi son infériorité. Bien des poèmes de ses *Destinées* sentent déjà la future école de Sully Prudhomme. Vigny est toujours grandiose ; mais il lui arrive trop souvent, en voulant écrire de beaux vers, d'écrire des vers qui sont simplement de la très belle prose. Malgré ces défauts, sa vie et son œuvre sont d'une élévation incomparables.

Vigny ne fut d'abord que le poète d'une élite. La renommée de Lamartine, au contraire, fut fou-

droyante et universelle. C'est de lui que date le changement complet de la poésie en France. Les *Nymphes*, le *Pinde*, le *Parnasse*, les *Muses*, toute l'antique mythologie disparut avec les *Méditations* (1820), et fut remplacée par les gémissements, l'inspiration, la sensibilité de l'âme même. Dieu, l'amour, la destinée, l'existence du mal, soifs d'immortalité et d'infini, mélancolies et désenchantements, tout ce que peut contenir le plus noble et le plus pur sentimentalisme mystique : voilà ce que nous a révélé Lamartine. Comme il le disait, « au lieu de la lyre de convention, c'étaient les fibres mêmes du cœur de l'homme qu'il faisait vibrer », en y ajoutant le sens profond de la nature et les incomparables séductions d'une langue exquise. Le *Lac* est un chant immortel. Dans les *Nouvelles Méditations* (1823), le *Crucifix*, les *Etoiles*, *Bonaparte* ne périront pas. On lira toujours dans les *Harmonies* (1829), *Novissima Verba*, le *Premier regret*, et la *Vigne* et *la Maison des Recueillements poétiques* (1839).

Avec *Jocelyn* (1836), Lamartine a tenté de nous donner l'épopée intime, domestique, sentimentale et descriptive. Le fond de l'histoire est absurde ; mais cet amour idéal, très pur et très équivoque, eut un prodigieux succès, surtout chez les femmes. La narration poétique y est de premier ordre, et la qualité du vers d'une délicatesse admirable. En abordant le démesuré et le colossal dans la *Chute d'un ange* (1838), Lamartine exagéra sa facture, força son talent et fit une œuvre d'un goût beaucoup moins pur. On y sent l'artificiel, l'abus de la verve et de l'image ; mais il y a d'intenses descriptions. Nous sommes loin, en tous cas, des poèmes de Parceval de Grand'maison, comme les *Amours épiques* (1804), où il racontait en style de Delille les amours empruntées aux grands poètes, l'Arioste Virgile, Homère, Milton, ou comme son *Philippe-Auguste* en 12 chants, qu'il publiait à l'époque même des *Méditations*.

Victor Hugo (1802-1885) a eu sur l'évolution de la poésie française une influence aussi considérable, plus directe encore, plus visible, plus matérielle. Non seulement Victor Hugo a créé la langue poétique et dramatique ; mais il a changé, transformé, repétri la facture du vers français. C'est un grand poète et un prodigieux artiste. Son génie, sans cesse en évolution, a eu tous les tons, toutes les ressources, toutes les virtuosités de l'inspiration et du métier, plasticité, couleur, formes, sonorités, images. Il a d'abord fait du Casimir Delavigne : *Les Vierges de Verdun, Naissance du duc de Bordeaux, Sacre de Charles X (Odes et Ballades*, 1822). Les *Orientales* (1828), les *Feuilles d'automne* (1831), les *Voix intérieures* (1837), les *Rayons et les Ombres* (1840), montrent le rapide développement de son imagination lyrique. Les *Contemplations* (1856) fixent enfin sa véritable personnalité, qui grandit, se renouvelle, se surpasse encore, à partir de 1859, dans les séries de sa *Légende des siècles*. On ne peut contester que Victor Hugo ait trouvé là un ton, un mode de narration, un genre de récits descriptifs véritablement imposants, malgré tout ce que ces poèmes ont d'exagéré et de convenu. Il n'y a d'abord aucune espèce d'unité. Ni les croisades, ni Jeanne d'Arc, ni la Révolution ne figurent dans cette résurrection du passé. C'est une vision énorme, sans proportions ; mais c'est bien réellement une épopée. Par la variété de sa production incessante, par sa puissance verbale, par la vie de ses métaphores et ses dons miraculeux de création plastique, Victor Hugo peut être considéré comme le plus grand artiste de mots et d'images qui ait jamais paru dans toute notre littérature française.

Le romantisme eut à la même époque son poète d'élégance, de fantaisie, d'aristocratie littéraire : Alfred de Musset (1810-1857), qui est, en outre et par excellence, le poète de l'amour et de la passion. Musset résume l'outrance romantique, l'incrédulité frondeuse, l'esprit, la verve, la modernité, l'ironie, le

persiflage, et en même temps il a un don de sincérité, de sensibilité, de profondeur dans l'amour comme il n'y en a peut-être pas d'autre exemple. Ses *Nuits* sont des chants de douleur immortels. L'*Espoir en Dieu* est le cri éternel des âmes. Musset mérita le titre de Byron français. Il reste le poète de la mélancolie et de la souffrance amoureuse. L'amour et la femme sont presque la seule inspiration non seulement de sa poésie, mais de son théâtre. C'est pour cela que la jeunesse lira toujours Musset et que l'auteur de *Rolla*, malgré son dandysme déclamatoire, garde un caractère de vérité et d'éternité qui immortalise une partie de son œuvre, dont une autre partie est faite de prose pétillante et de vers faciles.

Les Poésies de Sainte-Beuve, *Joseph Delorme* (1829), et les *Consolations* (1830), eurent aussi leur large part d'influence sur le mouvement romantique. Elles n'ont ni coups d'aile ni images grandioses : leur charme est fait d'intimités, de demi-teintes, de qualités d'âme, vie intérieure, sensibilité méditative, mélancolie d'amour effacé et sincère, mysticité, religiosité, délicatesse... Ce recueil, dont on pourrait citer bien des pièces remarquables, contient déjà ce ton familier, réaliste, de douceur pénétrante, que nous retrouverons dans Coppée. Malheureusement Sainte-Beuve n'était pas grand poète et ses vers ne sortiront jamais tout à fait de leur brouillard de monotonie un peu grise.

En contraste avec Sainte-Beuve, Théophile Gautier (1809-1866) est bien le plus effréné, le plus immoral, le plus échevelé, le plus truculent, le plus fou de tous les romantiques. Apôtre illuminé de l'art pour l'art, ivre de vie, de fantaisie, de mots, d'images, de formes, joaillier de phrases, triomphateur d'épithètes, éblouissant styliste, il représente la verve intarissable, l'excès du romantisme, l'ironie, la plasticité, l'exagération, la licence, l'intempérance de description et de couleur. *Albertus* (1832), la *Comédie de la mort*, *Pensées de minuit* résument le fond de sa manière, l'imagination et le métier, cet art exquis et parfait qu'il a condensé, purifié et, pour ainsi dire, solidifié dans ses *Emaux*

et Camées (1852), chef-d'œuvre de rythme, de délicatesse et d'habileté. Ciseleur de matière rare, il n'a manqué à Théophile Gautier que la sensibilité franche et la sincérité de l'âme.

Alexandre Soumet publia à cette époque un grand poème épique, la *Divine épopée* (le rachat des âmes par le Christ) dont le souvenir ne doit pas périr et qui contient des morceaux de premier ordre, pouvant rivaliser avec ce qu'il y a de meilleur dans Lamartine et Hugo.

Vers le même temps (1820) Népomucène Lemercier donnait d'énormes poèmes qui n'annonçaient encore que la folie romantique, comme la *Panhypocrisiade*, œuvre infernale et fantastique, et l'*Atlantide*, où sous forme d'allégories invraisemblables, évoluaient des personnages qui s'appelaient Calorique, Gravitation, Phosphore, Oxygène et Attraction.

L'épanouissement de la grande poésie de Hugo et de Lamartine n'empêche pas l'éclosion d'un genre plus modeste, la Chanson, auquel le talent de Béranger donna des lettres de noblesse littéraires. La chanson devint avec lui une espèce de lyrisme populaire. Béranger fut célèbre parce qu'il traduisit les idées, les prédilections, le patriotisme, les rancunes et les colères de son temps. Il dut certainement une partie de sa renommée à la politique, à ses attaques contre la Restauration, à son anticléricalisme bourgeois, à sa grivoiserie de bonne humeur, à sa philosophie simpliste et vulgaire ; mais il mérita une partie de sa réputation par quelques chansons qui sont des chefs-d'œuvre : Le *Roi d'Yvetot*, la *Grand' mère*, le *Juif-Errant*, etc. Il est malheureusement trop souvent le Joseph Prudhomme et le Paul de Kock de la poésie.

Les chansons, pleines de sincérité, de franc rire et de verve, de Désaugiers (1772-1827) méritent de n'être pas oubliées, même à côté des chansons de Béranger.

Pierre Dupont (1821-1870), qui, un moment eut autant de vogue, est essentiellement champêtre et rustique. Auteur de la *Chanson du blé*, *Ma vigne*, le

Louis d'or, le *Braconnier*, Pierre Dupont a fait aussi des chansons politiques.

A son tour, Nadaud (1820-1893) obtint une réputation avec des chansons pleines d'esprit, sentimentales, attendries et de facture délicate : *Les Deux gendarmes*, la *Forêt*, etc...

La satire, comme genre, est bien près de la chanson. La poésie satirique en France compte quatre noms remarquables : Barthélemy et Méry, Auguste Barbier et Victor Hugo.

Versificateurs d'une surprenante facilité, écrivains descriptifs satiriques et politiques, les auteurs de la *Némésis* (1831) n'ont pu survivre à l'actualité. Les *Iambes* d'Auguste Barbier (1805-1882) excitèrent l'enthousiasme. L'*Idole* et la *Curée* (1830) restent célèbres. « O Corse à cheveux plats !... » C'est une œuvre de vrai poète, écrite dans une langue inférieure et réaliste, une déclamation de génie traversée d'un souffle de sincérité et de liberté. Barbier est aussi l'auteur du *Pianto*, noble et très beau poème.

Les *Châtiments* de Victor Hugo sont encore une satire, ou plutôt un pamphlet politique en vers inoubliables, en vers flagellateurs, violents, souvent injustes, où Victor Hugo a mis des accents d'indignation, de colère et de révolte qu'il n'a pas retrouvés dans l'*Année Terrible*.

Revenons à la poésie lyrique. Théodore de Banville mérite une place spéciale, à côté de Théophile Gautier, par son talent incontestable, fait surtout de fantaisie, d'habileté, d'imagination verbale. Les *Cariatides* (1845) sont d'un lyrisme adouci, plein de couleurs et d'images. Les *Stalactites* (1845) et les *Odelettes* (1848) révèlent une dextérité et un sens du rythme étonnants. Tout le monde a lu les spirituelles charges des *Odes Funambulesques*. Les *Exilées* contiennent les inspirations sévères et graves que lui inspira son culte de la mythologie et de l'antiquité. La noblesse et l'émotion n'ont pas fait défaut à ce poète de métier et de facture.

Leconte de Lisle (1818-1894) fut le chef de l'Ecole

dite des Parnassiens. L'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* est un grand poète impassible, panthéiste, pessimiste, dédaigneux, hautain, au vers plein et sonore, très travaillé, plastique, nerveux, haut en couleur, marmoréen et magnifiquement et continuellement descriptif. Un Delille « flamboyant », comme a dit à peu près Sainte-Beuve. Leconte de Lisle nous a laissé des évocations antiques et préhistoriques pleines de magnificences, des paysages exotiques remarquables par l'allure grandiose et la perfection massive. Si son émotion est toute scientifique et symbolique ; si la vie et la tendresse lui manquent, il possède, en revanche, toute la splendide matérialité de l'art. Les Parnassiens furent tous, d'ailleurs, des descripteurs immobiles, des dominateurs d'émotion, des sculpteurs étincelants, des stylistes de métier, des coloristes en relief. On compte dans cette école Gautier, Banville, Louis Ménard, Léon Dierx, Emile Deschamps, Emmanuel des Essarts, François Coppée et Verlaine, ces deux derniers transfuges de la première heure, et enfin Heredia l'impérial auteur des *Trophées* (1893) le suprême représentant de la perfection descriptive.

L'œuvre de François Coppée (1842-1908) nous révèle tout un côté nouveau de la poésie romantique personnelle : intimité, familiarité, douceur pénétrante, sensibilité intérieure, croquis domestiques et parisiens, amour des humbles, inspirations populaires, idéalisation du prosaïsme, réalisme bourgeois, types, idylles, amours, petits métiers, etc. Voilà sa note, voilà le genre où il a excellé, où il a été un maître. Coppée a écrit les *Humbles*, les *Intimités*, le *Cahier rouge*, *Olivier*, *Poèmes modernes* et *Récits et Elegies* (1878) qu'il semble avoir empruntés à la *Légende des Siècles*.

Sully Prudhomme (1839-1907) fut plus particulièrement le descendant direct de la poésie Lamartinienne. Son art a deux faces : poésie purement d'émotion, de délicatesse, de sensibilité ; et poésie de pensée, exclusivement philosophique. Dans ses

Stances et Poèmes, les *Epreuves* (1866), les *Solitudes* (1869), les *Vaines tendresses* (1874), sa langue précise et raffinée a traduit l'inexploré du cœur et de l'amour. Il a décrit l'insaisissable, la nuance, le sentiment, le fond du rêve, les plus intimes secrets de la mélancolie et de la tendresse. Ses recueils, les *Destins*, la *Justice*, le *Prisme* sont des poèmes philosophiques et la partie de son œuvre qui mourra le plus vite.

Pour compléter ce rapide tableau, il nous reste à citer les noms de Chênedollé (1769-1833), l'auteur du *Génie de l'homme*, poème philosophique, qui contient des descriptions remarquables ; Mme de Girardin, spirituelle et sans émotion ; Mme Amable Tastu, Anaïs Ségalas ; Antony Deschamps, le douloureux auteur des *Dernières paroles* (1835) ; le caustique et spirituel Roger de Beauvoir ; Berchoux et sa *Gastronomie ;* les satires froides et oubliées d'Amédée Pommier, Hégésippe Moreau (1810-1838), l'auteur ému du *Myosotis ;* Charles Nodier, l'ami d'Alfred de Musset ; Jean Reboul, le poète boulanger, qui a laissé l'élégie *l'Ange et l'Enfant* et quelques beaux vers sur les arènes de Nîmes ; Gérard de Nerval, poète d'élégance, d'hésitation et de goût ; Brizeux (1803-1858) qui, dans son poème *Marie* (1827), a exprimé la sincérité de l'amour, la simplicité du cœur, la douceur et le charme du sol natal et qui a évoqué dans ses Bretons (1845), l'énergie de la Bretagne, ses mœurs, ses types et ses coutumes ; de Laprade, poète de noblesse et de belle tenue, descriptif et symbolique, qui a senti la nature et la montagne, auteur de *Psyché* (1842), *Odes et Poèmes* (1843), *Symphonies* (1855), *Idylles héroïques*, le *Livre d'un père* (1876), un poème, *Pernette*, et des *Poèmes Evangéliques* d'une belle inspiration ; Joseph Autran, sincère évocateur dans ses *Poèmes de la mer* (1835) et qui, dans sa *Vie rurale* (1854), a montré des dons de poésie distinguée, bien que manquant de plasticité et de relief ; La Caussade, qui a écrit des *Poèmes* et des *paysages* (1852) ; Baudelaire (1821-

1867), auteur des *Fleurs du mal* (1857), poète d'une perfection de forme raffinée, qui s'est complu dans la sensation maladive et malsaine, artiste mystique et brutal, d'un réalisme effroyable, compliqué, fiévreux, où l'on sent pourtant le son d'une âme et le culte de la beauté ; Louis Bouilhet, l'ami de Flaubert, qui a fait du Delille solide dans ses *Fossiles*, du Théophile Gautier dans ses *Festons et astragales*, et du Musset dans *Mélœnis ;* Eugène Manuel, un Coppée sans suavité et moins lyrique, auteur des *Ouvriers ;* André Lemoyne, curieux peintre de nature et de paysage (*Les charmeuses*, 1870, *Paysages de mer*, 1876, *Légende des bois*, 1878) ; Josephin Soulary, le roi du sonnet ; André Theuriet et ses poésies rustiques si profondément senties, les nobles inspirations du parnassien, Léon Dierx ; Mme Ackermann, dont la forte poésie philosophique, écho fidèle, trop fidèle, d'Alfred de Musset (1874) est un cri si émouvant d'athéisme, de néant et de désespérance ; l'œuvre populaire de Jean Aicard, ses *Poèmes de Provence* et sa *Chanson de l'Enfant ;* Armand Silvestre et son panthéisme mélancolique ; Mallarmé si souvent inintelligible ; Jean Richepin, auteur de poèmes éclatants et populaires, la *Chanson des gueux* (1876) et les *Blasphèmes* (1884) ; Henri de Régnier, Jean Moréas, H. de Bornier auteur d'un drame célèbre, la *Fille de Roland*, Catulle Mendès, poète rutilant, romantique, coloré de brillante et séduisante imagination, Samain, l'auteur parfait de *Polyphème*, Charles Guérin, si artiste, si impeccable et si profondément ému, et tant d'autres, sans oublier celui qui a dominé la sensibilité des dernières années du XIXᵉ siècle, Verlaine, poète exquis, d'émotion profonde, qui a trouvé des expressions nouvelles de rêverie, de nuance, d'émotion et de tendresse.

ANTOINE ALBALAT.

FONTANES

(1757-1821)

Fontanes, qu'on a appelé « le dernier parent de Racine », est plutôt un poète du dix-huitième siècle, puisqu'il a composé presque toutes ses pièces avant 1800.

Sa traduction en vers de *l'Essai sur l'Homme*, de Pope, est de 1783.

Ses vers sont élégants et châtiés, mais froids et sans force. Il continue l'abbé Délille sans éclat.

Il fut grand maître de l'Université.

LA CHARTREUSE DE PARIS

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans tes jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense, au hasard dispersées,
Veulent enfin rejoindre et lier tous les jours
Le fil demi-formé, qui se brise toujours ;
Seul je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants Remparts, pompeuses Tuileries,

Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis
Vante après cent hivers la grandeur de Louis.
Je préfère ces lieux où l'âme, moins distraite,
Même au sein de Paris peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redouté, leur ombre est plus épaisse.

Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis :

Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ses vitraux la lueur argentée,
L'astre touchant des nuits verse, du haut des cieux,
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici je ne vois plus les horreurs du trépas ;
Son aspect attendrit, et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Ecoutons, sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la Religion, le front voilé, descend ;
Elle approche : déjà son calme attendrissant
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue.
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi.
Marche au fond du désert, j'y serai près de toi. »
Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde
S'agiter les humains, que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit ;
Rappelez-vous les mœurs de ce siècle sauvage
Où, sur l'Europe entière apportant le ravage,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths, se disputaient le sceptre des Césars.
La force était sans frein, le faible sans asile.
Parlez : blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh ! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !

C'est là qu'ils se cachaient, et les chrétiens fidèles
Que la Religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osait point y chercher ses victimes.

Eh ! que dis-je ? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices ;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oublîra pas.
Dieu commande aux déserts de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie !
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords :
Et vous qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet antre protégeait leur paisible sommeil ;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil :
Ils chantaient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand, tout à coup, un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du Ciel, un message de paix.

ANDRIEUX

(1759-1833)

Le poète *Andrieux*, dont les œuvres ne valent que par une grâce légère et par une exquise pureté de langage, eut une vie mouvementée.

Il fut juge au tribunal de cassation de la République, membre du Conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, professeur de littérature sous l'Empire, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet.

Ami de Collin d'Harleville, il voulut comme lui écrire pour le théâtre, et il obtint avec ses comédies *les Etourdis* (1787) et le *Souper d'Auteuil* (1804) des succès qui étonnent de nos jours.

PROCÈS DU SÉNAT DE CAPOUE[1]

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis l'un de l'autre jaloux :
L'ambition, l'orgueil, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes ;
Et pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire, et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger !
Le sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient : pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :

---

1. Imité de Tite Live (L. 23, ch. I)

« Avec vous, sénateurs, je fus longtemps brouillé ;
De mon bien sans raison vous m'avez dépouillé,
Leur dit-il ; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes.
On égare le peuple, il le faut ramener.
Il est une leçon que je veux lui donner :
J'ai du cœur des humains un peu d'expérience.
Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance :
La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême.
Quand chacun, consterné, tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité :
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
A vos vœux redoublés se montre enfin propice ;
Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
Dont chacun parmi vous a reçu quelque offense ;
Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense,
Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
Sans livrer de combat, sans courir de danger.
Contre eux tout est permis, tout devient légitime :
Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez ;
Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits ;
Mais ne trahissez pas vos propres intérêts :
A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
Ce conseil nécessaire est l'âme de l'Etat,
Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre :
Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
On hait la servitude, on abhorre les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
Parmi ces sénateurs, que le destin vous livre,
Que chacun à son tour, sur la place cité,

Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
Mais, avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
Il faudra qu'au sénat un autre le remplace;
Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
Un nouveau sénateur de ses devoirs jaloux,
Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice;
Et que tout le sénat soit ainsi composé.
Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion, aux voix, est d'abord adoptée,
Et sans autre examen soudain exécutée.
Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace.
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
Il faut donc de son rang l'exclure et décider
Quel homme vertueux devra lui succéder.
Pesez les candidats, tenez bien la balance :
Allons, qui nommez-vous ? — Il se fit un silence.
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom, encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent;
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
Pouvait-on présenter un pareil sénateur !
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même,
Et ce fut encor pis, quand on vint au troisième.
Quelques autres encor ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés...
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
Le bon Pacuvius, qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargaient nos sénateurs,

Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces ?
Eh ! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places ?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès ;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès ;
Eteignons nos débats ; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps :
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile ;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

CHÊNEDOLLÉ

(1769-1833)

Chênedollé passa les orageuses années de la Révolution en Italie, en Allemagne et en Suisse, et publia en 1807 le *Génie de l'Homme*, un poème philosophique et descriptif.

Ses *Etudes poétiques*, un livre de poèmes et d'odes qui parut en 1820 ne fut guère apprécié du public.

Chênedollé est un disciple d'André Chénier, et il a dit de lui qu'il était : « le Girodet de la poésie ».

Il vécut loin de Paris et comptait parmi ses amis Rivarol, Chateaubriand et Fontanes.

LE CLAIR DE LUNE DE MAI

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le soleil moins ardent
Plonge et dérobe sa lumière
Dans la pourpre de l'Occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs,
Et le soir aux pieds de rosée
S'avance en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante,
Le coteau devient plus obscur,
Et la lumière décroissante
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô lune désirée !
Monte doucement dans les cieux ;
Guide la paisible soirée
Sur son trône silencieux.

Amène la brise légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère !
Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant !

Descends comme une faible aurore,
Sur des objets trop éclatants,
En l'adoucissant, pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis ces vermeilles roses
De ta pâle et molle clarté !

Et toi ! sommeil ! de ma paupière
Ecarte tes pesants pavots !
Phébé ! j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux, dans ma marche insensible,
Ivre d'un poétique amour,
Contempler ton astre paisible
Jusqu'au réveil brillant du jour.

(*Etudes poétiques*, ode XVIII.)

M.-J. CHÉNIER

(1764-1811)

Marie-Joseph Chénier ne fut point, comme son frère aîné, un novateur en poésie. Il continua la tragédie de Voltaire, et son théâtre : *Charles IX*, *Henri VIII*, *la Mort de Calas*, *Fénelon*, qu'on ne lit plus aujourd'hui, tira tout son succès du moment. J.-M. Chénier développa dans ses pièces ses haines et ses revendications de conventionnel. Il y montra, à défaut d'originalité, de l'éloquence et du courage, surtout dans *Caïus Gracchus* et *Timoléon*, que l'on interdit. Il écrivit pour le peuple le fameux *Chant du départ*, et dut attendre que l'Empire levât l'interdiction qui avait été prononcée contre son œuvre pour faire jouer son *Cyrus*. L'échec de cette pièce et les critiques des contemporains, qui flétrissaient son adhésion au régime impérial, le décidèrent à se retirer. Il composa dans la retraite, pauvre et résigné, plusieurs tragédies, dont *Tibère*, la meilleure, est une œuvre politique avec force situations expruntées à Tacite. Outre son théâtre, M.-J. Chénier a laissé des *Satires*, des *Epîtres* et des *Elégies*. Son successeur à l'Académie fut Chateaubriand.

MONOLOGUE DE TIBÈRE

.....Encor cette victime !
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime;
A la crainte, au remords, il faut me résigner.....
Tout oser, mais tout craindre, est-ce donc là régner ?
Quel prestige soutient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort !

Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !...
Les Romains ! où sont-ils ? dans les tombeaux de Rome...
Les Romains ! deux encore sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître.
Mais que sont désormais les pères de l'Etat ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille,
Enfants de Quintius, postérité d'Emile,
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux
Ils cherchent chaque jour leur avis dans mes yeux,
Réservant aux proscrits leur vénale insolence,
Flattant par leurs discours, flattant par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

(*Tibère*, A. V. 2.)

DISCOURS SUR LA CALOMNIE

(Fragment.)

...J'entends crier encor le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes ;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris *du sang et non des lois* !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère

Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs ;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

ÉPITRE A VOLTAIRE

(Fragment.)

...Tout s'éteint, les conquérants périssent ;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;
Des antiques cités les débris sont épars ;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts ;
L'un par l'autre abattus les empires s'écroulent ;
Les peuples entraînés, tels que les flots qui roulent,
Disparaissent du monde, et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux.
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière :
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière.
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'esprit né d'un souffle divin :
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instans,
Traverse l'avenir sur les ailes du Temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

ARNAULT

(1766-1834)

Antoine-Vincent Arnault est né à Paris. Il fit partie de la maison de Louis XVIII, alors Monsieur, et c'est de cette époque que datent *Marius à Minturne* et *Lucrèce*, ses deux premières tragédies. La Terreur l'exila. Il s'attacha plus tard à Bonaparte et, sous l'Empire, remplit des fonctions universitaires. Les *Vénitiens* eurent un grand succès à la scène et lui valurent l'Académie, dont, à partir de 1829, Arnault devint le secrétaire perpétuel. On ne connaît plus guère de lui que ses *Fables*, que Sainte-Beuve appréciait fort.

FABLES

LE COLIMAÇON

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

LA GIRAFE ET LE DROMADAIRE

L'homme, je crois, n'est pas plus grand que nous,
Disait un dromadaire en allongeant la tête ;
Et pourtant il nous charge, il nous monte, il nous traite
Comme de francs baudets.

LA GIRAFE

Et pourquoi, pauvre bête,
Pourquoi pliez-vous les genoux ?

LE RICHE ET LE PAUVRE

— « Penses-y deux fois je t'en prie :
A jeun, mal chaussé, mal vêtu,
Pauvre diable, comment peux-tu
Sur un billet de loterie
Mettre ainsi ton dernier écu ?
C'est par trop manquer de prudence ;
Dans l'eau c'est jeter ton argent ;
C'est vouloir... — Non, dit l'indigent,
C'est acheter de l'espérance. »

LA FEUILLE

De la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien :
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

DÉSAUGIERS

(1772-1827)

Le futur président du *Caveau moderne*, le grand chansonnier, débuta fort jeune, par le théâtre, et il composa plus de cent pièces : comédies, vaudevilles, farces, opéras-comiques, etc., dont quelques-unes obtinrent un vif succès.

Mais Désaugiers est surtout demeuré un chansonnier. Béranger l'aimait et lui enviait quelques-uns de ses couplets. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

L'ATELIER DU PEINTRE

. . . .
. . . .

Je demande quel est l'Apelle
Le plus connu par ses portraits.
« C'est, me répond l'ami Dorlange,
Un artiste nommé Matthieu ;
Il prend fort peu ;
Mais ventrebleu !
Quel coloris, quelle grâce, quel feu !
Il vous attrape comme un ange,
Et loge près de l'Hôtel-Dieu. »

Vite je cours chez mon Apelle.
J'arrive, et ne sais où j'en suis ;
Son escalier est une échelle,
Et sa rampe une corde à puits.
Un chantre est au premier étage,
Au second loge un chaudronnier,
Puis un gainier,
Un rubanier,
Puis au cinquième un garçon cordonnier ;
Je reprends haleine et courage,
Et j'arrive enfin au grenier.

J'entre, et d'abord sur une chaise
Je vois le buste de Platon ;
Sur un Hercule de Farnèse
S'élève un bonnet de coton ;
Un briquet est dans une mule,
Dans un verre un peigne édenté,
Un bas crotté
Sur un pâté ;
Un pot à eau sous une Volupté ;
Vulcain près du tison qui brûle,
Et la Frileuse à son côté.

Le portrait d'un acteur tragique
Est vis-à-vis d'un mannequin ;
Je vois sur la Vénus pudique
Une culotte de nankin ;
Une tête de Diogène
A pour pendant un potiron ;
Près d'Apollon
Est un poêlon ;
Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron.
Et les restes d'une *Romaine*
Sont sous l'œil du cruel Néron.

Devant une vitre brisée
S'agite un morceau de miroir,
Et sous la barbe de Thésée
Est une lame de rasoir ;
Sous un Plutus une Lucrèce ;
Sur un tableau récemment peint
Je vois un pain,
Un escarpin,
Une Vénus sur un lit de sapin ;
Et la Diane chasseresse
Derrière une peau de lapin.

Seul j'admirais ce beau désordre,
Quand un homme armé d'un bâton
Entre et m'annonce que par ordre
Il va me conduire en prison.
Je résiste, il me parle en maître ;
Je lui lance un Caracalla,
Un Attila,
Un Scévola,

Un Alexandre, un Socrate, un Sylla,
Et j'écrase le nez du traître
Sous le poids d'un Caligula.

A ses cris, au fracas des bosses,
Je vois vers moi, de l'escalier,
S'élancer vingt bêtes féroces,
Vrais visages de créanciers ;
Sur ma tête assiettes, bouteilles
Pleuvent au gré de leur fureur ;
Et le traiteur,
Le blanchisseur,
Le parfumeur, le bottier, le tailleur,
Font payer à mes deux oreilles
Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image,
Comme je l'avais espéré,
Je sors n'emportant qu'un visage
Pâle, meurtri, défiguré.
O vous ! sensibles créatures
Aux traits bien fins, bien réguliers,
Des noirs huissiers,
Des noirs greniers,
Evitez bien les périls meurtriers,
Et que Dieu garde vos figures
Des peintres et des créanciers !

TABLEAU DE PARIS
A CINQ HEURES DU MATIN

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ;
Les lampes pâlissent,
. . . .
Les maisons s'emplissent :
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,

Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit,
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : « Carotte,
Panais et choux-fleurs ! »
Perçant et grêle,
Son son se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

. . . .
. . . .

Gentille, accorte,
Devant ma porte,
Perrette apporte
Son lait encor chaud :
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant :
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Cuvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.
. . . .

La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père,
« Adieu donc, mon frère;
« Adieu donc, ma mère,
« Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent;
Les fouets retentissent;
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

CAMPENON

(1772-1843)

Neveu du poète Léonard, ami de Florian, l'abbé Delille et de Ducis, *Campenon* a sa place parmi les poètes du commencement du dix-neuvième siècle.

Il publia deux courts poèmes élégants : *La Maison des Champs* (1809) et *l'Enfant Prodigue* (1811) et remplaça Delille à l'Académie française en 1814.

LA JEUNE FILLE MALADE

L'huile sainte a touché les pieds de la mourante,
        L'arrêt fatal est prononcé :
L'art n'a point de secours pour cette âme souffrante,
        Le monde pour elle a cessé.
Tout s'éloigne et tout fuit, hélas ! l'amitié même
        A l'effroi des derniers adieux
        Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,
La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.
Elle s'enferme alors sous les obscurs rideaux,
Ecarte loin du lit les funèbres flambeaux,
        Et d'un œil que la foi rassure,
Regarde sans pâlir le crucifix de bois
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte, et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.
        Mais quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint : « O mon enfant, dit-elle,
Si tu vis, je vivrai ; mais si tu meurs, je meurs.
Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs ;
Seules, nous nous restons ; toi seule es ma famille.
Et tu me quitterais, toi mon sang, toi ma fille !

Non, tu vivras pour moi ; Dieu voudra te guérir ;
Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
Je ne sais quelle voix me dit encore *Espère.*
Hélas ! pour espérer est-il jamais trop tard ?
Jeune âme de ma fille, oh ! suspends ton départ ;
Et, pour quitter ce monde, attends du moins ta mère. »
Ainsi la foi l'anime et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entretient !
Elle courbe son front sur la jeune victime ;
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime,
Saisit sa froide main ; d'un doigt mal assuré
Interroge le pouls dans sa marche égaré
Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange,
Et dans sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre allumé dans son sein.
Et déjà, cependant, évoquant ses ténèbres,
Ses larmes, ses terreurs, ses spectres menaçants,
        L'agonie aux ailes funèbres
De la vierge expirante égarait tous les sens ;
Et l'ange du départ sur ses lèvres muettes
Répandait de la mort les pâles violettes.
A ce spectacle affreux, le front humilié,
Prenant entre ses bras son Dieu crucifié :
« Toi seul peux la sauver, Dieu puissant ! dit la mère,
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère ;
Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés.
Ses jours si peu nombreux sont-ils déjà comptés ?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat la vie.
De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie ;
Je le sais, et ta mort fut digne encor de toi.
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère ;
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta mère,
        Et tu prendras pitié de moi.
La fille de Jaïr à ta voix fut sauvée.
Tu lui dis : *Levez-vous*, la fille s'est levée.
De l'éternel sommeil elle dormait pourtant ;
La mienne au moins respire, et peut-être m'entend. »
En prononçant ce mot, elle craint d'en trop dire,
        Et vers le lit revient soudain
S'assurer qu'en effet sa fille encor respire ;
Puis sous les blancs rideaux qu'a soulevés sa main
De la mère du Christ apercevant l'image :
« Toi qui fus mère aussi, tu conçois mes douleurs.
D'un hymen trop fécond, voilà le dernier gage ;

De ton nom, au berceau, je dotai son jeune âge,
Je vouai son enfance à tes blanches couleurs.
Ce nom, ce vêtement, m'étaient d'un doux présage ;
Et quand ma fille et moi, nous tenant par la main,
Nous allions à l'église invoquer ta puissance,
        Les compagnes de son enfance,
        Voyant de loin, par le chemin,
Et sa blanche tunique et son voile de lin,
Se disaient : « Celle-là, dans ses destins prospères,
« Aura des jours d'amour, d'innocence et de paix. »
Et moi, l'œil attaché sur ses chastes attraits,
Je me trouvais encore heureuse entre les mères. »
Ainsi disait la mère, et la nuit s'écoulait.
        Depuis neuf jours elle veillait.
Déjà l'aube naissante a rougi le nuage,
Le jour se lève armé de feux plus éclatants :
Le jour la voit encor devant la sainte image,
Longtemps elle y gémit, elle y pria longtemps ;
Tandis qu'elle priait : « Ma mère... où donc est-elle ? »
Dit une faible voix. « Oh ! viens... Je me rappelle
Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux.
Dieu ! quel songe à la fois triste et délicieux !
Dans mon accablement je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie.
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée
Cherchait ta main pour guide et tes yeux pour témoins.
De fronts purs et joyeux j'étais environnée ;
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Le bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère... Où donc est-elle ? ai-je aussitôt crié,
Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »

BÉRANGER

(1780-1857)

Pierre de Béranger est un Parisien. Il fut, avant d'être le plus connu des poètes de son temps (plus célèbre même que Hugo et Lamartine aux environs de 1830), typographe, puis longtemps employé de ministère. C'est par ses chansons, faites pour être chantées, qu'il acquit l'autorité et la gloire. Beaucoup d'entre elles n'avaient qu'une valeur d'actualité ; le reste correspond assez exactement à la chanson de café-concert, patriotique, médiocrement sentimentale, bourgeoise. Ce qui préserve de l'oubli certaines pièces du chansonnier, c'est leur rythme entraînant, net, habilement coupé, et leur action. Certaines chansons contiennent un petit drame, comme des fables de La Fontaine.

Le premier recueil de *Chansons* est daté de 1815 ; il valut à Béranger trois mois de prison et 500 francs d'amende. D'autres parurent, en 1821, 1825, 1828, qui eurent un grand succès en public et en correctionnelle. Béranger se contenta simplement de la célébrité que lui conférait le peuple de Paris et ne fut jamais officiel.

LE CHANT DU COSAQUE

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois...

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à ta voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

(*Œuvres complètes.* — Garnier frères éditeurs.)

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère,
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi des rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère.
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux,
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,

Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère !
Dieu vous bénira.

(*Œuvres complètes*. — Garnier frères éditeurs.)

CHARLES NODIER

(1780-1844)

Charles Nodier fut un esprit charmant, un écrivain et un conteur pittoresque et fantaisiste, d'une langue claire, élégante et aimable. Il a écrit des poésies sentimentales et délicates. Tout le monde connaît ses *Stances à Musset.* Nodier avait beaucoup de tour et d'habileté poétique ; il maniait le rythme et le métier avec une adresse rare. Dans son salon de l'Arsenal où il recevait, il était le centre d'intéressantes réunions, qui ont laissé leur souvenir dans l'histoire du romantisme.

Nous retrouverons Nodier dans la *Prose*, car il fut surtout un délicieux conteur en prose.

STANCES A ALFRED DE MUSSET

J'ai lu ta vive odyssée
Cadencée.
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable muse,
Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
Et voilée,
Elle va dans ton réduit
Chaque nuit.

Là penchée à ton oreille
Qui s'éveille,

Elle te berce aux concerts
Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
Des génies
Et les contes favoris
Des péris ;

Les jeux, les danses légères
Des bergères,
Et les récits gracieux
Des aïeux.

Puis elle se trouve heureuse,
L'amoureuse,
De prolonger son séjour
Jusqu'au jour.

Quand, du haut d'un char d'opale,
L'aube pâle,
Chasse les chœurs clandestins
Des lutins.

Si l'aurore malapprise
L'a surprise,
Heureuse elle part sans bruit
Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
Qui s'efface
Le soupir mélodieux
Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
De la prose,
Ses journaux et ses romans
Assommants ;

Fuis l'altière période
A la mode,
Et l'ennui des sots discours
Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
De nos maîtres,
Jurés experts en argots
Visigoths.

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues
Qui soumettraient tes appas
Au compas.

Mais reviens à la vesprée
Peu parée,
Bercer encor ton ami
Endormi.

(Poésies diverses.)

MILLEVOYE

(1782-1816)

Charles-Hubert Millevoye est né à Abbeville. Il étudia au Collège central des Quatre-Nations, se fit inscrire au barreau de Paris, puis entra comme employé dans une librairie. Il publia en 1801 un recueil de vers qui commença de répandre son nom. L'Académie couronna quelques-uns de ses poèmes ; enfin un livre d'élégies, paru en 1812, le rendait célèbre.

Millevoye a laissé, en plus, des pièces courtes comme *l'Anniversaire* et *la Chute des feuilles* qui contiennent ses qualités les plus précieuses, de vastes poèmes en plusieurs chants *(Charlemagne à Pavie, Alfred d'Angleterre)*; des tragédies *(Antigone, Saül, Ugolin)* et des traductions de Virgile et d'Homère. Il quitta Paris à cause d'une affection de poitrine et mourut bientôt, sans avoir donné ce que l'on pouvait attendre d'une inspiration aussi sensible et pure que la sienne.

L'ANNIVERSAIRE

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père est aux cieux retournée.
L'heure sonne, j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eût sonné je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ! » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour ;
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
        Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte.

Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir.
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir ;
Et j'attendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable à mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.

Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père.
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père, je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée.
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
«Bois que j'aime ! adieu... je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.

Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.

L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau !...

Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin :
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

P. LEBRUN

(1785-1873)

Pierre-Antoine Lebrun, célèbre, après 1815, par ses odes, ses hymnes, son poème du *Voyage en Grèce*, est presque oublié de nos jours. Et pourtant, certaines pièces des *Poèmes et poésies* sur la Normandie contiennent une émotion très fine et digne d'un meilleur sort. Lebrun n'est plus pour nous que l'auteur de *Marie Stuart* (1820) et du *Cid d'Andalousie* (1825). C'est à ces deux tragédies, dont Rachel reprit brillamment la première, que Lebrun dut son entrée à l'Académie française.

LE DÉPART DE LA FLOTTE

Hydra[1] sur l'Archipel tout entière est montée.
    Entendez-vous les clameurs qu'elle envoie ?
Elle s'avance et mêle aux cris de liberté
    Des chants d'orgueil, d'espérance et de joie.
        « Hydra vogue, la riche Hydra,
        Sur la mer escortée en reine
        Par les dauphins de Typarène,
        Et les alcyons d'Isara.
        Iles, pressez-vous autour d'elle ;
        Cyclades, c'est vous qu'elle appelle :
        Venez, mes sœurs, je vous attends !
        Tyne, Andros, Mycone, il est temps !
        Chio nous demeure infidèle,
        Mais l'absence d'une hirondelle
        Ne fait pas manquer le printemps.
        « Hydra brille comme l'étoile
        Qui la première ouvre le jour.

---

1. Ile de la Grèce, dont les habitants se signalèrent pendant la guerre de l'indépendance.

Hydra n'a point d'ombrage en son brûlant séjour;
Mais elle s'assied libre à l'ombre de sa voile.
Hydra donne à ses fils les vagues pour berceaux,
Pour jeux et pour plaisirs l'écume et les cordages,
Pour école la mer, pour maîtres les orages :
Hydra n'a point de champs, mais elle a des vaisseaux;
Ses laboureurs sont sur les eaux,
Et c'est la mer qu'elle sillonne;
Ni pampre ni raisin ne rit dans sa couronne,
Mais son sabre connaît où croissent les plus beaux.

« Aux armes ! Hâtez-vous, afin qu'avant l'automne
Dans la Mysie elle moissonne
Et de Chypre en chantant vendange les coteaux. »

(*Le Voyage de Grèce*, poème, chant VIII.
— Librairie académique Didier et Cie.)

ALEXANDRE SOUMET

(1786-1845)

Alexandre Soumet est un poète aujourd'hui oublié et qui fut pourtant célèbre. Il peut passer pour un divinateur et presque un initiateur du romantisme. C'était à la fois un homme d'une grandiose imagination et un classique enchaîné malgré lui à l'ancienne versification. Ses deux pièces, *Clytemnestre* et *Saül* (1822) eurent un très beau succès ; elles contenaient des qualités tragiques et une audace d'expression qui devait frapper le public. Sa *Jeanne d'Arc* (1825) eut plus de retentissement encore. Le drame romantique était là en germe. Sa *Fête de Néron* (1829) fut un événement. Jamais *avant Victor Hugo* (mais, il est vrai, après la préface de *Cromwell*) on n'avait vu au théâtre une pareille audace d'exécution et des situations dramatiques plus hardies.

Alexandre Soumet publia aussi un poème sur le Rachat des damnés, intitulé la *Divine Epopée*, qui est une œuvre d'une imagination gigantesque et où l'on trouve des morceaux de très grand poète. Malheureusement la poésie de Soumet est inégale et, à côté de magnificences véritables, on rencontre trop de scènes de mysticisme puéril et fantastique.

Après tous ses succès, Alexandre Soumet cessa de produire. Malgré ses abus d'imagination, il se vit dépassé par la splendeur continue de Victor Hugo et par les intrépides réalisations du drame romantique.

Il ne suivit pas le mouvement qu'il avait peut-être fait naître. Mais il mérite de garder sa place dans notre histoire littéraire.

LE CHEVAL INDOMPTÉ

Lorsqu'un chef africain veut dompter les élans
D'un sauvage étalon, roi des sables brûlants,
Il s'approche, et déjà la flottante crinière
Dans sa nerveuse main frissonne prisonnière :
Il s'élance, retombe, et deux genoux d'acier
Etreignent puissamment les flancs bruns du coursier.
L'animal étonné, qu'un poids nouveau tourmente,
Bat son poitrail en feu de sa bouche écumante
Elargit ses naseaux, et redouble, heurtés,
Ses bonds tumultueux au vertige empruntés.
Son œil indépendant brille en topaze bleue;
En panache de guerre il agite sa queue :
Par ses hennissements il réclame, irrité,
Loin des feux du Djérid, l'air de la liberté ;
S'allonge, s'accourcit, se penche, se dérobe ;
Ses veines en réseau se gonflent sous sa robe.
Il cache sous ses crins, attristés de l'affront,
L'étoile de sa race empreinte sur son front ;
Saute comme un bélier, tourne comme un orage,
Sans pouvoir loin de lui secouer l'esclavage.
S'il se dresse en fureur, l'homme, tel qu'un serpent,
A son cou qui frémit s'enlace et se suspend ;
Aiguillonne ses flancs, s'il part comme la foudre ;
S'il se renverse et roule et sillonne la poudre,
Son vainqueur suit sa chute, et sans quitter le crin
Soumet sa bouche ardente aux morsures du frein !

Mme DESBORDES-VALMORE

(1786-1859)

Marcelline Desbordes-Valmore fut d'abord actrice avant son mariage. Après avoir joué avec succès à Lyon, Lille, Paris, Rouen et Bruxelles, elle quitta la scène pour se consacrer à la poésie. Elle chercha d'abord quelque temps son originalité, et ses premiers recueils ne furent pas très remarqués. A partir de son second volume, *Les Pleurs* (1833), sa personnalité s'affirme et se dégage.

Mme Desbordes-Valmore a écrit beaucoup de vers ; presque tous sont d'un vrai poète. Ce qui la caractérise, c'est une sensibilité profonde, sans recherche et sans emphase, une sincérité naturelle, continue, qui ne trahit ni effort, ni métier et qui vient directement de l'âme. C'est du Lamartine avec moins de relief et de génie.

Désespérée par un amour malheureux, Mme Desbordes-Valmore a mis dans ses poésies un accent de désolation, une plainte ardente et passionnée comme on n'en trouve dans aucune œuvre de femme. Ses contemporains ne lui ont pas donné la place qu'elle méritait. La postérité a été plus juste. Son talent est aujourd'hui universellement admiré.

RÊVE D'UNE FEMME

« Veux-tu recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir ?
Veux-tu l'enfance, encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir ?
Veux-tu les baisers de ta mère
Echauffant tes jours au berceau ?
— Quoi ! mon doux Eden éphémère ?
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau !

— Sous la paternelle puissance,
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d'innocence
Laisser épanouir ton sort !
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent comme un jeune oiseau ?
— Pourvu qu'il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau !

— Veux-tu rapprendre l'ignorance
Dans un livre à peine entr'ouvert ?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes,
Les veux-tu jeunes comme toi ?
— Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu, rendez-les-moi !

— Reprends donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs,
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs :
Va retrouver l'amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
— Retourner au monde où l'on aime ?...
O mon sauveur ! éteignez-moi ! »

(*Pleurs et Pauvres Fleurs.* — Charpentier, édit.)

LAMARTINE

(1791-1869)

Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon, le 21 octobre 1791. Son père échappa à la guillotine grâce au 9 thermidor, et, voulant vivre la vie d'un gentilhomme campagnard, se retira à Milly. C'est là que le jeune Lamartine fut élevé par une mère chrétienne qui lui apprit à lire dans la Bible.

Quittant à huit ans le vieux château de Milly, il entra au collège de Belley, où il composa ses premiers vers. A dix-huit ans, il visita l'Italie et nous le trouvons, galopant à la portière de Louis XVIII sur la route de Flandre, le jour où le vieux roi fuyait devant Napoléon de retour de l'île d'Elbe.

Mais le métier des armes ne le retint pas longtemps. Ses premières *Méditations* parurent en 1820. La poésie semblait morte, et lorsqu'on entendit cette pure voix, un cri d'admiration unanime salua le poète. Tout le monde savait par cœur *le Lac*, *l'Automne*, *le Soir*, etc.

Lamartine était beau comme un jeune dieu, son nom était dans toutes les bouches. Une jeune Anglaise rencontrée aux eaux d'Aix et rencontrée de nouveau à Florence, où le poète était attaché d'ambassade, lui offrit sa main.

Le troisième volume des *Méditations* parut en 1823 ; en 1829 il publia les *Harmonies poétiques et religieuses*, et il entra à l'Académie en 1830.

En 1834 il fut élu député.

Il voyagea. Il alla en Orient et en rapporta son fameux *Voyage en Orient* ; puis *Jocelyn*, les *Recueillements* parurent

Membrè du gouvernement provisoire en 1848, ministre, grand orateur, nulle vie ne fut plus brillante

et plus triste, car Lamartine connut à la fin de ses jours une pauvreté tragique. Après le 2 décembre 1851, il rentra dans la vie privée, et abdiqua toute ambition.

Lamartine est sans doute le poète le plus pur et le plus purement poète de son siècle.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps ! suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

(*Premières Méditations poétiques*, XIV.
— Hachette et Cie, éditeurs)

JOCELYN

Prologue.

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la saint Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse ;
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son corps me parler d'un tremblement de main,
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.
Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise,
Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre, au verger, errer son habit noir :
Car c'était l'heure sainte où libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une onde de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur.
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.
Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon

Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain ; le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer ;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide ? Hélas ! mon Dieu non ; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu ;
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« Marthe ! dis-je, est-il vrai ?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
« Trop vrai ! Montez, monsieur, on peut le voir encore,
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore ;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien ! n'en point garder était toute sa gloire ;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie ;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel ! »
Et je montai. Sa chambre était déserte et sombre ;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder ;
Ses traits pacifiés semblaient encore garder

La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Ecoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisais les pieds et les mains; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.

. . . .
. . . .
. . . .

(*Jocelyn.* — Hachette, éditeur.)

ENCORE UN HYMNE

. . . .
. . . .
. . . .

Mon âme est un vent de l'aurore,
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore
Tout ce qu'il trouve en son chemin.
Rien n'entrave son vol rapide :
Il fait trembler la tour comme la feuille aride
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,
Et, quand il a passé, laisse la terre nue
Comme la main du mendiant;
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,
Et comme un doux ramier de sa course lassé,
Il vienne fermer son aile
Dans la main qui l'a lancé.

Toi qui donnes sa pente au torrent des collines,
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,
Où donc es-tu, Seigneur ? Parle : où faut-il aller ?
N'est-il pas des ailes divines,
Pour que mon âme aussi puisse enfin s'envoler ?

Encore un hymne, ô ma lyre !
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur !

Je voudrais être la poussière
Que le vent dérobe au sillon,
La feuille que l'automne enlève en tourbillon,
L'atome flottant de lumière
Qui remonte le soir aux bords de l'horizon,
Le premier reflet de l'aurore,
Le son lointain qui s'évapore,
L'éclair, le regard, le rayon,
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane,
Ou l'aigle qui va le braver
Tout ce qui monte, enfin, ou vole, ou flotte, ou plane,
Pour me perdre, Seigneur, me perdre, ou te trouver !

Encore un hymne, ô ma lyre !
Encore un hymne au Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur !

(*Harmonies poétiques.* — Hachette, éditeur.)

DELAVIGNE

(1793-1843)

Casimir Delavigne naquit au Havre et, à l'âge de dix ans, on l'envoya au collège à Paris.

A l'occasion de la naissance du roi de Rome, un dithyrambe attira sur lui l'attention du comte de Nantes, qui voulut récompenser les débuts de Casimir Delavigne et lui donna un emploi dans ses bureaux ; le comte de Nantes était directeur des Droits Réunis.

Casimir Delavigne devait se présenter seulement le dernier jour du mois, où l'on payait ses appointements.

Le jeune poète parvint rapidement à la gloire, et les *Messéniennes* le firent saluer poète national.

L'Odéon représenta, en 1819, ses *Vêpres Siciliennes*, qui n'obtinrent aucun succès. *Le Paria*, en 1821, eut un sort analogue.

Il essaya de tenter une sorte de conciliation entre la tragédie classique et le drame moderne, et il écrivit : *Marino Faliero*, *Louis XI*, les *Enfants d'Edouard*, puis *l'Ecole des Vieillards*, *la Princesse Aurélie* et *la Popularité*.

Les *Derniers Chants* et les *Ballades* sont des pièces détachées.

Casimir Delavigne, qui connut de son vivant la popularité, ne fut qu'un homme de parti, et la postérité, qui ne tient jamais compte de l'actualité, lui a assigné une place de second ordre.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE

O femme, que veux-tu ? — Parthénope, un asile.
— Quel est ton crime ? — Aucun. — Qu'as-tu fait ? — Des [ingrats.
— Quel sont tes ennemis ? Ceux qu'affranchit mon bras ;
Hier on m'adorait, aujourd'hui on m'exile.
— Comment dois-tu payer mon hospitalité ?
— Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
— Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité ?
— Des rois. — Quand viendront-ils ? — Demain. — De [quel côté ?
— De tous... Eh bien ! pour moi tes portes s'ouvrent-[elles ?
— Entre, quel est ton nom ? — Je suis la Liberté !

Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités ;
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques ;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortège à ses côtés.
Beau ciel napolitain, rayonne d'allégresse ;
O terre, enfante des soldats ;
Et vous, peuples, chantez ; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles :
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ouvrir.
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles :
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.
Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace.
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs,
Qui ne trouvent point de rebelle ;
Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas ! répond cette noble étrangère,
Je leur ai dit la vérité.

Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
Ebranla leur pouvoir que je veux contenir,
Est-ce à moi d'en porter la peine ?
Est-ce aux Germains de m'en punir ?

« Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs ?
Seule, j'ai rallié les peuplades tremblantes,
Et, en la Germanie, armant les défenseurs,
J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
Un lit de mort aux oppresseurs.

« Vengez-moi, justes dieux, qui voyez mes outrages !
Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés !
Puissent les fils d'Odin errant sur les nuages
Le front chargé d'orages,
La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
Et puissent les débris des légions romaines,
Dont j'ai blanchi les plaines,
Se lever devant eux !

« Que dis-je ? Rome entière est-elle ensevelie
Dans la poudre de leurs sillons ?
Mon pied, frappant le sein de l'antique Italie,
En fait jaillir des bataillons.
Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
S'agiter les froids ossements
Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
Ont couchés sous tes monuments ?

LES LIMBES

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur le bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

LA MORT DE JEANNE D'ARC

Silence au camp ! La vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir ;
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp ! la vierge va périr.

. . . .

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

. . . .

Tn ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi nous, qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais ;
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France ! ô mon roi bien-aimé !
Que faisait-il ce roi ? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui.
. . . .
Notre armée au cercueil eut mon premier hommage ;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge ;
Ai-je trop présumé de ses faibles accents ?
Pour célébrer tant de vaillance,

Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants ;
Mais poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux à ses maux et fier à ses victoires.
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

ALFRED DE VIGNY

(1799-1863)

Né à Loches, le 27 mars 1799, le comte *Alfred de Vigny* fut bercé au récit des campagnes de la guerre de Sept Ans, que lui faisait son père, vieux soldat couvert de blessures. Sa famille habitait pendant la plus grande partie de l'année Paris, au faubourg Saint-Honoré, et c'est là que le poète fut élevé.

Il eut une enfance et une jeunesse pensives, et fut un élève appliqué. « Vers la fin de l'Empire, dit-il lui-même, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres... Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour les enfants. »

A peine sorti du collège, A. de Vigny entra dans les Gendarmes de la garde du roi, et nous le retrouvons chevauchant en manteau rouge à la suite de Louis XVIII, qui fuyait vers Gand.

Mais après la grande épopée impériale, la gloire militaire était bien lasse, et le jeune comte A. de Vigny quitta le métier des armes pour suivre la Muse.

A la publication de ses poèmes, une grande gloire pure et discrète l'environna, et c'est à côté de Hugo, de Lamartine et de Musset, à côté des grands maîtres romantiques qu'il alla s'asseoir.

Eloa, la Bouteille à la mer, la Colère de Samson, Moïse, l'Esprit pur et cette divine *Maison du Berger* sont de nobles poèmes de cristal, des poèmes uniques d'élévation et de pensée.

Vigny ne connut jamais la popularité retentissante

d'un Hugo ou d'un Lamartine ; il vécut dans la tour d'ivoire, comme le disait Sainte-Beuve ; il remplaça Etienne à l'Académie, où le comte Molé le reçut d'une façon indigne. Il mourut le 18 septembre 1863.

LA MORT DU LOUP

I

. . . .

J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin

De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

1843 (*Poésies complètes.* — Delagrave, éditeur.)

MOÏSE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale:
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.
. . . .
Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans un nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.

De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

. . . .

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

. . . .

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi dans la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

(*Poésies complètes.* — Delagrave, éditeur.)

VICTOR HUGO

(1802-1885)

« Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du Premier Consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix... »

C'était Victor, le fils du général Hugo, qui naissait le 16 février 1802.

L'enfant que le vieux Chateaubriand devait appeler l'*enfant sublime*, et qui devait être le plus grand poète du siècle, voyagea d'abord, et de la portière de la berline qui emportait la générale Hugo et sa famille à travers l'Europe, il vit l'Espagne et l'Italie.

Jamais vocation poétique ne se montra plus précoce.

Il obtint un prix aux Jeux floraux de Toulouse, et l'Académie française lui donna seulement une mention, parce qu'il avait eu la naïveté de dire son âge (15 ans) au cours du poème couronné : *les Avantages de l'étude*.

En 1826, il publia les *Odes et Ballades ;* en 1827, *Cromwell* ; en 1829, *les Orientales*, et, désormais célèbre, il put compter chacune de ses années par un beau livre et par une victoire.

1830 demeurera peut-être l'année d'*Hernani! Les Feuilles d'Automne* sont de 1831, *les Chants du crépuscule* de 1835, *les Voix intérieures* de 1837 et *les Rayons et les Ombres* de 1840.

L'Académie française lui ouvrit ses portes en 1841. Les luttes politiques ne laissèrent point indifférent

le grand poète, et il se crut obligé de s'exiler en 1851, après le coup d'Etat.

Il demeura à Guernesey jusqu'en 1870.

Pendant ces vingt années d'exil, sur ce rocher battu par l'Océan, Victor Hugo exerça une sorte de royauté.

Les Contemplations, les Châtiments, la Légende des Siècles arrivaient de là-bas, dans un frémissement de légende. Le monde entier avait les yeux sur ce rocher, au milieu de la mer, et l'on pensait à l'île d'Elbe et à l'empereur captif.

Dans son haut belvédère de Hauteville-House, le Maître vieillissait et travaillait, et si l'on veut voir le vrai Hugo, c'est là qu'il faut le chercher.

Levé avec l'aube, avec son rude visage aux lèvres rasées, sa crinière grise de lion, il couvrait de son écriture écrasée les grandes feuilles de papier de fil qu'on fabriquait pour lui seul.

Il rôdait silencieux au bord de l'Océan, rêvait sur la plage déserte, et rien ne distrayait sa pensée. Jamais peut-être un écrivain ne fut dans de pareilles conditions de recueillement forcé et de travail.

Lorsqu'il revint s'enfermer dans Paris, après la chute de l'Empire, ce n'était plus un homme qui revenait d'exil, c'était, semblait-il, le génie lui-même de la patrie foulée sous les pieds lourds des Prussiens.

Il vécut dès lors dans une perpétuelle apothéose, où l'influence de la politique n'était malheureusement pas absente. Les empereurs et les rois venaient quelquefois s'asseoir à sa table, le peuple défilait sous ses fenêtres, et jamais sans doute un homme public ne connaîtra une semblable popularité. Il mourut en mai 1885.

NAPOLÉON II

I

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre, [nombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va
L'immense empire attend un héritier demain [naître !
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis,
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

Et lui ! L'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !

Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on [pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours marqué qui nous suis côte à côte
Et qu'on nomme demain !

. . . .

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté à ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie :
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père :
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées,
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides;
Ni le Pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre
L'air reprend la fumée et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !

(Chants du Crépuscule.)

LA CONSCIENCE

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre et dormons.
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jubal, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Etends de ce côté la toile de ta tente. »
Et l'on développa la muraille flottante:
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,
« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : «Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch dit : Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.

Bâtissons une ville avec sa citadelle ;
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux de quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre, en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard : « O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : «C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(*La Légende des siècles*, II.)

TRISTESSE D'OLYMPIO

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas [mornes,
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu !
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de bessures
Son cœur s'est répandu.

L'automne souriait, les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à [peine ;
Le ciel était doré,

Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La maison où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout, qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin.
Ainsi parfois quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir.

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant sans entrer par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour ! Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« O douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait sa liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !
. . . .

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes ;
Nous y sommes venus, d'autres y vont venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève.
Les pires des humains sont comme les meilleurs.
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve ;
Tout commence en ce monde, et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couple sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus ;
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus.

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nons nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! Doux, attentifs, aus-
[tères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés. morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire, et de chanter toujours ?

. . . .

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ; ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuil-[lages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour, toi qui nous charmes !
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie et surtout par les larmes ;
Jeune homme, on te maudit ; on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos en-[trailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur les champs de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encore palpitèr sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

(Les Rayons et les Ombres.)

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme une flamme
Que mes tâches sont terminées ;
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir vers l'ombre entraînées
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées,

Maintenant que je dis : — Un jour nous triomphons ;
Le lendemain, tout est mensonge ! —
Je suis triste, et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler dans le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure ;

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte ; elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre ;
Et nous nous regardons tous les deux fixement
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis
Est-il quelqu'un qui me connaisse,
Ai-je encore quelque chose en mes yeux éblouis,
De la clarté de ma jeunesse ?

Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las ;
J'appelle sans qu'on me réponde ;
O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas, ne suis-je aussi qu'une onde ?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
Au dedans de moi le soir tombe.
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre, et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
J'attends, je demande, j'implore ;
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore !

Comme le souvenir est voisin du remord !
Comme à pleurer tout nous ramène !
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort !
Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables :
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

(Les Rayons et les Ombres.)

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur !

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César.

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau, vos abeilles en foule
Frissonner au soleil.

Paris sur ses cent tours allumera des phares ;
Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares
Chanteront à la fois !

. . . .

En vous voyant passer, ô chef du grand empire !
Le peuple et les soldats tomberont à genoux ;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
— JE SUIS CONTENT DE VOUS.

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité ; mais ô mon capitaine !
Vous ne l'entendrez point.

. . . .

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans !

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par ce dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
Vous serez étendu !

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup !

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil et non point au trépas !
Mais la diane, hélas ! cette voix de l'aurore
Ne les réveillait pas.

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,
Le peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer !

. . . .

Sire, en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel !

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,
Pour la France un proscrit magnanime et serein,
Sire, pour l'étranger, sur la haute colonne,
Un colosse d'airain !

Vous, cependant, — tandis qu'une pompe sacrée
Mènera par la ville un cortège inouï
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où les ombres
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
Rugir ces vieux canons comme des dogues sombres
Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau,
Vous sentirez ronger, dans l'ombre, votre face
Par les vers du tombeau.

(La Légende des Siècles.)

SAINTE-BEUVE

(1804-1869)

Charles-Augustin de Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer.

Ami de Victor Hugo, membre du Cénacle, romantique sentimental, qui reprit vite sa liberté, *Charles-Augustin Sainte-Beuve* débuta en 1829 dans la carrière littéraire par la publication d'un recueil intitulé *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.* C'était une suite de poèmes pleins d'aspirations et de désenchantements, une sorte de byronisme du coin du feu, avec de grandes tendresses et de vagues mélancolies. En 1837, il donna les *Consolations*, qui accentuèrent encore l'originalité intime, familière, le ton de confidences discrètes dont on a fait un si juste mérite à Sainte-Beuve ; c'était presque un *genre nouveau de poésie en France*, comme le disait très perspicacement Béranger. Sainte-Beuve a inauguré le premier la « haute poésie des choses communes de la vie » :

Oh ! si pour nous aussi, dans cette vie humaine,
Il est au soir une heure, un instant qui ramène
Les amours du matin et leur volage essor,
Et la fraîche rosée et les nuages d'or ;
Oh ! si le cœur, repris aux pensers de jeunesse
(Comme s'il espérait, hélas ! qu'elle renaisse),
S'arrête, se relève avant de défaillir,
Et s'oublie un seul jour à rêver sans vieillir,
Jouissons, jouissons de la douce journée,
Et ne la troublons pas, cette heure fortunée :
Car l'hiver, pour les champs, n'est qu'un bien court sommeil ;
Chaque matin au ciel reparaît le soleil ;
Mais qui sait si la tombe a son printemps encore,
Et si la nuit pour nous rallumera l'aurore ?

Coppée n'aura plus qu'à mettre en œuvre ces émotions intérieures, cette sensibilité pénétrante, ces peintures des Résignés et des Humbles. Les *Pensées d'août* furent en 1837 le chant du cygne de celui qui s'appelait plus tard un « poète mort jeune » ; sa poésie décidément manquait d'images et de relief. Les *Rayons jaunes* allaient toujours s'effaçant et se décolorant. Nous ne parlons que pour mémoire du *Livre d'amour*, qu'on a intégralement publié depuis peu d'années. Il n'ajoute pas grand'chose à la réputation poétique de Sainte-Beuve ; il prouve seulement que l'amour perd beaucoup de sa discrétion et de sa délicatesse quand il veut devenir de la littérature et qu'on exploite les vers comme une rancune. Nous retrouverons Sainte-Beuve dans l'histoire de la prose, où il tient comme critique une plus haute et plus large place que dans l'histoire de la poésie. C'est bien déjà quelque chose que son nom soit inséparable du Cénacle romantique, des Gautier, Deschamps, Nodier et Victor Hugo.

BARBIER

(1805-1882)

Henri-Auguste Barbier est surtout le poète des *Iambes* et de *la Curée* (1830). Au lendemain de leur publication, Barbier fut célèbre d'un bout à l'autre de la France, autant que l'avait été Casimir Delavigne, et pour de semblables raisons. Ses autres œuvres n'ajoutèrent rien à sa gloire, sauf peut-être *Il Pianto* et *Lazare*, où l'on retrouve l'éclat, la souplesse et la puissance des *Iambes*. Auguste Barbier entra à l'Académie en 1869.

L'IDOLE

1

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal
Comme un voleur honteux son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ebranler le bronze puissant ;
Et quand sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute et, sur la froide pierre,
Roula son cadavre d'airain,
Le Hun, le Hun stupide à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.

Ah ! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle,
Ce jour pèse comme un remords ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair ;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air.
. . . .
. . . .
Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
Sois maudit, ô Napoléon !

II

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle,
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans freins d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois ;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et les combats pour passe-temps.

Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain :
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents.
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents,
Elle se releva ; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

III

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde :
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sur les coussins du trône,
La gorge de la Liberté ;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger ;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges ;
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles,
Son nom dans tous les carrefours

Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis de ces hauts quartiers, où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pèlerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole,
Autour du grand Napoléon.

(*Iambes et Poèmes.* — A. Fayard, éditeur.)

MICHEL-ANGE

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

(*Il Pianto.* — A. Fayard, éditeur.)

BRIZEUX

(1806-1858)

Auguste Brizeux, né à Lorient, ami d'A. de Vigny et de Barbier, resta toujours fidèle à sa Bretagne, qu'il chanta dans ses moindres détails, et quelquefois même en langue celtique. *Marie*, *les Bretons*, *Prémel et Nola* évoquent, dans un style cru et souvent pittoresque, les bruyères, les rochers, les landes, les mœurs rustiques de la Bretagne si chère au cœur nostalgique de Brizeux.

SOUVENIR DU PAYS

LA MAISON DU MOUSTOIR

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;

Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond,
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme,
Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie.

(*Les Bretons*, chant II. — Alph. Lemerre, éditeur.

LE RETOUR AU PAYS

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne
Là de tristes landiers comme nés au hasard,
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;
Puis un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson ;
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux, et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits.
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux...
Oh ! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs
Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs,
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique,
Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,
Oh ! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me croyais enfant, heureux comme autrefois,
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !...

(*Marie*. — Alph. Lemerre, éditeur.)

ALOYSIUS BERTRAND

(1807-1841)

« C'était, dit Sainte-Beuve, en parlant d'Aloysius, ou plus exactement de Louis Bertrand, un grand et maigre jeune homme, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux... »

Lié avec V. Hugo et tous les artistes de l'Ecole romantique, la misère le conduisit à l'hôpital, où il mourut de phtisie. Son livre *Gaspard de la Nuit* contient de courts poèmes en prose, d'une forme parfaite, d'une observation aiguë et pittoresque, qui font de ce volume curieux une façon de chef-d'œuvre.

BALLADE

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui porte béquille
Dans tes ans caducs ;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets,
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître qui pille
Nippes au bahut
Nonnes sous leur grille
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor :

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui porte béquille
Dans tes ans caducs :

Ça ! vite une aiguille,
Et de ta maison,
Qu'un vert pampre habille,
Recouds le blason !

GÉRARD DE NERVAL

(1808-1855)

Gérard de Nerval naquit à Paris en 1808, au numéro 96 de la rue Saint-Martin, et fut élevé par un vieil oncle, à Montagny-Sainte-Félicité. Il ne connut pas sa mère, qui mourut en Silésie, où elle accompagnait son mari, un médecin militaire qui suivait la grande armée.

Son enfance s'écoula dans le Valois. Il fut mis ensuite en pension au collège Charlemagne, et c'est là qu'il écrivit ses premiers vers, et qu'il donna sa traduction du *Faust* de Gœthe.

La gloire vint s'asseoir à son banc de collégien, et le vieil olympien de Weimar daigna lui écrire lui-même : « *Je ne me suis jamais aussi bien compris qu'en vous lisant.* »

Ses études achevées, il fut pris par l'ouragan romantique, et nous le trouvons, la veille de *Hernani*, distribuant aux écrivains et aux peintres de sa génération les billets de théâtre que le jeune Victor Hugo avait authentiqués.

Il voyagea. Il parcourut la France, l'Italie, les Flandres. Mais c'est l'Allemagne qui le sollicitait, l'Allemagne des rêveurs hégéliens, l'antique Germanie des forêts noires et des burgs. Il en rapporta un drame : *Léo Burckart.*

Il en rapporta aussi une terrible chose, puisque c'est vers cette époque qu'il ressentit les premières atteintes de la folie !

Il visita l'Orient, en rapporta deux beaux livres, et c'est à son retour que commença la vie bizarre qu'il devait mener jusqu'à la fin.

Sans logement connu, travaillant au cabaret, aux

Halles, où il passait ses nuits, il erra jusqu'à l'hiver de 1855.

Le mal effroyable le tenait, sa pensée le fuyait, cet admirable esprit succombait. Une nuit de neige, à peine vêtu, il alla frapper à la porte d'un asile où il avait souvent couché, rue de la Vieille-Lanterne, à côté du Châtelet. Il était trois heures du matin. On n'ouvrit pas ; il tira un lacet de sa poche et se pendit.

Mais ses livres sont là, malgré la folie et l'aventure, et cela seul importe : le *Voyage en Orient*, les *Vers*, *Léo Burckart*, *Aurélia*, *Sylvie*.

Il était fait, comme dit Shakespeare, « de la même étoffe que ses songes », et il passa, les yeux aux étoiles, vivant un rêve.

Il y a une magie dans son œuvre, que rafraîchit un vent venu de loin, d'un pays inconnu et mystérieux ; et si la poésie est l'éternelle illusion, le souvenir ou la nostalgie d'un monde immatériel, que l'on regrette ou vers lequel on aspire, nul, peut-être, ne fut plus purement poète que Gérard de Nerval.

LE POINT NOIR

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi tout jeune encor et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux ;
Un point noir est resté dans mon regard avide.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire !

Quoi, toujours ! Entre moi sans cesse et le bonheur,
Oh ! c'est que l'aigle seul — malheur à nous ! malheur !
Contemple impunément le Soleil et la Gloire !

(Odelettes rhythmiques et lyriques.)

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber[1]
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis-Treize... — Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le soleil jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceints de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

(Odelettes rhythmiques et lyriques.)

DELFICA

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour... qui toujours recommence ?

Reconnais-tu le temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents ?
Et la grotte fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?

---

1. On prononce Webre.

Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...

Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin :
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

Tivoli, 1843.

(Les Chimères.)

HÉGÉSIPPE MOREAU

(1810-1838)

Né à Paris, *Hégésippe Moreau* fut successivement employé d'imprimerie, répétiteur dans un lycée, écrivain à Paris et à Provins. Ses épîtres, chansons, élégies et nouvelles furent réunies par ses amis et publiées dans un volume intitulé : *Myosotis* (1838). Toute sa vie fut attristée par la pauvreté. Il mourut à vingt-huit ans à l'hôpital de la Charité, sans avoir pu mûrir un talent plein de grandes promesses.

LA VOULZIE[1]

Elégie.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère

1. Petit cours d'eau, près de Provins.

A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante ! enfant dont le berceau trembla.
Plus de frayeur ; Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment ; et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

UN SOUVENIR A L'HOPITAL

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs ;
Car du parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleur :
C'est là qu'il vient, veuf de ses espérances,
Chanter encor ; puis, prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert[1], que tu devais souffrir !

Ils me disaient : Fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort,
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La Pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume

---

1. Le poète des *Adieux à la vie*.

Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Alfred de Musset naquit à Paris, le 11 décembre 1810, au numéro 33 de la rue des Noyers, et il publia son premier livre *les Contes d'Espagne et d'Italie*, en 1829.

C'était le temps où l'armée romantique s'organisait dans le tumulte et les excès du départ. La rime pittoresque sonnait pour la première fois depuis Ronsard à la fin des vers. A l'ombre des tours de Notre-Dame, la Muse, lasse des poncifs glacés, ouvrait un palais féerique et, parmi le bric-à-brac moyen-âgeux, étalait des turqueries qui n'étaient toujours authentiques ni de bon goût.

N'importe ! Tout était nouveau. Un immense désir de soleil emportait la France, qui débordait de jeunesse et de génie ; Lamartine avait fait entendre sa voix pure, Victor Hugo avait publié *les Orientales* ; Delacroix avait retrouvé les secrets lumineux de la peinture ; la Grèce venait d'être délivrée ; nos soldats allaient partir pour la conquête d'Alger, et le peuple frémissant préparait les journées de Juillet.

Comme les croyants de l'Islam, les artistes éblouis se tournaient du côté de l'Orient qu'ils découvraient.

Alfred de Musset, cependant, ne fut pas un romantique à tous crins ; sa suprême élégance le préservait de toute exagération de mauvais goût.

On connaît son voyage à Venise en 1834, en compagnie de George Sand.

Il en revint avec cette grande douleur qui ne devait plus l'abandonner, et les années qui suivirent furent les plus fécondes de sa vie [1].

---

1. La confession d'un enfant du siècle (1836). — Lettre à Lamartine ; L'espoir en Dieu ; les Nuits (1835-37). — Lorenzaccio (1834) ; — Fantasio (1831). — Le Chandelier, On ne badine pas avec l'Amour (1835). — Il ne faut jurer de rien (1836). — Nouvelles (1841), etc.

Ses ennemis se sont complu à le montrer sur une banquette d'estaminet, avec le verre d'absinthe dans lequel il essayait de noyer ses peines, mais sa vie était à lui, il pouvait la gaspiller, et malgré ses pauvres faiblesses, il demeura le grand poète de l'amour et de la douleur, le poète des femmes et des jeunes hommes.

LA NUIT DE MAI

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie :
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Ecoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?

Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet ; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,

Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Eveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Ecosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes;
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie ?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,

Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
Prends ton luth ! Prends ton luth ! je ne veux plus me
Mon aile me soulève au souffle du printemps. [taire.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse ! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.

L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Mai 1835.

A LA MALIBRAN

Stances.

I

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II

O Maria-Félicia ! le peintre et le poète
Laissent, en expirant d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

III

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée ;
Dans un rythme doré l'autre l'a cadencée ;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur la toile, en mourant, Raphaël l'a laissée ;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

V

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix !

VI

Une croix ! et l'oubli, la nuit et le silence !
Ecoutez ! c'est le vent, c'est l'Océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

VII

Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux.
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre;
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII

O Ninette ! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

IX

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole ?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais *le Saule*,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona ?

X

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main ;
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain ?

XI

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie,
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londres et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité ?

XII

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain
Ah ! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main ?

XIII

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom ?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon ?

XIV

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux ?
Le ciel de ses élus devient-il envieux ?
Ou faut-il croire, hélas, ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux.

XV

Ah ! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux !
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt ! — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI

Que nous restera-t-il, si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons vient tout ensevelir ?
Nous qui sentons déjà le sol si variable,
Et, sur tant de débris, marchons vers l'avenir,
Si le vent, sous nos pas, balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir ?

XVII

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais ;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX

Ah ! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul maître, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

XX

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir !
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine ?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux !
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux ?

XXII

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému ?
Hélas ! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais *le Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre ?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu ?

XXIII

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente,
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

XXIV

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et que ton noble cœur s'exhalait en sanglots ?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux ?

XXV

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII

Meurs donc ! ta mort est douce et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin !

Octobre 1836.

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

Théophile Gautier naquit à Tarbes et fut amené à la poésie par la peinture.

Il fut un des plus ardents Romantiques, et le gilet rouge qu'il portait à la première représentation d'*Hernani* est légendaire dans l'histoire littéraire, comme la redingote grise de Napoléon.

La vie de Théophile Gautier fut paisible et consacrée tout entière au grand art.

Il collaborait à la *Presse* de Girardin, où il rendait compte des pièces de théâtre, des Salons et des œuvres d'art.

Il fit quelques voyages en Russie, en Espagne, à Constantinople, et il en a rapporté d'admirables livres.

Les besognes littéraires, l'esclavage du feuilleton empêchèrent Th. Gautier de faire ce qu'il aimait : beaucoup de vers, et les *Emaux et Camées* et ses deux ou trois autres livres de poésie montrent ce dont eût été capable cet immense producteur dont l'œuvre complète ne comprend pas moins de trois cents volumes, où l'on ne trouverait pas une seule défaillance.

Le maître impeccable, comme l'a appelé Baudelaire, était un causeur prestigieux, et il faudra éternellement regretter que la sténographie n'ait point exactement fixé ses merveilleuses improvisations.

Il mourut d'une maladie de cœur, à Neuilly, où il habitait depuis longtemps.

SOUVENIR ET RÊVERIE

Sonnet.

Aux seuls ressouvenirs
Nos rapides pensers volent dans les étoiles
(Théophile.)

Aux vitraux diaprés des sombres basiliques
Les flammes du couchant s'éteignent tour à tour ;
D'un âge qui n'est plus, précieuses reliques,
Leurs dômes dans l'azur tracent un noir contour.

Et la lune paraît, de ses rayons obliques
Argentant à demi l'aiguille de la tour,
Et les derniers rameaux des pins mélancoliques
Dont l'ombre se balance et s'étend alentour.

Alors les vibrations de la cloche qui tinte
D'un monde aérien semblent la voix éteinte
Qui, par le vent portée, en ce monde parvient ;

Et le poète, assis près des fleurs sur la grève,
Ecoute ces accents fugitifs comme un rêve,
Lève les yeux au ciel, et triste se souvient.

(*Poésies complètes*, Fasquelle, éditeur.)

LA DEMOISELLE

Sur la bruyère arrosée
De rosée ;
Sur le buisson d'églantier ;
Sur les ombreuses futaies ;
Sur les baies
Croissant au bord du sentier ;

Sur la modeste et petite
Marguerite,
Qui penche son front rêvant ;
Sur le seigle, verte houle
Que déroule
Le caprice ailé du vent ;

Sur les prés, sur la colline
        Qui s'incline
Vers le champ bariolé
De pittoresques guirlandes ;
        Sur les landes,
Sur le grand orme isolé ; —

La demoiselle se berce ;
        Et, s'il perce
Dans la brume, au bord du ciel,
Un rayon d'or qui scintille,
        Elle brille
Comme un regard d'Ariel.

Traversant, près des charmilles,...
        Les familles
Des bourdonnants moucherons,
Elle se mêle à leur ronde
        Vagabonde,
Et, comme eux, décrit des ronds.

Bientôt elle vole et joue
        Sur la roue
Du jet d'eau qui, s'élançant
Dans les airs, retombe, roule,
        Et s'écoule
En un ruisseau bruissant.

Plus rapide que la brise,
        Elle frise,
Dans son vol capricieux,
L'eau transparente où se mire
        Et s'admire
Le saule au front soucieux.

Et, quand la grise hirondelle
        Auprès d'elle
Passe, et ride à plis d'azur,
Dans sa chasse circulaire
        L'onde claire,
Elle s'enfuit d'un vol sûr.

Bois qui chantent, fraîches plaines
        D'odeurs pleines,
Lacs de moire, coteaux bleus,

Ciel où le nuage passe,
        Large espace,
Monts aux rochers anguleux :

Voilà l'immense domaine
        Où promène
Ses caprices, fleurs des airs,
La demoiselle nacrée,
        Diaprée
De reflets roses et verts.

(*Ibid.* — Charpentier, éditeur.)

VICTOR DE LAPRADE

(1812-1883)

Né à Montbrison en 1812, *Victor-Richard de Laprade* descendait d'une famille fort éprouvée par la Révolution.

Platonicien et panthéiste, sa Muse chante sur les sommets glacés et vierges, et nul mieux que lui n'a dit la pureté des eaux, des neiges et des solitudes alpestres.

Grand poète religieux et grand poète de la nature, Victor de Laprade n'occupe point la place qu'il mériterait.

Il remplaça Alfred de Musset à l'Académie française, en 1858.

LES HAUTES CIMES

J'irai boire l'eau vierge aux sources des grands fleuves :
Mes pieds se poseront sur l'azur du glacier.
Je veux baigner mon corps aux flots des brises neuves,
L'éther le trempera comme l'onde l'acier.

Dormons sur une cime avec effort gravie ;
Dans la neige éternelle il faut laver nos mains ;
L'air fait mouvoir là-haut des principes de vie,
Allons l'y respirer pur des souffles humains.

Montons ! le vent se meurt aux pieds du roc immense,
Le doute ne saurait flotter sur ce haut lieu ;
Montons ! enveloppé de calme et de silence,
Sur ces larges trépieds j'entendrai parler Dieu.

L'air aspiré là-haut vivra dans ma poitrine,
Dans l'ombre de la plaine un rayon me suivra :
Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.

Plus haut que le sapin, plus haut que le mélèze,
Sur la neige sans tache au soleil j'ai marché ;
Dans l'éther créateur je me baigne à mon aise :
Le monde où j'aspirais, mes deux pieds l'ont touché,

J'ai dormi sur les fleurs qui viennent sans culture,
Dans les rhododendrons j'ai fait mon sentier vert,
J'ai vécu seul à seul avec vous, ô nature !
Je me suis enivré des senteurs du désert.

Je me suis garanti de toute voix humaine
Pour écouter l'eau sourdre et la brise voler ;
J'ai fait taire mon cœur et gardé mon haleine
Pour recevoir l'esprit qui devait me parler ;

Et voilà qu'entouré des cimes argentées,
Cueillant le noir myrtil, buvant au flot sacré,
Goûtant sous les sapins les ombres souhaitées,
Libre dans les déserts, voilà que j'ai pleuré !

(*Odes et Poèmes*, I. — III, *Alma parens*. —
Calmann-Lévy, éditeur.)

LE GLACIER

Il est sur l'Alpe immense, il est un froid empire
Où plus rien ne végète, où la nature expire ;
Et dont nulle saison de joie ou de douleur
Ne change au gré des jours l'immobile couleur.
Là nul être vivant n'a laissé de vestige,
Et le sang le plus chaud dans les veines se fige.
Lorsqu'à ces blancs sommets l'âme atteint dans son vol,
Le feu des passions meurt en touchant le sol ;
Car sur cette hauteur lumineuse et glacée
Rien ne peut habiter, si ce n'est la pensée.
Délivré de ton cœur et de tes sens épais,
Là ton esprit plus pur aura trouvé sa paix.
Va donc ! Pour embrasser cette vierge sans tache,
Monte à travers la brume où sa tête se cache.
Tu verras de là-haut s'élargir l'horizon
Dans la sérénité de l'auguste raison,
Et ton âme, ô poète, aura su faire en elle
Le calme et la clarté de ma neige éternelle.

(*Les Symphonies*.)

LECONTE DE LISLE

(1820-1894)

Charles-Marie Leconte (dit de Lisle) est né à Saint-Paul (Réunion). Après de longs voyages, il vint se fixer à Paris et publia des poèmes qu'il distribua dans une dernière édition en *Poèmes antiques*, *Poèmes barbares* et *Poèmes tragiques* ; puis vinrent, après sa mort à Louveciennes, les *Derniers Poèmes* (1895). L'Odéon, en 1872, joua ses *Erinnyes*, une adaptation d'Eschyle. Leconte de Lisle, en outre, traduisit Homère, Eschyle, Hésiode, Euripide et Horace.

Par son impassibilité, son souci de la forme, son imagination surabondante, l'éclat de l'image et de la couleur, Leconte de Lisle est certainement le plus grand poète descriptif du siècle dernier. Il a de la raideur, il sculpte plus qu'il n'écrit, mais il a laissé des morceaux d'énergie, d'ampleur et de retentissement qui sont œuvres de maîtres, *Midi roi des étés*, etc., et certaines descriptions des *Poèmes barbares*. Lisez les derniers vers du *Sommeil du Condor*, où le poète atteint une grandeur sauvage et vraiment épique.

Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond, la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Leconte de Lisle est le poète de l'exotisme, des peintures ardentes, des paysages tropicaux, auxquels son sens profond de la nature ajoute une réelle éloquence. Mais ceci n'est qu'un côté de son talent. Il y a encore en lui un adorateur de l'antiquité, un traducteur et un transporteur dramatique du théâtre grec. Ses *Erinnyes* ont une beauté solide et durable et contiennent des vers d'une force et d'une densité rares. Et il y a aussi dans Leconte de Lisle un poète délicat familier, un poète de grâce et de détail :

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait ;
Le vent de mer berçait les cannes ;
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

(*Le Manchy.* — A. Lemerre, éditeur.)

Leconte de Lisle est moins heureux quand il aborde la poésie philosophique. Il se plaît à opposer l'homme aux dieux et au destin dans une attitude orgueilleuse et dans des tirades assez boursouflées. Il est loin alors des élans de Lamartine, de la hautaine tenue de de Vigny, de l'émouvante profondeur de Sully Prudhomme. Il reste un poète descriptif et un puissant évocateur des antiquités barbares.

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1867)

Charles Baudelaire naquit à Paris le 9 avril 1821, au numéro 13 de la rue Hautefeuille. Après avoir suivi les cours d'une pension libre, il entra, en 1833, comme interne au collège Royal à Lyon, puis il vint à Paris, et il continua ses études à Louis-le-Grand. Il voyagea, il vit les Indes, il revint à Paris et alors commença cette existence curieuse qu'il mena jusqu'à la fin : *dandysme et bohème.*

En 1857, il publia les *Fleurs du Mal.* Il avait déjà écrit au *Pays* de nombreuses études d'art, mais lorsque parurent ses *Fleurs du Mal,* le bruit fut énorme, et le poète et ses éditeurs comparurent, le 20 août 1857, devant les tribunaux. Il fut condamné à 300 francs d'amende, mais il était célèbre, et il avait désormais l'admiration de tous les lettrés.

« Les *Fleurs du Mal,* dit Th. Gautier, sont en effet d'étranges fleurs, ne ressemblant pas à celles qui composent habituellement les bouquets de poésie. Elles ont les couleurs métalliques, le feuillage noir ou glauque, les calices bizarrement striés et le parfum vertigineux de ces fleurs exotiques qu'on ne respire pas sans danger. Elles ont poussé sur l'humus noir des civilisations corrompues, ces fleurs qui semblent avoir été rapportées de l'Inde ou de Java, et le poète se plaît à les cultiver de préférence aux roses, aux lis, aux jasmins, aux violettes et aux vergiss-mein-nicht, innocente flore des petits volumes à couverture jaune-paille ou gris de perle... »

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

PAYSAGE

Je veux pour composer chastement mes églogues
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde.
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.
Il est doux à travers les brumes de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
Les fleuves de charbon monter au firmament,
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.

Alors, je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,

Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Emeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre,
Evoquer le Printemps avec ma volonté;
Car je serai plongé dans cette volupté
De tirer un soleil de mon cœur et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

(Calmann Lévy, éditeur.)

PIERRE DUPONT

(1821-1870)

Pierre Dupont, né à Lyon, devint très populaire au lendemain de sa chanson des *Bœufs* (1846) ; il était né chansonnier, composant souvent lui-même la musique qui accompagnait ses vers.

LE PAIN

C'est par grand soin et grand courage
Qu'on fait aux champs venir le blé,
A la sueur de son visage.
Et le corps du soleil brûlé :
De ses ongles gratter la terre,
Etre sans trêve à la merci
De pluie ou vent, grêle ou tonnerre,
Du laboureur c'est le souci.

Chemine, chemine
Pauvre paysan !
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

La terre à peine reposée
Est échauffée avec l'engrais :
Dans le brouillard et la rosée
Labourer et semer après.
Ce travail du semeur exerce
Hommes, grands bœufs, ânes, chevaux
Le rouleau passe avec la herse,
Laissant du grain pour les corbeaux.
Chemine, etc.

Les corbeaux amènent la neige,
Mais ne craignons rien des hivers ;
Cette blanche hermine protège

Et tient chaudement les blés verts.
C'est ainsi qu'aux yeux toujours dure
De Dieu la vivante bonté :
Du blé naissant la verdure
En hiver annonce l'été.
Chemine, etc.

Du printemps à la canicule
Rien n'est beau comme un champ de blé,
Quand la sève en l'herbe circule,
Quand l'épi de lait est gonflé ;
Le sol où frissonnent la paille
Et les rouges coquelicots
Est comme une armée en bataille
Où brillent lances et shakos,
Chemine, etc.

Le malin esprit glisse en fraude,
Au moment de la floraison,
Dans les blés couleur d'émeraude
Rougeole et nielle à foison,
L'ivraie et le pavot superbe,
Les bluets doux comme les yeux.
Paysannes partez à l'aube
Avec vos grands tabliers bleus.
Chemine, etc.

Le Lion rugit solitaire
Au ciel enflammé, les sillons
Que juillet de ses feux altère
Sont noyés de fauves rayons,
La paille avec peine balance
Les épis lourds chargés d'or fin ;
Voici la moisson qui s'avance,
Sa grande faucille à la main !
Chemine, etc.

Fuyez, gentilles alouettes,
Désertez, cailles et perdrix !
Nous allons couper vos retraites.
Nous emportons vos blonds épis,
Au milieu des éclats de rire,
Buvant du vin, mangeant du lard :
Que nul en secret ne soupire
Car la glaneuse en a sa part.
Chemine, etc.

(*Chants et Poésies.* — Garnier frères, éditeurs.)

LOUIS BOUILHET

(1822-1869)

Fils de médecin comme Gustave Flaubert, Normand comme lui, *Louis Bouilhet* fut l'ami intime du grand écrivain.

Le souci de la perfection, la recherche de l'objectivité en poésie en font un précurseur du Parnasse.

Ses œuvres principales sont *Mélaenis*, poème romain, *les Fossiles*, *Festons et Astragales* (1859) ainsi que plusieurs pièces de théâtre en vers. Bouilhet est un excellent poète, de langue ferme et forte. S'il a imité Musset dans *Mélaenis*, comme le lui reprochait Sainte-Beuve, ses *Fossiles* révèlent une énergique personnalité. Il y a de superbes descriptions, serrées, évocatives, larges, qui sont d'un maître dans l'art des vers.

LE TUNG-WHANG-FUNG

La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant ;
Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit.

Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure
Et la même rosée avive chaque jour
Les deux époux vermeils, gonflés du même amour.
Mais quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.

Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui,
On voit pencher sa tête et se faner sa plume.
Et plus d'un jeune cœur dont le désir s'allume,
Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.

Et je tiens, quant à moi, ce récit qu'on ignore
D'un mandarin de Chine au bouton de couleur.
La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore
L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

(*Dernières Chansons.* — Lemerre, éditeur.)

E. MANUEL

(1823-1901)

Né à Paris, *Eugène Manuel* entra dans l'Université comme professeur et devint inspecteur général de l'instruction publique. En 1866, il publia son premier recueil de vers : *Pages intimes. Les Poèmes populaires, Pendant la guerre* et *En voyage* suivirent. Entre temps, la Comédie-Française représenta deux petits drames en vers de Manuel, dont l'un, *les Ouvriers*, est encore au répertoire.

LE BERCEAU

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareil, si beau qu'on les suppose.

Fi de l'osier flexible ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;
Il serait d'or massif, s'il était à son choix.

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son chaste sommeil.

Il est venu le fils dont elle était si fière !
Il est fait le berceau, — le berceau sans réveil.
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière.

(Pages intimes. — Calmann Lévy, éditeurs.)

TH. DE BANVILLE

(1823-1891)

Théodore de Banville est un des derniers et des plus riches romantiques. Poète, critique dramatique du *Pouvoir*, chroniqueur, romancier, il a laissé une œuvre immense et très diverse, comprise entre les *Cariatides* (1842), les *Odes funambulesques*, etc., un volume de vers et un roman, *Marcelle Rabbe* en 1891.

CHIO

Chio, l'île joyeuse, est pleine de sanglots.
Au fond d'une demeure où l'on entend les flots,
La jeune fille morte, ô père misérable !
Dans ses longs cheveux blonds dort sur un lit d'érable.
Ses yeux de violette, hélas ! quand le jour luit,
Contiennent à présent la formidable nuit.
O Dieux ! c'est le moment où fleurit la pervenche !
Le père, avec horreur tordant sa barbe blanche,
S'en est allé gémir sur le bord de la mer.
Dans l'abîme grondant il verse un fleuve amer,
Et marche, déchiré par sa douleur sans bornes.
La jeune fille dort. Trois divinités mornes,
Leurs beaux voiles épars et leurs cheveux flottants,
Sont là debout, tressant les roses du printemps,
Près de la morte en fleur qu'elles avaient vu naître,
Et se plaignent. Soudain, un disciple du maître
S'avance et, les voyant, leur dit : « Que faites-vous ?
Auprès du lit où s'est penché ce front si doux,
O déesses (car tout en vous fait qu'on devine
L'immortelle splendeur d'une race divine),
Puisque les dieux, exempts du mal et du remords,
Ne sauraient sans souillure être en face des morts,
Qui n'ont plus que la nuit sous leurs paupières lasses. »
Il dit. Mais Aglaïa, la plus jeune des Grâces,
Se tourna vers ses sœurs pâles, et faisant voir
Au disciple ébloui, dans la pourpre du soir,
Leurs visages mouillés d'une rosée amère,
Murmura : « Nous pleurons sur la fille d'Homère. »

(*Les Exilés*. — Fasquelle, éditeur.)

HENRI DE BORNIER

(1825-1901)

Gentilhomme languedocien, étudiant en droit, puis conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, *Henri de Bornier* a écrit des poésies (*Premières feuilles*, 1845), des pièces de théâtre, entre autres *les Noces d'Atilla*, 1880 et des romans.

Devant la postérité il restera l'auteur de *la Fille de Roland*, œuvre vigoureuse qui vint à son heure (1875) relever les courages et qui fut un triomphal succès.

JOYEUSE ET DURANDAL

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées :
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier.
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient, jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air !
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissait de rage.
Sarrasins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière
De ces formidables tournois !

Durandal a conquis l'Espagne ;
Joyeuse a conquis le Lombard ;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : « Voici ma part ! »
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé l'armée immonde,
Vaincu les païens en tout lieu ;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée :
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas !

Elle est captive encore, et la France la pleure ;
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal !

(*La Fille de Roland*, A. Fayard, éditeur.)

ANDRÉ THEURIET

(1833-1907)

A. Theuriet, avant d'être un romancier tres goûté, fut un poète, poète de la terre et des bois *(le Chemin des bois*, 1867-1868, et *le Bleu et le Noir*, 1873) qu'il a chantés en des vers pleins de fraîcheur et de sincérité. Theuriet a profondément aimé et senti la nature. C'est son originalité. Même dans son roman, on retrouve le poète des forêts, des champs et des paysages.

Ces qualités de fraîcheur et d'émotion sincères éclatent dans cette délicieuse petite pièce, *La Chanson du vannier*, dont le refrain est dans toutes les mémoires.

Le poète, en des strophes alertes, y chante les divers âges de la vie, depuis l'enfance la plus tendre :

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.
Brins d'osier, vous serez le lit frèle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

jusqu'à la mort :

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Et chemin faisant, il évoque des scènes de vie rus-

tique en des vers précis et imagés qui sont de vrais petits tableaux.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux,
Où la truite, qui monte et file entre deux eaux...
S'enfonce et, tout à coup, se débat frémissante.

Ainsi Theuriet est un poète et un paysagiste. « Mais, dit M. Frédéric Godefroy, M. André Theuriet occupe une place tout à fait à part parmi nos paysagistes, car il est bien plus qu'un paysagiste. La manière de ce vrai poète, qui ne relève d'aucune école, sinon de la grande école de la sincérité dans l'art, ne rappelle en aucune façon celle de nos poètes peintres : eux considèrent la nature en elle-même, lui l'observe surtout dans ses affinités secrètes avec le cœur de l'homme ; chez eux, la nature est un modèle qu'il s'agit de reproduire le plus exactement possible ; aux yeux de M. Theuriet, c'est une compagne, une amie, une consolatrice qui vient se pencher sur lui, triste ou souriante, dans le bonheur ou la souffrance, comme la solitude personnifiée d'Alfred de Musset. En un mot, la poésie de nos paysagistes n'a pas d'âme, et celle de M. Theuriet en a une, tendre, sympathique, passionnée.

« C'est la fraîcheur et le charme de nos bois, de nos rivières, de nos champs ; ce sont les émotions les plus pures et les plus naturelles de nos foyers et de nos familles ; ce sont les meilleures inspirations de nos âmes qui remplissent et parfument cette poésie franche et spontanée. »

LÉON DIERX

(1838)

Né à la Réunion en 1838, *Léon Dierx* publia son premier volume *Poèmes et poésies* en 1864. Son deuxième recueil de vers, *les Lèvres closes* (1867) lui valut en 1898 d'être acclamé par les *Jeunes*, qui l'élurent *prince des poètes*. Comme dramaturge, on lui doit la *Rencontre* et *Amants*.

M. Léon Dierx est une des plus nobles figures de poètes contemporains. Il a aimé l'art exclusivement et sa gloire brille d'un pur éclat. Sa poésie est pure et forte comme un chêne. Tout le monde a lu sa célèbre pièce sur la Résurrection de Lazare où le poète nous montre Lazare rôdant autour des cimetières, nostalgique de la mort et du bienfaisant sommeil sans rêve d'où la main d'un Dieu l'a tiré malgré lui. L'ampleur du rythme, l'énergie des images et des pensées donnent aux poésies de M. Léon Dierx une originalité puissante. Lisez ces vers admirables de force et d'expression :

Comme à travers un triple et magique bandeau,
— O nuit ! ô solitude ! ô silence ! — mon âme
A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
Regarde par delà les portes du tombeau.

. . . .

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
Je sais qu'il me regarde et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse ! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr je mourrais !

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine
Ce soir a dit mon nom, ô terreur ! Et ce bruit
Que j'écoute — ô silence ! ô solitude ! ô nuit ! —
Semble être né jadis, avec la race humaine !

(*Les lèvres closes.* — Lemerre, éditeur.)

SULLY PRUDHOMME

(1839-1907)

Elevé au lyçée Bonaparte, *Sully Prudhomme* se préparait à l'Ecole polytechnique, lorsqu'il entra comme employé à l'usine du Creusot. C'est assez dire que le poète, qui ne tarda pas à quitter l'industrie pour les lettres, avait reçu une forte éducation scientifique.

Son premier recueil : *Stances et Poèmes*, parut en 1865, et Sainte-Beuve, dans un de ses fameux « Lundis », consacra le jeune poète. La France entière sut par cœur *le Vase brisé* et Sully Prudhomme fut célèbre.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

. . . .

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas.

Successivement parurent : *les Epreuves, les Solitudes, les Destins, les Vaines Tendresses, la Justice* et *le Bonheur*, et Sully Prudhomme fut élu à l'Académie en 1881, à la place de M. Duvergier de Hauranne.

Malade, le poète avait quitté la rue du Faubourg-Saint-Honoré où il habitait, pour Châtenay, dans la Vallée-aux-Loups, où plane le grand souvenir de Chateaubriand.

Voici l'opinion de F. Brunetière sur son œuvre : « Grâce à la sensibilité, personne n'est descendu plus avant que lui « dans le fond désolé du gouffre « intérieur. »

Venant après Musset, mais combien plus noble et de quelle autre qualité d'âme, plus sincère et moins affiché que Sainte-Beuve, il a donné à la poésie personnelle et intime je ne sais quel accent nouveau plus pénétrant, plus discret et cependant plus douloureux... »

Sully Prudhomme est le premier descendant illustre de la poésie Lamartinienne. « Poète de sentiment dans sa première manière, dit M. A. Albalat, M. Sully Prudhomme est incomparable et vaut son maître immortel. Ses *Stances*, ses *Solitudes*, ses *Vaines Tendresses* contiennent des chefs-d'œuvre. Bien qu'il ait vu la poésie par la pensée et non par l'image, toutes ses pièces ont, à force de nuances, une sorte de contour plastique : Sully Prudhomme a précisé l'inexprimable et fixé l'insaisissable. Mais sa recherche est naturelle et sa science toujours juste. Il a des bonheurs de construction, un sens du vers, une densité de facture, un don d'incarner les idées, une vie émue de la phrase, des trouvailles de sensibilité, une solidité d'orfèvrerie minutieuse, qui font de lui un ciseleur surprenant des choses de l'âme. Personne n'a possédé à ce point l'intuition du cœur humain et n'a mieux rendu ses ondulations les plus secrètes, ses vibrations les plus intimes. Sully Prudhomme a exploré le monde de l'âme, dans des profondeurs qui n'avaient pas encore été mises au jour.

— J'attendais près de moi ta mère,
Je l'entends gémir au-dessus ;
Ses pleurs ont tant mouillé la pierre
Que mes lèvres les ont reçus.

Nous fûmes unis peu d'années
Après de bien longues amours.
Toutes ses grâces sont fanées,
Je la reconnaîtrai toujours.

Il exprime des subtilités, des quintessences, des demi-teintes, et tout cela est saisissant d'exactitude sentie, comme dans *Mal ensevelie*, *Dernier adieu* et *Première solitude*. L'âme humaine a des secrets infinis. Que de perceptions, que d'analyses s'éveillent en nous à chaque instant de notre activité pensante, pour une douleur, pour un mot, pour un rien. Ce sont ces perles que Sully Prudhomme a serties et remplies de lumière ; comme celles que rapporte le plongeur, elles viennent du fond de l'abîme. »

La seconde manière de Sully Prudhomme a été la pure poésie philosophique, dans laquelle aussi il a excellé. Ses poèmes *les Destins* et son recueil *la Justice* sont, dans ce genre, ses œuvres les plus parfaites. Personne, sauf Lamartine, ne s'est élevé si haut et n'a traduit de plus nobles aspirations, une plus haute doctrine. *Les Destins*, *la Justice* et ses deux derniers ouvrages *le Prisme* et *le Poème du bonheur* semblent résumés dans ces vers, où il affirme l'existence divine d'un être incompréhensible :

Je ne livrerai plus au peu que je conçois
Tout le vrai que je sens pour douter que tu sois !
En vain me prouvât-on contre tes voix intimes,
Que la tombe est la même aux bourreaux qu'aux victimes,
En vain mes appétits de leurs iniquités
Par le droit au bonheur se diraient acquittés.
On ne croit jamais bien ce qu'on rougit de croire,
Et l'effet sur la vie en demeure illusoire ;
Un témoignage en nous, moins subtil et plus fort,
Donne à la preuve infâme invinciblement tort !

Ainsi Sully Prudhomme saisit par un élan du cœur cette vérité, cette justice que la raison ne pouvait lui montrer.

Malgré tout son talent, Sully Prudhomme n'arrive pas toujours à rendre poétiques les idées abstraites qu'il exprime — et la subtilité de sa pensée nuit parfois à la clarté, au charme de ses vers. Il est par ce côté l'inverse de son maître Lamartine, dont la pensée se résout souvent en pure harmonie.

JEAN LAHOR

(1840-1909)

De son vrai nom Henri Cazalis, *Jean Lahor* ou Jean Caselli est né à Cormeille-en-Parisis (Seine-et-Oise). Il à publié plusieurs volumes de vers, dont *l'Illusion* (1875-1893) est de beaucoup le meilleur.

LES HARPES DE DAVID

La nuit se déroulait, splendide et poétique ;
Nous écoutions chanter les vagues de la mer,
Et nos cœurs éperdus tremblaient dans la musique :
Les harpes de David semblaient pleurer dans l'air.

La lune montait pâle, et je faisais un rêve :
Je rêvais qu'elle aussi chantait pour m'apaiser,
Et que les flots aimants ne venaient sur la grève
Que pour mourir sur tes pieds purs et les baiser ;

Que nous étions tous deux seuls dans ce vaste monde,
Que j'étais autrefois sombre, errant, égaré,
Mais que des harpes d'or en cette nuit profonde
M'avaient fait sangloter d'amour et délivré ;

Et que tout devenait pacifique, splendide,
Pendant que je pleurais, le front sur tes genoux,
Et qu'ainsi que mon cœur le ciel n'était plus vide,
Mais que l'âme d'un Dieu se répandait sur nous !

(*L'Illusion.* — Pages Choisies.)
(Librairie des Annales, éditeur.)

CATULLE MENDÈS

(1841-1909)

Le nom de *Catulle Mendès* reste attaché à la fondation du Parnasse contemporain.

Esprit toujours en éveil, imagination féconde, Catulle Mendès fut un vrai poète et en même temps un courageux admirateur des lettres, qui exerça une influence considérable sur toutes les jeunes générations de 1860 à 1890.

Critique dramatique, Catulle Mendès se fit une personnalité par sa verve, l'éclat d'un style toujours vif, coloré, trépidant et tressaillant, un style où les images brillent, vivantes et pressées comme une moisson de coquelicots dans un champ. Il semble avoir emprunté la palette de Gautier. Parmi ses œuvres théâtrales, Catulle Mendès a donné : *Bacchus, Glatigny, Scarron, Sainte Thérèse la Vierge d'Avila*, et des transpositions de pièces grecques. Il montra dans ses drames la fougue et la passion romantique des maîtres qu'il admirait. Il y a à la fois de l'émotion, du lyrisme et de la fantaisie. Catulle Mendès a publié aussi de nombreux romans hauts en couleur et de style savoureux. Il est regrettable que la sensualité et la passion dominent dans ces études de mœurs, souvent audacieuses, comme dans la *Maison de la vieille*, sa meilleure œuvre.

Catulle Mendès aimait uniquement l'art, la littérature et la poésie. Il y consacra sa vie. Il a produit incessamment et il laisse une œuvre considérable.

OUBLI

Allez, vieilles amours, chimères,
Caresses qui m'avez meurtri,
Tourments heureux, douceurs amères,
Abandonnez ce cœur flétri !

Sous l'azur sombre, à tire-d'ailes,
Dans l'espoir d'un gîte meilleur,
Fuyez, plaintives hirondelles,
Le nid désormais sans chaleur !

Tout s'éteint, grâce aux jours moroses,
Dans un tiède et terne unisson.
Où sont les épines des roses ?
Où sont les roses du buisson ?

Après l'angoisse et la folie
Comme la nuit après le soir,
L'oubli m'est venu. Car j'oublie !
Et c'est mon dernier désespoir.

Et mon âme aux vagues pensées
N'a pas même su retenir
De toutes ses douleurs passées
La douleur de s'en souvenir.

(*Soirs moroses*, Fasquelle, éditeur.)

J.-M. DE HEREDIA

(1842-1905)

José-Maria de Heredia naquit à la Fortuna, près de Santiago de Cuba. Il n'a laissé qu'un volume de vers, des sonnets d'une ciselure extraordinairement patiente et parfaite. Les *Trophées*, qui le conduisirent, en 1894, à l'Académie, et une traduction des chroniques de Bernal-Diaz del Castillo.

« Les sonnets de M. de Heredia, dit M. Albalat dans son livre *Ouvriers et procédés*, sont de l'actualité antique, une évocation présente d'une certaine époque, un état d'âme d'un moment, pris dans tel ou tel siècle, noté avec la précision d'un récit de Tacite ou de Suétone, avec leurs propres idées, leurs convictions, leurs préjugés religieux, le mélange de superstitions, d'usages et de pensées dont pouvait se composer un cerveau ancien. Cette âme antique, intime dans *Villula*, historique dans les *Funérailles*, exquise de tristesse dans la *Prière du mort*, résumé plaintif des mœurs du temps dans l'*Esclave*, cette note inexprimable que rien ne peut traduire et que comprendront bien ceux qui ont médité les *Trophées*, on ne les trouve en pareille densité absolument que chez M. de Heredia. Seul il a eu le don de s'assimiler l'antiquité et l'histoire au point de disparaître dans son sujet. Pour rencontrer ce ton d'épopée positive et grandiose, il faut aller jusqu'à Hésiode et jusqu'au *Bouclier* d'Héraclès. L'exécution littéraire est chez lui partout d'une perfection savoureuse, pleine de vers solides comme des tours, sonnant comme des clairons, souples comme des ondulations de colline... »

Cette perfection de forme, on la retrouve, en effet,

dans toutes les pièces des *Trophées*, sonnets évocateurs de paysages ou fortes résurrections historiques, comme celle des *Conquérants qui*,

Chaque soir espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

(*Les Trophées.* — A. Lemerre, éditeur.)

FRANÇOIS COPPÉE

(1842-1908)

Né à Paris, poète et auteur dramatique, *François Coppée* fut des premiers Parnassiens. Il débuta par un recueil de poésies, le *Reliquaire* (1866), mais c'est trois ans plus tard, avec sa comédie en vers *Le Passant*, qu'il connut la grande célébrité. Il fit jouer successivement *Le Luthier de Crémone*, *Severo Torelli*, *Pour la Couronne* et paraître *Intimités* (1868), *les Humbles, les Récits et les Elégies*, pour s'en tenir à ses œuvres les plus connues, et en prose des contes, des chroniques (*la Bonne souffrance*) et des romans.

François Coppée a été, parmi les Parnassiens, le seul poète populaire. L'auteur des *Humbles* et des *Intimités* a tout de suite conquis le public par une sensibilité très profonde, une sincérité toute personnelle et un ton de familiarité qui allait droit au cœur. On a d'abord raillé, chez les raffinés, ce fameux petit *Epicier de Montrouge* et à la fin, comme il l'a dit, on n'a pas trouvé cela *si ridicule*, parce qu'on a senti dans ces vers tressaillir la pitié, l'âme, la tendresse, les meilleures et les plus éternelles émotions humaines. C'est là l'originalité de Coppée. Sa poésie vient de son cœur : elle est chaude, intime, pénétrante, familière, communicative. Ces qualités de sensibilité particulière ont passé même dans ses drames d'une si forte allure tragique, et dans ses *Récits* et ses *Epopées*, dont le ton demeure si personnel, malgré le souvenir de la *Légende des siècles*.

Coppée reste essentiellement le poète des *Humbles*, qui a aimé le peuple, les enfants, les promenades mélancoliques dans la banlieue et qui disait :

Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, rêveur grave, écoutant, plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

(*Intimités.* — Lemerre, éditeur.)

PAUL VERLAINE

(1844-1896)

Paul Verlaine naquit à Metz, le 1er avril 1844. Son père, capitaine du génie, tenait garnison dans cette ville. Comme le disait F. Coppée sur sa tombe, « Paul Verlaine a créé une poésie qui est à lui seul, une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur... »

Il mourut dans la misère, après une vie qui n'est pas sans avoir quelque ressemblance avec celle de Villon. Il a pleuré des larmes que nul n'avait pleurées avant lui, et il a laissé des vers exquis pleins de sanglots, le plus souvent.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Tout suffoquant
Et blême, quand
Sonne l'heure
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais

Qui m'emporte
Deçà, delà
Pareil à la
Feuille morte.

(*Chanson d'automne.*)

Verlaine avait débuté par être d'abord parnassien, dans ses poèmes *Saturniens* (1866), les *Fêtes galantes* (1870), la *Bonne Chanson* (1870). Un retour au catholicisme lui inspire, en 1881, son volume *Sagesse* :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante.
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

. . . .
. . . .
. . . .

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée.
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

(*Aux pieds du Christ.*)

Puis, dans ses deux recueils, *Jadis et Naguère* (1884) et *Amour* (1888), il prend avec la poésie et le style des libertés et des fantaisies de débutant qui cherche sa forme ou qui l'exagère. Il affecta, d'ailleurs, trop souvent, de ne mettre dans ses vers que de la musique et du symbole ; c'est le côté médiocre et déconcertant de son talent. Il y a en lui un poète qui paraît ne chercher que la musique des sons et qui ne voit dans les pensées que leurs nuances. Ses vers sont alors d'une négligence regrettable et souvent même incompréhensible. Verlaine a eu le tort de donner l'exemple d'un symbolisme que ses imitateurs ont encore exagéré. Son *Traité du verbe* fut un programme.

Mais il y a aussi, et c'est sa gloire, un Verlaine impeccable, léger, délicat, précis et infiniment nuancé ; il y a en lui un poète qui a exprimé tout ce

que l'émotion, la sensibilité, la rêverie et la tendresse ont de plus doux, de plus profond, de plus rare et de plus insaisissable.

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

(*Poésies complètes.* — Messein, éditeur.)

JEAN AICARD

(1848)

Jean Aicard se fit connaître de bonne heure par des poésies qui semblaient dédaigner les orfèvreries, les enluminures et les raideurs parnassiennes et qui cherchaient surtout à exprimer le tressaillement, l'émotion, la vie du cœur et de l'âme. Jean Aicard publia d'abord les *Jeunes Croyances*, *Rébellions et Apaisements*, puis les *Poèmes de Provence*, *Miette et Noré*, la *Chanson de l'Enfant* (couronnés par l'Académie) (1880) ; puis le *Dieu dans l'Homme* (1885), *le Livre des Petits* (1886), *le Livre d'heures de l'Amour* (1887), *Don Juan* (1888), *Jésus* (1896), *le Père Lebonnard*, une pièce en quatre actes, en vers, qui a eu un très grand succès (1889).

M. Jean Aicard avait sa place toute marquée à l'Académie française. C'est un de nos poètes les plus populaires. Il n'est ni parnassien, ni ciseleur, ni sculpteur. Sa poésie vient du fond de l'âme, de l'émotion simple et sincère. Il n'a cherché que la vie et les grands sentiments humains.

LES BERCEAUX

Berceaux, frêles berceaux, vous êtes des nacelles
Qui, sous un souffle calme et pur,
Venez en frémissant vers nous, ô barques frêles,
Du fond de l'éternel azur.

Vos légers rideaux blancs s'enflent comme des voiles
Berceaux, et, sous les vents amis,
Vous nous portez, du bord des heureuses étoiles,
Vos passagers tout endormis.

Ils dorment, ces mignons, les poings fermés, la tête
Sur le duvet mol et profond,
Ignorant les périls, l'écueil et la tempête,
Et le grand voyage qu'ils font.

Le rivage inconnu qui vers nous vous envoie,
Vous et vos petits passagers,
Est un monde idéal où tout est rythme et joie,
Où tout plane, ô berceaux légers !

Et quand vous arrivez des rives du mystère,
Fins esquifs construits pour le vol,
Nous, nous vous empêchons de vous fixer sur terre,
Et même de toucher au sol ;

Et longtemps confiés aux douces mains des femmes
Qui vous balancent nuit et jour,
Vous êtes entourés, comme au pays des âmes,
D'allégresse et de chants d'amour.

Et jusqu'à ce qu'enfin l'ange qui n'a plus d'ailes
Pose à terre son pied mal sûr,
Nous vous faisons un port qui vous berce, ô nacelles
Qui venez du fond de l'azur.

(*Chansons de l'Enfant.* — Flammarion, éditeur.)

RICHEPIN

(1849)

Né en Algérie, à Médéah, en 1849, *Jean Richepin* publia son permier recueil de vers en 1873 : *la Chanson des Gueux*, qui lui valut une immédiate célébrité, un mois de prison et une amende. Après quelque temps de vie nomade, il fit paraître les *Caresses*, les *Blasphèmes*, d'autres livres de poésie, en même temps qu'un bon nombre de romans, dont *les Braves Gens, la Glu, les Grandes Amoureuses* sont les plus connus. Au théâtre, on a joué de lui des drames en vers, forts et puissants. Dans *Nanah-Sahib*, il interpréta auprès de Sarah Bernhardt le principal rôle. Jean Richepin entra à l'Académie française en 1901.

UN VIEUX LAPIN

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !
Suivant le hasard qui l'emporte,
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller
Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues.

Là-bas, là-bas, dans le lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans halte ni trêve
Poursuivre un impossible rêve,
Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,
Meurt, sans qu'on lui presse la main,
Cet affamé de lendemain.

Etendu sur le dos dans l'herbe,
Il regarde le ciel superbe
Avec ses étoiles en gerbe.

Ah ; Là-haut, c'est peut-être là
Que son espérance exila
Le but qui toujours recula !

Ah ! Là-haut, c'est peut-être l'arche
Vers laquelle ce patriarche
Guidait son éternelle marche !

Quand le dimanche il défilait
Sous un portail son chapelet,
C'est là-haut que son cœur allait !

Là-haut, c'est la terre promise !
Là-haut, pour les gueux sans chemise
Le lit est fait, la table est mise !

Et sans doute ce vagabond
Va s'envoler là-haut d'un bond,
Et ce moment lui semble bon !

Eh bien ! non. Tordu comme un saule,
Ce prisonnier tient à sa geôle.
Il ne veut pas mourir, le drôle !

Il lutte, il hurle comme un fol,
Cambre ses reins, tourne son col,
Et de ses baisers mord le sol.

Il n'a point de céleste envie,
Et dans sa soif inassouvie
Il veut boire encore à la vie.

Sur ce lit de mort sans chevet
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait,

Que dans son enfance première
Il dormait chez une fermière
Près de l'âtre de la chaumière,

Que plus tard dans les verts sentiers
Il a passé des jours entiers
A défleurir les églantiers,

Qu'au mois de mars, mois des pervenches,
Il voyait passer dans les branches
De belles filles aux chairs blanches,

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin,

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse,

Et qu'il avait beau voyager,
Lui l'inconnu, lui l'étranger,
Chacun lui donnait à manger,

Et que les gens sont charitables
D'ouvrir aux pauvres leurs étables,
De lui faire place à leurs tables,

Et que nulle part, même aux cieux,
Les misérables ne sont mieux
Que sur terre ; et le pauvre vieux

Voudrait voir la prochaine aurore
Et ne pas s'en aller encore
Vers l'autre monde qu'il ignore ;

Et la vie est un si grand bien,
Que ce vieillard, ce gueux, ce chien,
Regrette tout, lui qui n'eut rien.

(Fasquelle, éditeur.)

MAURICE BOUCHOR

(1855)

L'œuvre de *Maurice Bouchor* accuse des tendances complexes, mais toujours généreuses. Il aime à chanter la nature et l'amour (*Poèmes de l'Amour et de la Mer*, 1876), il s'est livré à la poésie philosophique *(Faust moderne*, 1878 ; *l'Amour ; les Symboles*, 1888). Enfin il a concentré ses efforts sur le développement de l'âme populaire (*Noël*, 1892 ; *Poèmes et récits* d'après de vieilles chansons de route).

LE PAIN

O pain des hommes, fruit merveilleux de la terre !
Depuis que le semeur pensif et solitaire
Aux noirs sillons t'a confié,
Par quel tenace effort, grain de blé, puis brin d'herbe,
Jeune épi, mûr enfin pour la faux et la gerbe,
As-tu si bien fructifié ?

Par quel âpre vouloir, germe visible à peine
Qui rêvais enfoui dans le sol de la plaine,
As-tu jailli vers le ciel bleu,
Gonflé de tous les sucs de la glèbe féconde,
Pour devenir, un jour, ce pain à croûte blonde
Doré par le baiser du feu ?

Pour que fût accompli ce magnifique ouvrage,
Il a fallu que l'homme ajoutât son courage
A la patience du champ,
Que l'ardeur du soleil et la fraîche rosée
L'air du ciel pénétrant sous la terre brisée,
Vinssent en aide au soc tranchant.

Pour que le pain naquît de la chétive graine,
Il a fallu des bœufs que l'énergie humaine
Eût dressés au rude labour,
L'infatigable faux, la meule qui se hâte,

L'eau, le sel, le levain frémissant dans la pâte,
Le rouge embrasement du four !

Ainsi, pour te créer, ô pain, tout collabore.
L'oisif au lâche cœur et que l'ennui dévore
Te mange sans t'avoir compris !
Celui dont le triomphe est d'asservir ses frères
Peut, lui qui s'enrichit de leurs pires misères,
Te regarder avec mépris ;

Mais le bon travailleur qui, peinant sans relâche,
Sait bien qu'il a le droit d'exiger pour sa tâche
Un fraternel morceau de pain.
Cet homme, en te voyant, est ému, car il pense :
« Voici l'œuvre de tous, la juste récompense
De l'obstiné labeur humain. »

Ton retour imprévu met la famille en fête ;
L'angoisse étreint les cœurs quand la femme inquiète
Dit au logis : « Le pain est cher... »
Ah ! fais-nous entrevoir la grande paix future !
Parle-nous ! instruis-nous ! deviens la nourriture
De l'esprit comme de la chair !

Fait par tous et pour tous, dis-nous, ô pain des hommes,
Qu'il serait temps de vivre en frères que nous sommes,
Las enfin de nous égorger ;
Inspire-nous l'horreur de la lutte farouche
Où nous nous arrachons les morceaux de la bouche,
Au lieu d'apprendre à partager !

Parle, et que dans nos cœurs ton appel retentisse !
Dis-nous qu'il faut toujours avoir faim de justice,
Toi dont le pauvre a toujours faim !
Dis-nous qu'en allégeant la commune souffrance
Nous devons préparer le jour de délivrance
Où nul ne manquera de pain !

Avant que dans la pure et sereine harmonie
Par toi le genre humain tout entier communie,
O fleur joyeuse du froment,
Groupe au même banquet, loin des êtres de proie,
Les hommes d'avenir qui viennent avec joie
Te rompre fraternellement !

« J'étais, leur diras-tu, la semence enfouie
Dans le champ vaste et nu que défonce la pluie,
Que soufflette le vent glacé.
Lentement je grandis ; je me gonflai de sève,

Je portai mes fruits d'or ; mais la gloire en fut brève ;
La faux sifflante avait passé.

« Pourtant je survécus par une force étrange.
Moissonné, flagellé, je languis dans la grange ;
J'étouffai dans un sac trop plein.
On me porta, plus tard, au bord de la rivière ;
Et là je fus broyé par une lourde pierre
Qui tournait au chant du moulin.

« Il ne resta de moi qu'une fine poussière.
Mais ma force brisée y sommeillait entière,
Et je rêvais, calme, attendant,
Lorsqu'un être inconnu, m'ayant pris à poignées,
Mouillé, pétri, malgré mes plaintes indignées
Me plongea dans un four ardent.

« Je palpitai d'horreur sur la pelle rougie
Où s'évanouissait ma dernière énergie ;
Cette fois j'étais bien dompté.
Je mourus... mais le souffle embrasé de la flamme
En moi sut éveiller ô merveille, une autre âme,
Et soudain je ressuscitai !

« Alors je fus le pain qui donne à tous la vie ;
Et c'est joyeusement que je me sacrifie,
Car en toi, peuple, je vivrai !
Ton sort ressemble au mien : je veux qu'il s'accomplisse.
On t'a fauché, meurtri, broyé ; mais ton supplice
Enfantait l'avenir sacré.

« Tu mourus mille fois, mais toujours pour revivre.
A cette heure, le souffle éperdu qui m'enivre
Nous annonce les temps rêvés.
A l'œuvre, ô travailleurs du siècle qui commence !
Je viens vous soutenir dans votre tâche immense :
Prenez-moi, mangez et vivez ! »

Voilà ce que le pain dit à qui veut l'entendre.
Peuple, écoute monter son appel grave et tendre
De l'ardente splendeur du four !
Offre le pain de vie à quiconque en demande,
Et la terre demain ne sera pas trop grande
Pour ce vaste banquet d'amour !

(Simon Siné, éditeur.)

JEAN MORÉAS

(1856-1910)

De son vrai nom Papadiamantopoulos, *Jean Moréas* naquit à Athènes, le 15 avril 1856. Il descendait du fameux navarque qui brûla les galères ottomanes et, par un miracle, ce Grec est devenu un des plus purs poètes français.

Après quelques excès, quelques exagérations de jeunesse, Moréas, qui fut un des chefs du symbolisme (*Les Syrtes*, *les Cantilènes*, *le Pèlerin passionné*, *Eriphyle*), publia les *Stances*.

La métrique rigoureuse, la noblesse, la pureté et la haute mélancolie de ce livre le firent comparer tout de suite aux poètes les plus purs de la langue française.

Les *Stances* sont de courtes poésies, ayant rarement plus de huit vers, mais, dans ce cadre étroit, Jean Moréas a su mettre tonte l'antique clarté de sa race, toute la mélancolie et toute la philosophie.

Moréas fit représenter une *Iphigénie* à l'Odéon (29 août 1903).

Il mourut à Saint-Mandé en 1910.

STANCES

Eau printanière, pluie harmonieuse et douce
Autant qu'une rigole à travers le verger
Et plus que l'arrosoir balancé sur la mousse,
Comme tu prends mon cœur dans ton réseau léger !

A ma fenêtre, ou bien sous le hangar des routes
Où je cherche un abri, de quel bonheur secret
Viens-tu mêler ma peine, et dans tes belles gouttes
Quel est ce souvenir et cet ancien regret ?

Je songe aux cieux marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néère aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

STANCES

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu :
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

L'homme pour subsister, en recueillant la cendre,
Qu'il use ses genoux !
Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Evanouissons-nous !

. . . .

Quand reviendra l'automne avec ses feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

(Mercure de France, éditeur.)

EDMOND HARAUCOURT

(1857)

M. Edmond Haraucourt est un excellent poète, hautain et fier, qui se fit d'abord connaître par un recueil, *L'âme nue* (1883). Après deux autres livres de poésies, *Seul* (1891) et *Héro et Léandre* (1893), son livre *l'Espoir du monde* (1899) fut couronné par l'Académie française. Ses vers fermes, pleins et colorés, sa langue d'une noblesse impeccable, sa sensibilité profonde et humaine lui créèrent tout de suite une originalité remarquable.

M. Haraucourt a publié trois pièces de théâtre en vers : *Shylock* (1889), la *Passion* (1890), *Aliénor* (1891), *Don Juan* (1898), *Circé* (1907). Sa *Passion* est restée au répertoire ; c'est une œuvre de haute éloquence, d'une évocative et majestueuse facture, qui demeure le modèle de toutes les œuvres de ce genre jouées depuis cette époque. M. Haraucourt est aussi l'auteur de plusieurs pièces en prose ; et il a publié une série de romans d'une observation puissante, qui sont d'excellentes études de mœurs : *Amis* (1887), *Les Benoît* (1905), etc.

LE LEGS

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le Verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront, comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée.
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

(*Héro et Léandre.*)

RONDEL DE L'ADIEU

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème.
Partir, c'est mourir un peu !

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...

(Fasquelle, éditeur.)

ALBERT SAMAIN

(1858-1900)

A. *Samain* subit l'influence à la fois de Mallarmé et de Coppée mais sut néanmoins conserver son originalité.

Il fut artiste subtil et délicat et, sans rappeler ses poésies si vibrantes de lumière, il laissa un chef-d'œuvre, *Polyphème* (drame en deux actes) que l'on rejoue toujours.

Ses œuvres principales sont : *Au jardin de l'Infante* (1893-1894), *Aux flancs du vase* (1898), *Polyphème* (1901), *le Chariot d'or.*

SOIR

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit ;
On dirait que la plaine, au loin déserte, pense ;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que çà et là brillent d'humbles lumières
Les grands bœufs accouplés rentrent par les chemins ;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif :
Et simple comme un doux tableau de primitif,
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger
Et, là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

(Mercure de France, éditeur.)

HENRI DE RÉGNIER

(1864)

M. *Henri de Régnier* naquit à Honfleur, où il passa presque toute son enfance, et il fit ses études à Paris, au collège Stanislas, où il écrivit des vers. Son premier recueil: *les Lendemains* date de 1885, et sa réputation ne tarda pas à s'établir. Il est difficile de juger ici, impartialement, le mouvement symboliste dont H. de Régnier fut assurément la plus haute figure; et ce fut avec un peu d'étonnement que le public lettré accueillit les œuvres de la génération de 1885, ou plus exactement les tendances de cette génération, car, sauf H. de Régnier, dont l'œuvre est nombreuse, les écrivains symbolistes n'ont pas tenu leurs promesses.

M. H. de Régnier a publié successivement des volumes de vers : *Apaisements* (1886) ; *Sites* (1887) ; *Episodes* (1888) ; *Poèmes anciens et Romanesques* (1890) ; *Tel qu'un Songe* (1892) ; *Aréthuse*, *les Jeux rustiques et divins* (1897) ; *les Médailles d'argile* (1900) ; *la cité des Eaux* (1902) ; *la Sandale ailée* (1906) et *le Miroir des Heures* (1911). Il a publié aussi des volumes d'essais (*Figures et Caractères*) et une dizaine de romans : *le Trèfle blanc, la Double-Maîtresse, le Bon plaisir, le Mariage de minuit, les Vacances d'un jeune homme sage*, les *Rencontres de M. de Bréot, le Passé vivant*...

A ce bagage qui s'accroît chaque année, on voit que M. de Régnier est de la race des grands producteurs. Il semble, dans ses nouveaux livres de vers, que le poète revienne à la prosodie classique, et que le vers libéré, qu'il avait pour ainsi dire innové avec autorité, disparaisse peu à peu de son œuvre. Si ce vers amorphe eût pu être sauvé, nul doute que c'eût

été par M. de Régnier, mais on peut desormais regarder cette forme littéraire comme une chose avortée.

M. H. de Régnier, élu en 1910 à l'Académie française, a épousé la fille de José-Maria de Hérédia, le poète impeccable des *Trophées*, et, hautain, noble, mélancolique, il est peut-être la plus haute figure poétique de ce temps.

ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe,
Et des roses de sang ont fleuri sur ta tombe,
Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré
L'inexorable absence où tu t'es retiré
Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste.
Reviens ! Le doux jardin mystérieux t'invite
Et ton pas sera doux à sa mélancolie ;
Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie
Peut-être, car la route est longue qui ramène
De la rive du Styx à notre humble fontaine
Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! J'ai préparé
Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène,
La coupe de cristal et la coupe de frêne,
Les figues et le vin, le lait et les olives,
Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile
Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre ;
Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre
Nous monterons tous deux en nous tenant la main ;
Puis, dans la chambre vaste où le songe divin
T'a ramené des bords du royaume oublieux,
Nous nous tiendrons debout, face à face, joyeux
De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres,
O voyageur venu des roseaux de la grève
Que ne réveille pas l'aurore ni le vent !
Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant
Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente,
De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre,
Car le jardin autour de notre maison vide

Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent
Mes lèvres pour reboire encore à la fontaine ;
Les baisers pour jamais meurent avec les bouches.
Laisse la figue mûre et les olives rousses ;
Hélas ! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair.
Mais j'habite un royaume au delà de la mer
Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre.
Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde
Au jardin d'autrefois et dans la maison noire
Où tu m'attends du fond de toute ma mémoire,
Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme ;
Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme,
A moins que, dans ton âme anxieuse et fidèle,
Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle,
Me regardant venir à travers la nuit sombre,
Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

LA LUNE JAUNE

Ce long jour a fini par une lune jaune
Qui monte mollement entre les peupliers,
Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Savions-nous, quand, tous deux, sous le soleil torride
Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang,

Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme
En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes,
Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés
Finirait mollement par cette lune jaune
Qui monte et s'arrondit entre les peupliers ?

(Mercure de France, éditeur.)

EDMOND ROSTAND

(1868)

M. *Edmond Rostand* est certainement le poète le plus célèbre et le plus populaire de notre temps ; c'est, en tout cas, l'écrivain dont l'œuvre dramatique a eu le plus de succès dans toute notre littérature française. Homme de théâtre, poète d'imagination et de fantaisie, rompu à toute la science pittoresque des vers, M. Rostand a repris la grande tradition du romantisme dans des pièces retentissantes, où éclatent tous les éblouissements de facture et toute la magie d'exécution de Victor Hugo. Sa première pièce, les *Romanesques*, évocation séductrice, fut très remarquée (1894). La *Princesse lointaine* (1897) est une de ses meilleures œuvres pour le charme et l'émotion. La *Samaritaine* contient une note de sensibilité et d'onction qui montra son talent sous un jour nouveau. Mais c'est *Cyrano de Bergerac* (1897) et l'*Aiglon* (1900) qui firent éclater la renommée d'Edmond Rostand. Ces deux pièces ont fait le tour de l'Europe et sont connues du monde entier. M. Rostand a révélé dans ces deux œuvres toute la maîtrise de son talent essentiellement scénique, et toute la verve que peut déployer un poète qui a la vocation du théâtre.

L'an dernier enfin, M. Rostand fit jouer *Chantecler* (1910) qui est sa pièce la plus pittoresque et la plus originale.

TIRADE DU NEZ

Cyrano a un nez extraordinaire, et comme il s'est fait des ennemis par ses bravades, un vicomte se permet d'en rire.

CYRANO

Ah ! non, c'est un peu court, jeune homme,
On pouvait dire... Oh ! Dieu, bien des choses en [somme,
En variant le ton... Par exemple, tenez :
Agressif : Moi, monsieur, si j'avais un tel nez
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse.
Amical : Mais il doit tremper dans votre tasse
Pour boire, faites-lui fabriquer un hanap !
Descriptif : C'est un roc..., c'est un pic..., c'est un cap,
Que dis-je ? c'est un cap..., c'est une péninsule.
Curieux : De quoi sert cette oblongue capsule,
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ?
Gracieux : Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ?
Truculent : Ça, monsieur, lorsque vous pétunez
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ?
Prévenant : Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol !
Tendre : Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane.
Pédant : L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamelos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os.
Cavalier : Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ?
Emphatique : Aucun vent ne peut, vent magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral.
Dramatique : C'est la mer Rouge quand il saigne.
Admiratif : Pour un parfumeur, quelle enseigne !
Lyrique : Est-ce une conque, êtes-vous un triton ?
Naïf : Ce monument, quand le visite-t-on ?
Respectueux : Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue.

Campagnard : Hé ardé ! c'est-y un nez ? Nanain
C'est queuqu' navet géant ou queuque melon nain.
Militaire : Pointez contre cavalerie.
Pratique : Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot.
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc, ce nez, qui des traits de ton maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître !
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit ;
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot « sot ».
Eussiez-vous eu d'ailleurs, Monsieur, tout ce qu'il faut,
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

TIRADE DU BAISER

SCÈNE VIII

CYRANO, CHRISTIAN, ROXANE

ROXANE, *s'avançant sur le balcon.*

C'est vous ?
Nous parlions de... de... d'un...

CYRANO.

Baiser. Le mot est doux.
Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose ;
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
Ne vous faites pas un épouvantement :
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement,
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes !
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson !

ROXANE.

Taisez-vous !

CYRANO.

Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !

(*Cyrano de Bergerac*, Fasquelle, éditeur.)

CHARLES GUÉRIN

(1873-1909)

Passionné de lumière et de musique, *Charles Guérin* vécut sur sa terre de Lorraine et y écrivit des vers pleins d'une vie intérieure où vibre la sensibilité d'une âme profondément artiste et religieuse.

Ses œuvres : le *Cœur solitaire* (1898), l'*Eros funèbre* (1900), le *Semeur de cendres* (1901), l'*Homme intérieur* (1906) le mettent en bonne place parmi nos meilleurs poètes contemporains.

C'est certainement le plus ému, le plus profond, celui qui a écrit les vers les plus amples et les plus douloureux. Nul n'a mis plus directement sa sensibilité dans ses œuvres, et nul certainement n'a plus travaillé sa forme. Charles Guérin n'était jamais content de son labeur. Il refaisait sans cesse ; il avait littéralement la maladie de la perfection. Il a vécu triste et désabusé, avec un silencieux et secret pressentiment de sa courte destinée. Ses vers sont d'une fière, solide et grande beauté ; ils sont surtout profondément sentis. La mélancolie des paysages et de la nature y est inexprimable.

LA VIEILLE

Cette vieille est la sœur des bornes du chemin :
Elle est cassée, austère, anguleuse, immobile.
Un chapelet de fer enguirlande sa main,
Et les sous des passants dansent dans sa sébile.

Les yeux blancs sont pareils aux lampes des tombeaux,
Sans éclat sous les arcs profonds de leurs ogives,

Et ses lèvres de chair morte font sans repos
Le murmure indistinct de deux feuilles plaintives.

Parfois quand, le corps las, à la chute du jour,
Je regagne la ville, et mon âtre, et ma table,
L'équité du hasard me mène au carrefour
Où gémit sous la croix l'aveugle lamentable.

Et je m'arrête alors devant elle, songeant
Que j'assiste au vivant spectacle de mon âme,
Et je lui dis : « Voici quelques pièces d'argent,
Priez pour moi qui suis sans amour, pauvre femme ! »

(Le Semeur de cendres.)

A L'HEURE OÙ L'ORIENT...

A l'heure où l'orient d'étoiles se diapre,
J'allais sur les rochers qui dominent la mer,
Seul et riant d'orgueil sous l'assaut du vent âpre,
Goûter une orageuse ivresse de la chair.

Le ressac lourd tonnait au bas du promontoire.
Je mesurais l'ampleur des cieux occidentaux
D'où le soleil déchu trahit encor sa gloire
Par un rayon de feu qui traîne sur les eaux.

Et debout contre un roc ruisselant du calvaire
Que les flots éternels goutte à goutte ont sculpté,
Comme une croix au bord du gouffre solitaire,
J'égalais par mes bras ouverts l'immensité.

Mon cœur gonflé battait avec le cœur du monde,
Mes veines charriaient le sel de l'Océan,
Et je sentais germer en moi, clarté féconde,
Les astres que la nuit agite dans son van.

J'aurais voulu rugir plus haut que la marée,
Me dissiper dans l'air sonore avec l'embrun,
Et, sans mourir, atteindre à l'extase sacrée
Où l'âme anéantie et Dieu ne font plus qu'un.

***

Mais le déclin des flots découvrait le rivage ;
Dans les antres du roc la mer ne grondait plus ;
Et le bruit de mon sang, désormais moins sauvage,
S'accordait aux rumeurs songeuses du reflux.

La nuit montait avec sa suite d'heures graves ;
Sa robe caressait le sable bruissant.
Et, secouant alors ses charnelles entraves,
Enlacé vers l'azur d'un coup d'aile puissant.

Mon esprit t'embrassait d'une plus vaste étreinte,
O mer dont les sillons ne portent pas d'épis,
Mais qui d'un pôle à l'autre enflant ta large plainte,
Roules avarement des perles dans tes plis !

Je comparais aux fruits que forme la pensée
Ces trésors qu'en secret tu mûris loin du jour,
Et ton âme stérile en fureurs dépensée
Au cœur qui retentit des sanglots de l'amour.

Et ma pitié tombait sur toi, matière obscure,
Qui ne sauras jamais ta force et ta beauté,
Et qui bouges sans fin avec un long murmure
Tes flancs voluptueux qui n'ont point enfanté.

***

Je vous bénis, moments de force où le poète,
Plongeant comme une cime en plein ciel et devant
L'horizon sans rivage et la mer inquiète,
Proclame son orgueil aux quatre aires du vent !

Soirs purs où, délivré du vain bruit de la terre,
Cet homme qui cachait son rêve par pudeur,
Se trouvant seul avec la solitude austère,
Mesure enfin son âme et connaît sa grandeur !

(*Le Semeur de cendres*. Mercure de France, éditeur.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Note de l'Éditeur. . . .
La Poésie française des origines à nos jours. . . . III
La Poésie française depuis ses origines jusqu'au XVI[e] siècle. 1
La Chanson de Roland. . 14
Bertrand de Born. . . . 19
Chrestien de Troyes. . . 22
Marie de France. 23
Jean Bodel. 25
Colin Muset. 28
Rutebeuf 31
Le Roman de Renart. . . 33
Adam de la Halle. . . . 35
Le Roman de la Rose . . 36
Fabliaux 40
Eustache Deschamps. . . 44
Olivier Basselin. 46
Christine de Pisan. . . . 48
François Villon. 67
Jean Bouchet. 75
La Poésie française au XVI[e] siécle. 77
Clément Marot. 89
Des Périers. 96
Gringoire. 98
Marguerite d'Angoulême. 100
Mellin de Saint-Gelais. . 102
Joachim du Bellay. . . . 104
De Magny 106
Scêve 107
Louise Labé 108
Grévin. 110
Jodelle. 113
Rémy Belleau. 151

Pages.

Pibrac 118
Ronsard 120
Jamyn 128
Antoine de Baïf. 130
Garnier 132
Passerat 136
Du Bartas 139
Ponthus de Tyard. . . . 143
De Béze 144
Philippe Desportes. . . . 149
Vauquelin de la Fresnaye. 152
Rapin 156
Pierre Motin 159
Bertaut. 160
Mathurin Régnier 162
Pierre Matthieu. 166
Montchrestien 168
Jean de la Taille. 171
La Poésie française au XVII[e] siècle. 173
Théophile 184
Malherbe 186
D'Aubigné 190
Gombault 195
Pierre Le Loyer. 197
Maynard 198
Voiture 200
Rotrou. 202
Ch. Vion, sieur de Dalifray. 206
Tristan l'Hermite . . . 208
Guillaume Colletet. . . . 211
Scarron 212
Saint-Amant. 215
Racan 219
Godeau 222
Chapelain 224

	Pages.
Corneille	227
Benserade	236
Maucroix	237
La Fontaine	239
Segrais	244
Hesnault	246
Molière	248
Quinault	261
Boileau-Despréaux	264
Madame Deshoulières	268
Jean Racine	271
Regnard	278
La Poésie française au XVIIIe siècle	289
Jean-Baptiste Rousseau	303
La Motte Houdar	306
Piron	308
Louis Racine	314
Voltaire	317
Panard	327
Gresset	329
Collé	334
Le Franc de Pompignan	336
Saint-Lambert	339
Sedaine	342
Écouchard-Lebrun	345
Malfilâtre	350
Ducis	353
Rulhière	356
Delille	358
Léonard	363
Boucher	365
Gilbert	368
Florian	373
Collin d'Harleville	377
André Chénier	382
La Poésie française au XIXe siècle	389
Fontanes	406
Andrieux	409
Chênedollé	413
Marie-Joseph Chénier	415
Arnault	418
Désaugiers	420
Campenon	425

	Pages
Béranger	428
Nodier	432
Millevoye	435
Pierre Lebrun	438
Soumet	440
Desbordes-Valmore	442
Lamartine	444
Delavigne	451
Alfred de Vigny	457
Victor Hugo	461
Sainte-Beuve	476
Barbier	478
Brizeux	482
Aloysius Bertrand	484
Gérard de Nerval	486
Hégésippe Moreau	490
Alfred de Musset	493
Théophile Gautier	595
Victor de Laprade	509
Leconte de Lisle	511
Charles Baudelaire	513
Dupont	516
Louis Bouilhet	518
Eugène Manuel	520
Th. de Banville	521
Henri de Bornier	522
André Theuriet	524
Léon Dierx	526
Sully Prudhomme	527
Jean Lahor	531
Catulle Mendès	532
De Heredia	534
François Coppée	536
Paul Verlaine	538
Jean Aicard	541
Richepin	543
Maurice Bouchor	546
Jean Moréas	549
Edmond Haraucourt	551
Albert Samain	553
Henri de Régnier	554
Edmond Rostand	557
Charles Guérin	561
Table analytique	565
Table alphabétique	567

TABLE ALPHABÉTIQUE

Tous les chiffres de pages marqués en italique renvoient à l'extrait cité de l'auteur.

A

Ackermann (Mme), 405.
Adam de la Halle, VI, 8, 9, *35*.
Agrippa d'Aubigné, 85, 186, *190*.
Aicard (Jean), 405, *541*.
Aimeri de Narbonne, III.
Alain Chartier, 2, 11, 14, *50*.
Alarcon, 177.
Alembert (d'), 299.
Albalat, 522, 530.
Amadis Jamyn, 79, 83, *128*.
Anacréon, 82, 115.
Ancelot, 390.
Andrieux, XV, *409*.
Antoine de la Salle, 55.
Arioste (l'), 6, 88, 132, 398.
Aristophane, 86.
Arnaud de Marveil, 7.
Arnault, XV, 389, *418*.
Assoucy (d'), X.
Aubanel, II.
Aubert, 300.
Audefroy le Bastard, 8.
Augier, 298, 395, 396.
Autran, 394, 404.

B

Bachaumon, XII.
Baïf (Antoine de), 79, 82, 120 *130*.
Baïf (Lazare de), 86, 120.
Baour Lormian, 396.
Banville (de), 402, 403, *521*.
Barbier (Auguste) 402, *478*, 482.
Bartas (du), 83, *139*, 215.
Barthe, 299.
Barthélemy, XIV, 402.
Basselin (Olivier), 11, 12, 14, *46*.
Baudelaire, XIX, 404, 503, *513*.
Beauvais (R. de), 404.
Bédier, 4.
Bellay (Joachim du), 79, 80, 83 *104*, 389, 391.
Belleau (Remi) VII, IX, 79, 82, *115*, 120.
Belloy (de), 296.
Benserade, X, 200, *236*.
Béranger XVIII, XIX, 68 401 420, *428*, 513.
Berchoux, 404.
Bernard de Ventadour, 7.
Bernardin de St Pierre, XV.
Bernis (cardinal de), 301.
Bertaut, III, 83, 84, *160*.
Bertrand (Aloysius), *484*.
Bertin, 293.
Bertrand de Born, *19*.
Bèze (de), *144*.
Bibles (les), V.
Blanchet (Pierre), 55.
Bodel (Jean), V, *25*.
Bodelet (Jean), 9.
Boileau-Despréaux, IX, X, XI, XII, XIII, 13, 77 82, 180, 181, 182, 183, 195, 206 215, 224, 239, 246, 261 *264*, 265, 268 271, 272, 294, 299.
Boissy, 299.

Bonjour (Casimir), 395.
Bornier (H. de), 395, 405, *522*.
Bossuet, 180.
Boucher, 301.
Bouchet (Jean), *75*, 79.
Bouchor (Maurice), *546*.
Boufflers (de), 301.
Bouilhet (Louis), 395, 405 *518*.
Bourbon (Jean de), 68.
Bourdaloue, 180.
Brifaut (Charles de), 394.
Brizeux, 404, *482*.
Brueys, 10.
Brunetière, 532.
Buffon, XIII.
Byron (Lord), 139.

C

Calvin, 89, 144.
Campenon, *425*.
Campistron, XIII, 178, 179, 293, 295, 392.
Cantilènes (les), I.
Cardinal (Pierre), 7.
Chabannes, 299.
Chansons de Gestes (les) 1, 2.
Chanson de Roland, III, 1, 2 3, 5, *15*.
Chanson du Renart, 5
Chamfort, 299.
Chapelain, 176, *224*, 264, 271.
Chapelle, XII, 246, 248.
Charles d'Orléans, VI, VII, 2 11, 12, 14, *52*, 67.
Chateaubriand, XV, 394, 413, 415, 461, 462, 521.
Chateaubrun, 296.
Chaulieu (l'abbé de), XI, 174, 175
Chênedollé, 403, *413*.
Chénier (André), XIX, 292, 293, 300, 301, 363, 379, 413.
Chénier (Marie-Joseph), XIV, 295, 296, *415*.
Choiseul-Gouffé, XIV.
Chrestien de Troyes, 4, *22*.
Christine de Pisan, 11, *48*.
Clémence Isaure, 7.
Colardeau, XIV, 293.
Colin Muset, 8, *28*.
Collé, 293, *334*.
Colletet, *211*.
Collin d'Harleville, 299, *377*, 409.
Colomby, IX.
Comte de Poitiers (le), 7.
Coppée (François), I, XIX, 395, 400, 403, 512, 513, *536*, 538, 553.
Corneille (Pierre), 88, 132, 176, 177, 179, 202, *227*, 261, 272, 294, 391.
Corneille (Thomas), 177.
Cotin (l'abbé), 265.
Crébillon, 293, 294.
Crétin (Guillaume), 79.
Cyrano de Bergerac, 248.

D

Daniel (Arnaud), 7.
Dante (le), 19, 190.
David, 89, 144, 336, 382.
Delacroix, 491.
Delaroche, 391.
Delavigne (Casimir) XVII, 390, 391, 395, 397, 399 *451*, 476.
Delille, XVII, 301, 302, *358*, 398, 403, 405, 406, 425.
Déroulède, 395.
Désaugiers, 401, *420*.
Desbordes-Valmore (Mme), 397, *442*.
Descartes, 239.
Deschamps Antony), 404, 513.
Deschamps (Émile), 394 403.
Deschamps (Eustache, 11, 12, 14, *44*.
Deshoulières (Mme), XII, *268*.
Desmahis, 299.
Des Periers (Bonaventure), *96*.
Desportes, VIII, 83, 84, *149*, 160, 162.
Destouches, 297.
Diderot, XVII, 297, 299, 339, 342.
Dierx (Léon), I, XVIII, XIX, 403, 405, *526*.
Dolet, 96.
Dorat, XIV, 79, 83, 104, 128, 301.
Ducis, 297, *353*, 373, 393, 425.
Dufresny, 181.
Dumas (Alexandre, père), 4, 393.
Dupont (Pierre), 401, *516*.

E

Eschyle, 292, 395, 528.
Esquiros, 180.
Essarts (Emmanuel des), 403.
Étienne, 395, 458.
Euripide, 297, 528.

F

Fabliaux, v, *40*.
Fabre d'Églantine, 299.
Faguet (E.), 180.
Farce de Maître Pathelin (la), vi.
Farces et Soties (les), vi, 55.
Fare (La), xiii, 175.
Faret, 206.
Favart, 299.
Faydit, 7.
Flaubert, 405, 514.
Florian, 300, *373*, 382, 425.
Fontanes, xv, 396, *406*, 413.
Franc de Pompignan (Le), 292, *336*.
Froissart, 1.
Furetière, 264, 271.

G

Gallet, 293.
Gancelin, 7.
Garnier (Robert), 87, 88, *132*, 175.
Gasse-Brûlé, 8.
Gautier (Léon), 2.
Gautier (Théophile), xv, xvi, xvii, 400, 402, 403, 477, *505*, 513, 532.
Gentil-Bernard, 299, 301.
Gessner, 301, 363.
Gilbert, xix, 299, 300, 350, *368*.
Girardin (Mme de), 404.
Godeau, x, *222*.
Godefroy le Bastard, 8.
Gœthe, xviii, 83, 139, 404.
Gombault, *195*, 222.
Goncourt, 180.
Gresban (Arnould), 9.
Gresban (Simon), 9.
Gresset, 298, *329*.
Grévin (Jacques), 87, *110*.
Grimm, 339.
Gringoire (Pierre), 86, *98*.
Guérin, 405, *561*.
Guillaume IX, 7.
Guillaume de Lorris, v, 6, *36*.
Guillaume de Machault, 8.

H

Haraucourt (Edmond), xx, *551*.
Hardy, ix, 87, 175.
Heine (Henri), xviii.
Helvetius, 299.
Héraclès, 530.
Heredia (de), i, 403, *534*, 555.
Heroët, 79.
Hésiode, 528, 530.
Hesnault, *246*.
Homère, 2, 80, 128, 290, 291, 390, 398, 435, 528.
Horace, ix, xiii, 152, 156, 181, 292, 528.
Hugo (Victor), xv, 82, 190, 293, 391, 392, 395, 396, 398, 399, 401, 402, 428, 440, 454, 458, *461*, 482, 491, 512, 513, 557.

J

Jamyn (Amadis). Voir Amadis.
Jasmin, ii.
Jean de Meung, v, 7, 36.
Jean le Maire de Belge, 79.
Jeux floraux, 8.
Jodelle, 79, 83, 86, 87, 110, *113*, 120.
Jouy (de), 390.
Juvénal, 7.

K

Kock (Paul de), 401.

L

Labbé (Louise), 79, *108*.
La Bruyère, x.
La Caussade, 404.
La Chaussée, 297, 298.
La Fare.
La Fayette (Mme de), 244.
La Fontaine, iv, viii, x, xi, 31, 33, 182, 183, 206, 237, *239*, 264, 265, 271, 289, 300, 428.
La Grange-Chancel, xiii, 293.
La Harpe, 290, 291, 295.

Lahor (Jean), *531*.
Lamartine, XV, XVIII, 292, 396, 397, 398, 401, 428, *444*, 445. 457, 458, 491, 523, 524, 529.
Lamotte, 290, 300.
Lamotte-Houdar, XIII, *306*.
Lancelot, 271.
La Noue, 296.
Lanson (G.), 152, 202, 215, 353.
La Péruse, 87.
La Place, 297.
Laprade (de), 404, *509*.
Larivey, 179.
Lebrun (Écouchard), XIV 292, 300, *345*, 382.
Lebrun (Pierre), XVII, 391, *438*.
Leconte de Lisle, I, XIX, XX, 395, 402, 403, *511*, 512.
Legouvé (Ernest), 394.
Lemercier (Népomucène), 391, 401.
Lemierre, 296.
Lemoyne (André), 405.
Léonard, 301, *363*, 425.
Le Tasse, 80, 120, 206.
L'Hôpital, 80.
Linière, 268.
Longin, 264.
Lorrains (les), III.
Loyer (Pierre Le), *197*.
Loyson (Charles), 396.
Luce de Lancival, 390.
Lucilius, IX.
Lucrèce, XV, XVI, XIX.

M

Magny (Olivier de), *106*.
Mairet, IX, 175, 176, 227.
Maistre (Antoine Le), 271.
Malfilâtre, 300, *350*.
Malherbe, VIII, IX, X, 81, 82, 83, 84, 86, 149, 159, 162, 173, 174, 183, *186*, 215, 219, 222, 291, 537.
Mallarmé (Stéphane), 405, 547.
Manuel (Eugène), 405, *520*.
Marguerite d'Angoulême, 18, 96, *100*.
Marie de France, 1, *23*.
Marmontel, 299.
Marot (Clément), VII, 31, 77 78, 79, *89*, 96, 102, 215.
Marot (Jean), 89.
Martin (Henri), 180.
Matthieu (Pierre), *166*.
Maucroix, *237*.
Maynard, *198*.
Mellin de Saint-Gelais, VII, 79, *102*.
Ménard (Louis), 403.
Mendès (Catulle), XVIII, XIX, 405, *532*.
Méry, 402.
Meschinot (Jean), 78.
Millet, 9.
Millevoye, XV, 392, *435*.
Milton, XVII, 139, 398.
Miracles de Notre-Dame (les), V.
Mistral, II, 8.
Molière, XI, 166, 177, 179, 180, 181, 239, *248*, 249, 261, 264, 265, 268, 271, 297, 299.
Molinet (Jean), 78.
Moncrif, 293.
Montaigne, 80, 162.
Montchrestien (de), 88, *168*.
Moréas (Jean), 405, *549*.
Moreau (Hégésippe), 404, *490*.
Motin (Pierre), *159*.
Musset (A. de), XV, 399, 432, 457, *493*, 509, 518, 525, 528.
Mystères (les), VI.

N

Nadaud (Gustave), 402.
Nerval (Gérard de), 404, 407, *486*, 487.
Nicolle, 271.
Nodier (Charles), 404, *432*, 513,

O

Ossian, 396.

P

Palaprat, 10.
Palissot, 299, 300.
Panard, 293, *327*.
Parceval de Grand'Maison, 398.
Parny, XV, 292, 396.
Pasquier, 80.
Passerat (Jean), 84, *136*.
Pays (le), X.

Peyrols d'Auvergne, 7.
Pérou, 301.
Pessclier, 301.
Pétrarque, 79, 80, 84.
Philippe d'Alsace, 22.
Pibrac (de), *118*.
Picard (Mme Hélène), xx.
Pierre de St-Cloud, 33.
Pindare, xv, 291, 292, 303.
Piron, 293, 298, *308*.
Plaute, 179, 278.
Pommier (Amédée), 404.
Ponsard, 393, 396.
Ponthus de Tyard, vii, 79, 83, *143*.
Pope, xiii, 358, 406.
Pradon, 178, 272, 293.
Prophète du Christ, v.

Q

Quesne de Béthune, 8.
Quinault, 179, 246, *261*, 265.

R

Rabelais, 7, 96, 162, 215.
Racan, ix, 84, 174, *219*.
Racine (Jean), x, xii, xiii, 88, 168, 177, 178, 179, 181, 206, 227, 239, 261, 264, *271*, 272, 293, 294, 295, 314, 382, 406.
Racine (Louis), 301, *314*.
Ramus, 136.
Raoul de Cambrai, iii.
Raoul Sire de Coucy, 8.
Rapin (Nicolas), *156*.
Raynouard, 389.
Reboul (Jean), 404.
Regnard, 180, 181, *278*, 297, 334.
Régnier (H. de), 405, *554*, 555.
Régnier (Mathurin), ix, 85, 86, 149, 152, 156, 159, *162*.
Représentation d'Adam (la), v.
Richard Cœur de Lion, 7.
Richard de Lison, 33.
Richepin (Jean), xix, 395, 405, *543*.
Rivarol, 413.
Robert II, 35.
Robert de Béthune, 35.
Rochon, 299.
Roland. *Voir Chanson de Roland.*
Roman de la Rose, v, 1, 6, *36*, 78.
Roman de Renart, iv, 1, *33*.
Ronsard, viii, ix, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 104, 115, *120*, 128, 130, 132, 139, 152, 160, 173, 174, 186, 491, 537.
Rostand (Edmond), xx, 395, *557*.
Rotrou, 176, *202*, 227.
Roucher, *365*, 382.
Rousseau (Jean Baptiste), xii, 175, 290, 291, 299, *303*.
Rousseau (Jean-Jacques), xiii, xiv.
Roy (Charles), 99, 200.
Rulhière, *356*.
Rutebeuf, iv, v, 6, 7, 9, *31*.

S

Saint-Amant, x, 174, 206, *215*.
Saint-Lambert, xiv, 301, *339*.
Sainte-Beuve, 82, 90, 373, 400, 403, 418, 458, *476*, 477, 484, 518, 527.
Samain, 405, *553*.
Sand (George), 491.
Sapho, 108.
Sarrazin, x.
Saurin, 296.
Scarron, x, *212*.
Scève (Maurice), 79, *107*.
Schiller, 391, 392.
Scribe (Eugène), 396.
Scudéry (Mlle de), 175, 184, 227, 265.
Sedaine, 297, 299, *342*, 344.
Ségalas (Anaïs), 404.
Segrais, ix, 174, *244*.
Sénèque, ix, 87, 88, 132, 177, 246.
Sévigné (Mme de), 224.
Shakespeare, xii, 179, 202, 297, 353, 392, 393, 394, 485.
Silvestre (Armand), 405.
Sophocle, xv, 86, 295, 297.
Soulary (Joséphin), 405.
Soumet (Alexandre), 391, 392, 401, *440*.
Staël (Mme de), xv.
Suétone, 530.

Sully Prudhomme, I, XIX, 397, 403, 512, *527*, 528, 530.

T

Tacite, 415, 530.
Taille (Jacques de la), 87.
Taille (Jean de la), 87, *171*.
Tastu (Mme Amable), 404.
Theuriet (André), I, XIX, 405, *524*, 525.
Thibault de Champagne, 8.
Thomson, 301.
Tibulle, IX, 292.
Trissin, 79.
Tristan l'Hermite, X, 175, *208*.
Turnède, 128.
Turpin, 3.

V

Vadius, VIII.
Vauquelin de la Fresnaye, 84, 85, *152*, 186.
Vergier, 293.
Verlaine, I, 403, 405, *538*, 539.
Viau (Théophile de), 174, 175, *184*.
Vidal (Pierre), 7.
Viennet, 394.
Vigé, 299, 382.
Vigny (A. de), XV, XVI, XVIII, XIX, 293, 368, 393, 397, *457*, 480, 529, 537.
Villemain, 303.
Villon, VI, VII, 1, 2, 6, 11, 12, 13, 14, 31, *67*, 68, 77, 534.
Vion (Ch.), *206*.
Virgile, XV, XVII, 80, 174, 212, 244, 294, 302, 349, 398, 435.
Voltaire, XIII, 7, 31, 78, 79, 178, 261, 278, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 298, 301, *317*, 342, 373, 379, 389, 415.
Voisenon, 299, 301.
Voiture, X, 102, *200*.

W

Wace (Robert), 4.

Paris. — Typ. Ph. RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 30803.